

Silhon



NOBLE
SIBSON

MANUFACTURING COMPANY



323(44) 35136 (093)

sol 5j

LE MINISTRE
D'ESTAT,

AVEC

LE VERITABLE

VSAGE DE LA

Politique moderne.

Par le SIEVR DE SILHON.

Derniere Edition.
06719



Toutte la Copie Imprimee
A PARIS.

clō Is c. xli.



CONDE DE TORREÁNAZ.

Estante

B

Tabla

Fila

29



Advertissement.

LÉcteur, j'ay à te représenter quelques considérations touchant cette œuvre, sur lesquelles ie te supplie de jeter les yeux. La première est pour la matière qui est composée de raisonnement, & d'exemples. Quant au raisonnement, tu sçauras qu'il est tout à moi, & que c'est une pure production de mon esprit, & par consequent fort imparfaite, & qui tient de la foiblesse du Principe d'où elle sort. Quand ie discours des occurrences passées, & des choses arrivées sous le Règne du Roy, si ie n'ay pas toujours rencontré les véritables motifs, & les causes essentielles de ces evenemens, ie n'ay à te dire sinon que ie ne pouvois pas les deviner: que ie n'ay point reçu des memoires ni instruction de personne, & que les actions des Princes sont comme les grandes rivieres, dont peu de personnes ont veu la source & l'origine, bien qu'une infinité en voient le cours & le progrès.

ADVERTISSEMENT.

mens trop libres, principalement quand ie parle du Pape & des choses de Rome; ie le supplie de considerer, qu'on ne scauroit tirer de plus douces consequences des exemples que j'apporte. Si ces exemples sont faux, ie ne les ay point inuentez, & les sources en sont fort cognuës. Il y a pourtant suiet de louer Dieu, de ce que quelques-uns des Pasteurs qui ont gouverné son Eglise, n'ont pas este si hideux qu'on les peint, ni si noirs qu'on les figure. S'ils sont veritables, on a encore suiet d'admirer la diuine Providence, d'auoir conseruë son Eglise sans sestrisseure & sans tache parmi la corruption de quelques-uns de ses membres, & de l'auoir maintenuë en santé ayant la contagion si proche d'elle. C'est à dire comme ie le comprends, qu'il n'y a rien eu d'alteré aux moiens que Dieu a instituez pour nous conduire a nostre fin surnaturelle. Que la doctrine de la foi, qui est vn des principes qui nous font operer Chrestiennement, & qui a pour sa fin prechaine les œuures; est tousiours la mesme. Que les Sacremens qui nous conferent & augmentent la grace en vertu de l'institution de Iesus-Christ, & non pas en vertu de ce que nous y apportons du nostre comme d'une cause meritoire; ne sont point changez, ni pour le nombre, ni en leur matiere & en leur forme. Que l'Estat

per-

ADVERTISSEMENT.

permanent & incorruptible de ces deux choses se trouue seulement en cette sainte Hierarchie, qui fait le corps Mystique de Iesus-Christ: qui est composee d'un Chef qui le represente, & de plusieurs membres principaux & subalternes, qui tiennent à cette teste & entr'eux, avec vne dependance & vne iustesse admirable. Qu'il n'est iamais arriué que ce chef ni que ces membres à qui il appartient d'en guider d'autres, ayent tous ensemble, & d'un commun consentement failli contre ces deux choses: & que cela n'arriuera iamais iusqu'à la consommation des siecles, au moins si les promesses de Dieu sont eternelles, & sa parole immuable. Et partant qu'il ne faut point s'estonner si hors de l'Eglise il n'y a point de salut, puis qu'elle seule contient les moiens qui nous y menent, & conserue inuiolables la substance & le nombre des Sacremens, & la pureté de la doctrine Euangelique. Hors de là, & pour ce qui regarde chaque membre de l'Eglise en particulier; Que Dieu les a laissez tous en la main de leur conseil, pour croire ou pour viure comme il leur plaira: qu'il leur a mis ais deuant le feu & l'eau, afin qu'ils choisissent lequel des deux qu'ils voudront & qu'il ne leur impose point de necessité, mais qu'il leur laisse la puissance de leur volonté; c'est à dire

a 3

la

ADVERTISSEMENT.

la puissance de suivre le bien ou de l'abandonner, de faire le mal ou de s'en abstenir.

Quand donc ie parle avec liberté des vices de quelques Papes, & de la corruption de quelques uns de leurs Ministres; Je ne pense pas faire tort à la Religion, ni offenser l'Eglise. Le Cardinal Baronius rapporte bien avec plus de severité, ou avec moins d'adoucissement que ie ne fais, les abus qui inondoient la Cour de Rome, quand deux Courtisanes Theodasia & Morosia qui gouvernoient, & gouvernoient les Papes qui tenoient alors le S. Siege. Il ne faut pas toujours s'opiniâtrer contre les veritez cogneuës. Ceux qui soutiennent de mauvaises causes, se decroient & rendent suspects, quand ils ont à defendre les bonnes, & ressemblent certains gens, qui estant esgalement honnestes envers tous le monde, ne le sont envers personne: & qui ne mettant ni difference ni mesure à leurs civilités, & traitant avec les mesmes honneurs & les mesmes compliments, les personnes de peu de merite & de basse condition, & les personnes de merite releué & de condition eminente; n'obligent pas tant les uns qu'ils font tort aux autres. Tant y a que j'apporte si ie ne me trompe un tel temperament en parlant des Papes, & appuie si bien ce qui est de l'institution de Dieu, en condâ-

nant

ADVERTISSEMENT.

nant ce qui procede de la fragilité, & de la corruption de l'homme; que tant s'en fault que ie croie estre digne de blasme en cette conduite; que ie pense sans vanité si l'on en iuge sans passion meriter quelque chose du saint Siege. En tout cas si ie me flatte en mes sentimens, & si l'amour de mon ouvrage me trompe, ie le soumets avec une parfaite docilité au iugement des superieurs, & de ceux qui ont droit de regler mes opinions, & d'imposer des loix à mon entendement. Ce qu'ils condamneront, ie le condamne: ie me retraite dès à present, de ce qu'ils ne trouveront pas bon, & ie ne suis pas si peu Chrestien que ie ne sçache qu'il vaut bië mieux obeïr, & exercer une vertu necessaire, que faire du bruit dans le monde, & acquerir une vaine reputation d'esprit, en defendant une opinion incertaine. Que ceci soit dit en passant, & par forme de prevention.

Quand aux exemples qui font l'autre partie de la matiere dont cet ouvrage est composé: ie l'auiſe Lecteur, que si les Autheurs chez qui ie les ay puisſez se sont trompez, ie ne pretends pas estre leur garant: si ie me suis mesconté moi-mesme en ce qui j'ay pris d'eux: j'auouë franchement que la faute est volontaire, & que c'est un defaut auquel il m'eust esté aisé de remedier en consultant les

ADVERTISSEMENT.

hommes sçauans, ou les liures. Mais partant que ie ne l'ay point fait, ou pour manquer de loisir, ou pour n'en uouloir pas prendre la peine. Si quelqu'un trouue mauuais que j'allegue si frequemment des exemples Espagnols; ie le supplie de considerer que ie l'ay fait pour deux ou trois raisons. La premiere d'autant que c'est l'humeur des François de se toucher dauantage des choses estrangeres, que de celle de leur païs. La seconde d'autant qu'ils seruiron à faire dauantage cognoistre la conduite de ces gens là, qui est vne cognoissance necessaire aux Ministres des autres Princes; puis que cette nation tient les autres nations Chrestiennes en perpetuel exercice, & qu'elle les oblige toutes d'estre avec elle ou contre elle. La troisieme d'autant que generalement parlant, Elle entend l'art de gouverner, & de commander aux hommes mieux que nulle autre du monde.

Si ie parle en plusieurs endroits avec eloge de Monsieur le Cardinal; qu'on considere que c'est sans faire tort à personne: que ie n'oste rien à autrui pour lui donner: que j'attribuë tousiours au Roy la principale gloire des bons euenemens: que ie le represente comme le principe, & la premiere cause de la fortune de la France, & que les loüanges que ie donne à Monsieur le Cardinal lui sont appli-

ADVERTISSEMENT.

appliquees de telle façon, qu'elles reualissent encor sur le Roy: que ie ne blasme en particulier qui que ce soit des personnes viuantes: que ie louë les autres que ie rencontre dans mon discours qui le meritent, & rends de l'honneur à la vertu par tout où ie la trouue: que j'allegue ce qui s'est passé sous le gouvernement de ce grand Ministre, par forme d'exemple, & comme j'allegue les actions d'un Ferrant Gonsalue, d'un Gastô de Foix, d'un Prince de Parme, d'un Duc de Guyse: que ie n'aiouste rien au fait: que ie ne parle que des choses que nous auons touchees & veuës: dont les sens sont iuges, & toutes les nations rendent tesmoignage. Je ne fais que raisonner là dessus, qu'on voie si mon raisonnement est foible & mal fondé, & si ceux qui s'en offereront ont de meilleure Morale, & de meilleure Politique, que la mienne, ie ne pretends pas les empescher de la produire & de la faire valoir. Avec ces precautions ie ne pense pas qu'on doime trouuer estrange que ie louë un homme, qui a rendu de si grands seruices au Roy que tout le monde sçait: qui a tant meritë de l'Estat & de la Religion: que nos voisins & ceux là mesmes qui ne nous aiment point, estiment infiniment.

Reste à parler de la façon de l'ouurage, qui est le stile, Surquoy, Lecteur, ie t'auertis de

ADVERTISSEMENT.

Bonne heure que ie ne me picque point d'eloquence: que i'ay plus travaillé apres les paroles: que ie n'ay jamais leu Quintilien, ni la Rhetorique d'Aristote, si ce n'est celle cy pour considérer l'endroit où il parle des passions de l'homme, & des affections de diuers âges. Et partant s'il y a quelque chose qui sente cet art, scache qu'elle y est entrée par hazard, & s'y est coulée à l'auanture: que c'est vne plante qui y est venue d'elle-mesme & sans estre semée, & que i'ay fait comme l'aiguille d'vne montre qui marque les heures sans le scauoir. Non obstant cela ie t'auoue que ie n'ay pas negligé de lui donner des ornemens à ma mode, c'est à dire à la naturelle, & que i'y eusse ietté plus de fleurs si i'en eusse eu dauantage, ou plus de loisir pour en amasser. Tu y trouueras quelque inégalité, & des lieux qui ne sont pas si forts ni si desmeslez les vns que les autres. Mais c'est que toutes les matieres, ou la façon avec laquelle on les doit traiter, ne sont pas capables de la mesme force & de la mesme grace. On va bien mieux quand le suiet nous porte & qu'on a vent & marée, que quand on ne va qu'à force de bras & de rames & les maistres des fortifications, disent, qu'il y a des endroits sur la terre qu'on ne scauroit rendre bons, non pas par le defaut de

ADVERTISSEMENT.

de l'art, mais par le vice du plan & de la situation. Outre cela ie n'ay pas apporté les mesmes soins par tout, pour n'auoir pas eu assez de loisir. Il y a vn peu plus d'vn an & demy que ie commencai tout l'ouurage dont ie te donne la premiere partie. Pendant cela i'ay eu des affaires, & des maladies qui m'ont emporté beaucoup de temps. Ie n'ay point peu me reposer sur ma besogne, la reuoir plusieurs fois & la retasser, & il m'a fallu la polir pendant qu'on l'imprimoit, & enuoyer à la presse ce qui ne faisoit que sortir de dessous la plume. Cela sera cause que tu y verras quelque redite de termes & de locutions, pour ne m'estre pas souuenu à la seconde fois, que i'en auois vsé vne autre, & ne m'en estre apperceu qu'apres que la chose estoit faite, & qu'elle estoit sans remede. Il y a encore quelques digressions volontaires, & dont ie me suis bien pris garde. Mais ie n'ay peu m'empescher de suivre l'impetuosité du discours, & la chaleur de l'imagination esmeuë: & bien qu'elles soient vn peu hors d'œuure, i'ay creu, Lecteur, que tu les excuserois, dauantant qu'elles sont assez agreables, ou ne seront pas inutiles. Tu excuseras aussi les vices de la punctuation, & les autres fautes de l'impression aussi bien que les miennes.

Pour

ADVERTISSEMENT.

Pour la seconde partie à qui il ne manquoit que la polissure; tu l'auras un peu mieux mise que celle cy, d'autant ie prendrai plus de loisir pour l'auster. Les matieres en sont plus fortes, plus curieuses, & plus utiles; à causes qu'elles sont toutes de pratique, & pour remplir la seconde partie du tiltre de l'ouvrage. Ie represente en celle cy quelques conditions qu'un Ministre doit avoir en lui-mesme & en sa personne, ou certaines choses qu'il doit scauoir en general. En l'autre ie le ferai agir autour de la personne du Prince, au dedans de l'Etat, & avec les Estrangers. Et tout fera Dieu aidant un corps complet de la Politique moderne. Ie te supplie encore de ne te rebuter pas dès l'entree, & à la lecture du premier discours, qui a ie ne scai quoi de rude que ie sens bien, & qui n'est pas assez souple ni assez fleuri, ie dis mesme selon ma force.

T A-

TABLE
DES DISCOUERS.

LIVRE PREMIER.

DISCOUERS. I.

- Q** V'un excellent Ministre est vne marque de la fortune d'un Prince, & l'instrument de la felicité d'un Estat. pag. 1.
- II. Que l'art de gouverner est douteux & difficile. & qu'il reçoit un grand secours de l'estude. 11.
- III. Que la cognoissance de la Morale est vne preparation necessaire pour la Politique. 18.
- IV. Comment il faut entendre ce dire des Philosophes, que celui qui commande doit estre plus sage, & meilleur que celui qui obéit. 24.
- V. Que les bons Ministres n'ont pas tousiours la recompense qu'ils meritent, & que leurs seruices sont souuent paieez d'ingratitude. 32.
- VI. Des artifices dont se seruit Ferdinand, pour ruiner le grand Capitaine. 39.
- VII. De la disgrâce du Duc d'Alue. 48.
- VIII. Que dans les affaires d'Etat on fait quelquesfois ce qu'on ne voudroit pas faire, & qu'il y a des fautes inenitables. 53.
- IX. Ou le precedent est confirmé par l'exemple des Espagnols. 58.
- X. Que les Princes n'agrecent guerres que les seruices qu'ils commandent, & qu'ils punissent quelquesfois ceux qu'on leur red contre leurs ordres. 67.
- XI. Qu'un Ministre ne doit regler sa conduite que par l'interest de l'Etat & du Prince, pour uenir qu'il n'offence point la Iustice. 79.
- XII. Qu'un Ministre ne doit point tascher de rendre sa conduite si esclatante qu'elle. 85.
- XIII. Qu'il



T A B L E.

- XIII. Qu'il importe qu'un Ministre soit sçavant. 98.
- XIV. Qu'il importe qu'un Ministre soit eloquent. 106.
- XV. Que le Conseil du Prince doit estre de peu de personnes. 110.

LIVRE SECOND.

DISCOVRS I.

- Q U'un parfait Ministre doit estre propre pour le conseil & pour l'execution, & qu'il doit avoir un pouvoit fort libre, particulièrement à la guerre. 121.
- II. D'où procede la vertu de garder un secret, & combien elle est necessaire à un Ministre. 130.
- III. Qu'un Ministre ne peut avoir l'ame esgale, s'il n'a aspreuvé de l'une & de l'autre fortune. 136.
- IV. Que la science de discerner le merite des hommes, & de les employer est necessaire à un Ministre. 147.
- V. D'un cinquiesme temperament, qui comprend les perfections de tous les autres. 154.
- VI. Qu'un Ministre ne doit point former sa conduite sur l'exemple des estrangers, & qu'il doit traiter differemment avec eux. 164.
- VII. Qu'un Ministre doit traiter differemment avec les estrangers selon qu'ils sont puissans & libres. 183.
- VIII. Qu'un Ministre ne doit pas suivre invariablement ce qui s'est toujours pratiqué dans l'Estat. 188.
- IX. Que les conseils des estrangers doivent estre suspects à un Ministre. 169.

X. Com-

T A B L E.

- X. Comment il faut user des amis qui viennent de Rome, & de l'entremise du Pape. 212.
- XI. Considerations sur le discours precedent. 225.
- XII. Considerations sur les maurs des Papes, & de leurs Agens, qui serviront de precautions aux Ministres des autres Princes qui auront à traiter avec eux. 234.
- XIII. Que l'entremise des Papes est fort utile dans les differens des Princes Chrestiens, & dans les affaires de la Chrestienté. 245.
- XIV. De la conduite qu'il faut observer en traitant avec les Ministres du Pape, & s'il est loisible d'user de dissimulation & comment. 260.
- XV. S'il est loisible de faire la guerre au Pape, où la procedure qu'observa Philippe II. en celle qu'il lui fit est loice, & celle de Charles-le-Quint condamnée. 267.
- XVI. Defence de Gaston de Foix contre ceux qui disent que Dieu l'a puni pour avoir fait la guerre à Jules II. Avec la comparaison de ce Prince & du grand Capitaine. 287.

LIVRE TROISIEME.

Considerations sur les principales choses que le Roy a faites depuis la descente des Anglois en l'Isle de Rhé, qui declare-
ront quelques conditions qui sont necessaires à un Ministre.

DISCOVRS I.

Combien le soin & la vigilance sont necessaires à un Ministre, & qu'il ne faut rien negliger, & prin-

Universidad de De

T A B L E.

- principalement à la guerre. pag. 297.
- I. Que le véritable exercice de la prudence Politique, consiste à scauoir comparer les choses entre elles, & choisir les plus grands biens, & éviter les plus grands maux, & à scauoir si le conseil que Monsieur le Cardinal donna de passer en l'Isle de Rbe, estoit fondé sur les regles de la prudence, & si le Roy fit bien de rebrousser en Languedoc apres la prise de Suzé. 310
- III. Qu'il ne faut point observer vne mesme conduite à la guerre. 324.
- IV. Des alliances de sang qui se prattiquent parmi les Princes, & si le Roy fist bien conseilé quand il fit celle d'Angleterre. 334.
- V. De la grandeur & de l'importance du siege de la Rochelle. 339.
- VI. Des instructions qu'on peut tirer du siege de la Rochelle, & de ce que le Roy a fait en suite de la reduction de cette ville. 365.
- VII. Qu'un General d'armée doit tousiours tendre à la fin d'une entreprise, & que la preuenance sert plus que le courage pour y paruenir, & si le Roy eust raison de faire la tresue qui fust fait à Carirignau. 378.



LE
MINISTRE
D'ESTAT.

DISCOURS I.

Qu'un excellent Ministre est vne marque de la fortune d'un Prince, & l'instrument de la felicité d'un Estat.

LIVRE PREMIER.

Lest certain que dans le cours des affaires, il n'y a que les desseins qui soient au pouuoir de l'Homme, & qu'il y a quelque Puissance au dessus de lui qui dispose de euenements, & qui estant infinimét sage ne fait rien à l'auanture. Le hazard auquel on donne tant de choses, est vn ouurage de nostre esprit, & non pas vn des principes du gouvernement du monde: hors de nous tout est conduit avec lumiere & avec iustice, & cette Deesse sans yeux, qu'on a appellee Fortune, est vn Fantome

2 ^{versid} **LE MINISTRE D'ESTAT,**
rosme que la Philosophie n'a iamais adoré,
& que la religion a aboli en defaisant l'Ido-
latrie. L'inuention pourtât de ce Fantosme
n'a pas esté inutile: les malheureux & les
Imprudens lui attribuent les causes de leur
milere, & les effets de leur mauuaise con-
duite. Son nom est en la bouche de tous:
le peuple & les sages l'employent esgalle-
ment, & nous nous en seruons quelque-
fois, pour nous faire mieux entendre, & ne
nous departir point de l'usage receu, ny des
termes qui se pratiquent. Mais pour en di-
re ce qui en est, la Puissance dont nous par-
lons n'est autre chose que Dieu mesme, en-
tant qu'il se mesle du gouuernement des
causes libres, & qu'il les fait arriuer au point
qu'il a resolu, soit que ce soit leur dessein,
ou qu'elles en ayent vn autre. Et comme le
premier mobile sans destruire le mouue-
ment naturel des autres: ieux; & les afluertit
au sien, & les meine d'Orient en Occident;
de mesme Dieu mesnage de telle sorte les
actions de ses Creatures qui operent avec
liberté; que sans leur faire violence, & par la
rencontre d'autres causes où il les iette, il
en tire infailliblement l'effect qu'il s'est pro-
posé, & qui est souuent peu attendu de
l'humaine preuoyance.

En vn mot l'Ouurier qui garde les regles
de son

3
de son art, n'est iamais frustré de son inten-
tion. Le Peintre qui entend parfaitement le
mésange des couleurs, & la proportion des
choses, fait quand il veut des tableaux ad-
mirables. L'Architecte qui forme ses des-
seins selon les regles de l'Architecture, les
voit heureusement reüssir. Et les plus belles
operations de l'homme, & où sa partie la
plus noble a plus de part, ne sont pas seules
capables de paruenir à leur fin, & à l'effect
où elles tendent. Hannibal fait tous les de-
uoirs d'vn bon Capitaine, & il est vaincu
par Scipion: Cicerô n'oublie rien de la char-
ge d'vn excellent Orateur, & Milon est con-
damné, & André Doria voit perir la flotte
de son maistre au port d'Alger, avec toute
son adresse aux choses de la Mer, & toute
son experience. Or ce que Dieu adiouste
aux principes qui sont en nous: les occasiôs
qu'il nous fait naistre: les moyens qu'il nous
faiscite: les obstacles qu'il rompt ou de-
stourne en nostre faueur: bref toute l'assi-
stance qu'il nous donne, pour faire reüssir
nos desirs; est ce que nous appellons *Bon-
heur*, & ceux qui la reçoient *Heureux*.

Mais ce bon-heur n'accompagne pas
tousiours la iustice, ny les entreprises sain-
tes, comme Dieu ne s'oppose pas tousiours
aux iniustes, & aux desseins violens. Les In-
fidelles

4 ^{verside} LE MINISTRE D'ESTAT,
fidelles & les Protestans, ont souvent triom-
phé des armes des Chrestiens, & des Catho-
liques. Le plus saint de nos Rois a esté mal-
heureux en ses deux voyages de delà la
Mer, & la cause de Dieu pour laquelle il fai-
soit la guerre, nyl'intereſt de la religion; ne
l'ont pas garéty de la prison ny de la peste.
Au contraire il ne se lit rien de comparable
aux progres des vsurpateurs. Rien n'a arre-
sté ceux d'Alexandre que la mort, & vn Prin-
ce à l'ambition duquel le monde a semblé
petit, & qui a bien eu la vanité de craindre
qu'il n'y eust pas assez de matiere pour l'o-
cuper; a eu la fortune si fauorable, qu'elle a
mesme couuert ses fautes; & a rédu ses im-
prudences heureuses. Cefar a eu plus de suc-
cez en la plus iniuste guerre qu'il ait iamais
faite; il n'a fait qu'aller & vaincre en destrui-
sant la Rep. de Rome: Celle qui comandoit
à toute la terre, est tombée en moins de tēps
qu'il n'en faut quelquefois pour prendre
vne ville, & trois ans ont emporté l'ouura-
ge de tant de siecles. Attila & Tamerlanes
ont passé cōme des foudres en leurs con-
questes, & la race des Ottomans qui oste à
Dieu la Religion qu'il a reuelee, & aux
hommes la liberté que le droit des Gens
leur laisse; a fait tant de progres depuis 300
& quelques annees, qu'il semble qu'elle
n'ait

LIVRE PREMIER. 5
n'ait plus rien à craindre de dehors, & que
son Empire ne puisse perir que par la cor-
ruption du dedans, & par la dissolution des
parties qui composent vn corps si vaste.

La raison de cette diuersité est, que Dieu
ne fait pas tousiours des miracles, & ne
trouble point l'ordre des choses pour l'a-
mour des gens de bien. Et cōme il est fort
raisonnable, que pour exciter leur courage
& confirmer leurs esperances; Il acoure
quelquefois visiblement à leur secours; il
est aussi tres conforme aux loix de sa pro-
uidence, & à la douceur de sa conduite,
qu'il laisse agir pour l'ordinaire les causes
secondes selon leur capacité, & l'estenduë
de leur force. Et partant que selon cela le
foible cede au plus puissant: qu'une moi-
ndre vertu (l'intens Politique) obeisse à la
plus grande, & que ceux qui ont de nota-
bles auantages sur leurs ennemis, ayent
aussi sur eux de notables succez. Autremēt
certes il s'obligeroit à reparer toutes les
fautes de ceux qui ont de bonnes inten-
tions, & s'il n'y auoit que la seule probité
qui fust heureuse dans le monde, il banni-
roit la prudence de la vie ciuile, & l'adresse
du train des affaires.

Quant aux succez des vsurpateurs, il est
aisé d'en rendre la raison, si nous recher-
chons

Considation de
LE MINISTRE D'ESTAT,
bons les causes du changement des Estats,
& les principes de la reuolution des Empires. Il est certain que ceux qui sont les plus
grands, & les plus estudez, ne sont pas toujours
les plus fermes, ny les plus durables.
Au contraire comme les fruits les plus delicats,
se gastent plus aisement que les autres,
& la parfaite santé est vn indice d'vne
maladie prochaine; il arriue aussi que les
Estats qui sont en la fleur de leur force, &
au dernier eschelon de la felicité; ne soient
pas loin de leur cheute. La volupté y entre
avec les richesses: la puissance y produit
l'ambition, & ces deux passions qui regardent
toujours leur fin, y attirent tant d'autres
maux; qu'il faut necessairement que
ces pauures Estats perissent, & qu'ils passent
à vne nouvelle forme. En cette fatale
conioncture, s'il s'esleue quelque homme
de cœur & d'humeur à conquerir; il
trouue la matiere prestee: Dieu seconde ses
desseins, & lui abandonne ceux que l'ambition
a desia diuisez, & à qui les delices ont
osté le iugement, & amolli le courage. Ce
n'est pas qu'il inspire aux Conquerans des
pensées iniustes, ny ces furieux mouuements
qui les pouillent à vsurper ce qui est à
autrui, & à violer les droits de la société
humaine. Mais apres qu'ils ont party d'eux
mesmes

LIVRE PREMIER. 7
mesmes & par leur propre election; il peut
legitiment les fauoriser, & sa iustice
veut qu'il ne laisse pas sans recompense
quantité de bonnes actions qu'ils font; ny
que ceux qui ont abusé de ses graces, demeurent
sans chastiment.

Mais quand il choisit quelqu'vn pour
parer les desordres du monde, ou pour le
bien de quelque Estat particulier: c'est lors
qu'il a le soin de le pouuoir des conditions,
necessaires pour entreprendre les
grandes choses: c'est lui qui lui en met la
pensée dans l'ame: c'est lui qui lui donne la
force de les executer: c'est lui qui trouble
& confond ses ennemis, & le meine
comme par la main aux victoires & aux triomphes.
Or vn des grands moyens dont il se
serue pour cét effect; est de lui susciter des
hommes rares, à qui il face part de ses soins,
& qu'il l'aident à porter la pesanteur des
affaires. Et comme les operations de l'ame se
font bien ou mal, selon la condition des
organes, & la qualité de leur temperamēt;
De mesme la prosperité ou le malheur des
Princes, depend de ceux entre les mains
desquels ils mettent leur autorité, & qui
disposent de leur puissance. Alexandre
n'eust iamais domté l'Asie, ny fait trembler
les Indes, sans Ephestion, Parmenion, &
Clitus.

8 *Uersida de* LE MINISTRE D'ESTAT.

Clitus. Cesar a gaigné quantité de batailles par les mains de ses Lieutenans, & le plus bel empire du monde, dont l'ambition & le malheur du temps auoient fait trois pieces; fut reduit sous la domination d'Auguste, par le conseil de Mecenas & par la vaillance d'Agrippa. Iustinian a triomphé de la Perse, & destruit les Vandales en Afrique & les Gots en Italie, par l'entremise de Belisaire & de Narcés. Le Comte de Dunois, Porbon, la Hire, & la pucelle Jeanne, ont deliuré la France de l'inuasion des Anglois, & le premier homme du siecle passé, & qu'on peut dire veritablement auoir esté plus heureux qu'un Prince. Chrestien ne le deuoit estre; par la conduite ou avec l'assistance de ses Ministres, pris Rome & Thunis, vn Pape, & vn Roy de France: donné la chasse à Soliman, & fait voir à l'Allemaigne qu'elle pouuoit estre vaincû.

Ce mesme Prince qui estoit si intelligent en toutes choses, & qui auoit aiouste tant de qualitez acquises aux dons de nature; osa bien dire à son fils en lui présentant le Secretaire Erasme, qui lui donnoit quelque chose de plus grand que ses Estats, & que les couronnes qu'il venoit de lui resigner. [*Quanto oshé dado este dia, no es tanto que daros este criado.*] C'est par cette sorte de

gens

LIVRE PREMIER.

9

gens là, qu'ont esté premierement fondees les Principautez & les Monarchies. C'est pour l'amour d'eux que les peuples ont renoncé volontairement à leur liberté, & ce sont eux qui entretiennent encore sous l'autorité des souuerains, l'ordre naturel & primitif du commandement & de l'obeissance, qui doit estre entre les hommes. Et certes il estoit bien raisonnable, puis qu'il y deuoit auoir de la difference parmy eux, que ce fust le merite qui commençast à la faire. La societé à laquelle ils sont nez, & sans laquelle ils ne peuuent subsister; est vn concert si delicat, & vne machine composee de tant de pieces; que si vne excellente sagesse ne la conduit, & vne souueraine vertu ne la gouuerne; peu de chose la confond & la desregle.

Et d'autant que ceux qui paruiennent à cet Estat, sont rares & ne sont pas immortels, & qu'ils n'ont pas tousiours des successeurs de leur vertu, comme ils en ont de leur dignité; il arriue d'ordinaire qu'ils laissent en faueur des peuples, vne image de leur raison, & comme vn monument de leur Philosophie, qui sont les loix & les bons ordres. Et derechef, à cause que toutes les loix ne sont pas bonnes en tout temps, & qu'elles ne peuuent pas poueruir à toutes

A 5

les

les occurrences, & à tous les accidens de la vie; il est nécessaire qu'ils s'esleue encor quelque homme sage, dont la prudence en supplée le défaut, & qui leur donne ce iuste tempérément, & cette salutaire proportion, qui regarde le temps, les hommes, & les affaires.

C'est donc vne verité indubitable, que les bons Ministres sont la gloire des Princes, & la felicité des peuples. Au contraire les meschans sont la honte des vns, & le desespoir des autres: Ce sont les principes naturels de la corruption des Estats. Toutes les mauuaises humeurs qui y sont se reueillent; sous leur conduite: ils seruent de pre-texte au despit des mescontés & à l'inquietude des factieux, & le peuple qui a de la peine à souffrir le gouvernement des gens de bien, s'emporte à la licence, & s'incline à la rebellion, quand il vient sous la domination de ceux qui ne le sont pas. Il lui semble que ce lui est assez d'auoir vn maistre à qui il doit vne obeissance nécessaire, & de qui Dieu l'oblige de porter le ioug, quelque rude qu'il puisse estre. Mais d'obeir à ceux qui ne sont pas ses souverains, quand ils lui font du mal, quand ils triomphent de sa peine, quand ils se nourrissent de son sang; c'est pour lui vne triste necessi-

nécessité, & vn dur essay de patience. En effet si Aristote a desfiny le Tyran, *Celui qui a plustost deuant les yeux ses propres interests, que le bien de ses suiets*; entre les mains de combien de Tyrans tombe le miserable peuple, quand il est gouverné par des Ministres corrompus? Et neantmoins c'est vn fleau, qui lui manque rarement. Et comme le Prince regarde l'Estat, côme vne femme qui est à lui, & qui ne lui peut estre ostée. Il se trouue des Ministres, qui le regardent côme vne Maistresse, qu'ils pretendent despoüiller pédant qu'ils en ont la iouissance.

DISCOURS II.

Que l'Art de gouverner est douteux & difficile, & qu'il receoit vn grand secours de l'estude.

IL n'y a pourtant rien d'estrange, qu'on rencontre si peu de gens de bien parmy de si grandes occasions de pecher: ny que la science de gouverner soit si rare, puis qu'elle est si difficile. La raison d'Estat qui en est la matiere, est si trouble & si ambiguë, & les affaires ont tant de iours qui nous esblouissent; qu'il ne faut point s'estonner si le plus souuent nous auons de la peine à prendre parry, & si le choix que nous faisons en cette confusion, est plustost vn coup de hazard & vn essay de nostre liberté

12. *Consider* LE MINISTRE D'ESTAT, berté, qu'une election raisonnable. Outre cela la plupart des preceptes Politiques qu'on nous a laissez, & qu'on a reduits en forme de science; sont des choses si abstraites, que si la Nature ou l'experiée ne donnent l'Art de les appliquer, Elles réussissent pernicieuses ou vaines. Bien souuent au lieu de faire vn habile-homme, Elles ne font qu'un Pedant: Elles communiquent la presumption, & non pas la sagesse: Elles esgarrent au lieu de montrer vn chemin plus court; & pour vne malheure reformation qu'elles promettent; elles confondent & alterent tout, par la nouueauté qu'elles introductent.

La voye mesme des exemples est si trompeuse, & le passé iuge si mal de l'aue- nir, qu'on n'en peut conclure rien de certain. Et comme on ne voit gueres deux vi- sages esgalement beaux, ny deux iours qui se ressemblent parfaitement; De mesme la condition des affaires est tousiours diuer- se: ou la vertu & la fortune de ceux qui les traitent, ne sont pas esgales. Et derechef comme il n'y a gueres de suiet de delibérer qu'il n'ait deux faces, ny de party à suiure qui n'ait ses raisons; il n'y en a point aussi qui n'ait ses exemples, & des euenemens qui le fauorisent. Le Pape, le Duc de Mi- lan, &

LIVRE PREMIER. 13
lan, & le Roy de Naples, se liguent contre Florence. Pour diuertir cette tempeste Laurens de Medicis va trouver le dernier, se met à sa discretion, & par cette hardie confiance le detache de la ligue, & retient la foudre qui estoit presté à tomber, & qui deuoit brusler sa patrie. Charles VIII. descend comme vn Torrent en Italie: il inonde tout ce qu'il rencontre: rien ne lui fait resistance, & Florence qui estoit sur son chemin tremble desja pour sa liberté. En cette fatale crainte & consternation d'es- prits, Pierre de Medicis fils de Laurens va au deuant du victorieux, & se iette malheureusement dans ses filets. L'exemple qu'il auoit voulu imiter lui fust funeste; & il ne s'en retourna pas qu'il ne nous eut mis en main les clefs des Estats de la Republique: que Florence ne fust despoüillée de ses de- hors, & sur le point d'estre perdue. si la ge- nerosité de ses Citoyens n'eust esté plus forte que la resolution de Charles, & que la fortune de ce peu sage conquerant. Quand Monsieur de Lautrec fit l'entreprise de Naples, Hugo Moncado se resolut de ne defendre que cette ville, & d'abandonner à l'Enemy tout le reste du Royaume. Le Duc d'Alue prit vn chemin tout contraire, quand Monsieur de Guyse l'y vint attaquer, & par

Univerſité de Paris
LA MINISTRE D'ESTAT,

& par l'aduis de Ferrand Gonſague, il ſe propoſa de nous diſputer tout, & de nous conſumer par la multitude des ſieges. L'un & l'autre reüſſit, & deux conſeils fort differens eurent vne meſme fin, & produiſirent vn meſme effect, qui eſt la victoire. Il y en a dont la ſeule preſence où les premieres paroles ont apaiſé tour à coup l'agitation d'un Peuple; & il y en a que ce monſtre a d'abord engloutis, & à qui il n'a pas ſeulement donné le loifir de parler, ny d'ouvrir la bouche. Combien de fois par cette voye Caſar & Germanicus ont calmé les tumultes des ſoldats, & la ſedition des armées: Et combien y en a t'il d'autres qui ſont peris dans le meſme chemin: dont la veüe a eſſarouché les humeurs qui n'eſtoient qu'irritez, & fait venir l'envie de ſe ſouler de leur ſang, à ceux qui ne faiſoient que murmurer contre leur conduite. De ſorte que ceux qui ont blaſmé Henry III. pour auoir quitté Paris en cette ſammenſe reuolte, qu'on a appellee *les Baricades*; ont pour le moins laiſſé autant de matiere pour combatre leur ſentiment, qu'ils en ont eüé pour condamner vn Prince, qui aime mieux ſe retirer, que s'expoſer à vn mal qui n'eüſt point eü de remede, s'il

fuſt

LIVRE PREMIER. 15

fuſt arriué: qui ſe contenta que ſon peuple fuſt ſelon, ſans le mettre peut eſtre en eſtat de deuenir Parricide: qui ne voulut pas qu'il acheuât ſa faute, ny que la grandeur de ſon crime lui fiſt chercher dans la mort de celui qu'il offençoit, l'impunité qu'il euſt creu ne pouuoir trouuer dans ſa clemence. Mais c'eſt l'erreur de la pluſpart des hommes de crier touſiours contre les malheureux: il n'y a point de diſgrace, dont ceux qui la ſouffrent ne ſoient coulpaſſes, en l'opinion du vulgaire: De tous les expediens qu'on auoir en main, ceux qu'on a quittez ſont touſiours les meilleurs, quand ceux qu'on a pris ont mal reüſſi, & il ne mourut iamais de vieillard ſi caduc ny ſi decrepit, à qui on n'eüſt allongé la vie, ſi l'on n'eüſt fait quelque choſe, ou ſi l'on en euſt fait vn autre.

Quoy que cela ſoit ainſi, il faut pourtant auoir, qu'il n'y a rien qui poliſſe pluſtoſt vn eſprit bien fait, que la Politique & l'Hiſtoire: ny qui lui ſoit plus vile, que le commerce avec les morts & avec les abſens. Là il connoit en peu de temps les affaires de pluſieurs ſiecles: là il iouit de l'experience de tous les grands hommes qui l'ont precedé, & là enſin il trouue des lumieres qui l'empeschent ſouuent de faillir, & qui lui mon-

monstrent les escueils qu'il lui faut passer, & les embusches dont il se doit prendre garde. Pour le moins à la faueur des liures & de l'estude, il gaigne cela qu'il n'est gueres iamais tout à fait surpris quoy qu'il arrive, & qu'il ne survient point d'accident si nouveau ny si estrange, qu'il n'ait leu quelque chose d'approchant ou de semblable. La vie de l'hôme est si courte ou si trauessee; qu'à grand peine suffit elle à cinq ou six importantes negociations, & d'ordinaire ceux qui n'ont que le simple sens commun pour agir, cessent de viure ou n'ont point de santé, quand ils ont de l'experience. Au contraire ceux que l'estude prepare & que la Philosophie guide, reüssissent promptement, s'ils ont le discours bien sain: ils sont habiles dès qu'ils touchent les affaires, & ont le mesme auantage sur les premiers; qu'ont en la peinture, ceux qui possèdent la science du dessein & des proportions, sur ceux qui n'ont rien d'aquis quand ils commencent à peindre.

De ceuy nous auons sans sortir du temps moderne, des exemples illustres, & de personnes celebres. Monluc Euesque de Valence, sous François deuxiesme, & sous Charles IX. Pinac Archeuesque de Lyon sous Henry III. & le Cardinal d'Osat sous

le mes-

le mesme Prince & sous Henry le Grand, ont esté presque aussi tost conforomez dās les affaires, que connus dans le conseil. Et pour la guerre, le Marquis de Pescaire qui fut si braue, & que la ligue d'Italie iugea digne d'estre opposé à Charles-le-Quint, lors qu'il estoit le plus heureux: le dernier Prince d'Orange, dont la vie eust esté trop glorieuse si elle eust esté plus courte, & si la fortune l'eust laissé perir en secourāt Bergop-zoom, & le Marquis de Spinola qui entrant dans le mestier merita de commander les armées d'Espagne, & d'estre le riuall du Prince d'Orange en la science militaire. La pluspart de ces grands personages, disie, doiuent aux liures vne partie de l'honneur qu'ils ont acquis sans vieillir, & de cette haute reputation, où ils sont paruenus de bonne heure. Mais pourquoy allons nous chercher dās le siecle passé & parmy les estrangers, des preuues de cette verité, puis que nous en auons de si claires & de si visibles, en la personne de M^r le Cardinal de Richelieu. Il est vray que la nature lui a donné tout ce qu'elle a peu pour le rendre parfait, qu'elle lui a versé à pleines mains ses faueurs & ses richesses. Mais il est vrai aussi, que lui mesme a grandemēt trauaillé pour s'acheuer, & que l'estude & la meditation lui

lui ont presque acquis tout ce qui man-
quoit à la nature, & tout ce qui s'attend de
l'expérience. Les affaires ont plus seruy de
matiere à son esprit pour l'exercer, que
d'occasion pour l'instruire: il a sceu com-
mander sans qu'il ait iamais obey, & il n'y
a rien de si grand en la paix ny en la guer-
re, qui lui ait esté difficile d'abord qu'il l'a
entrepris. Nous ferons Dieu aidant en vn
autre endroit vn discours expres de l'vtilité
de la science.

DISCOURS III.

*Que la connoissance de la Morale est vne pre-
paration necessaire pour la Politique.*

IL n'y a point de doute que la science des
mœurs, ne soit vne preparation necessai-
re pour la civile, & que ceux qui aspirent à
celle cy, sans estre munis de l'autre, ne res-
semblent à des malades qui entrepren-
droient de courir, sans auoir la force de
marcher. La conduite de l'homme en son
particulier, est vn pourtrait racourcy du
gouuernement des Estats. Par tout il y a
des difficultez à surmonter, & des ennemis
à vaincre: il y a à establir vn commande-
ment & vne obeissance: il y a à trauailler au
dedans & au dehors, & il y a à acquerir vne
felicité, qui est la fin de ces deux vies. C'est
pour-

pourquoy ie diray icy vn mot de la Mora-
le & de son vsage. Si la matiere est espineu-
se, Elle ne laira pas d'estre vtile: si elle n'est
pas agreable, elle sera salutaire, & s'il n'y a
des couleurs & des parfums, pour le plaisir
des sens; il y aura de la substance & de la
verité, pour la satisfaction de l'esprit, &
pour l'esclaircissement de la raison. En tout
cas le discours n'en sera pas beaucoup en-
nuyant, d'autant qu'il sera fort court, & il
ne le sera pas du tout, si l'on ne prend pas
la peine de le lire.

La Morale donc regarde l'homme tout
seul, & hors du tumulte des affaires & de
l'agitation publique. Elle considere les
deux parties dont il est basti, & cette estrā-
ge machine qui est composee de corps &
d'esprit; de sens & d'intelligence. Elle s'oc-
cupe à maintenir l'ordre, qui doit estre en-
tre deux natures si differentes, & entre des
extremitez si estoignees. Elle veut que la
plus noble commande, que la plus illum-
nee guide: que l'vtile cede à l'honneste:
que la vertu soit preferee à la volupté: &
que ce qui est le plus conforme à la digni-
té de l'homme, tienne aussi le premier
rang dans ses inclinations, & soit le princi-
pale obiet de ses soins, & le plus cher amu-
sement de sa vie. En cet ordre consiste sa
gloire.

gloire, & la felicité naturelle. Le contraire, c'est à dire, quand le temperament a tellement obsedé l'esprit, & saisi ses facultez, qu'il deuiet esclau du corps, est vne affreuse confusion, & vne deplorable anarchie. La condition du milieu est vn estat de guerre ciuile, où les hommes communs se trouvent tousiours engagez, & dont les sages ne sont pas tousiours exempts. Elle est entre la raison & les passions, dont l'vne est propre de l'entendement, & reside au sommet de l'ame, & les autres se forment en la basse region, & en cette brutale puissance qui ne suit que les impressiōs des sens, & ne se pique que du bien de la partie animale. Elles s'esleuent & s'enflamment, selon que l'obiet qui les esmeut est violent & rapide. Mais il n'est pas necessaire qu'il ait en lui mesme cette violence, & cette force qui remue l'appetit. Il suffit qu'il la recoiue dās l'imagination où il entre. Là il prend la forme, & la couleur qu'il plaist à cette bisarre faculté: là il se grossit ou diminue, comme il semble bon à cette fole. En vn endroit il communique la ioye, & en vn autre il fait naistre la tristesse. Maintenant ce n'est qu'un atome, qui se laisse à grād peine sentir, & qui n'esfleure presque point la superficie de l'ame, & quatre moments apres c'est

c'est vn Monstre qui la deschire & met en pieces: qui fait du rauage en toutes ses puissances, & qui apporte le trouble insqu'à la volonté qu'il veut corrompre, & insqu'à la raison mesme qu'il tasche de suborner; tant il est vray que l'imagination est souple & diuerse, & que les choses n'agissent pas en nous selon leur mesure, mais selō la sienne.

Il est vray que les obiets qui sont agreables aux sens, & qui leur promettent leur felicité, sont redoutables en presence; & il n'y a point d'imagination si pesante ny si stupide, qui ne s'en esueille: ny d'appetit si froid & si mortifié, qui ne s'en eschauffe. C'est bien plus, l'esmotion se fait quelquefois si grande, & la tourmente si furieuse; qu'il n'est pas au pouuoir de l'ame de la calmer. Mais pourueu qu'elle demeure ferme en la volōté du bien qui lui est le plus conuenable, & dont elle a fait election; l'honneur est tousiours de son costé, & pour vaincre, il lui suffit de n'estre pas vaincuë, & de ne consentir pas à la tentation qui la presse. Enfin apres beaucoup de combats, & de semblables defaites, elle demeurera paisible: les lumieres de l'imagination s'abatront, l'appetit n'aura plus de forces pour se rebeller: la raison regnera sans resistance, & l'homme qui est parueu à cet

Estat, merite de droit naturel d'estre au dessus des autres hommes. Passons outre.

La Morale ne regarde pas seulement l'homme au dedans de lui mesme, & engage dans les broüilleries du corps & de l'esprit, de la raison & des passions: mais elle le considere encor dans le commerce, & parmi la foule. Pour cet effect elle lui apprend vne vertu, qu'on appelle *Iustice*, qui le dresse à bien viure avec le prochain: qui le porte à lui rendre ce qui lui est deu, & qui est à present presque toute diuertie apres la diuision des richesses, & l'introduction qu'on a faite dans le monde, du *Tien*, & du *Mien*. Introduction pourtât fort necessaire pour le bien de la societé, pour l'ornement de la vie ciuile, & pour l'abondance de toutes les choses, qui sont commodes à l'homme. Les Legislatateurs & les fondateurs des Estats ont réglé cette iustice: & dautant qu'elle leur a paru vn peu trop vague, & qu'il leur a semblé que c'estoit vne chose trop dangereuse, d'en laisser la conduite au iugement & à l'inclination de chaque particulier; ils l'ont enfermée dans certaines loix & certaines coustumes qu'ils ont faites: ils ont establi des personnes publiques pour la distribuer: ils l'ont mis l'espee à la main pour la faire craindre, & l'ont couuerte du

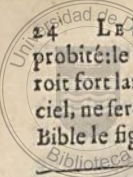
nom

nom du Prince & de son autorité, pour la faire dauantage respecter.

Mais dautant que quelque soin qu'on ait apporté pour aiuster cette regle, elle demeure imparfaite, & que la preuoyance de l'esprit humain n'est pas si grande, que la diuersité des cas qui interuiennent dans le commerce; vn honneste homme n'en demeurera pas là. Il aura encor recours pour dresser ses actions & former sa vie à la fontaine de l'equité, & à la premiere source de la iustice, qui est la loi de la nature. Ou bien certes, pour marcher sous vn guide plus seur, & sous vne lumiere plus incorruptible; il suiura les conseils de la Religion, & les mouuemens de la charité; qui est la fin du Christianisme, qui est la plenitude des autres loix, & la derniere mesure de toutes les bonnes choses. Il ne negligera pas les formalitez de la iustice ordinaire: mais il ne croira pas, qu'elles soient la perfection d'vn Chrestien, ny celle d'vn Philosophe. Il scaura que les loix de la conscience s'estendent plus loin que les siennes, & qu'elles apportent vne obligation plus estroite & plus generale. En effect: s'il n'y auoit qu'elle dans le monde, nous serions dispensez de beaucoup de choses, que nous sommes obligez de faire: nous aurions bon marché de la

probi-

24



LE MINISTRE D'ESTAT, probrité: le deuoir d'un homme de bien seroit fort large, & le chemin qui meine au ciel, ne seroit pas si long & si estroit, que la Bible le figure.

DISCOURS IV.

Comment il faut entendre ce dire des Philosophes, que celui qui commande doit estre plus sage, & meilleur que celui qui obeit.

IL est donc vray, que la Morale est vn des fondemens sur lesquels la Politique s'eleue, & qu'elle doit preparer ceux qui aspirerent au gouvernement des Estats, & à la direction des peuples. Delà est venu ce dire commun des Philosophes, *Que celui qui commande doit estre meilleur que celui qui obeit, & qu'il n'appartient pas à gouverner les hommes: à celui qui est esclave de ses passions, ny à guider son autre s'il n'a la vœu meilleure que lui.* Il ne suffit donc pas à vn Prince d'auoir vne intelligence ordinaire, ny vne commune moderation de mœurs: mais pour s'atisfaire à son deuoir, & remplir dignement sa charge; il semble qu'il doüie auoir la raison plus illuminee, & vne plus parfaite disposition de volonte, que ses suiets. Cette proposition pourtant ne doit pas estre entendue au pied de la lettre, & en vn sens plein de rigueur. Cela estoit bon

bon en la foundation des Estats, & en la premiere liberte que les peuples ont eue de se faire des Superieurs & des Maistres. Là il estoit à propos, que l'election se fist de personnes extraordinaires, & dont le merite fust aussi haut, que la dignité, où ils estoient appelez. Mais pour les Souuerains qui viennent par succession: qui naissent avec le caractere de Prince, & qu'on reçoit sans les choisir; il les faut prendre tels que Dieu les enuoie, ou en sa cholere, ou en l'amour qu'il porte au peuple qui leur doit estre soumis.

Mais quels qu'ils soient, ils ne peuuent pas tousiours estre parfaits d'abord qu'ils commencent à regner: ny auoir cette force de raison, & ce temperament de mœurs que les Philosophes requierent en ceux qui gouvernent. La prudence & les autres vertus morales & politiques, ne naissent point avec nous, & ne viennent pas d'elles mesmes. Il les faut acquerir avec la meditation & l'exercice, & par consequent avec du temps & des annees. Et bien que nous en ayons les principes dans l'ame; & les semences en nostre raison; elles demeurent steriles si elles ne sont cultiuees, & si nous ne prenons de la peine à les conseruer; elles s'estouffent dans les semences du mal

66ad Les MINISTRE D'ESTAT,

qui sont en pos sens, & en la corruption de nostre nature. L'intention donc des Philosophes est, que les vertus qui sont les Princes, sont meilleures que celles des particuliers, d'autant qu'elles ont vn exercice plus diffus, & vne influence plus vniuerselle: qu'elles se communiquent dauantage: qu'elles iettent leurs rayons plus loin: que leur beauté a plus d'imitateurs, & qu'il n'est pas si aisé de bien commander que de parfaitement obeir, ny de guider que de suivre. Que si ces grandes qualitez ne se rencontrent point en leur personne: s'ils ont la naissance malheureuse, & si la matiere d'ot ils sont bastis, ne peut receuoir ces diuines formes; elles doiuent au moins estre en ceux qui composent leur conseil, & qui s'occupent avec eux à conduire les affaires.

Quand le Prince est stupide ou gâté en ses mœurs: quand elles sont contraires à la fonction de la charge, & à la dignité qu'il exerce: quand elles vont directement & de leur propre poids, à la ruine de ses suiets: que peut on attendre de ce gouvernement? si la contagion a aussi gagné les Ministres: s'ils sont semblables au Maistre: s'ils ne sont le contrepoids de ses vices, & si le mal s'entretient par la multitude des malades: Tel estoit le conseil de Ieroboam, où il n'ap-

pella

LIVRE PREMIER.

27

pella que des gens ieunes & desbauchez, en la place des vieillards, qui auoient esté spectateurs de la conduite de son Pere, & veu agir cette sagesse qui estoit venue sans le discours de la raison, & les soins de l'experience.

Cela pourtant n'est pas extraordinaire dans le monde, & il n'arriue que trop souvent, que ceux qui approchent la personne des Princes n'estudient pas tant à estre les Ministres de leur dignité, que les instrumens de leurs passions: qu'ils sont plustost leurs corrupteurs, que leurs conseillers: qu'ils emploient le vice, qu'à la vertu leur est inutile pour s'auancer, & qu'ils ne trouuent rien de lasche ny de deshonneste, de ce qui peut remplir leur ambition, ou assseurer leur fortune. Et bien que le chemin qu'ils tiennent mene à des precipices, & qu'il y ait des exemples de ceux qui s'y sont perdus, encor frais & sensibles; cela ne fait pas impression sur leur esprit: le malheur des autres ne les touche point, & ils ont si bonne opinion d'eux mesmes, qu'ils s'imaginent qu'ils auront plus d'adresse, ou plus de fortune, pour s'en garantir. Ou bien certes, encor que dans vne mer si orageuse que la Cour, & où les tempestes sont si frequentes, ils voyent aussi par consequent,

B 2

que

que les naufrages y soient ordinaires; les pieces neantmoins de ces debris sont si belles; qu'elles leur semblent valoir mieux que la condition d'où ils ont esté tirez; & que les auantages de leur naissance.

Il est vray que la corruption est quelquefois si extreme en l'ame du Prince, & ses mœurs sont passées en vne si profonde desbauche; que les Ministres sont contrains de relascher de la seuerité de la vertu, en traitant avec lui. Ils gauchissent deuant ses passions; qu'il ne fait pas seur d'attaquer de droit fil: ils suspendent l'action du vice, dont ils ne peuuent oster les racines: ils vident de diuersion, quand la partie malade ne peut souffrir les remedes, & de deux maux, dans l'vn desquels il se precipitera necessairement; ils le destournent vers le moindre, de peur que son inclination ne l'emporte vers le plus grand. Estrange malheur, qu'il faille pour empescher les Incestes & les Adulteres, consentir à d'autres desbauches moins crimineles, & moins iniurieuses, & pour euitter les sacrileges, laisser courir apres les simuleres rapines. Senèque & Burrhus se treuerent reduits à cette miserable necessité, & la Philosophie & la vertu de ces deux grands hommes, furent contraintes de

plier ainsi sous Neron, & de diuertir avec adresse l'impetuosité de ses vices, que l'oposition eust dauantage enflammee. Cette conduite pourtant qui doit estre secretaire, afin qu'elle opere, & qu'on doit desrober aux yeux du Prince, de peur qu'elle ne nuise au lieu de profiter; est souuent mal interpretee, & le peuple ne considere pas, qu'il y a des Souuerains qu'on ne peut pas traiter en hommes, mais qu'on doit gouuerner en Lyons & en bestes furieuses, & qu'on fait beaucoup, quand on retient leur ferocité, & qu'on empesche qu'ils ne tuent & ne deuorent.

Graces à Dieu, nous sommes en vne autre constitution. Nous auons vn Roy qui a des qualitez, qui ont esté iusques icy plustost desirées que veuës: Dieu l'a donné au monde pour en reparer les desordres: nous lui sommes obligez de nostre salut, & ceux qui ont merité quelque chose aux occurrences passées; n'ont esté que les instrumens de sa fortune, & les imitateurs de sa vertu. Sur tout c'est vne marque de l'inclination du Ciel enuers ce Prince, de lui auoir suscité des hommes si genereux & si sages: si intelligens & si fidelles, que ceux qui forment son conseil. Mais aussi c'est vn tesmoignage de la bonté de son iugement, & de la

Univ. de Madrid
130
Bibl.

LE MINISTRE D'ESTAT,
force de son esprit, de les auoir sceu chois-
fir, & d'auoir particulièrement arresté son
election sur la personne de celuy qui en est
le chef, & la premiere intelligence.

Certes s'il est vrây, ce que dit Aristote,
que celuy là seul a le pur vsage de la raison,
& par conséquent la parfaite vertu, qui n'a
point de passion violente; on peut dire sans
flaterie, que iamais homme n'a apporté au
seruice des Princes, & au gouuernement
des Estats, vne plus grande liberté d'ame,
que Monsieur le Cardinal. Sa cõdition l'ex-
empte de ces fortes impressions, que font
le sang & la nature sur l'esprit des Peres. Il
ne connoit nulle de ces inclinations, qui
ayant leur racine dans le corps emportent
l'ame toute entiere, ou la partagent entre
les plaisirs des sens, & les operations de l'es-
prit. Et pour ce vilain appetit de richesses,
qui trauaille tant de personnes illustres: qui
suborne les plus viles seruiteurs des Prin-
ces, & qui a souuent taché les plus belles
vies; il est tellement esloigné de son hu-
meur, qu'il est vrây que s'il a iamais esté
tenté de sortir de ce milieu où la liberalité
consiste, & qu'il n'a iamais trouué de la pei-
ne à se mettre au hasard de deuenir pauvre,
pour le seruice de son Maistre. De sorte
qu'on peut dire de lui qu'il a l'ame si tra-
quille,

quille, qu'il ne s'y esleue point de mouue-
mēt que sō deuoir ne face: qu'il n'y a point
eü d'agitation, que l'amour qu'il porte au
Roy n'ait causee, & qu'il n'y en a point eü
du tout, à laquelle la raison n'ait consenty,
& que la Philosophie ne laisse tomber en
l'ame des sages.

DISCOURS V.

*Que les bons Ministres n'ont pas tousiours la recom-
pense qu'ils meritent, & que leurs seruices sont
souuent payez, d'ingratitude.*

QU'vn Ministre se propose d'agir pour
l'amour de la vertu, & de tirer de soy-
mesme & des applaudissemens de sa con-
science, la premiere recompense du bien
qu'il fait. Car d'esperer tousiours ou le plus
souuent, de la reconnoissance, ou de la ius-
tice de l'ame des Princes; c'est mal con-
noistre leur humeur, & ignorer leur natu-
re. C'est ne sçauoir pas que les grands serui-
ces qu'on leur rend, sont de grands crimes,
quand ils n'ont pas dequoy les reconnoi-
stre: qu'il n'y a point au mōde de debiteurs
si dangereux qu'eux, quand ils sont insolua-
bles: qu'ils se defont de leurs creanciers
quand ils ne les peuuent payer, pour la
crainte qu'ils ont qu'ils ne se payent par
leurs mains: qu'ils ne s'asseurent iamais de

34 *Univ.* *dad de* **LE MINISTRE D'ESTAT,**
les affaires de Iustinian en Italie: celles des
Gots s'y releuerent, & la fortune ne peut
s'empescher d'estre du party que Narces
suiuoit, ny d'aller trouuer des Barbares où
vnq; si grande vertu s'estoit rangee.

Tous les Princes pourtant ne sont pas de
cette humeur, & il y en a, dont le regne est
plus Chrestien, & la conduite plus iuste. Il
y en a chez qui le merite est en seureté: où
les seruices sont reconnus, & à qui les belles
actions donnent de l'amour, sans leur don-
ner de la ialousie. En tout cas le regne du
Roy est vne exception illustre d'vne pro-
position si generale, & si Machiauel en eust
remarque beaucoup de semblables dans le
monde, il n'eust pas cōseillé à ceux qui s'e-
leuent fort haut par leur vertu, de descen-
dre de bonne heure, & de quitter leur gran-
deur, ou de la maintenir par la force. Il eust
seu, qu'il y a encor vn milieu entre ces
deux extremitéz, & le Roy lui eust fait voir,
que ses seruiteurs peuent cōtinuer à estre
grands, sans deuenir pour cela rebelles.

Le second exemple que ie veux propo-
ser, & la disgrace de Ferrant Gonsalue. Elle
n'est pas à la verité accompagnée d'vne
persecution si esclatante, ny de ces cruelles
marques d'ingratitude & d'injustice, que
celle de Belliffaire. Mais elle a pourtant des
circon-

circstances qui meritent d'estre confi-
derees, & sur lesquelles vn homme d'Estat
doit s'arrester. Il faut aduoüer que Gonsal-
ue est le plus grand homme, que l'Espagne
ait iamais porté. Il peut passer parmy les
plus grands de tous les siecles: il a esté di-
gne d'entrer en comparaison avec le grand
Scipion, & la vanité Espagnole n'a point
trouué de tiltre si haut pour l'honorer;
qu'il n'ait confirmé par ses actions, & meri-
té de ses ennemis. Ce fust lui qui acheua la
cōqueste du Royaume de Grenade, & il eut
cet honneur de finir vne guerre de dix
ans, & d'acquérir à Ferdinand & à Isabelle
le surnom de *Catholiques*. Ce fust lui qui
nous chassa du Royaume de Naples, pour
y reestabli les Arragonois, & après que Fer-
dinand l'eust partagé avec Louys XII. &
que l'heritage d'vn malheureux fust diuisé
entre ces deux Princes, il conquit ce qui e-
stoit du partage de son Maistre, & nous o-
sta ce qui estoit du nostre. Il nous a deffaits
par tout où il a eü à faire à nous, fors à Semi-
nara où il ne commandoit point: Il a pris
toutes les places qu'il a attaquées, & que
nous auons defendues: Il a seü vaincre, &
vser de la victoire. Et bié qu'il n'y eust point
d'Estat au monde plus mobile, ny plus suiet
aux reuolutions, que celuy de Naples; il
l'assura

36
Univ. de Madrid

LE MINISTRE D'ESTAT,
l'asseura neant moins entierement à Ferdinand & à sa race: Il y estancha les sources de la guerre & de la broüillerie: il en arracha les factions qui le deschiroient, & s'il en est demeuré du depuis quelque racine; & s'il en est eu si peu de vie & si peu de force; & s'est mōstree avec des mouuemens si lâguissans & si foibles; que le repos de ce Royaume n'en a point esté ebrälé, ny sa santé alteree.

Il n'a pas seulement excellé à la guerre, & surpassé tous les Capitaines de son temps, en la gloire des armes: mais il a encore souverainement entendu l'art de la negotiation, & la science des affaires. Son eloquence estoit merueilleuse: son parler auoit des graces auxquelles il n'estoit pas possible de resister, & sa langue acheuoit infailliblement de gagner ceux que sa bonne mine auoit desia esbranlez, & à qui elle auoit affoibly la liberté, & relasché le courage. Estant prisonnier d'un Roy de Grenade, il l'attira au seruite de son Maistre, & lui persuada de se donner à Ferdinand, qui eust bien eü de la peine à le vaincre. Il detacha les Colonnes & les Vrsins des interests de la France pour les ietter dans ceux d'Espagne: Et sçachant bien que les haines longues & inueterrees, comme estoient celles de ces deux familles, sont funestes aux
partis

partis où elles entrent, & dangereuses dans les occasions qui les esueillent; il les reconcilia entre elles, & guerit pour quelque temps l'emulation qui les trauiilloit. Il fust au reste si jaloux de la grandeur de son Maistre, & si passionné pour le bien de ses affaires; qu'il en abandonna la conscience, & viola la foy à ceux à qui il l'auoit donnée: comme au traité qu'il fit avec le Duc de Calabre, d'ôt ie parlerai en vn autre endroit, & lors qu'il se faist avec finesse de la personne de Cesar Borgia, & qu'il trōpa ce subtil, qui en auoit trompé tant d'autres.

Les incomparables qualitez donc de cet hōme, & les seruices infinis qu'il auoit rendus à son Maistre; lui rendirent sa personne suspecte, & la vertu de Consalue donna des peurs & des allarmes à Ferdinand, à qui elle auoit gagné des Royaumes. Aussi apres la fin de la cōqueste de Naples, & l'entiere reduction de cet Estat; il commença plus volontiers qu'il ne deuoit, à prester l'oreille aux plaintes qu'on faisoit contre lui, & la calōnie se rendit insolente pour l'attaquer, quand elle se vit escouttee. Il n'est pas possible que ceux qui ont les grands commandemens contentent tout le monde, & il est malaisé qu'ils puissent donner des emplois à ceux qui croient en meriter, ny les recō-
pensés

LE MINISTRE D'ESTAT,
penses selon l'estime que chacun fait de ses
seruices, & selon le prix qu'il leur assigne.
Et partât il y en a tousiours qui se plaignent
à cause qu'il y en a qui se croyent mal trai-
tez, & qui sont succeder le despit, & la hai-
ne, à l'esperance du bien qu'ils n'ont pas re-
ceu. Ce malheur arriua au grand Capitaine.
Et il arriua aussi, que les plaintes qu'on fit
en Espagne contre lui, ne furent pas defa-
greables à Ferdinand qui ne cherchoit que
suiet pour le perdre, & qui ne commettoit
pas volôtiers vne iniustice, s'il n'auoit quel-
que pretexte de iustice pour la colorer.

Cela est estrange des tourmens & des in-
quietudes, que la reputation de Gonsalue
lui donna tout le reste de sa vie. Le plus fi-
delle & le mieux intentionné de tous ses
suiets: celuy à qui il deuoit vne partie de sa
grandeur: qui le rendoit plus redoutable
aux autres Princes, que tout le reste de sa
puissance, tenoit son ame en vne perpetu-
elle gesne, & il n'eut iamais ennemy de qui
il souffrit tant ny si longuement, que de lui.
Il faillit de se porter aux remedes extre-
mes, pour s'en deffaire, & s'il n'eust appre-
hendé, s'il manquoit son coup, de lui don-
ner suiuet de deuenir ce qu'il craignoit tant,
c'est à dire rebelle; il l'eust fait arrester sur
les simples mouuemés de sa ialousie, & eust
don-

donné au monde vn exemple de ce que
peut la plus forte de toutes les passions hu-
maines, qui est l'amour de la Souueraineté.

Cette passion qui a tant trauaillé Ferdi-
nand, est digne d'estre representé, & les ar-
tiffices dont vñ le plus grand Politique du
monde, pour ruiner vn sien suiuet; sont trop
subtils & trop deliez, pour n'estre pas sceus
par vn homme d'Estat: La moderation aussi
de Gonsalue, & la force qu'il eust sur soy
mesme pour ne s'esleuer pas plus haut
qu'il ne deuoit, encore qu'il l'eut pû faire,
& pour repousser vne tentation qui auoit
pour obiet vn Royaume; meritet d'estre
proposees aux suiets des autres Princes.

DISCOURS VI.

*Des artiffices dont se seruit Ferdinand, pour
ruiner le grand Capitaine.*

Ferdinand donc sur les simples plaintes
des Mescontans, dont le nombre est
tousiours grand contre ceux qui gouuer-
nent; reforme le pouuoir du grand Capi-
taine, & le reduit à l'autorité ordinaire des
simples Viceróis, dans vn Royaume qu'il
auoit conquis. Combien cette chose fust
sensible à vn homme de grand cœur, &
quelle esmotion elle deut faire en celuy de
Gonsalue; on le peut iuger par le desplaisir
que

40
LE MINISTRE D'ESTAT,
que tous les hommes ont de deschoir, &
d'estre degradez aux yeux du monde: on
le peut iuger par la haine que tous portent
naturellement à l'ingratitude, & sur tout
ceux qui la souffrent: on le peut iuger par
l'injustice qu'il y a, que non seulement les
seruices qu'on a rendus soient frustrez du
bien qu'ils meritent: mais qu'ils soient en-
core l'origine des disgraces, & des mauuais
traitemens qu'on recoit, à cause qu'on n'en
peut pas recevoir vne assez digne recôpése.

Gonsalue neantmoins domta son ressentiment, & parut bien plus grand en se surmontant en vne occasion si chatoüilleuse, qu'il n'auoit fait en surmontât tant de fois les ennemis de son Maistre. La patience avec laquelle il supporta cette iniure, n'adoucit pas Ferdinand, ni ne guerit son esprit malade. Au contraire elle le rendit irreconciliable: il hait dauantage celui qu'il venoit d'offenser, d'autant qu'il lui donnoit suiet de s'en ressentir, & prend la moderation dont l'autre vsa pour vn artifice, à cause que sa passion ne la lui laissoit pas attribuer à la grandeur de son courage. Cela le fait resoudre de le faire reuenir de Naples, bien que sa presence y fust encore necessaire, & de se deliurer tout d'vn coup de toutes ses craintes & de tous ses ombrages, en l'esloignant

gant de ce lieu où il estoit si puissant. Il lui comande donc de retourner en Espagne, puis que les affaires de Naples, disoit-il, estoient en bon estat, & lui donne à entendre qu'il a besoin ailleurs de sa personne & de son seruice.

Le grand Capitaine prepare son depart, mais non pas avec la vireste que Ferdinand eust desiré, à l'inquietude duquel la precipitation mesme eust paru lente, puis qu'il lui sembloit qu'il ne seroit iamais guery assez tost de la desffiance qui le tourmentoit. Cette lêteur qui estoit pour son seruice, & pour l'affermissement de son autorité dans ce Roiaume, que l'autre ne vouloit pas laisser mal assuree; augmête ses soupçons & redouble sa ialousie. A ceste humeur de Ferdinand se joignit celle des ennemis de Gonsalue: l'enuie s'eleua derechef cõtre sa vertu, & il n'y eust que trop de gens en Espagne & en Italie, qui descrierent sa fidelité, & representerent son ambition en vn tel point, & à vn tel excez, qu'elle ne manqueroit pas de lui faire bien tost perdre le tiltre de Souuerain, dont il exerceoit la puissance.

Cela le fait encor resoudre d'enuoyer Pierre Nauarre à Naples, avec des ordres secrets de se saisir de la personne du grand Capitaine, & de l'arrester dans le Chasteau-neuf.

neuf. Et en mesme temps pour l'endormir, & de peur que la deffiance qu'il auoit de de lui, n'attirât l'iniure qu'il en craignoit, si elle estoit descouuerte; il lui escrit vne lettre, par laquelle il lui promet à son retour la grand Maistrise de S. Iacques. Dignité qui veritablement n'esgalloit point les seruices de Gonfalue, & n'estoit pas le iuste prix de ses actions, mais qui estoit la plus haute qui fust en Espagne, apres celle de Souuerain.

Comme il estoit sur le point d'executer cette scandaleuse resolution, il lui arriue vn homme de creance de la part du grand Capitaine, avec des lettres par lesquelles il lui donne tant d'assurances de sa fidelité, & lui confirme avec tant de raisons le iuste suiet de son retardement: que Ferdinand relascha pour ce coup de la violence qui l'emportoit. Mais enfin ne trouuant point des causes legitimes, ou des pretextes assez apparens, pour vser des remedes extremes contre Gonfalue, & d'ailleurs ne pouuant s'asseurer de la possession du Royaume de Naples, tant que l'autre seroit en estat de la lui offer; il delibera d'y aller en personne pour l'en retirer. A grã d'peine estoit il arriué à Genes, qu'il apprit la mort de son Gendre, avec lequel il auoit eü tant de broüil-

leries,

leries, & qui l'auoit traité avec tant d'indignité. La raison vouloit qu'il rebroustât, & qu'il allât reprendre la possession du gouvernement de Castille, auparauant qu'il y suruint quelque changement: que les mauuais humeurs de cet estat fussent esmeues, & que le mal y eust pris racine par son absence. Cela lui fust representé par ceux de son conseil, & par ses seruiteurs qu'il auoit laissez en Espagne. Mais il falloit pouruoir à Naples, puis qu'il en estoit si pres: il falloit s'arracher du cœur de l'espine qui le traueisoit, & bien qu'il n'y eust pas voulu exposer sa personne, lors que nous y estions puissans, lors que nous lui contestions ce Royaume, & que la fortune tenoit encore en l'air les deux plats de la balance, où la victoire pendoit incertaine; il ne fit point de difficulté de l'y porter, pour y deffaire la puissance d'un homme qui lui estoit tres-fidelle. La prudence & l'adresse de Ferdinand, esclaterent merueilleusement en cette occasion, qui estoit regardée de tant d'endroits, & sur laquelle toute la Chrestienté estoit attentiuë. A son arriuee, il fait des caresses extraordinaires à Gonfalue: il lui rend des honneurs qui eussent remply le plus ambitieux esprit du monde: il ne trouue point assez de loüanges pour recomman-

44 **LE MINISTRE D'ESTAT,**
commâder la vertu: il n'a pas assez de puis-
sance pour recompenser ses seruices. Bref,
on eust dit, qu'il eust voulu partager son
autorité avec lui, & faire d'un sien suiet
son compagnon.

Cependant le grand Capitaine est solli-
cité de plusieurs endroits, pour prendre des
partis plus auantageux, qu'il n'auoit avec
son Maistre. Le Pape avec lequel Ferdinãd
auoit formé des intelligences pour faire la
guerre aux Venitiens; le demande pour es-
tre General des armes de l'Eglise: la Rep-
de Venise lui offre le commandement des
siennes: l'Empereur tasche de l'attirer à son
seruice, chacun croit que la victoire ne se
peut separer de lui, & sa reputation faisoit
desia plus de la moitié des affaires. Sa vertu
estoit veritablemẽt trop belle pour n'estre
point tentee: mais elle eust assez de force
pour repousser la tentation, & pour resister
aux attraits, avec lesquels on taschoit de la
corrompre. Il en auoit rendu des tesmoi-
gnages infailibles à Ferdinand, durant sa
persecution de Castille, & lors que presque
tous les grands d'Espagne s'estoient decla-
rez en faueur de son Gendre: & qu'ils ado-
roient cette nouvelle puissance; Gonsalue
demeura ferme, & l'assura que quelque
changement qu'il arrivât en sa fortune, il

n'en

n'en arrieroit jamais en son affectiõ. Cer-
tes elle fust admirable en vn occasion, où il
auoit tant d'exemples de faillir, & tant de
pretexte de le faire durant la vie de Philip-
pe. D'ailleurs estant si habile-hõme, & ay-
ant long temps agy par les ordres de Fer-
dinand; il n'estoit pas possible qu'il ne con-
nût son humeur deffiant & son avarice. Et
partant il deuoit croire, & que ses seruices
demeuroient sans reconnoissance, & que
la passion dont sont Maistre estoit travaillé
contre lui; ne s'apaiserait que par sa cheute
& par sa ruine. Quoy que c'en soit, Ferdi-
nand, pour frustrer les intentions du Pape,
& rendre vaines les sollicitations qu'on fai-
soit à Gõsalue; tasche de lui persuader, qu'il
auoit tout l'opinion qui se pouuoit au mõ-
de de sa fidelité, lui donne vn breuer de la
grande Maistrise de S. Iacques, que l'autre
desiroit avec passion, & prie le Pape d'attri-
buer à l'Archeuesq; de Toledo, le pouuoir
de la lui conferer. Il scauoit biẽ que le Pape
y seroit de la resistance: qu'il seroit marry
que Gonsalue receut cette dignité d'autres
mains que des siennes, & qu'ainsi qu'on tra-
uilleroit à surmonter cette difficulté, & à
passer cet escueil; il seroit en Espagne, &
hors de suiet d'estre debauché. Il lui otroie
par apres vne declaration authentique des
grands

46 *Uniuersité de Le* LE MINISTRE D'ESTAT,
grands seruiques qu'il auoit receus de lui: de
l'estime qu'il faisoit de son merite, & du ze-
le inuolable qu'il auoit eü pour ses affai-
res. Il enuoye cette declaration à la Cour
de tous les Princes de la Chrestienté, afin
d'effacer, disoit-il, les impressions, qu'on
pourroit auoir semees contre la fidelité du
grand Capitaine, & qu'il ne demeurât
point de tache, à l'honneur d'un si grand
homme. Auec ces artifices esclatans, & ces
pompeuses demonstrations de bonne vo-
lonté, il le detache de l'Italie, & l'amene a-
uec lui. L'entreueü qui se fit à Sauone auec
Louys XII, enflamma dauantage sa ialou-
sie, & lui rendit la vertu de Gonsalue dau-
tant plus suspecte, qu'il la vit infiniment
honorée de celuy à qui elle auoit fait tant
de mal; & à qui elle auoit osté vn Royau-
me. Car Louys obtint de Ferdinand qu'il
disoât en leur compagnie, faueur extraor-
dinaire, particulièrement d'un suiet d'Es-
pagne auec son Souuerain.

Enfin il est conduit en Espagne, où tou-
tes les esperances qu'on lui auoit donnees,
& ces magnifiques promesses dont on l'au-
oit repeu, sont reduites à la condition d'un
homme priué, sous laquelle on souffre qu'il
viue. On ne trauaille plus qu'à le decredi-
ter: on le mal-traite en la personne de ses
parens:

parens: on lui refuse toutes les demandes
qu'il fait, bien qu'elles soient extremement
ciuiles & iustes. Et neantmoins cet homme
despoüillé est encor le fleau de Ferdinand,
& vne vertu destituee de tous les appuis de
la fortune trouble son repos, & le persecu-
te. Mais comme les Princes ne sentent
point les passios comme le reste des hom-
mes, & qu'ils les prennent ou les quittent
selon que leur interest le veut; la prosperité
des armes de Louys XII. en Italie sous
le commandement de Gaston de Foix, &
les disgraces de l'armee de la ligue dont
Ferdinand estoit vn des membres, lui font
ieter les yeux sur Gonsalue pour l'enuoy-
er là.

Le grand Capitaine se prepare pour cer-
te expedition: l'Espagne se desgarnit de
braues hommes qui l'y veulent suivre, & la
plupart des Grands quelque fierté d'hu-
meur qu'ils ayent, & quelque bonne opi-
nion d'eux-mesmes; se resoluent de l'y ac-
compagner. Cela touche Ferdinand plus
qu'il ne se peut dire, & la grandeur de Gon-
salue qui reuenoit plus haute que iamais, &
le mauuais Estat des affaires d'Italie qui ne
pouuoient se releuer que par sa vertu; le
trauaillent d'irresolutions. Mais la fortune
qui lui auoit esté si souvent fauorable, ne
l'oublia

l'oublia pas en cette occasion: elle ne vou-
lut pas donner aux hommes le plaisir de
voir les deux premieres vertus du monde
en concurrence, on n'osa decider vn dis-
sentiment, ou les parties estoient si esgalles. Ga-
ston est tué à la bataille de Rauenne. Par sa
mort l'Italie changea de face, nos affaires
commencerent à y decliner: il ne fust plus
besoin de Gonsalue, & Ferdinand fust deli-
uré de la crainte qui l'auoit si fort agité, &
si long temps poursuiuy. Apres cela le grãd
Capitaine demeura entierement esloigné
de la Cour & des affaires, & bien tost apres
il quitta le monde, où sa vertu estoit deue-
nue inutile, d'autãt qu'elle estoit trop gran-
de, & où il auoit perdu les bõnes graces de
son Maistre, pour les auoir trop meritees.

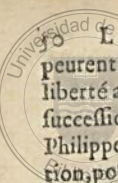
DISCOURS VII.

De la disgrace du Duc d'Alue.

Puis que nous sommes sur le suiet des
disgraces qui arriuent à la Cour, & des
tempestes qui s'y esleuent; adioustons en-
cor aux deux precedentes, celle du Duc
d'Alue. C'a esté vn des grands Capitaines
que l'Espagne ait porté depuis Gonsalue:
il a rendu soixante ans de seruice à Char-
les-le-Quint, & à Philippe son fils, & avec
vn mal-

vn malheur si estrãge, qu'il a tousiours esté
odieux à l'vn, & n'a iamais esté aimé de
l'autre. Il a fait la guerre presque en toutes
les parties de l'Europe, & en Afrique. Il eut
la cõduite de celle d'Allemagne, où la pre-
miere ligue des Protestãs fut abatuë, & l'vn
de ses chefs fait prisonnier. Il conserua le
Roiaume de Naples à Philippe: il arresta les
progrez que nous faisons en Piedmont: il
reprima la rebellion naissante des Pais-bas,
& bien que sa conduite ait esté trop vio-
lente, & que la feuerité de ses moeurs, & sa
trop grande inclination au sang, eussent
desesperé ces peuples; siest ce que s'il n'eust
esté rappellé, lors qu'il y estoit le plus ne-
cessaire; on croit qu'il eust acheué de les
reduire, ou qu'il les eust empeschés de s'a-
grandir.

Et neantmoins apres vn si long cours de
seruices, & tant d'annees consommées
pour ses maistres; Philippe lui defend la
Cour pour vne legere faute, pour vn suiet
de neant, & qui portoit seulement quelque
ombre de desobeissance; il lui donne pour
prison vne sienne maison des champs, &
n'y les seruices passez, ny sa vieillesse, qui
estoit digne de quelque respect: ny les sou-
hais de tous les peuples d'Espagne: ny les
prieres du Pape, qui interceda pour lui, ne
peurent



LE MINISTRE D'ESTAT,
peurent s'eschir Philippe, ny faire rendre la
liberté au Duc d'Alue. Enfin l'affaire de la
succession de Portugal, estant arriuee, &
Philippe ayant besoin d'un chef de reputa-
tion, pour gouverner la guerre, qu'il y pre-
paroit; il fallut auoir recours au Duc. Il en
accepte le commandemēt auec vne doc-
lité incroyable, & sans obtenir seulement
la permission d'aller à la Cour, & les cepts
aux pieds, comme il disoit, il va prēdre des
villes, & conquerir des Royaumes. Le suc-
cez de cette guerre fust tel que Philippe le
pouuoit desirer: mais la conclusion en fust
glorieuse pour le Duc, puis qu'il mourut
apres la reduction du Portugal qu'il venoit
de faire, & dans le Palais de Lisbonne, où il
auoit donné l'entree à son Maistre.

Certes ie ne trouue point estrange qu'il
y ait tant de Princes ingrats, puis que peut-
estre ils pensent que tout leur est deu, &
qu'ils ne doiuent rien à personne. Mais ie
ne puis que ie n'admire la fidelité de ces
grands hommes dont ie viens de parler,
& cette generale obeissance qu'ils ont
rendue à leurs Maistres, lors mesmes qu'ils
en estoient maltraitez. Cela est cause, que
ie veux ioindre vn autre exemple aux pre-
cedens, & d'un homme des plus illustres du
siecle passé. Albuquerque auoit subiugué
Ormus;

Ormus: pris Goa, & fondé l'Empire des
Portugais aux Indes Orientales. Il auoit
fait adorer la puissance de ses Maistres, où
leur nom n'estoit pas seulement connu a-
uant lui: Ses conquestes auoient enrichy le
Portugal, & ces precieuses denrees, que le
Soleil engendre en se leuant; venoient a-
uec abondance par toute l'Europe, depuis
ses voyages. Apres cela, & en son extreme
vieillesse, Manuel Roy de Portugal lui en-
noye vn successeur, & il eust ce desplaisir,
de voir qu'on l'alloit despoüiller d'un hon-
neur qu'il n'auoit pas receu, & d'une digni-
té qu'il ne tenoit pas de la liberalité de ce-
luy qui la lui ostoit, mais de sa propre vail-
lance. La nouuelle veritablement de cet
affront, qui estoit la recōpense de ses longs
& grands seruices; le troubla d'abord, & fai-
sant vne grande esmotion en son ame, l'o-
bligea à dire ces paroles. *Bon Dieu de com-
bien de maux me trouue-je enuironné, Si ie
suis fidelle à mon Roy, i'offence les Hommes,
& i'offence mon Roy, si ie veux suivre l'in-
clination des Hommes.* Mais apres que cette
violente passion fust attiedie, & que sa rai-
son fust reuenue, il iustifia la procedure de
Manuel, & il s'alloit reduire volontairemēt
à la condition d'un particulier, si la mort,
qui est quelquefois arriuee trop tard à plu-
sieurs

Universidad de Sevilla

LE MINISTRE D'ESTAT,
sieurs grands personnages, ne lui fust sur-
venue auparavant qu'il arriua d'Ornus à
Goa.

Il faut croire qu'Albuquerque estoit sol-
licité par les siens, de se saisir de cet Estat,
& de s'establi en vn lieu, où il estoit puis-
sant, & où il auoit en sa faueur l'inclination
des peuples. C'est pourtant la coustume
des Princes, de ne laisser pas long temps
l'administration d'un pais, à celuy qui l'a
subiugué, de peur qu'à la longue il n'y prist
racine, & que la douceur du commande-
ment, & la commodité de s'en rendre
Maistre; ne lui en fissent venir l'enuie. Ainsi
Ferdinand de Castille, ne laissa point le
gouuernement des Indes Occidentales à
Christofle Colomb, qui les auoit descou-
uertes. Ainsi le mesme Prince retira le
grand Capitaine de Naples, comme il a
esté dit cy dessus. Ainsi Fernand Cortes
fust rappellé du Royaume de Mexique,
qu'il auoit gagné à Charles-le-Quint.
Ainsi le Perou fust rempli de combustion
& de guerres, à cause que les Pizarres, qui
qui en auoient fait la conqueste, ne voulut
point reconnoistre le Gouverneur
que Philippe II. y enuoya, ny obeir en vn
lieu, où ils auoient coustume de comman-
der.

D 18.

DISCOVRS VIII.

*Que dans les affaires de l'Estat on fait quelquefois
ce qu'on ne voudroit pas faire, & qu'il y a
des fautes inéuitables.*

QU'vn Ministre donc ne se laisse pas es-
bloiir à sa charge, & qu'il ne s'enure
point des fumees qu'elle donne: qu'elle lui
soit tousiours suspecte, & qu'il considere
qu'elle est de la nature du verre, & non pas
de celle du diamant, & que si elle a del'es-
clat elle est fragile. Et afin qu'il compren-
ne mieux cette verité, & qu'il en tire l'in-
struction qu'elle porte; qu'il sçache qu'il
n'a pas seulement à se defendre des hom-
mes, & des desseins de l'enuie: Mais qu'il
est encore dependant de quelque puissan-
ce superieure, qui lui fera quand il lui plaira
abandonner sa prudēce: qui le contraindra
d'agir contre ses propres maximes: qui le
menera où il ne voudroit point aller, & qui
lui tournera de telle sorte l'esprit, qu'il ne
sçauroit s'empescher de faire des fautes, ny
d'entrer dans le precipice qu'il verra ouuert
au milieu de son chemin. Que si en la guer-
re du corps & de l'esprit, & dans les mouue-
mens sediteux de la partie basse de l'ame;
nous faisons souuent le mal que nous ne
voudrions pas; Il est bien pis de l'homme
d'Estat, & de ces superbes directeurs de
peuples,

C 3

Universidad de Sevilla

LE MINISTRE D'ESTAT,
peuples, qui sont quelquefois contrains de
vouloir le mal, qu'ils ne voudroient pas
s'ils estoient Maistres des affaires, & si l'im-
petuosité du deslin, & la violence de quel-
que cause plus forte qu'eux, ne les empor-
toit. Et neantmoins le monde ne laisse pas
de les en blâmer: les Princes s'irritent con-
tre ces malheureux, aussi bien que contre
des coupables: les particuliers qui sentent
quelquefois dâs leurs affaires priuees quel-
que chose de semblable; ne pardonne pas
pour cela à la condition des personnes pu-
bliques, & des miserables Bateliers, qui sca-
uent à grand peine se sauuer sur vne petite
riuiere quand elle tant soit peu esmeuë;
condamnent les grands Pilotes quand ils
font naufrage sur l'Ocean, & qu'ils ne peu-
uent resister à la fureur d'un element in-
domptable. Voicy des exemples fort illu-
stres, pour cōfirmer ce que ie viens de dire.

En la ligue qui se fit entre les Venitiens,
& Charles-le-Quint contre Soliman, il ar-
riua vn accident memorable. Les Venitiés
estoyent entierement resolus de ne rom-
pre pas avec Soliman, & d'euiter vne guer-
re, où ils deuoient recevoir les premiers
coups, & fournir le champ de l'action qui
se preparoit, & le theatre de la tragedie. Ils
se souuenoient, qu'ils n'auoient jamais eü
affaire

affaire impunement à la maison des Otto-
mans, & qu'ils ne l'auoient iamais heurtee
qu'à leur ruine. Ils ne vouloient pas quitter
l'alliance d'un Prince, dont la foy leur es-
toit cogneuë: en qui l'ambicion souffroit la
iustice, & qui auoit coustume de distinguer
entre ce qui est honneste & ce qui est seu-
lement vtile. Ils ne vouloient se priuer des
grands auantages qu'ils tiroient de ses Es-
tats, ny se couper la source des richesses, &
la racine de l'abondance qui venoit aux
leurs. Ils n'ignoroient pas la nature des li-
gues, & leur foiblesse: ils scauoient que les
bien-faits penetrent moins que les iniures,
& que le desir de vengeance est plus actif,
& plus violent en ceux qu'on irrite, que la
reconnoissance en ceux qu'on assiste. Bref
ils consideroient, qu'un sage Prince ne doit
s'embarquer qu'à l'extremité en vne affai-
re, qui n'a rien de certain que la despense:
de qui l'auenir est tousiours trouble, &
dont la conclusiō n'est pas necessairement
conforme aux principes d'où elle depend,
& à la premiere monstre qu'elle presente.

Sur ces fondemens, ou sur d'autres, ils
resisterent aux offices de Paul III. qui les
solicitoit d'entrer en cette ligue, & de n'a-
bandonner pas la cause cōmune des Chre-
stiens. Soliman aussi de son costé, vouloit

Universidad

LE MINISTRE D'ESTAT,
 demeurer bien avec la republique: Il apprehendoit de se mettre sur les bras tant d'ennemis tout d'un coup, & quelque vaste que fust son ambitio; la vertu & la puissance de Charles ne lui sembloient pas si petites, qu'il ne les jugeât capables de l'occuper toutes seules. Mais cōme la fortune trompe souuent les desirs des hommes, & se moque de leur sagesse; Elle rendit aussi vaine en cette occasion l'inclination de Solimā, & celle des Venitiens. La rēcontre de quelques vns de leurs vaisseaux, & des accidens inopinez qui suruindrent; les obligeant à se battre les engagerent aussi en despit d'eux à vne totale rupture, & les Venitiens furent contraints d'accepter la ligue, qu'ils auoient si solemnellement refusee.

Par cecy certes on peut voir comme les Venitiens ne sceurent éuiter avec toute leur conduite, le mal qu'ils auoient preueu. & que celuy là mesme de qui ils deuoient recevoir du dommage, ne peut s'empêcher de leur en faire, bien qu'il eust dessein d'estre leur amy. Car il arriua que les Galeeres de l'Empereur n'ayant pas fait leur deuoir à la Preuese, & André d'Orta ayant trahy la republique Chrestienne, & laissé échapper Barberouffe, lors qu'il le pouuoit opprimer; la tempeste qui estoit dans les

Estats

Estats de Charles, fust reiettee sur ceux de la Republique, & que Soliman indigné de ce qu'il sembloit qu'elle eust mesprisé son amitié, ou qu'elle ne l'eust pas assez respectee; tourna ses forces & les desseins contre ses Isles: alla assieger Corfou, & peu s'en fallut qu'il n'ostât à la Chrestienté ce bouleuart qui la couure. Il lui enleua outre cela tout ce qu'elle auoit en l'Archipelague, excepté Napoli de Romanie & Maluoisie, qu'il lui atracha du depuis par vn traité de paix, apres les pertes qu'elle auoit souffertes: apres la despense qu'elle auoit faite, & apres vne grande diminution de sa reputation & de sa gloire.

Voicy d'autres exemples pour monstrier qu'il y a des fautes, qui semblent estre fatales. Aux premiers troubles de l'heresie de France, & en cette tragique confusion, dōt la memoire a esté depuis si souuent renouuellee; Tout le monde auoit remarqué, que le siege de Poitiers auoit esté la pierre d'achopement des Huguenots, & qu'il auoit consumé la plus belle armee qu'ils ayent iamais eue. Le Cardinal de Lorraine le reprocha à Monsieur de la Nouë, & bien que les fautes fussent iournalieres à la guerre, plus qu'en nulle autre des fonctions de la vie; il l'assura, que ceux qui

doit

C 5

com-

LE MINISTRE D'ESTAT, commandoient les armes du Roy, s'empeſcheroient d'en commettre de ſemblables. Et neantmoins apres la bataille de Moncontour qui verſa tant de ſang Huguenot, & où ce party recut des playes ſi larges, qu'il ne tint qu'au victorieux que l'ame n'en ſortit; au lieu de pourſuivre le debris de l'armee qui eſtoit en deroute, & les reſtes qui ſe ſauuoient du naufrage; le Duc d'Anjou alla malheureuſement diſſiper ſa ſienne deuant S. Iean: il s'alla brifer contre cette ville, & perdit le fruit de la victoire, qui ne deuoit pas eſtre le gain d'une place, mais la reduccion de tout le party: ny la remiſe de la maladie, mais la ſanté de l'Eſtat. Par ce fatal retardement, diſ-ie, il laiſſa d'acheuer l'ouurage qui eſtoit ſi bien acheeminé, il donna moyen aux ennemis de reſpirer, & de ſe remettre: il rendit derechef douteuſe la fortune de la France, & ſe priua de l'honneur de terminer vne guerre, qui ne finit jamais par la debilité, mais par l'impuiffance: ny par la reconciliatiō, mais par la ruine des vaincus.

DISCOURS IX.

Où le precedent eſt confirmé par l'exemple des Eſpagnols.

JE veux confirmer le Diſcours precedent par vn exemple plus nouveau, & d'une nation

LIVRE PREMIER. 59
nation des plus prudentes qui ſoient au monde. Les Eſpagnols qui ont la raiſon ſi fine, & les mouuemens ſi reguliers: qui ne font point de conſultation, qui n'embrace toutes les differences du temps, & qui ont touſiours en la penſee l'auenir & le paſſé, lors qu'ils ne delibèrent que des choſes qui ſont ſous leurs mains, ou qui ne ſont pas loin de leurs yeux. Ces prudens, diſ-ie, & ces circonſpects ne ſont pas exempts d'erreur: ils ſont des fautes comme les autres: ils s'eſgarent auſſi bien que nous, & il n'y a que cela à dire, qu'il ſemble que leurs cheutes ſoient ou plus volontaires ou plus inuitables que les noſtres, & qu'au lieu que nous ne tombons d'ordinaire que la nuit, & dans des routes inconnues; Eux tresbuchent en plein iour, & au milieu du grand chemin. Et comme les autres peuples nous ont reproché, que nous eſtions capables de tout conquerir, & d'emporter d'abort tout ce qui nous faiſoit reſiſtance: mais que nous n'eſtions pas capables de durer long temps en cette chaleur, ny de garder nos conquiſtes. De meſme on peut dire aux Eſpagnols que leurs deſſeins ont quelquefois de bons commencemens: mais qu'ils n'en voyent pas touſiours la fin, d'autant qu'ils ſont immoderez; qu'ils eſbauchent bien: mais qu'ils

qu'ils ne finissent pas tousiours leurs ou-
rages, à cause qu'ils se destournent à d'au-
tre besoigne: qu'ils n'acheuent pas toutes
les choses qu'ils entreprennent, d'autant
qu'ils en entreprennent trop à la fois, &
qu'ils n'ont pas les bras assez forts, pour
serrer tout ce qu'ils embrassent.

Ce n'est pas qu'ils ayent faute de patien-
ce: mais ils ont trop d'ambition: ny qu'ils
quittent le travail pour estre las & pour se
reposer: mais ils le suspendent ou le relas-
chent en vn endroit, pour vaquer à vn autre
où ils pensent reüssir mieux. Et comme l'a-
uaire n'a pas plustôt à la teste le desir de de-
venir riche, qu'il desire le deuenir prom-
temēt; il en est de mesme de l'ambitieux.
Il n'y a point de degrez en la croiffance
de sa passio; elle est grande aussi tost qu'elle
est née, & il a ce malheur, que son imagi-
nation ne sçait ny borner les conquestes
qu'il medite, ny estēdre le temps qu'il faut
employer pour les faire. Cela est arriué aux
Espagnols: ou peut-estre qu'il ont trouué
leurs entreprises plus difficiles qu'ils ne se
les estoient figurees, pour auoir trop d'o-
piniō de leur vertu, ou pour en auoir trop
peu de celle des autres. Venons aux preu-
ues de cette verité qu'ils nous fournissent
eux mesmes, & dont ils nous ont fait pren-
dre garde.

Ils

Ils auoient remarqué, que l'entreprise
qu'ils auoient fait sur l'Angleterre, & l'a-
prest de cette flotte, qu'ils appellerent in-
uincible; auoient rompu le cours des vi-
ctoires du Prince de Parme, qu'elle auoit
tary l'Espagne d'argent & d'hommes, &
empesché que ce Prince ne receut les sub-
uentions necessaires pour continuer la
guerre de Flādres. ils auoient reconnu que
les voyages qu'il fit en France pour secou-
rir la ligue; auoient desgarny les Pays-bas
des meilleurs soldats qu'ils eussent, & laissé
en proye à leurs ennemis ces belles Pro-
uinces, qui auoient esté si long temps leurs
Indes, & qui ont depuis esté si long temps
leur pauvreté & leur Cemeterie.

Certes nous pouuons dire ici en passant,
& puis nous reuiendrons à nostre suiet, que
Philippe II. ne s'oublia pas peu en ces oc-
casions, & que sa conduite fust alors trop
sage, ou qu'elle ne le fust pas assez. Que ce
n'estoit pas veritablement mal raisonné,
de vouloir premierement se saisir de la
France, & subiuguer l'Angleterre pour ré-
ger les Hollandois, de vouloir au prealable
couper les bras qui les appuyoient, & arr-
cher les mameles qui nourrissoiēt la rebel-
lion de ces peuples. Mais aussi que c'estoit
vn dessein trop vaste, pour vn Prince à qui il
restitoit

restoit si peu de vie, & vn chemin trop lōg
& trop scabreux, pour vn homme qui auoit
si peu de force & si peu d'haleine: que si le
zele de la maison de Dieu le transportoit,
& s'il ne pouuoit voir perir la religion dans
le premier Royaume du monde: s'il estoit
touché des maux de la France, & s'il aimoit
si fort l'Eglise, qu'il ne peut souffrir qu'un si
beau membre s'en separa: Il faut confesser
que son zele eust esté plus louable, s'il eust
esté plus prudent. Mais il deuoit se souue-
nir, que la veritable charité n'exclud pas la
iustice: qu'elle ne peruertit pas l'ordre des
choses; qu'elle ne trouble point les deuoirs
de la vie, & qu'elle a autant de lumiere que
de chaleur, & de moderation que de force.
Et partant qu'il estoit plus à propos que
Philippe tascha de retirer les peuples que
Dieu lui auoit soumis, de l'heresie & de la
rebellion où ils s'estoient iettez, que non
pas qu'il s'embarassât dans les affaires de
ses voisins, dont il n'auoit point à rendre
compte: & qu'il estoit dauantage obligé de
trauailer à la guerison de ses suiets mala-
des, qu'à celle des Estrangers & des suiets
d'un autre Prince. Mais disons le vray, il lui
faischoit fort de perdre vne si belle occasiō,
que celle qui se presentoit alors, de profiter
de nos discordes, & il voyoit bien qu'apres
que

que les François se seroient diuisez en fa-
ctions, & que les enfans auroient deschiré
leur propre Mere; il lui seroit aisé de re-
cueillir les mēbres espars, & les pieces du
partage: Que s'il laissoit passer la conion-
cture, il la pourroit apres en vain desirer:
que les insensez pourroient reuenir à leur
bon sens, & que ceux qu'on auoit gastez
auec des charmes & des breuages; con-
uertiroient leur amour en haine, & s'ani-
meroient contre ceux qui les auoient mis
en cet estat, apres qu'ils seroient gueris.

Nonobstant que les Espagnols ayent fait
les reflexions precedentes; ils n'ont pas lais-
sé de hurter derechef au mesme escueil; &
de reietter leur faute. L'Empereur auoit eū
des succez incroyables en Allemagne: ses
prosperitez estoient venuës comme vn
torrent: Dieu lui auoit enuoyé des victoi-
res semblables à celles des enfans d'Israël,
quand ils marchoiēt sous la conduite de
Iosué & de Moÿse, & ce n'estoit plus vn
Cesar de nom, & la vaine image de ce qu'il
deuoit estre, mais il en auoit la maiesté &
la puissance. Son autorité donna de la re-
putation aux Espagnols: ses armes les ren-
dirent plus redoutables qu'ils n'estoient, &
ils virent leurs desirs couronnez de la prise
de Breda, que Spinola se vantoit d'auoir
empor-

Universidad de

64 Le MINISTRE D'ESTAT,
emportée maugré les efforts de quatre
Rois, & la resistance de plusieurs nations
liguées. Apres cela on croyoit que rien ne
leur estoit impossible. Et neantmoins au
lieu de suivre de grands progresz qu'ils ve-
noient de faire au Pays-bas, & d'aller apres
la fortune qui marchoit deuant eux; ils a-
uoient desia excité de la broüillerie en Ita-
lie, & aigry les esprits de beaucoup de Prin-
ces en occupant la Valtelline. L'vsurpation
de ce passage donna suiet de faire vne li-
gue, pour le rendre libre, & la guerre fust
ensin portée en Piedmont, où il mene-
rent de grandes forces, qui ne seruirent
qu'à rendre plus esclatant l'assront qu'ils
receurent deuant Vertuë, & à accroistre la
honte de cette retraite.

Mais ils ne sont pas tombez tous seuls
dans le precipice: ils y ont encor attiré
l'Empereur, du nom duquel ils s'estoient
seruis pour traouiller Monsieur de Man-
touwé. Pour mettre dis-je en chemise vn
paupvre Prince Catholique qui lui auoit
rendu tous les deuoirs imaginables, ils l'ont
forcé de s'accorder avec le Roy de Danne-
marc, & de faire vne paix honteuse avec vn
ennemy protestant; ils l'ont contraint de
prendre la loy du vaincu: de lui rendre ses
pertes: & de relascher la chaisne qui pres-
soit

soit toute l'Allemagne. Il y a de l'apparen-
ce, que s'il eust continué les desseins qu'il
auoit en ce pays là, & Eux ceux qu'ils a-
uoient en Flandres; ils eussent acheué d'es-
tre heureux. Pour le moins ils eussent eui-
ré les disgraces qui leur sont arriuees: ils
n'eussent point donné de scandale à la Cbre.
sité: Bolduc se fust conseruë, & vne ville
si Catholique n'eust pas receu l'heresie dans
ses murailles, ny pleuré la perte de l'anci-
enne religion. Mais en cecy ils n'ont pas
seulement eui les hommes contraires; Il
semble que Dieu se soit encor déclaré con-
tre eux, & qu'il leur ait fait la guerre. Et
comme il souffrit autrefois, que les Philis-
tins prissent l'Arche d'Alliance, & ame-
nassent avec elle la fortune de la maison
d'Israël; il a aussi permis que les richesses
du nouueau monde ayent passé en d'au-
tres mains que les leurs: qu'on ait enleué
leurs flotes, & que des heretiques qu'ils
nomment rebelles, se soient seruis contre
eux, des tresors qui estoient destinez à l'op-
pression d'vn Prince, qu'ils ont pris pour
leur eanemy, d'autant qu'il n'estoit pas leur
suiet, ou d'autant qu'il deuoit estre leur
voisin, sans estre leur dependant.

Encore graces à Dieu auons nous esté
plus sages. Quoy que le Roy ait entrepris,
sa con-

LE MINISTRE D'ESTAT;
sa confiance nes'est iamais lassée, & il n'a point agy à demy. Nulle passion desreglée n'a peu faire diuersion de ses desseins: il a dissipé toutes les mauuaisés humeurs de l'Estat: il a consumé la rebellion de ses sujets: & nos Alliez ont veu desployer toute la puissance de la France, pour surmonter leur malheur, & les tirer du fonds de l'abisme. En ce miraculeux passage des Alpes, quand l'Italie vit descendre son liberateur, & que Milan osa ietter quelque soupir libre, & Naples songer à vne plus douce domination; qui n'eust creu que le Roy eust suiuy la victoire, & qu'il eust pris dans l'Italie la reuanche des pertes de ses predecesseurs. Et neantmoins par vn conseil qui estoit arté du de peu de gens, & par vne prudence extraordinaire; il quitta cette trompeuse apparence de bien: il se retira de l'Italie, & se contenta pour l'heure de lui arrester le sang, & de bander ses playes, pour aller acheuer en Languedoc, la guerison d'vn mal qui estoit en sa crise, & qu'vn plus grand retardement eust peut-estre rendu incurable. Mais de cela nous en ferôs Dieu aidant cy apres vn discours à part.

DISCOURS

LIVRE PREMIER.

67

DISCOURS X.

Que les Princes n'agrent guerres que les services qu'ils commandent, & qu'ils punissent quelquefois ceux qu'on leur rend contre leur ordre.

QU'vn Ministre sçache, qu'il fait tousiours mal quand il agit contre les ordres qu'on lui donne: que dans l'Estat les bônes intentions ne sont pas de mise, si les effects ne sont agreables au Prince: que les œuures de supererogation n'y ont point cours, & que les services qu'on rend, s'ils ne sont cômmandez, sont des choses qu'on met à l'auanture: qu'on expose aux caprices d'vn homme tousiours interessé, qui serôit quelquefois condamnées par celuy qui seroit marry qu'elles ne fussent point faites: qui en tire de l'utilité & en accommode ses affaires: Tant il est vray que la raison d'Estat, & que la condition des hommes, & des personnes publiques est malheureuse.

Les Carthaginois punissoient de mort les Capitaines qui auoient gaigné vne bataille mal à propos, & contre les regles de la guerre. Il ne se lit rien de semblable à la ialousie que les premiers Romains ont eue pour le commandement: ils ne pouuoient faire bon visage aux prosperitez qui venoient avec la desobeissance, & il s'est trouué des Peres, qui n'ont point par-

don-

donné à la vie de leurs propres enfans, qui estoient sortis victorieux des combats qui leur auoient esté defendus. Au siege de Dourlan, le Comte de Fuentes fit couper la reste à vn Maistre de Camp, qui en vne attaque estoit allé plus auant qu'on ne lui auoit ordonné, & s'estoit saisi d'un poste extremement important. Et bien que l'utilité de ces fautes heureuses, & de ces succez auégles, demeure au Prince & à la patrie; il est certain qu'on a raison de les châtier, pour en destourner l'imitation, & pour le mal qu'il y a, que le iugement d'un Superieur soit mesprisé par vn particulier, & son autorité violée. Parmi nous ces attentats sont loüiez quand ils reüssissent, & ils ne sont point punis quand ils sont funestes. Mais c'est vne condition inseparable de nostre humeur, & vn effect de cet auéglement, qui a presque occupé toute la France de negliger la prudence & l'ordre, pour n'estimer que l'impetuosité, & n'adorer que le courage.

Voicy vn exemple fort remarquable, qui est arriué de nostre temps, & d'une autre nature de faute que la prudence & l'amour de la patrie ont conseillées, & que le Prince à qui elle a esté auantageuse a iugé digne de punition. A la paix qui se fit 1617.

par

par l'entremise du Roy, entre la Republique de Venise & l'Archiduc Ferdinand, qui est l'Empereur d'aujourd'hui, le Roy d'Espagne, & le Duc de Sauoye. La Republique auoit extraordinairement député Oétavian Buon, pour traiter cette affaire avec le Guffony son Ambassadeur ordinaire pres de sa Maiesté. L'instruction de ces Ambassadeurs portoit, de ne consentir à nul traité de paix, qu'au prealable les Galeres des Venitiens qui auoient esté prises à Spalatro par le Duc d'Oszone ne leur fussent rendues, & que cette tache ne fust ostée de l'honneur de la Republique. Ils auoient aussi ordre, bien que non pas si formel ny si expres, d'empescher l'vnion qu'on traualloit de former entre les deux couronnes, pour donner conioinctement la loi à l'Italie, & à tout le reste de l'Europe.

Cependant les Espagnols qui vont de tous vents, & profitent de toute sorte d'occurrences; sont extremement valoir les tesmoignages d'estime & d'affection qu'ils rendoient au Roy en lui sumettant ce grand différent, & exposant leurs affaires au iugement de ses Ministres. Mais pour lui vendre bien chèrement cet honneur; ils presentent l'vnion dont ie viens de parler, vnion qui leur tient à l'esprit il y a long temps, & qu'ils

LE MINISTRE D'ESTAT,
 qu'ils recherchent depuis que la France a
 esté deliurée de leur inuasion, & s'est sau-
 uue de leurs embusches: vnion à laquelle ils
 aspirent avec la mesme ardeur qu'à la Mo-
 narchie, puis qu'elle seroit la planche qui
 les y feroit seurement passer, & le principe
 necessaire de la ruine des Estats Chrestiens
 & de la perte de leur liberté. Le Pape fait
 ioindre ses offices à ceux de l'Ambassadeur
 d'Espagne, & son Nonce traueille puiffam-
 ment en faueur de cette tât desirée vnion,
 & de cette fatale intelligence.

En tout cas si ce dessein tombe, les Es-
 pagnois veulent la paix, puis qu'ils ne sont
 plus en estat de faire la guerre: que Gradis-
 que, que les Venitiens tenoient assiegee,
 estoit aux abois & presté à se rendre: que le
 Duc de Sauoye ensté du secours qui lui
 estoit venu de France estoit puissant, & D.
 Pedro de Toledé foible, & son armee de-
 bisee depuis le siege de Vercel. Ils veulent
 dis-ie la paix mais à leur mode, & pour vne
 vaine ombre d'honneur qu'ils croient nous
 auoir fait, & pour vne legere fumee de de-
 ference, avec laquelle ils pensent nous a-
 uoir enyurez; ils veulent s'exempter des
 veritables maux qui leur pendoient à la
 teste: ils veulent que ce soit encore avec
 autant d'esclat & de reputation, que si la
 fortu-

fortune leur estoit propice: ils veulent que
 dans le Traité on ne face nulle mention de
 la restitution des vaisseaux de la Republi-
 que, & qu'ils leur demeurent comme des
 trophées d'vne victoire, & des marques de
 triomphe: ils promettent de les donner
 par apres aux offices du Roy, comme vne
 grande liberalité qu'ils deuoient exercer
 pour l'amour de lui, & pour obliger la Frâ-
 ce: ils ne veulent point aussi qu'on y face
 vne expresse & particuliere mention de
 Vercel, dautant qu'il estoit plus conuenable,
 disoient-ils, à la grâdeur & à la dignité
 de leur courône, de rendre cette place sans
 obligation, comme ils promettoient de le
 faire, que par vn traité d'accommodemēt.

Nos Ministres induits par des causes qui
 estoient peut-estre alors legitimes, & qui
 ne seroient pas souffertes dans la genero-
 sité du gouvernement present; engagent
 entre deux extremitez les Ambassadeurs
 de la Republiq; ils les pressent de signer la
 paix aux conditions susdites, ou les mena-
 cent de cette vnion qui eust esté si perni-
 cieuse à l'Italie. Estrange & dure necessité
 où ils se trouuent conduits. Ils demandent
 du temps pour en auertir le Senat, & pour
 attendre sa volonté là dessus. On leur re-
 fuse, & on ne leur donne que trois iours
 pour

LES MINISTRE D'ESTAT,
pour se résoudre. De ces deux maux dont il
falloit faire electiō, ils choisissent le moins
dredre, & acceptent vne paix honteuse & con-
traire à leur instruction, pour euitier vn in-
conuenient qui comprenoit & le mal qu'ils
auoient ordre de fuir, & les autres maux
qu'ils pouuoient craindre, qui estoit cette
vniō. Le Senat aduertey de ce qui auoit
esté fait par ces Ambassadeurs; condamne
leur procedure, & veut faire exemple de
leur temerité. Toutes les raisons quoy que
necessaires sont reiettees, & si le Roy n'eust
interposé son autorité pour le salut de ces
pauures gens; ils couroient fortune d'estre
exposez à cette iustice d'Estat, qui donne
tant à la bienseance: qui ne fait guere d'i-
stinction entre le malheureux & le coulpable,
& qui cherche d'ordinaire l'auancement
du bien public dans la ruine des particu-
liers. Certes se fust l'auantage de la Re-
publique, d'aquiescer à cette paix comme
elle fit, & de la prendre comme vne mede-
cine; pour se guerir d'vn plus grand mal
dont elle estoit menacee. Elle eust aussi rai-
son pour conseruer sa dignité, & pour l'in-
terest du droit des gens, de vouloir punir
ses Ministres qui auoient olé estre plus pru-
dens qu'elle, & procurer son bien contre sa
defense.

Ce ne

Ce ne sont que des douceurs, & c'est vne
conduite qui ne doit point bleffer vn Mi-
nistr, lors qu'il est desauoué des choses
qu'il a traitees de son mouuement, & le
Prince peut quelquefois legitimement
iouir des auantages qui lui reuiennent du
traité qu'il desauoué, sans qu'il soit obligé
de reparer la faute qu'vn autre Prince aura
commise par facilité & par sottise. Et cela
ne doit point estre trouuë estrange, puis
qu'aussi bien dans le commerce des Prin-
ces que dans celui des particuliers, la for-
tune des sages se fait d'ordinaire aux de-
spens des foux, & les bons succeiz qui arri-
uent, procedent autant du defaut & de
l'imprudence de ceux à qui on a affaire,
que de l'industrie & de la vertu de ceux
qui les obtiennent. Voici vn exemple qui
arriua sous Louys XII. qui esclaireira ce
que ie viens de dire. C'estoit en vne saison
où presque toute la Chrestienté estoit con-
iuree contre nous, & où nous auions à sou-
stenir tout d'vn coup les efforts de tous
nos voisins. La plus redoutable nation de
ce temps là, & la plus ennemie encore de
cette couronne; estoit sans doute les Suif-
ses. Ils estoient entrez dans la Bourgogne
en corps d'armee & en grand nombre: ils
commençoient desjà à desoler cette pro-
uince:

D

uince:

74 LE MINISTRE D'ESTAT,
vince: ils faisoient tous les iours des pro-
grez, & ne se promettoient pas moins que
d'affamer Paris, & de pousser la victoire
inqu'à ses portes. Le Roy enuoie la Tri-
moüille pour conjurer cette tempeste, &
pour arrester cet impetueux debordemēt.
Il y accourt, & comme c'estoit vn grand
homme pour la negociation aussi bien que
pour la guerre; il mene avec tant d'adres-
se l'esprit de ce peuple; qu'il le renuoie en
son pais chargé de quelque butin, & riche
des promesses qu'il lui auoit faites, & des
esperances qu'il lui auoit données. L'artifice
fust vtile à la France: l'orage qui nous pres-
soit fust divertī, & nous esquiuaſmes avec
adresse le coup que nous ne pouuions sou-
tenir de droit fil. Mais pourtant le Roy
iugea qu'il n'estoit point obligé de tenir
ce que la Trimoüille auoit promis sans son
ordre, ni d'estre garent de l'imprudēce
des Suisses, qui abandonnerent des auan-
tages presens, & ceux que l'auenir leur
promettoient infailliblement, pour des
promesses incertaines & pour des esperan-
ces esloignes.

Quand ie considere le bruit que les Suis-
ses firent de l'inobseruation de ce traité, &
combien certe artifice leur fust odieux &
nouveau. Quand ie considère l'art de trom-

per qu'on a du depuis introduit, & qui le
monstre impudemment dans le commer-
ce des Princes. Quād ie considère aussi la le-
galité dont usa Louys XII. en l'obseruatiō
de la ligue de Cambray, de faire des con-
questes pour des Princes qui n'estoient pas
amis de la France: de les leur mettre en
main, & de les y maintenir; Le dis en moi-
mesme que ce temps est biē malheureux,
où les vices de nos peres sont nos vertus:
où à force d'auoir amassé de la science, on
a trouué moien de corrompre les mœurs a-
uec la raison, & où à force de mediter pour
reconcilier la vertu avec l'interest & avec
l'amour propre; on l'a tellemēt falsifice, &
on a desguisé de telle sorte les sentimēs du
bien & du mal; que si la religion ne nous
defendoit de le croire, il faudroit estre de
l'avis e' Aristote, qui doute en quel que en-
droit si les vertus sont bonnes ou par na-
ture, ou par l'opinion, & par le consente-
ment des hommes.

Il ne faut pas oublier, qu'il y a des Princes
qui voudroient que leurs Ministres fussent
quelquefois cruels & parius, pourueu
que ce fust sans leur sceu & sans leur ordre.
Ils n'aiment point la malice, mais ils cer-
chent l'vtilité qui leur en peut reuenir, &
font de l'humeur de ce fils de Pompee, qui
fust

76 LE MINISTRE D'ESTAT,
fust vn si digne successeur de la vertu d'vn
si grand pere, & qui contesta à Antoine &
à Auguste l'Empire du monde. Celui-cy
traitant les deux autres dans la galere, le
Capitaine qui la commandoit lui fust de-
mander permission de leuer les ancrs :
d'emmener les hostes, & de faire de ses Ri-
uaux, ses prisonniers. Il lui respondit, qu'il
l'eust deu faire sans le lui dire, & qu'il de-
voit bien le rendre grand sans pour cela le
rendre pariure. Certes vn honneste hom-
me ne fera iamais de l'humeur de ce Ca-
pitaine. Il seruira son maistre de ses biens
& de son sang, mais non pas de son hon-
neur ni de la conscience.

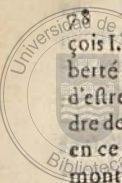
DISCOVRS XI.

*Qu'un Ministre ne doit regler sa conduite que par
l'interest de l'Etat & du Prince, pourueu
qu'il n'offence point la Iustice.*

QV'un Ministre s' imagine que l'ame de
sa conduite, & le premier mobile de
ses actions, doiuent estre le bien de l'Etat,
& l'interest du Prince: qu'il n'a point d'au-
tre loi à suiure, ni d'autre chemin à tenir, &
qu'il ne lui est iamais permis de s'en de-
tourner, pourueu qu'il n'offence point la
iustice, qui est vne regle qui doit tousiours
estre inuiolable, & qui ne reçoit iamais ex-
ception ni concutrence. Les particuliers
peuent

peuent bien relascher de leurs droits en
beaucoup de choses, & faire des pertes vo-
lontaires, pour faire des actiōs genereuses.
En cela ils n'exposent que ce qui leur ap-
partient: ils ne perdent que ce dont ils sont
les maistres, & proprietaires, & le domma-
ge qu'ils souffrent est assez recōpensé par
la gloire du bien qu'ils font. Mais les Prin-
ces (& ceci touche bien plus fortement les
Ministres) au lieu d'estre genereux en abā-
donnant les interests de leurs Estats, de-
uiennent imprudés: & ils sont iniustes, s'ils
prostituent ce qui n'est point à eux, & qui a
esté mis entre leurs mains cōme vn depost
sacré, par les peuples qui s'en sōt despoūil-
lez. Et puis que la premiere obligatiō qu'ils
ont; est d'empescher que ceux qui leur ont
donné leur liberte, & se sont mis sous leur
domination ne soient malheureux; il est
certain que ceux-là offensent leur digni-
té, & pechēt contre ce qu'ils sont, qui souf-
frent la perte de quelque droit de leur
Etat, ou la diminution de quelque mēbre,
& que leurs suiets peuent s'y opposer avec
iustice, & n'y consentir point sans felonie.

Selon cette regle qui est bien fondee,
les Estats de France eurent raison d'empes-
cher l'alienation de la Bourgogne, & le de-
membremēt de cette Prouince, que Fran-



LE MINISTRE D'ESTAT,
çois I. auoit promise pour le prix de sa li-
berté : & l'Empereur auoit tort de refuser
d'estre desdômagé en argent, & de preten-
dre de François, que ne pouuant accomplir
en ce point les conditions du traité, ni sur-
monter la resistance que ses suiets y appor-
terent : il deuoit se remettre en prison, ce
qu'il pouuoit au moins, disoit-il, faire; puis
qu'à toute rigueur cette obligation n'eust
eu lieu qu'en l'inobseruatiõ de ce qui eust
plainement despendu de lui, & qu'il eust
promis de mauuaise foi, & en intention
de manquer à sa promesse. Que s'il eust
permis à vn particulier de se sauuer de la
prison quand il trouue la porte ouuerte :
s'il n'est point defendu à vn forçat de rom-
pre sa chaine & de quitter sa misere: s'il
reste encore quelque vestige des priuile-
ges de la nature, qui ait eschapé au droit
des gens; pourquoy n'aura-il esté loisible à
vn grand Prince d'en user? pourquoy lui
aura-il esté defendu de garder vn bien
qu'il s'est acquis de bonne foi, en réparant
par ce qui est en sa puissance, ce qu'il n'a
peu executer, pour ester à la disposition
d'autrui?

C'est sur ce fondement à mon auis, que
les Princes qui trouuant dans leurs Estats
quelque membre qui a esté usurpé par
leurs

leurs predecesseurs; le peuuent retenir en
conscience, aprtes que la possession a esté
vn long temps paisible, & la iouissance nõ
interrompue ni contestee. Car en ceci il
n'y a que l'usurpateur qui ait deu respon-
dre de son action, & qui ait esté obligé à
reparer l'iniure qu'il a commise, & la vio-
lence qu'il a exercee. Autrement certes la
condition de tous les Princes seroit mise-
rable: ils ne seroient iamais assurez en
leurs Estats: ils seroient tousiours en que-
relle avec leurs voisins, & le repos du mô-
de seroit alteré par des changemens trop
frequens, & par des reuolutions eternelles.
Il est pourtant vrai qu'encore que la reten-
tion ne soit pas iniuste, & qu'elle se puisse
defendre en conscience; cela n'empesche
point que d'autres n'aient de iustes pre-
tentions sur ces Estats, & qu'ils ne puissent
aussi en conscience les poursuiure ou par
la voye de la negotiation, ou par celle des
armes; pourueu neantmoins qu'il n'y ait
point quelque traité, ou quelque conven-
tion prealable, par laquelle ils ayent ren-
oncé à leur droit: qu'ils n'ayent point fait
d'action qui lui soit contraire, & qu'vn si
grand interualle de temps ne se soit escou-
lé, qu'il tienne la place d'vne formelle de-
mission de ce droit, & enuolpe le con-

80 LE MINISTRE D'ESTAT,
sentement vniuersel de toutes les nations
& de tous les peuples en faueur du posses-
seur. Ainsi le Roy peut legitimement
garder Metz, Thou & Verdun, quand bien
ces places auroient esté iniustement occu-
pees. Ainsi nous pouuons pretendre en
conscience à la Souueraineté de Flandres,
& aux Estats de Milan, de Naples & de
Nauarre, puis que pour cela nous auons
des moiens bien fondez, ou des tiltres in-
dubitables: que nos pretentions ont tou-
siours esté en chaleur: qu'elles sôt cognües
de tout le monde, & que nous n'auons fait
traité ni action qui en ait amorti la for-
ce. Ainsi nous aurions tort de vouloir re-
couurer les pertes des premiers succes-
seurs de Charlemagne, & deterrer ces
vieilles querelles, dont à grand peinc l'hi-
stoire a peu conseruer quelque vestige qui
fust entiere, & quelque lumiere qui ne fust
point trouble.

Que si les Souuerains sont liez avec tant
de rigueur & avec des chaines si dures, au
bien des peuples qui leur sont suiuis; com-
bien plus le doiuent estre leurs Ministres,
& les Agens qu'ils y emploient. Et com-
bien doiuent estre ceux-cy religieux au
maniment d'une chose où tant de person-
nes ont part; qui s'espand sur les testes sa-
crees

LIVRE PREMIER. 81
crees & sur les prophanes, & où l'intéressé
de Dieu entre avec celui des hommes. Ce
n'est pas que j'entende bannir par là la li-
beralité & magnificence de la vie des Prin-
ces, & de la condition des personnes publi-
ques: ni que ie vueille faire descendre ces
vertus de dessus les thrones & de dessus la
pourpres; puis qu'elles ne sont proprement
que là en leur gloire & en leur dignité, &
que les grands n'ont point d'autre auanta-
ge sur les petits qui sont honnestes gens,
que de pouoir faire le bien, pour lequel
ceux-cy n'ont que de la volonté & de l'in-
clination, & qu'ils laissent de faire seule-
ment à faute de puissance. Mais il y a vn
certain art à conduire ces vertus, sans le-
quel elle passent aisement en la nature du
vice qui leur est le plus proche, & ressem-
blent aux torrens, qui au lieu d'arrouser,
rauagent, & pour presser trop le cours de
leurs eaux & precipiter leur descente; sont
quand & quand à sec, & ne laissent apres
eux que des marques de desolation, & des
vestiges de ruine. Mais de cela j'en traite-
rai en vn autre endroit. Reuenons au sujet
d'où nous estions partis, & rendons ce tes-
moignage au Roy, que iamais Prince n'a
eu des sentimens plus tendres ni plus vifs
pour les interéssés de son Estat & pour la di-
gnité

gité de son Roiaume, que lui. Il n'y a rien de si hazardéux que cette passion ne lui ait fait entreprendre, ni rien de si difficile qu'elle ne lui ait fait surmonter. Elle lui a fait changer les apparences des choses: celles qui sembloient impossibles ont esté faites, & les maux qu'on a creu desesperer, ont trouué leur remede & leur guerison. Il n'a point eu de repos qu'il n'ait esté le maistre de tous ses suiets, & il a contraint d'estre fidelles ceux qui n'ont sceu obeir tant qu'ils ont peu se defendre. Il a accouru au dehors par tout où nous estiõs interessez: les alliances du sang ne l'ont pas touché comme celles de la couronne: tout autre deuoir a cedé à celui de la Roiauté, & il a ce contentement de lui auoir rendu toutes entieres les deux choses qui la soustiennent, la reputation & la puïssance.

Mais aussi n'oublions pas de dire, que Dieu lui a suscité vn homme qui a seconde ses grandes & ses iustes inclinations, & qui ayant de l'esprit & de la vertu par dessus l'ordinaire des hommes, a employé tout son esprit & toute sa vertu pour sa grandeur & pour sa gloire. Il ne s'est plus regardé comme particulier, dès qu'il a esté personne publique: riẽ ne l'a peu destourner de bien seruir son maistre: il n'a pas
craint

craint la haine des grands ni les morsures du peuple, & il a suivi son chemin, & est allé son train aussi bien parmi les contradictions & la resistance qu'on lui a faite, que dans les applaudissemens qu'il a receus & les louanges qu'on lui a données. Lors mesme qu'il a peu prendre terre apres vne glorieuse navigation: lors que l'enuie estoit muete, & reduite à regarder l'auenir, ne trouuant point dans le passé de quoi le reprendre, ni de quoi ne le louer pas. Lors qu'il a peu iouir à son aise de la douceur de ce repos qui vient apres les peines heurteuses, & apres les trauaux honorables; il ne l'a point voulu, voiant qu'il nous estoit necessaire: que tous les vents n'estoient pas appaisez au dehors, & que la tourmente estoit encore chez nos voisins & parmi nos allies. Il a mieux aimé commettre vne gloire pleine & entiere, comme estoit la sienne: aux risques de l'auenir tousiours douteux, & tousiours suiets aux reuolutions, que de laisser desirer à son maistre & à sa patrie ses soins & son assistance: Et ce qui est de plus admirable, c'est que cet amour si necessaire, & ce deuoir si inuincible, lui ont quelque fois fait suspendre des resentimens, qui le touchoient plus que sa propre conseruation: qui lui estoient plus
chers

84 LE MINISTRE D'ESTAT,
chers que la vie, & qu'il preferoit à toute
la fortune de la Cour, & à toutes les gran-
deurs du monde.

En suite de ceci ie dis encore, que pour
ce qui est des mœurs des particuliers, & de
leur conduite; la charité nous ordonne de
leur donner les plus honnestes couleurs &
les plus favorables interpretations qu'il
nous est possible. Mais quand il est ques-
tion du bien des Estats, & de l'interest des
Princes; on doit vser d'une plus grande se-
uerité de iugement; On doit se desfier au-
tant que les apparences y obligent, & auoir
diuers moiens pour euitier les surprises, &
pour se garantir des embusches. La raison
est, d'autant qu'on ne scauroit commettre
de petites fautes en ces grandes & genera-
les matieres, & que la volonté ne s'eschauf-
fe point pour nous preparer contre la
tromperie quand on a vne grande opinion
de la probité de ceux avec qu'on traite.
Mais si iamais la precaution a esté neces-
saire, & si iamais on a eu besoin de preser-
uatifs contre vne contagion si subtile & si
penetrante; c'est principalement en cette
saison, où la fourberie fait vne partie de la
prudence politique, & où la simplicité de
ceux qui se laissent surprendre est plus
honteuse, que la mauuaise foi de ceux qui

trompent à leur auantage. Aioustez à cela
les artifices qu'on emploie pour la degui-
ser, & les subtilitez qu'on a inuentees, pour
la representer sous vn autre nom que le
sien, & la faire passer sous des apparences
contraires à la nature. De sorte que bien
qu'elle soit tousiours condamnée de la
bouche & dans les conversations; ie ne voi
point pourtant qu'elle soit reiettee du com-
merce des Princes, & de l'vsage des affaires,
que par l'euenement lors qu'il est funeste.
Concluons donc qu'en ces occasions, la
desfiance est la mere de la seureté, & que
pour n'estre point trompé, il faut se prepa-
rer comme si l'on le deuoit estre.

DISCOURS XII.

*Qu'un Ministre ne doit point tacher de rendre
sa conduite si esclatante qu'il vtile.*

Q Vvn Ministre soit eloigné des senti-
mens du vulgaire: qu'il ne soit point
suiet aux foiblestes des petits esprits, &
qu'il ne se touche point des obiets qui les
amusent. Qu'il sçache mettre de la diffé-
rence entre la réalité & l'apparence des
choses, entre solidité & l'esclat: qu'il ne pre-
fere point le verre à l'or, à cause que l'un
est plus brillant & plus lumineux, & l'autre
plus sombre: qu'il n'estime pas tant les
cou-

LE MINISTRE D'ESTAT,
couleurs de l'arc en ciel, qui ne sont qu'un
rayon de lumière arresté pour vne heure
dans quelques gouttes d'eaux espaisies en
l'air; que les fixes & permanentes couleurs
du Ruby, de l'Esmeraude, & de l'Opale.
Qu'il face de la despense quand il en sera
besoin: qu'il soit splendide aux occasions
importantes: qu'il paroisse, en faisant
honneur à son maistre. Il ne negligera pas
les suiets dont la principale qualité gist en
la magnificence: comme les ambassades
qui se font pour l'auenement d'un Roy: a-
pres le couronnement d'un Pape: pour
vne alliance ou pour vn mariage. Mais
aussi qu'il ne soit point malade apres ces
choses-là: qu'il ne s'en transporte point:
qu'il n'en face pas le plus grand ornement
de sa conduite, & le plus bel endroit de sa
vie: qu'il n'arreste point sa grandeur sur
vne pompe qui passe: qu'il ne fonde point
sa gloire sur vne magnificence qui s'en-
fuit, & sur tout qu'il prenne garde qu'au
lieu d'estre magnifique, il ne deuienne
prodigue. Car outre que le vice n'est ja-
mais beau, quel que paré qu'il soit; il est
certain que le peuple s'irrite quand il voit
qu'on lui fait monstre de sa substance, &
qu'on triomphe de ses sueurs & de sa pei-
ne. Il s'en frappe & il s'y arreste, mais c'est
de la

de la mesme sorte qu'il s'arreste à regarder
les embrasemens des temples, & le debor-
dement des riuieres. Les sages ont regret
qu'on dissipe la principale force de l'Estat,
la seureté de la paix, & l'instrument de la
guerre, qui est l'argent, apres des despenses
superflues, puis qu'il n'y en a jamais assez
pour les necessaires.

Les choses que ie viens de dire, sont
principalement pour le peuple, qui s'en es-
tonne & s'en rait, lors mesmes qu'ils'en
offense. Il y en a d'autres qui touchent les
plus grands esprits mesmes, & transportent
les courages les plus releuez. Telles sont
les actions de la guerre, & les obiets de la
vaillance. Il n'y a point de vertu dans l'o-
pinion de la pluspart des hommes plus es-
timee que celle-cy, & il n'y a point de
matiere si agreable pour les cōuersations,
ni d'entretien plus charmant que ses ef-
fects. C'est pourquoy les Historiens fuient
les temps de paix & les saisons mortes,
comme les vaisseaux ronds craignent les
bonaces, & les calmes immobiles. Au con-
traire ils triomphent dans la guerre & dās
les tumultes: les seditions & les souleue-
mens des peuples sont les lumieres de
leurs escrits, & ils n'ont point de plus
beaux lieux, ni d'argumens plus magnifi-
ques,

88. LE MINISTRE D'ESTAT,
ques, que la ruine des Empires, & la mort
des grands hommes. C'est pourquoy ceux
qui l'ont communement Tacite ne s'ar-
restent pas tant sur les ruses & sur les fines-
ses d'Estat, dont ses escrits sont remplis jus-
ques au de là de la vrai-semblance; que sur
la desroute des legions Romaines: sur les
reuoltes des armées contre les generaux,
sur les inondations de la mer, & sur le nau-
frage des flottes. On ne lit point avec tant
de plaisir l'art que pratiquoit Tybere
pour gouverner, ni les artifices dont Seian
usa pour s'establir; que l'empoisonnement
de Germanicus, ou la mort violente de
Seneque. On ne considere pas si attentiv-
ement l'adresse avec laquelle Tybere
ruina Seian, & cette subtile & captieuse
lettre qu'il escriuit au Senat pour s'en des-
faire, & dont lui mesme fust l'auditeur,
que le supplice d'un homme qui auoit fait
esleuer ses statues à costé de celle de son
maistre, & le renuersement de ce Colosse
qui auoit commandé à toute la terre.

Ce n'est pas que la vaillance, dit Aristote,
soit la premiere de toutes les vertus, ni
que la iustice ne soit meilleure qu'elle;
mais d'autant qu'elle s'occupe plus hazar-
deusement que les autres, & qu'elle s'exer-
ce à surmonter les perils, & à ne craindre

pa³

pas la mort; il est raisonnable que la re-
compense qui lui vient de dehors, soit aussi
plus grande & plus esclatante: qu'une plus
belle gloire la couronne, & que ceux qui
donnent leur vie au service du Prince & au
bien de la patrie; en gagnent une autre
qui ne soit point suiuite à perir: qui se con-
serue dans la memoire des hommes, &
qui fleurisse tousiours dans la bouche de
la renommee.

Bien que ces choses icy excitent de l'ad-
miration, & que l'esprit humain qui suit
naturellement l'esclat, les aime excessiue-
ment: bien qu'un Ministre les doive ex-
tremement estimer, & en honorer sa con-
duite quand il en sera besoin. Si est-ce qu'il
doit aller plus auant, & scauoir qu'il y a des
operations plus sombres & plus cachees,
qui ni laissent pas d'estre meilleures que
les autres, à cause qu'elles sont plus utiles
au public, & qu'elles manquent de cette
externe recompense. Il n'y a que le temps
qui les descouure, d'autant que leur princi-
pale condition est le secret, & il n'y a que
les sages qui les considerent selon leur me-
rite, à cause qu'elles sont peu de bruit,
& ne frappent point les sens, qui sont la
raison du peuple. Elles ressemblent aux
fleues, qui coulant bellement dans l'en-
ceinte

LE MINISTRE D'ESTAT;
ceinte de leur list remplissent les campagnes de fertilité, & les villes d'abondance: ou aux mouuemens des cieux, qui estans presque imperceptibles versent sur la terre la puissance du Soleil, & la richesses des astres. Preuoir les maux qui peuuent arriuer à vn Estat: preparer des preferuatifs pour empescher qu'il ne naissent: en suprimet les causes, auparauant qu'elles ayent produit leur effet; sont des choses qui ne se considerent presque point. Et neantmoins on a plus d'obligation à vn Medecin qui preferue la santé de toute sorte d'alteration qu'à celui qui la remet lors qu'elle est perduë: on doit plus à celui qui empesche de tomber, qu'à celui qui retire du precipice, & c'est vne chose meilleure & plus difficile de conseruer vn Estat, que de le conquerir.

La conseruation des creatures n'est pas en Dieu vne action moins noble & moins releuee que la creation: elles sont toutes deux d'vn mesme prix, & l'vn n'est que la continuation de l'autre. Mais il n'en va pas de mesme des conquestes, & de la conseruation des Estats. Les premieres ne se font que piece à piece: on iouste vn membre à l'autre, & il est besoin de plusieurs siecles, & d'vne grande reuolution de choses, au-
para-

parauant qu'vne Monarchie soit paruenue à la grandeur qui la compose. Mais la seconde regarde toute la machine d'vn Empire: il n'y a point de partie qui en soit exempte. & les pieces qui ont esté faites l'vn apres l'autre; doiuent agir toutes ensemble en vne monstre, afin qu'elle marche les heures. La gloire des conquestes est à plusieurs causes: quantité de personnes y contribuent: la fortune y interuiet aussi bien que la vertu, & les fautes des ennemis ne les auancent pas moins, que la conduite de ceux qui les font. Mais la conseruation est l'effet d'vn seul, ou l'ouurage de peu de personnes: l'imprudence n'y entre point que pour gaster & pour confondre, & l'on y ferme autant que l'on peut la porte au hazard, & toutes les auenues à la fortune. Aux conquestes la forces y meste avec la prudence, & le corps agit avec l'esprit: mais en la conseruation il n'y a que la raison qui soit occupee, & la plus noble de ses habitudes qui est la sagesse.

En vn mot on a veu de grands Princes, qui ont trouué la derniere de ces choses plus difficile que la premiere. Auguste eust bien de la peine à s'asseurer l'Empire que son oncle lui auoit laissé, & ce n'est pas sans changer la face du monde, & sans voir tou-

tes

92 LE MINISTRE D'ESTAT,
tes les nations armées les unes contre les autres; qu'il reioignit ce corps, dont on auoit fait trois pieces. Mais il se trouua si empesché à maintenir cette masse, & à guider cette machine depuis qu'il fust absolu, qu'il mit en deliberation parmi ses amis, s'il deuoit se despoüiller d'une grandeur qui lui estoit si pesante, ou s'il deuoit la porter avec les soins qui en sont inseparables, & avec les espines qui y sont attachees. Il s'en est trouué qui apres en auoir essayé le poids & gousté les amertumes; ont mieux aimé l'abandonner, & se jeter dans le repos d'une vie priuee: que d'estre tousiours accablez de la multitude des hommes, & de la foule des affaires. Il y en a qui ont dementi cette commune opiniõ que l'ambition a inuentee. *Quel Empire ne peut receuoir de compagnon, non plus que le monde deux Soleils, & qui ont partagé avec d'autres vne chose si ialouse que le commandement, & si incommunicable que la souueraineté.*

La conduite de Tybere pour la paix n'a pas esté moins admiree, ni les artifices dont il vfa en sa vieillesse, moins curieusement obseruez par les Historiens, que les guerres qu'il a faites en sa ieunesse, & les preuues de vaillance qu'il a rendües en l'âge le

ge le plus florissant. La vie d'un de nos Rois qui a merité le surnom de *Sage*, n'est pas moins considerable, que les vies de ceux qui ont porté le tiltre de *Conquerans*, & vn Prince nostre voisin lui a donné cette louange, que iamais Roy n'auoit si peu armé que lui, & que iamais homme ne lui auoit fait tant de peine. Les difficultez dont il se vit inuesti & dedans & dehors: les artifices qu'il fust obligé de combattre: les conspirations dont il fallut qu'il se garentit, & les entreprises des estrangiers, qu'il rendit inutiles par sa prudence; l'ont rendu digne d'un tiltre, qui a esté donné à moins de personnes que celui de *Grand*. Peu de Princes ont eu tant d'affaires sur les bras, que Louys XI. ni à se defendre de plus d'ennemis. Ses principaux officiers l'ont trahi: les Princes de son sang l'ont abandonné: il a veu l'Angleterre, la Bourgogne, la France & la Bretagne conjurees à sa ruine. Et neantmoins son adresse a surmonté ces difficultez: sans conduire des armées ni donner des batailles, il a vaincu ses ennemis: & sans faire beaucoup de bruit ni des efforts esclatans; il a mis à bas tout ce qui s'estoit esleué pour le perdre. mais iamais homme ne fust plus redoutable dans le cabinet, ni n'a fait de plus grandes

94 LE MINISTRE D'ESTAT,
grandes choses sans remuer, que Philippe
II. De l'Escorial où il s'estoit enfermé, il
gouvernoit deux môdes: avec trois doigts
de papier il estoit aussi absolu au Perou,
qu'au Roiaume de Castille: avec trois
mors il changeoit les Gouverneurs, & de-
posoit les Magistrats à l'Amérique & Ja-
pon, & il est certain que iamais Prince n'a
esté si peu veu, ni plus respecté de ses sui-
uers que celui-là

Selon ce que ie viens de dire; il n'est
guere possible de se figurer vne conduite
plus aiustee, ni mieux entendue que celle
de Monsieur le Cardinal. Il n'a garde de
pecher contre labien-seance des choses, &
il a l'intelligence trop pure & la raison
trop esclairee, pour faillir au prix qu'il leur
doit assigner, & au rang où il les doit met-
tre. Il est magnifique, & despense avec es-
clat, non pas à cause que naturellement il
n'estime point les richesses, & qu'il n'a ia-
mais adoré cet Idole de la cour, & ces bas-
ses faueurs de la fortune; mais à cause que
la prudence lui ordonne ainsi, & d'autant
que les occasiôs & sa dignité le requierent.
Il ne fait pas pourtant de cette pompeuse
dispensacion, & de ce superbe vsage des ri-
chesses, qui n'est que pour la monstre &
pour le dehors; la base de son honneur, ni
le

le fondement de sa gloire. Il sçait que tous
les prodigues ont plus de volôté pour des-
penser que lui; & qu'on a quelquefois veu
dans les grands Estats des voleurs publics,
qui ont eu plus de puissance. Mais pour
cette autre occupatiôn, qui est l'amour des
grands courages: qui est l'ornement des
annales & des histoires, & qui a fait la plus-
part des Dieux que les anciens ont adorez: il
a apporté vne grande contention de corps
& d'esprit, & n'a rien oublié pour y reüssir.
Il est vrai qu'il a eules principes qui vien-
nent avec vn bon sang, & avec vne nais-
sance illustre. Il est vrai que sa raison & les
lumieres de son esprit; ont acheué cette
disposition à toute sorte de bien, que la
nature lui a infuse.

Nonobstant cela il faut auoier, qu'il sui-
uoit vne profession de vie qui eust retenu
ces genereuses inclinations, & empesché
ces semences d'esclorre; si l'amour qu'il
portoit au Roy, & les necessitez de sa pa-
trie ne les eussent excitees. Mais il aimoit
trop son maistre, pour demeurer dans le
calme tandis qu'il estoit dans l'agitation,
& il estoit trop sensible aux maux de la
France, pour ne donner que ses conseils à
son secours, & pour laisser appliquer les re-
medes à d'autres mains que les siennes.

Les choses qui ont esté faites aux guerres où il a assisté sont incroyables, & la posterité aura bien de la peine à se persuader les merueilles qui sont arriuees de nostre temps. Mais il faut confesser encore, qu'en ces occasions il n'a pas seulement contribué son courage & la force de son ame : il y a encor meslé cet Art secret, & cette adresse imperceptible, qui est le dernier degré de la science ciuile, & la consommation du ministre. Et comme la rencontre de deux astres de qualité differente, produit çà bas des effects qui ne viendroient point sans ce meslange, & sans cette confusion de vertus. Il est certain aussi que l'industrie que Monsieur le Cardinal a adouste à la puissance, a auancé les victoires du Roy, & qu'elle les a renduës faciles: elle a amolli les cœurs, qu'on eust bien eu de la peine à rompre : elle a ouuert les portes des villes, où il eust esté malaisé d'entrer par les bresches : elle a espargné vn sang qui n'estoit point à mespriser, & vne infinité de vies qui n'ont pas esté inutiles à l'Estat.

Que n'a fait cet Art au milieu de la paix, & dans le repos des affaires? combien de desseins qui eussent esté fatals à la France, ont esté estouffez en leur conception? combien

bien d'orages diuertis, lors que la matiere commençoit à s'amasser? & combien de mauuaises volontez sont demeurées steriles pour auoir esté preuenues? Et au dehors & parmi nos voisins, ce mesme Art n'a-il pas fait sentir sa vertu & son influence: il a fait que les subtilitez de l'Italie ne nous ont point nuy: que les artifices d'Espagne ne nous ont point surpris, & que nous auons surmonté la prudence des estrangers, aussi bien que leurs forces. Ce Prince de delà les monts, qui a tât vesçu & regné si long tēps: qui auoit tousiours reparé la foiblesse avec ses ruses & avec son courage, & trompé si souuent la fortune qui auoit fait dessein de le perdre; a eu ce desplaisir de voir deffaires ses charmes, dissiper ses fineses, & renuerfer sur lui mesme tout ce qu'vne experience de plus de cinquāte ans & la viuacité de son esprit, lui auoient fourni d'inuentions pour nous nuire. Les Espagnols qui ont tousiours tant de moiens pour arriuer à leurs fins; qui tendent des pieges si subtils & si inuisibles, pour attraper les autres nations; & qui ont souuent acheué dās les traittez, les desseins qu'ils auoient commencez à la guerre; ont esté estonnez d'auoir trouué vn homme aussi fin qu'eux: & comme les auaricieux croient perdre tout ce qu'ils ne gagnent pas;

98 LE MINISTRE D'ESTAT,
pas; ils se sont plains d'auoir esté trompez,
lors qu'ils ont veu que nous scauions nous
empescher de l'estre par eux.

DISCOURS XIII.

Qu'il importe qu'un Ministre soit sçauant.

PUIS que cet Art sombre dont nous ve-
nons de parler, est si vtile aux Estats, &
fait quelquesfois des coups si estranges: puis
que ses influences occultes sont si puissan-
tes: puis que sa vertu secrette est si viue;
Voions vn peu de quelles sources il décou-
le, & de quelles forces il s'accompagne. Il
n'y a point de doute que pour ceci, com-
me pour toutes les grandes choses; il faut
auoir la naissance heureuse: il faut auoir
esté regardé fauorablement des astres, il
faut que la nature soit pour nous. Autre-
ment c'est se traouiller en vain, si elle nous
est contraire: c'est bastir sans fondement:
c'est semer sur les rochers, ou tout au plus
c'est aller contre le fil d'vne riuiere rapide.

Après les dispositions que la nature don-
ne, & les biens de la naissance; il y a deux
choses qui aident à acquerir cet Art, & qui
lui apportent sa dernière forme, ce sont la
science & l'experience. Nous auons traité
de ces choses aux premiers discours de ce
liure. Mais dautât que la première est d'or-
dinaire trop estimée par ceux à qui elle ne
sert

sert que d'vn meuble inutile & d'vn orne-
ment superflu, & qu'elle est quelquefois
trop negligée de ceux-là, qui ont grã in-
terest de s'en pouruoir: qui n'ont point de
mouuement qui n'ait vne suite publique:
qui n'ont point de passion qui ne soit fata-
le à tout vn Estar, & de qui les fautes res-
semblent aux desreglemens du Soleil, qui
confondent l'harmonie du monde, & alte-
rent toute la nature; il ne sera pas hors de
propos, outre ce qui en a esté dit ailleurs de
la souleuer icy vn peu, & de la retirer du
mespris où quelques vns la veulent mettre.

Les anciens Romains, de qui la moindre
loüange est de n'auoir esté imitez de nulle
autre nation: ceux qui deuoient gouverner
la Republique qui commandoit à toute la
terre: ceux qui deuoient conduire les ar-
mees & dompter les peuples libres; se ren-
doient auditeurs des Rethoriciens & disci-
ples des Philosophes. Et bien qu'aux pre-
miers siècles, & en l'âge d'or de cette Repu-
blique, l'estude des Lettres n'eust pas seule-
ment esté cognu, & que les hommes de ce
temps ne fussent instruits que par la nature,
& n'eussent point d'autres preceptes de biē
viure & de bien faire, que les exemples de
leurs predecesseurs & de leurs concitoiens:
bien que le vieux Caton, qui a merité

E 2 toutes

toutes les louanges d'un homme qui est né
 pour le bien des autres: qui a obtenu en son
 pais tous les honneurs de la paix & de la
 guerre: qui a fait douter s'il estoit meilleur
 citoyen, ou grand Capitaine; semble auoir
 esté ennemi des gens de lettre. le iuge-
 ment pourtant d'un seul homme, ni le con-
 sentement d'un peu de siècles; ne sont pas
 tousiours infaillibles, ni la souveraine regle
 de la verité des choses.

Il est vrai qu'il y a des cognoissances si su-
 perflues, & des occupations d'esprit si fri-
 uoles; que la perte du temps est le moindre
 mal qu'on fait quand on s'y addonne: qui
 n'amuse pas seulement, mais qui corrom-
 pent; qui destournent de l'action: qui dissi-
 pent les forces de l'ame; qui la remplissent
 d'habitudes molles, & constituent quelque-
 fois l'homme en vne impuissance de profi-
 ter au public, & d'estre utile à soimême. Et
 ce sont ces cognoissances, dont Caton vou-
 loit sans doute diuertir la ieunesse Romaine.
 Car pour les autres qui forment l'en-
 tendement, & affinent la prudence; qui
 temperent les mœurs, & réglent les devoirs
 de la vie: qui fortifient le courage & allu-
 ment le desir de la gloire; ie pense qu'il
 n'eust pas consenti qu'on les eust bannies
 de Rome, si elles y eussent esté enseignées.

Il n'en eust pas chassé les Socrates, les Pla-
 tons, les Aristotes, & les autres maîtres du
 genre humain, comme il auoit fait les ora-
 teurs Grecs. Il eust scéu que de leur eschole
 estoient sortis les Epaminondas, les Xeno-
 phons, & les Alexandres: Il eust scéu que les
 Republicques les appelloient pour estre re-
 formées, & que les Tyrans mesmes les en-
 uoioient querir pour affermer leur domina-
 tion, & pour rendre legitime la continua-
 tion d'une puissance, dont le commence-
 ment auoit esté iniuste.

Que si les siècles ont quelquefois porté
 de grands hommes & pour la paix & pour
 la guerre, qui sont deuenus tels sans l'aide
 des sciéces, & sans la lumiere de la Philoso-
 phie: si les Gots n'ont peu souffrir chez-eux
 l'exercice des lettres: si quelque Empereur
 Payen a iugé qu'il estoit expedient pour
 ôter le cœur aux Chrestiens, de leur laisser
 ce morne amusement, & cette occupation
 languissante; & si Louys XI. n'a point voulu
 que son fils apprist que cinq ou six paroles
 latines, qui croioit enfermer tout le secret
 du gouvernement, & comprendre toute la
 substance de cet Art. Quant aux premiers,
 il faut confesser que ce sont des efforts que
 la nature fait, & que la fortune favorise:
 que ce sont des hommes qui ont eu le sens

102 LE MINISTRE D'ESTAT,
commun fort bon, & le courage extreme-
ment releué, & qui se sont perfectionnez
dans l'usage des affaires, & au manimēt des
guerres qu'ils ont gouvernees. Tels ont es-
té les Marius, les Tamerlanes, & les pre-
miers Romains, dont nous auons parlé cy
dessus. Mais il faut auoüer que s'ils eussent
aiousté l'estude à ces riches dons de nature,
& si la Philosophie eust purifié leur esprit,
que leur vertu eust esté plus belle, & leur
gloire plus nette: qu'elle n'eust pas esté ta-
chée de quantité de deffauts comme elle la
esté, & que leur vaillance qui fust si haute &
si heureuse en leur ieunesse, pour auoir eu
sa racine dās le corps, ne fust point desche-
uë en la vieillesse, ni ne s'en fust pas allée a-
uec l'âge, cōme il est arriué à quelques-vns.

Que si la santé de la Republique s'est alte-
ree lors que les sciences ont dauātage fleuri
à Rome, & si elle est tombee en vn temps,
où ses Capitaines estoient Philosophes; il ne
faut point pour cela en accuser la Philoso-
phie: il ne faut point condamner vne inno-
cente, ni croire que celle qui ne traueille
qu'à temperer les passions, & à purger l'ame
de ses taches & de ses foiblesses; ait infus ce
violent desir de dominer, & cette immo-
derable ambition, qui n'a peu estre retenuë
ni par les inclinations du sang, ni par l'a-

mour

mour de la patrie. Ce grand dereglement
dōc a procedé du temperament de certains
esprits, qui apres auoir long temps cōman-
dé dans les prouinces, & donné des loix aux
peuples; n'ont peu se reduire dans l'egalité
& dans l'obeissance ciuile, ni souffrir des
compagnons & des maistres. Outre que tā-
dis que les Romains estoient occupez au
dehors, & que les ennemis estrangers leur
donnoient de l'exercice; ils ne songeoient
aussi qu'à subiuguer, ou à se defendre. Mais
depuis que tout a cedé à leur vertu, ou s'est
somis à leur puissance: qu'avec la cōque-
ste du monde, les richesses de toutes les na-
tions sont venues à Rome: que les grands se
sont faits quantité de creatures & de parti-
sans au milieu de la ville, & dās les prouin-
ces: que la profusion & le luxe ont deuoré
les meilleures familles, & que le change-
ment de l'Estat a fait esperer du chāgement
en la fortune de ceux à qui il ne pouuoit
arriuer pis, que leur condition presente; il
ne faut point s'estonner des desordres qui
sont arriuez: il ne faut point trouuer estrā-
ge, si des factions se sont esleues, où l'am-
bition estroit si ardente: si l'on a desiré la
nouueauté, où il y auoit tant de pauureté &
tant de richesses, & si la ruine de l'un des
partis a esté suiuite de celle de l'Estat, où la
puif-

104 LE MINISTRE D'ESTAT,
puissance qui estoit partagee est deuenue
absolue par la victoire.

Quant aux seconds, on peut leur accor-
der que pour la seule fonction des soldats,
il n'importeroit point qu'ils eussent du sça-
voir & de l'estude: & il est vrai que ces qua-
litez qui en font d'ordinaire l'esprit, & le
font desborder; affoiblissent l'obeissance
qui leur est si necessaire, & les rendent moins
dociles au commandement, principalement
s'ils n'ont vne grãde opinion de leurs chefs,
ce qu'ils ont peu souuent. à cause qu'ils en
ont trop d'eux-mesmes. Outre cela la pre-
sompction qui leur vient de ces perits auan-
tages que l'estude leur donne sur ceux qui
n'en ont pas; fait qu'ils ne s'exposent pas
volontiers qu'aux occasions esclatantes, &
qu'ils negligent de s'appliquer aux factions
basses & petites, qui sont bien souuent vn
grand acheminement pour les grandes
executiōs, & pour obtenir la victoire. C'est
pourquoi Ludouic Sforce, celui qui par son
ambition renuersa le repos de l'Italie; &
ouurit la porte aux estrangers qui l'ont du
depuis subiuee, disoit, *qu'un bel esprit
estoit vne mauuaise condition à vn soldat,
& qu'il ne receuoit pas aisemēt à son service
ceux qui s'en picquoient.* Il est vrai aussi
qu'il importeroit infiniment aux Estats qui
sont

LIVRE PREMIER. 105

sont obligez d'entretenir de grandes ar-
mees, & qui sont jaloux de la reputation du
commerce, sans lequel ils deuiennent pau-
ures, & le reuenu du Prince deperit; qu'il
n'y eust point vn si grand nombre de gens
d'estude, comme on voit en France. Cette
dereglee quantite d'hommes qui se iettent
dans l'Eglise, ou dans l'exercice de la iusti-
ce, est cause qu'elle ne peut plus mettre sur
pied ces formidables armees qu'elle faisoit
autrefois, & que plusieurs qui deuiendroient
bons marchands, & seroient fleurir leurs
familles s'ils estoient nourris au commer-
ce; les ruinent ou incommodent pour de-
venir mauuais Docteurs, & membres ou
dangereux, ou inutiles de la Iustice.

Pour ce qui est de Louys XI. il s'en faut
bien que son opinion comprenne tout le
deuoir d'un Prince, & toute la science du
gouuernement. Elle n'en fait qu'une bien
petite & dangereuse partie, & il y a des ma-
ximes plus nobles pour regner, & des prin-
cipes plus releuez que la dissimulatiō. Aussi
certes les semences du bien qui estoient en
son fils, demeurèrent imparfaites pour
n'estre pas cultiuees: Sō courage qui estoit
ardent eust faulte de regle & de conduite,
& son esprit n'eust pas assez de force pour
resister à la corruption de ceux qui l'enni-

106 LE MINISTRE D'ESTAT,
ronnoient, & aux desseins de ses Ministres
qui ruinent les affaires pour faire les leurs.

DISCOURS XIV.

Qu'il importe qu'un Ministre soit eloquent.

C'EST ce que j'ay voulu dire en passant
pour la defense des lettres, qui aident à
former l'art d'un Ministre, & seruent quel-
quefois de guide & de flambeau à ceux qui
ont à marcher souuent parmi les tenebres,
& entre les precipices. Il reste à dire vn mot
d'Eloquence; qui est comme la main de cet
Art, & l'instrument avec lequel il entre dās
les cœurs: il remue les passions: il dōne aux
choses la forme qui lui plaist, & se rend
maistre des hommes & des affaires. C'est
vne qualité d'une perfectiō incomparable:
qui veut toutes les faueurs que la nature
peut faire à vn corps, & à vn esprit: tout l'a-
cheuement que le traual & l'industrie leur
peuent apporter, & tout ce qu'aioissent
de bon l'usage & l'experience. Elle est au
reste si pleine de gloire, qu'elle n'est iamais
exposée au mespris, comme sont quelquel-
fois les sciences: elle se fait craindre si elle
ne se fait aimer; elle a des foudres aussi bien
que des couronnes: elle regne par tout, &
iusques là, qu'elle entreprend de changer
l'ordre de la prouidence, & d'oster l'usage
de la liberté, aux causes à qui Dieu l'a don-
nee.

Cette

LIVRE PREMIER. 107

Cette qualité donc, qui ne peut estre par-
faite ni en sa veritable dignité, sans la ver-
tu & sans la Philosophie; est digne des soins
d'un Ministre. Elle orne merueilleusement
la paix, & est de grand seruice en temps de
guerre. C'est par elle que les anciens Ora-
teurs ont protégé l'innocence des particu-
liers, & defendu les prouinces opprimees:
C'est par elle qu'ils ont quelquefois empe-
sché la cheute des Estats, & dissipé les con-
iurations qui leur sont fatales, c'est par elle
que Ciceron a merité des honneurs, qu'il
prefere aux triomphes des conquerans, &
c'est par elle qu'il pretend auoir rang parmi
les fondateurs, & parmi les restaurateurs de
la premiere republique du monde. C'est
elle qui a souuent assurez les victoires qui
estoiēt douteuses: qui a rendu le courage
aux soldats qui l'auoient perdu: qui leur a
ietté dās l'ame le feu & la hardiesse, & con-
traint la fortune de favoriser ceux qui vou-
loient mourir ou vaincre. Et sans parler de
Xenophon, de Cesar, & des plus grands
Capitaines de l'antiquité; qui s'est acquis
dans les siecles modernes, vne plus haute &
plus pure reputation que Scanderberg, que
le grand Capitaine, & que Gaston de Foix:
& n'est-il pas vrai que ces trois grands hō-
mes ont tousiours commencé à preparer
la

la victoire par le discours & par la persuasion qu'ils ont par apres acheuee par la conduite, & par la vaillance.

En effet ce n'est pas vne petite faueur que Dieu a faite à l'ame raisonnable, de la rendre capable de communiquer ses pensees, & mettre au iour ses affections: & ce n'est pas vn present d'vn prix ordinaire, que le parler, avec lequel elle peut faire part de ses biens: elle peut donner sans rien perdre, & enrichir sans deuenir pauvre. Elle peut faire voir hors d'elle les thresors qu'elle a en elle-mesme: les lumieres qui l'embellissent, & ces admirables representations, dont elle est, & le Peintre & le tableau tout ensemble. Et c'est pour cela principalement qu'elle a receu vn don si exquis. Car pour le seul besoin du corps, & pour les simples necessitez de la vie animale; il y a de l'apparence que la nature se fust contentee de lui laisser certains signes, & quelques mouuemens exterieurs pour les exprimer, comme elle a fait aux bestes & aux petits enfans. Mais comme la santé d'elle-mesme est vn bien sombre & qui ne se sent presque point, si la volupté ne l'anime, & si le plaisir ne la viuifie: ainsi la dignité de la parole demeure incognüe, si elle n'a des graces qui l'accompagnent, & si elle ne se produit

auec

avec pompe. Il semble que la raison se desdaigne de sortir au dehors, si elle n'est parée: qu'elle n'ait point de force si elle n'a des attraitz: & qu'elle affecte d'estre agreable, afin qu'elle soit salutaire. Et c'est l'Eloquence, & cette diuine faculté dont nous parlons, qui l'aiuste ainsi & la pare: c'est elle qui lui fournit les fleurs & les ornemens: c'est elle qui fait que l'autre n'apporte pas seulement de la lumiere pour se faire comprendre, mais qu'elle excite encore de l'amour pour se faire suiure.

Je ne parlerai pas icy du sçauoir de Monsieur le Cardinal, ni de cette merueille, qu'ayant donné tant de temps à l'action, & à la direction des affaires publiques; d'où il lui en est resté pour l'estude, & pour s'acquiescer cette generale cognoissance qu'il a de toutes les bonnes choses. Ce seroit aussi mal cognoistre ses forces, ou la dignité de son suiet; que de vouloir parler de son Eloquence: ce seroit chercher de la lumiere pour le Soleil, que d'entreprendre de publier cette diuine faculté, qui est tous les iours admirée dans le conseil: qui a tant paru dans les assemblees, qui a rendu de si grands seruices à la France, & qui a si souvent fait triompher par sa bouche & par sa plume, les veritez Chrestiennes. Elle est telle,

HO LE MINISTRE D'ESTAT,
telle, & son ame en est si fort imbuë, que
comme il y a des endroits sur la terre, où
elle ne tire rien de son sein qui ne soit par-
fumé & odoriferant. De mesme il n'est pas
iusques aux discours familiers, & aux en-
tretiens les plus ordinaires de Monsieur le
Cardinal, qui ne portent quelque teinture,
& ne ressentent la vertu de cette excellen-
te qualité.

DISCOURS XV.

*Que le Conseil du Prince doit estre de peu de
personnes.*

IL importe que le Conseil du Prince soit
reduit à peu de testes, pouruen qu'elles
soient bien choisies, & que le nôbre ne soit
pas la marque de sa dignité: mais le mérite
& la vertu des Conseillers. *L'unité* est la
derniere mesure de la perfection des cho-
ses, & le premier de tous les Estre est plus
simple que nul des autres. Cet Estre est Dieu
mesme, qui sans souffrir diuision de parties
ni meslange de qualitez est infiniment par-
fait au dedās, & infiniment actif au dehors:
& qui par vne puissance infiniment pure, &
infiniment simple, & sans l'adionction de
nulle vertu estrangere; a produit les mer-
ueilles que nous voions, & cette diuersité
de suiets, qui se soignent pour faire le mon-
de. Et hors de lui les natures les plus nobles
& plus

LIVRE PREMIER. III

& plus excellentes, sont les moins compo-
sées & les plus indiuissibles, & nous glori-
fions bien plus d'auoir vne veuë qui n'est
point limitee en l'estenduë de ses obiets, &
qui peut cognoistre toutes les couleurs de
la nature, & les figures de tous les corps;
que si nous auions autant de veuës, que les
obiets visibles sont diuers, & qu'il y a de
couleurs differentes en la nature.

Ainsy il estoit permis de faire de beaux
songes, & des souhaits magnifiques: il seroit
à desirer qu'un Prince fust lui. mesme tout
son conseil: qu'il fust le seul directeur de ses
affaires: qu'il fust la seule intelligence qui
leur donnaist le mouuement, & qu'il n'y
eust que lui seul qui touchast au timon, &
qui maniaist le sceptre. Mais d'autant qu'un
tel Prince ne s'est iamais veu, & que l'idée
en est demeuree dans la teste de Xenophō:
que l'histoire ne nous en propose point de
semblable: que l'imperfection des choses
humaines ne le souffre pas, & que celui qui
se vantoit, que son cheual le portoit avec
tout son conseil: [*Louys XI*] a quelquefois
fait des fautes si enormes, & des cheutes si
lourdes que tout le monde scait; le Prince
doit pour le moins faire en sorte que sa puis-
sance ne soit point vague: qu'elle ne s'espa-
de pas, & qu'elle se restreigne à peu de per-
son-

112 LE MINISTRE D'ESTAT,
sonnes, afin qu'elle soit plus astiue & plus
abfoluë, & ait vne operation plus prompte
& plus efficace. Mais afin que la bonté de
cet ordre paroisse mieux, & que les auan-
tages qui en reuiennent à l'Estat où il s'ob-
serue, soient plus sensibles; il ne sera pas hors
de propos de le monstrier par la comparai-
son des autres formes de gouuernement qui
sont plus desvniës, & où l'authorité de re-
soudre les affaires, est plus diffuse. Aussi bien
les choses du monde ne paroissent gueres
que par l'opposition: l'ombre y viuifie les
couleurs & la lumiere: la guerison y est plus
agreable que la santé; & il n'y a pas de bien
qui ne perde la moitié de son iuste prix, s'il
n'y auoit point de mal qui lui fait contraire.
Je dirai donc vn mot dans le sujet que ie
traite, de la Republique de Venise, de celle
des Suisses, & du gouuernement des Pola-
ques, qui est vne espece mixte, & composee
d'Aristocratie, & de la Roiauté.

Je pense qu'il n'y eust iamais de Repu-
blique fondée avec tant de sagesse, ni qui
eust des ordres plus propres pour arriuer à
la fin de la vie ciuile, qui est la felicité des
habitans, que celle de Venise. Ce n'est pas
qu'il n'y en ait eu qui ont fait plus de bruit
dans le monde, & dont l'Empire a esté plus
diffus, & la domination plus superbe. Mais

com-

comme les corps les plus grands & de taille
plus auantageuse; ne sont pas tousiours les
plus sains: & comme les bastimens les plus
vastes, ne sont pas tousiours les plus fermes;
De mesme il ne faut pas iuger du bon-heur
d'vn Estat, & de la bonté de son tempera-
ment, par l'estenduë du pais qu'il occupe,
& par les grands espaces de terre & de mer
qu'il embrasse. Aussi qui considerera la du-
rée de la Republique de Venise, & son re-
pos de douze cens ans: qui verra qu'elle n'a
iamais esté puiffamment agitée au dedans,
& n'a senti qu'vne bien leger sedition in-
testine; iugera facilement qu'elle a eu ses
parties nobles bien saines, & que ses fon-
demens ont esté fort profonds & fort soli-
des. Et bien que depuis quelque temps il
semble que ses forces diminuent, que son
embonpoint se passe, & que la violence de
quelque cause estrangere, ait terni la frai-
sheur de son visage; il n'y a pas de quoi
s'estonner. & ce n'est pas grand merueille
que la vieillesse apporte des rides: que ce
qui est mortel soit quelque fois malade: que
le fort fasse outrage au foible, & que la pru-
dence ne soit pas tousiours maistresse de la
fortune, ni les bons euenemens des suiets
necessaires des bons conseils.

Quoi que cela soit ainsi, il y a pourtant quel-

quelque chose à desirer en la façon de traiter & de résoudre les affaires de cette République, & c'est vn grand mal-heur pour elle, qu'il faille qu'elles soient promenees par tant d'assemblees comme elles sont, & passent par tant de testes dont le Senat est composé. Le secret qui n'est iamais fort seurement dans la multitude; a bien de la peine à s'y garder: longueur est inévitable, & bien souvent la fortune s'enfuit, & les bonnes occasions eschappent; pendant qu'on s'amuse à delibérer, & aparavant qu'on ait pris parti. Autrefois aux affaires qui pressoient, & où la vitesse estoit requise & le secret extraordinairement necessaires, elles estoient traitées & résolues au conseil, qu'ils appellent de dix, avec la mesme force & avec la mesme autorité, que dans le Senat. Mais ils ont iugé du depuis, que cette supreme autorité attribuee a dix personnes, aux choses qui regardent tout l'Estat; estoit d'une conséquence trop dangereuse, & que cet ordre pourroit en fin par l'ambition & par les artifices des particuliers, degenerer en vne pure Aristocratie, & corrompre l'essence de leur gouvernement, qui est meslée des trois autres.

Par là on peut voir, que c'est la fatalité des choses humaines, que le bien ne vien-

ne pas

ne pas qu'en la compagnie de quelque mal, & qu'il n'y ait rien de si accompli, qui ne soit gâté en quelque partie. De tant de fortes de gouvernemēs sous lesquels le monde roule, les plus excellentes ne sont pas exemptes de taches. Ce n'est pas que ceux qui les ont inuentees, n'ayent preveu ces inconueniēs; mais ils n'ont peu faire mieux, ni apporter du remede, où il n'y en auoit point du tout. La prudence n'est pas si souvent occupée à choisir les plus grands biens, qu'à euitier les plus grands maux: Et comme nous voions en la composition du corps humain, qu'il y a fort peu de parties qui soient capables de plaisir, & se laissent toucher aux objets agreables, & qu'au contraire, il n'y en a point qui ne soit exposée à la douleur, & à des sentimens aigres: De mesme il arrive, qu'en toutes les autres choses, le mal entre par plus d'endroits que le bien, & trouue plus de lieux où faire son impression, & exercer sa violence. Si cela se voit par toute la nature, & si c'est vne experience qui passe mesme iusqu'aux bestes; on ne doit pas trouuer estrange, si en vne chose si meslée & si confuse comme sont les Estats, & où entrent des caprices si differens & des inclinations si bizarres; on n'y rencontre pas le bien tout pur; ni la perfection qui ne soit

116 LE MINISTRE D'ESTAT,
soit alteree de quelques vice. Passons outre.
Quant à la Republique des Suisses, c'est
vn'espece de gouvernement fort detachee
& en quelque façon tumultuaire. Le lien
qui la serre n'est gueres plus fort, que celui
qui toiat les ligues, & il n'y a que cette dif-
ference, que celle-cy ne font d'ordinaire
que passer, & n'ont point de causa durable:
qu'elles ne sont bonnes que pour repous-
ser vn mal qui est desia arriué à quelqu'un
des confederéz, & qui menace les autres:
ou pour preuenir quelque orage, & l'inon-
dation prochaine de quelque grande puis-
sance. Mais dès que le danger a cessé, ou
que l'oppression est ostée: elles tombent
d'elles mesmes, & s'esteignent à faute d'a-
liment & de matiere. De cela j'en traiterai
fort au long en la seconde partie de cet
ceuvre. Mais l'union des Suisses ne peut pe-
rir ni se dissoudre, que par vne violence qui
viene de dehors. Elle a vn fondement
eternel, qui est la ialousie de la liberté: &
bien qu'ils n'habitent presque que des ro-
chers, & que la pauureté ne sorte point de
chez-eux; ils ne voudroient pas pour cela
changer leur condition: ils ne la treuvent
pas si laide, qu'elle ne leur donne bien fort
de l'amour: & ils croient que l'opulence
que la nature a refusee à leur país; est lar-
gement

LIVRE PREMIER. 117
gement reparee par l'independance où ils
se sont mis, & par la franchise sous laquelle
ils viuent.

Leur police donc qui est plus esloignee
de l'vnité, que celle des Venitiens, est par
consequēt plus imparfaite, & a des incom-
moditez plus grandes. Le secret ne le trou-
ue point dans leurs Dietes: la conuocation
s'en fait avec vne longueur extreme: les
resolutions ne s'y prennent que fort tard:
& outre le vice qui est commun à toutes les
assemblees, de disputer beaucoup, & de
conclure peu; il est certain que la diuer-
sité des Religions, dont ils sont maintenant
trauaillezz; fait que quand les Dietes sont de
tous les cantons; on y apporte des interets
plus contraires, & des passions plus opinia-
stres, qu'on ne faisoit auparauant. Aussi a-
on veu, & nous en auons fait de facheuses
experiences; que quand nous ne cognos-
sions pas assez nos forces, & que nostre In-
fanterie n'estoit presque composee que de
Suisses; que les leuees s'en faisoient si len-
tement & arriuoient si tard; que bien sou-
uent nous auons manqué de belles occa-
sions, ou receu de notables playes, aupara-
uant que nous fussions en estat de resis-
ter, ou d'entreprendre. Et c'est vne des rai-
sons qui obligerent François I. à establir les
legions

118 LE MINISTRE D'ESTAT,
legions dans les Prouinces, pour auoir
tousiours prest vn corps d'armee d'Infan-
terie Françoise, & ne dependre pas, quand
il voudroit armer, de l'humeur de cette pe-
sante nation, & des caprices d'vn peuple si
brutal & si mercenaire.

Le gouuernement de Pologne n'est pas
vne pure Monarchie, comme i'ay dit, mais
vne espeece mixte, & composee d'Aristo-
cratic, & de Roiauté. Le Roy ne peut rien
deliberer ni rien entreprendre, soit pour la
paix, soit pour la guerre, sans l'assemblee
des nobles. Cette procedure est suiette à
mille inconueniens, & à cause de la lon-
gueur qu'elle traîne; il est pour le moins
certain, qu'elle ne peut iamais recevoir les
desseins, dont le sucez depend de la prop-
titude, & l'execution doit surprendre & e-
stre soudaine, afin qu'elle soit heureuse. Elle
est ennemie du secret, qui est si necessaire
pour conduire seurement toute sorte d'en-
treprises. Elle donne moien aux ennemis
ou d'vser de preuention; ou d'attendre a-
uec auantage, & de se preparer contre la
tempeste qu'ils voient venir, & qui gronde
& fait du bruit, auparauant qu'elle esclatte.
Il n'est rien de si aisé que d'y glisser la cor-
ruption & le schisme, & il n'est pas possible
que dans vn amas si nombreux & si irregu-
lier

lier comme sont ces assemblees; toutes les
parties en soient saines & inaliterables, &
que tous les membres conspirent au bien
general du corps qu'ils composent. En vn
mot il ne faut rien attendre de grand &
d'extraordinaire de cette sorte de police;
& les Polaques ne doiuent pas songer aux
conquestes, ni à estendre par la guerre les
limites de leur pais, tant qu'ils se gouerne-
ront de la sorte. Au contraire ils ont sou-
uent fait de grandes pertes, & receu de no-
tables outrages du Turc, des Moscouites,
& particulièrement des Tartares, auant
qu'ils ayent assemblé leurs forces pour les
repouffer, & pour en combatre la retraite;
& si la nature, ou plutost la corruption du
genre humain, n'auoit suscitè d'autres vo-
leurs qu'on appelle Cosaques, ils souffri-
roient encor dauantage des inuasions &
des soudaines entreprifes des derniers. Mais
il semble que ceux-cy en soient le contre-
poison & le remede, & ils leur rendent sou-
uent le change, & courent avec ruine &
avec desolation dans leurs pais, & iusques
dans celui du Turc qui les protege.

Quoi que cela soit ainsi, & que cette po-
lice ait des taches si remarquables; il seroit
pourtant difficile de la reformer. L'inclina-
tion naturelle que les peuples du Septen-
trion

trion ont à la liberté, y seroit vne grande
 resistance, & ie ne pense pas qu'il y eust du
 bien, que l'autorité absolue & independante
 du Roy peut promettre aux Polaiques, qui
 esgalast en leur opinion le plaisir & l'utilité
 qu'ils treuvent à estre au dessus de lui: à se
 faire iustice eux-mesmes: à pouruoir par leurs
 propres mains aux maux qui les blessent,
 & en vn mot à gouster de la souveraineté
 & de la puissance absolue. A parler sainement,
 il y a des precipices de quelque costé qu'on
 regarde, & l'vne & l'autre de ces deux
 extremitez est suivie de ces biens & de ses
 maux, & a ses fleurs & ses espines. Et
 comme le gouvernement Aristocratique &
 mixte, est vn frein aux Princes qui
 voudroient abuser de leur autorité, & les
 empesche de desborder: il est vray aussi,
 que quand ils ont l'intelligence bonne & la
 volonté droite, la condition de leurs
 suiets est meilleure qu'elle ne seroit
 autrement, & que les affaires de l'Etat
 prennent vn air plus heureux, & vn
 cours plus salutaire. Tout pourtant bien
 examiné, le meilleur est que chacun viue
 conformement aux loix & aux coutumes
 du pais où il se trouue, qu'il aime la
 forme de gouvernement qui y est establie:
 qu'il suiue la police qui y est en v
 sage, & s'ima-

gine que peut estre le pire de tous les
 maux, qu'on y puisse introduire, est le
 changement, qui n'entre guere iamais
 sans violence, & qui arrache presque
 tousiours ce qu'il veut oster de sa place.

LIVRE SECOND.

DISCOURS I.

Qu'un parfait Ministre doit estre propre pour le conseil & pour l'execution, & qu'il doit auoir vn pouuoir fort libre, particulièrement à la guerre.

L est certain qu'une seule
 qualité ne fait pas la perfection
 du ministere, & qu'elle a besoin
 pour le former d'un grand nombre
 d'habitudes extremement releues.
 Son origine est cette lumiere de l'ame,
 & cette production de l'entendement,
 qui s'appelle prudence. Mais comme
 la lumiere du Soleil est vne qualité
 generale, & qui ne produiroit rien
 toute seule: De mesme la prudence
 a besoin de plusieurs autres
 vertus pour executer ses ordres,
 & pour mettre en ceuvre ses
 deliberations. Et de rechef
 comme ces vertus ont besoin de
 la clarté & de son influence, pour
 cognoistre l'obiec-

l'obeit où elles doivent viser, & qu'elles doivent poursuivre. Aussi pareillement la prudence s'affine par l'exercice de ces vertus, & les troubles & les nuages que l'imperfection du discours humain laisse; s'achèvent d'oster & de s'esclaircir par l'expérience. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire que celui qui delibere, execute tousiours: que celui qui a la teste bien saine, ait encor les bras robustes, ni que celui qui a la prudence, ait toutes les vertus requises à l'action. Il suffit qu'elle les guide & les esclaire, en quelque suiet qu'elles se trouuent, & sur quelque matiere qu'elles s'occupent. Mais comme l'artisan iuge bien mieux de l'ouurage de son imagination quand il deuient l'ceuvre de ses mains, & de l'excellence de son idee, lors qu'il la void sur la toille ou sur le marbre. De mesme la prudence s'assure bien dauantage de la bonté de ses iugemens, par les effects qui en reüssissent, que par le simple discours qui les precede, & par la seule agitation de la raison qui va deuant. Et c'est à mon auis de cette prudence parfaite & que l'usage a acheuee, qu'il faut entendre Aristote. lors qu'il dit, *Qu'il n'y a point de veritable prudence, sans les autres vertus morales.*

Il est vrai que quand ces vertus se ren-

con-

contrent en sa compagnie: quand elles habitent ensemble: quand elles sortent d'un principe commun & d'une mesme racine; leur conduite en est plus seure & plus heureuse: la prudence est plus attentue sur leur besogne: elle les gouverne avec plus de docilité, & les illuminant sans cesse, les garentit plus aisement des embusches de la fortune, & des inconueniens inopinez que le temps apporte. C'est pourquoy à la guerre on doit tousiours commettre l'execution d'une entreprise à celui qui l'a proposee, pourueu qu'il en soit capable. Car en cela il est excité à bien faire & par la gloire du succez, & par la ialousie de son opinion, qui est vne passion violente & imperieuse: & qui s'esleuant pour defendre l'honneur de la plus noble & plus releuee faculté de l'ame, qui est le iugement; ne relasche guerres iamais de sa contention & de sa poursuite. Comme aussi il ne fait pas fort seur de mettre l'execution d'un dessein, entre les mains de ceux qui ont opiné au contraire: qui seront tousiours lents dans l'action: qui n'y apporteront que le moitié d'eux-mesmes: qui n'auront que des mouuemens languissans, & conformes aux passions qui les esbranlent, qui sont l'irresolution & la desffiance; & qui ont de quoy se

F 2

con-

174 LE MINISTRE D'ESTAT,
consoler dans le malheur de l'euement,
par la verité de la prediſtion qu'ils en ont
faite, & par la reputation de sagesse & de
preuoiance qu'ils se sont acquise.

Quoi que cela soit ainsi, & que ce soit
vne meilleure chose, que celui qui est ca-
pable de resoudre, soit capable d'executer;
C'est pourtant vne rencontre qui est fort
rare parmi les hommes. Et comme il y a
fort peu d'endroits sur la terre, qui produi-
sent tout ce qui regarde le plaisir des sens
& la necessité de la vie; de mesme il y a fort
peu d'ames, qui ayent toutes les vertus qui
sont propres au gouvernement, & il sem-
ble que la loi de l'humaine societé, aussi bié
que celle de la nature, veuille qu'il y ait de
la dependance parmi les esprits, comme il
y a du commerce & de la communication
entre les diuers pais & les differentes con-
trees du monde. Ainsi la froideur de Par-
menion temperoit la hardiesse d'Alexan-
dre: Ainsi la sagesse de Cyneas retenoit le
courage de Pyrrhus: Ainsi Scipion suiuoit
les ordres de Lelius, & Auguste auoit trou-
ué vn temperament de la prudence de Me-
cenas & de la vaillance d'Agrippa, auquel
rien n'estoit impossible.

C'est pourquoy vn Ministre qui a toutes
ces perfections, doit estre infiniment cher

au Prince: l'Etat le doit reuerer côme vne
personne extraordinaire, & les vertus qui
estans separees ne laissent pas d'auoir leur
prix, & d'estre dignes d'estime; meritent
bien quelque nouveau culte, & vne veneration
particuliere, lors qu'elles se ioignent
en vn seul suiet pour le bien general du
monde. Pour le moins il est certain qu'on
euite par là les maux qui suivent la trop
grande diuersité d'emploits. Ceux qui les
soustiennent conspirent raremēt à vn mes-
me dessein: la concorde se trouue fort peu
parmi eux, si ce n'est peut-estre au visage &
aux paroles, à cause que le cœur est laiche
ou interessé, & la jalousie y est d'autāt plus
ardente: qu'elle se propose la possession d'vn
si grand bien, comme est la faueur du Prin-
ce, & la puissance d'vn Etat. Ceux qui sont
seulement pour le conseil, & dont la vertu
ne paroist que dans le cabinet, tendēt tou-
siours à la paix quelque honteuse qu'elle
puisse estre. C'est alors que veritablement
ils regnent: que toute autre grandeur s'hu-
milie sous la leur, & qu'ils voient à leurs
pieds la gloire des armes, & les couronnes
des victorieux. Au contraire ils declinent
durant la guerre, & leur autorité declina
en cette turbulente saison. Ils sont offus-
quez par vne profession qui a plus de pom-

pe & de lumiere que la leur, & d'autant que ceux qui sont appelez pour y commander, sont d'ordinaire des personnes rares; elle leur donne bien fort de la ialousie, & ils apprehendent qu'ils ne gagnent l'ascendant sur l'esprit du maistre, & ne prennent trop de racine dans ses inclinations. C'est pourquoi ils taschent de les rendre inutiles, afin qu'ils soient moins considerables: ils les trauerfent dās leurs emplois, afin qu'ils y soient moins heureux: les grandes victoires leur font plus de peur, que les grandes pertes, & nos Generaux ont souuent veu dissiper les armees qu'ils cōmandoient, & ruiner des entreprises dont les commencemens estoient fort plausibles; pour n'auoir pas receu à temps, ou en la quantité qu'il estoit besoin, les prouisions necessaires pour cōtinuer la guerre. Ceux cy d'vn autre costé allongent le trouble, & font durer la confusion autant qu'ils peuvent, afin de subsister en credit & en estime. Ils aiment l'orage, d'autant qu'ils aident à conduire le vaisseau: ils desirent la maladie, à cause qu'ils sont emploiez pour appliquer les remedes: mais pourtant ils ne veulent pas que l'vn ni l'autre finisse, de peur de demeurer Pilotes oisifs & Medecins inutiles. Au reste ils se plaignent tousiours

iours des premiers: ils les accusent souuent de leurs propres fautes, & ont custume de se descharger sur eux de l'enuie des mauuais succez, & des disgraces qui arriuent.

Et quand cela ne seroit pas, & qu'il y aueroit entre eux vne tres parfaite intelligence, & vne concorde generale; l'obligation neantmoins que les vns ont de receuoir des autres les ordres d'agir, & cette reguliere dependance est toujours importune, & quelquefois pernicieuse. Pendant qu'on consulte le conseil du Prince, les occasions passent: les choses prennent vn autre visage, & il arriue tant d'accidēs inopinez aufquels il faudroit pouruoir sur le champ; qu'on est emporté par leur violence, auant qu'on ait la permission d'y remedier, & l'on laisse peir les affaires, pour n'oser pas les sauuer quand on peut. Ce malheur s'est particulièrement remarqué en quelques Estats de nos voisins. Les Venitiens ont fort peu profité des occasions de la guerre, & leurs Generaux ont souuent veu passer la bonne fortune deuant eux, sans qu'ils ayent osé l'arrestier, ni l'empescher de s'enfuir, à cause qu'ils n'en n'auoient pas l'ordre du Senat. On a aussi remarqué que les affaires des Pais-bas souffroiet beaucoup pour la mesme raison; sur la fin de la vie de Philippe II,

128 LE MINISTRE D'ESTAT,
& qu'elles altererent extrememēt, à cause
des grands retardemens qu'il estoit con-
traint d'y apporter, dans la ruine de sa san-
té, & en cette decadence d'âge. Le mal
estoit, qu'il vouloit prendre plus de co-
gnoissance de toutes choses, lors qui le pou-
uoit moins faire, & qu'il se picquoit d'auan-
tage de retenir les affaires, lors qu'elles lui
eschappoient. Ce Prince auoit changé de
conduite, & aux occasions passées il auoit
eu coustume de donner vne autorité pres-
que souueraine à ceux qu'il y commettoit.
Le Duc d'Alue l'eust tres absoluë, quand il
vint en Flandres pour faire la guerre à la
rebellion naissante de ce pais-là. D. I. d'Au-
stria l'eust fort ample, quand il fust esleu
chef de la ligue Chrestienne contre le
Turc. Apres la conqueste du Portugal, le
Cardinal Albert eust vn pouuoir sans limite
pour reformer ce Roiaume, & Philippe II.
lui en obtint la legation, afin qu'il agist
auec plus d'autorité, & qu'il fust en mesme
temps arbitre absolu des affaires tempo-
relles & des choses spirituelles.

De sorte que quand bien Monsieur le
Cardinal eust emporté en son second voia-
ge de delà les Monts, vne commission aussi
ample que quelques-vns l'ont figuree, &
que ce bruit qui n'a esté qu'vne fable, eust
esté

esté vne verité, cela n'eust pas esté nouueau
ni sans exemple: nos voisins nous ont mon-
stré le chemin, & encor cette nation, qui
entend l'art de gouverner mieux que nulle
autre du monde. Mais la moderation de ce
Seigneur a esté telle, qu'il n'a point cherché
de pouuoir extraordinaire en cette occa-
sion: qu'il n'y a rien fait ni entrepris que par
les ordres precis du Roy, & ceux qui ont
estudié sa vie, & esclairé sa conduite, scauēt
qu'il a tousiours mieux aimé se faire consi-
derer par des actions de la plus parfaite
defference qu'vn suiet puisse rendre à son
souuerain, que par des marques particulie-
res d'honneur, & d'affection qu'il en puisse
receuoir. Mais outre cela confessions, qu'il
est cet hōme extraordinaire, qui a en sou-
uerain degré toutes les qualitez pour gou-
uerner, qui ne se voient guere ailleurs que
separees: qui execute ce qu'il conseille: qui
paroist dans le calme & dans la tourmen-
te: qui a merité les honneurs de la paix &
les triomphes de la guerre, & de qui la ver-
tu n'est point bornée ni par la condition
des temps, ni par la diuersité des affaires.

DISCOURS II.

D'où procède la vertu de garder un secret, & combien elle est nécessaire à un Ministre.

Nous auons monstré aux discours précédens, combien il estoit à propos que le conseil du Prince fust réduit à peu de testes, & combien il estoit malaisé que le secret se gardast dans vne grande multitude. On peut aiouster ceci aux felicités du regne du Roy, qu'il n'y eust iamais conseil plus fidele que le sien, ni où le secret des affaires repofast plus seurement. Le nombre en est fort petit, mais il est de personnes esleues: rien n'est capable de deslier leur langue auant qu'il en soit besoin: ils ne sont ni foibles ni corruptibles: leur vertu est à toute espreuue. Cette condition est particulièrement remarquable en celui qui en est le chef, & la supreme intelligence. Il ne s'est guere veu d'homme qui eust de plus profondes pensees, ni de plus grandes eleuations d'ame que lui: & il ne s'est guere veu d'homme, qui les sceut mieux contenir, ni qui en fust dauantage le maistre. Et neantmoins les meilleures pensees du monde, & les plus heureuses productiōs d'esprit ont bien cela, qu'elles doiuent ressembler aux fruits, qui veulent estre cueillis en leur saison afin qu'ils soient salutaires: mais elles

ont

ont cette imperfection, qu'elles sont semblables au vin, lequel lors qu'il est nouveau ne tasche qu'à s'eschapper, & à se respandre. L'esprit humain est si amoureux de soi-mesme, & a vne si ardente soif de se faire cognoistre; que dès qu'il a conceu quelque chose, qu'il croit meriter de la Louange; il a de l'impatience de l'esclorre: il se haste de la mettre au iour: il ne peut attendre le iuste terme de l'accouchement, & il faut d'ordinaire qu'il perde par sa precipitation, le prix de ce qui eust esté excellent, s'il fust venu en son temps, & s'il se fust meuri à l'aise.

Outre ce defect qui nous est comme naturel, & qui est propre du temperament des François: il y a encor vne autre cause, pour laquelle la pluspart des hommes ne peuuent garder long-temps vn dessein sans lui donner air, ni se reseruer vne bonne pensee sans la produire. C'est le peu de force qu'ils ont pour resister aux bruits communs, & aux opinions qui courent. C'est tousiours esté l'humeur du peuple, d'estre le censeur des desseins des Princes, & de la conduite de leurs Ministres. C'est vne maladie dont on ne scauroit guerir: & il lui semble, qu'apres s'estre fait des superieurs, & remis ses biens & sa vie entre leurs mains; il lui

LE MINISTRE D'ESTAT,

il lui est pour le moins demeuré la liberté de iuger de leur suffisance, Estrange folie, que ceux qui font des iugemens si mauvais & si tortus en leurs propres affaires, dont l'estenduë est si courte, & l'intelligence si aisée; se constituent arbitres de celles de l'Estat, dont la principale circonstance est le secret, & qui doiuent estre aux yeux du peuple comme les Propheties, qui ne sont entendues que par l'euement.

Et neantmoins bien qu'on lui en desrobe autant qu'on peut la cognoissance, & qu'on lui en supprime les causes; il ne laisse pas de les rechercher, & afin qu'il ait tousiours de quoi se mettre en inquietude, & de quoi se tourmenter inutilement; il croit toutes celles que son sens lui represente, ou que la passion d'autrui lui figure. Vn habile homme donc, & qui a l'esprit fort & le courage releué, va tousiours à la fin, sans s'esmouoir pour ces foibleesses populaires; il demeure en paix, pendant que ceux qui n'ont qu'à se reposer & à se bië porter, sont en esmotiõ & en siebure, & imite les cieux, qui ne troublent point leurs cours, pour les tempestes de l'air, ni pour le bruit qui se fait en cette region orageuse. Au contraire les esprits foibles ne peuent soustenir la liberté des iugemens, ni l'indiscretion des lan-

LIVRE SECOND.

133

langues. Les coniectures des curieux, & les speculations des personnes oisives les ofensent: ils se hastent de rendre raison de leurs desseins, & par vne cognoissance precipitee qu'ils en donnent; ils les voient ou auortez, ou funestes.

Monsieur le Cardinal n'en a pas vsé de la sorte. Quand l'enuie s'est esleuee contre lui: quand les esprits se sont mutinez contre sa conduite: quand ses ennemis l'ont trauesé sourdemët, ou l'ont attaqué à force ouuerte & à enseignes desploices; tout cela ne l'a point troublé: son action n'en a esté ni lente ni confuse, & comme si les difficultez lui apportoient de plus hautes lumieres, ou de nouvelles forces; il n'a iamais paru si intelligent nisi courageux que dans les occasions qui sembloient desesperées. Pendant que les Anglois occupoient l'Isle de Rhé, & que le Languedoc estoit en tumulte: qu'une partie des Huguenots s'estoit declarée, & que l'autre regardoit le succes de l'entreprise estrager: que les Catholiques mescontans se reiuoisoient des maux de l'Estat, & que les autres craignoiët l'auenir, qu'ils voioient trouble & plein d'orage; iamais homme ne fust plus exposé aux plaintes, & à la mesdisance que lui. L'indiscretiõ estoit extreme: l'insolence monta iuf-

ra iusqu'aux menaces: & cette Pourpre qui est venerable aux yeux Catholiques, & la dignité de Prince de l'Eglise; eurent peine d'estre inuiolables en cette commune licence. Son ame pourtant ne changea pas d'afficte: son courage ne fust pointes brulé: il n'emploia pas des remedes violens & laches, comme on auoit fait autrefois pour arrester ce desordre: il n'v'la pas de preseruatifs odieux contre vn mal, qui s'enflame par l'opposition, & s'irrite par la resistance: il aima mieux le combatre avec la grâdeur de ses actions, que par la crainte des supplices, & il voulut que sa vertu confondit l'artifice des meschans & l'erreur des simples.

Mais combien de sinistres iugemens, & de discours aigres excita le siege de la Rochelle? combien de passions esmeut cette ville parmi les Protestans, & entre les Catholiques? combien de traueses furent suscitees contre ce dessein, dans le Roiaume & au dehors, par ceux qui s'estoient declarez nos ennemis, & par ceux qui vouloient paroistre nos amis? que n'eust-on dit de la despense du siege, si estant immense elle eust esté inutile? combië eust-on crié contre nous, si nous eussions laissé perir nos Alliez, & que nous n'eussions rangé les François qui estoient rebelles? Et neantmoins

tant

tant de diferentes nations, & tous ces mouuemens irreguliers, n'attedirent pas nostre poursuite, ni l'ardeur d'vne entreprise, qui a asseuré les fondemens de l'Estat, & le pied de la couronne. Et cette derniere affaire de l'Italie, combien de discours difamatoires, & de murmures outrageux n'alle produit contre la reputation de ce grand Ministre: Il sembloit qu'il y eust par tout des gens à gages pour descrier sa conduite: ses ennemis auoient trouué l'occasion qu'ils cerchoient, pour descharger leur chagrin avec pretexte, & vomir leur haine avec liberté: le peuple qui veut d'ordinaire mal à ceux qui le gouvernement, & se laisse tousiours mener aux bruits qui courent, principalement quand ils sont mauuais; ne se souuenoit plus des maux dōt il auoit esté deliuré, mais demandoit le bien qu'il ne pouuoit si tost recevoir, & peu de gens consideroient ce qui estoit fait, ni les progres des armes du Roy & ses conquestes, mais ce qui restoit à faire. Nos Alliez mesmes se prenoient à nous de leurs pertes, & comme s'ils ne pouuoient estre imprudens ou malheureux en nostre compagnie; il leur sembloit que nous deuions respondre de leurs fautes & de leurs disgraces. Et le pire accident de tous estoit la maladie du

Roy,

LE MINISTRE D'ESTAT,
 Roy, si extreme, qu'elle ne laissoit pas lieu
 à l'esperance des gens de bien, & en vne
 telle conioncture; que si ce Prince fust
 mort, il falloit que le monde en changeast
 de face, & qu'il prist vn autre cours, que ce-
 lui qu'il deuoit suivre. Dans cette confu-
 sion d'esprits & d'affaires; la constance de
 Monsieur le Cardinal ne se perdit: sa raison
 demeura debout: les prouisions du secours
 de Casal n'en furent point interrompues,
 & il fit voir que le sage est au dessus de tou-
 tes les passions, & la iuste douleur qu'il souf-
 roit pour l'amour d'vn si grand maistre, lui
 laissa assez de force & d'adresse, pour ne
 lâcher pas le timon, & pour nous mener
 au port en depit des vents contraires.

DISCOURS III.

*Qu'un Ministre ne peut auoir l'ame esgale, s'il n'a
 espreuue de l'vne & de l'autre fortune.*

L'Egalité dont nous venons de parler, &
 cette inuincible constance qui est ne-
 cessaire à l'homme d'Estat; n'est pas vne
 disposition d'ame que la nature ait infuse,
 ou que la Philosophie ait acheuee. Elle a
 besoin outre cela de l'exercice pour se for-
 mer: Et ce diuin temperament qui a ses ra-
 cines en nous mesmes, & qui a besoin de
 s'esleuer entre les discours de la raison &

les

les exemples de l'histoire; doit prendre sa
 iuste croissance, des espreuues où la fortu-
 ne nous met, & des diuers visages qu'elle
 nous montre. Il n'y a rien dans le monde
 qu'elle souffrent plus impatiemment, ni
 qu'elle regarde avec des yeux plus malins
 & plus enuieuz. En quelque suié qu'il se
 trouue, elle l'attaque: par tout elle lui dres-
 se des parties: elle le veut auoir avec la for-
 ce ou avec l'artifice, & il n'y a point de ca-
 resse ni d'affecterie qu'elle n'emploie pour
 le corrompre: ni de rudesse & de violence
 qu'elle n'exerce pour le renuerser. Aussi
 ceux qui peuuent se garentir de ses desseins,
 & qui ont assez de vertu pour resister à ses
 charmes & à ses outrages; n'ont pas vne
 petite qualité pour aspirer au ministere.
 C'est pourquoy Galba proteste dans Tacite,
 qu'il appelle Pison à la succession de
 l'Empire, à cause qu'il auoit esté malheu-
 reux & constant, & que celui-là que la for-
 tune n'auoit sceu vaincre; estoit digne de
 commander au peuple Romain, & de don-
 ner des loix au vainqueur des nations, & au
 triomphateur de toute la terre. C'est ne co-
 gnoistre que la moitié de la vie, que n'a-
 uoir iamais senti que la prosperité: c'est n'a-
 uoir pas nauigé fort loin, que d'auoir touf-
 iours eu le vent en poupe & la mer propi-
 ce: c'est

138 LE MINISTRE D'ESTAT,
ce: c'est n'auoir eu que pour vne partie des
vertus, qui composent l'homme d'Estat,
que d'auoir tousiours esté heureux. L'ad-
uersité a aussi les siennes, & il y en a qui lui
sont toutes propres, & ne se pouuent prati-
quer qu'en cette rude saison, ni se monstrer
que d'as le tumulte, & au milieu des orages.

La vie de Monsieur le Cardinal deuoit
estre trop haut esteuee, pour n'estre pas ex-
posée à cette diuersité d'accidens, & deuoit
estre trop illustre, pour manquer des ex-
emples de quelque vertu. Ses actions lui
ont merité des applaudissemens de toute
forte de mains, & des loüanges de toutes
les bouches: elles lui ont donné des iours
de triomphe: elles ont penetré aux plus re-
culees parties du monde, & par tout il y a
fort peu de noms si grands que lesien, apres
celui de son maistre. Mais il a eu aussi ses
reuers & ses contradictions. Il n'a pas esté
exempt de malheurs priuez ni de tour-
mentes publiques: La fortune & l'ennie
l'ont exercé diuersement. Nonobstant cela
son courage ne s'est point desmenti: sa con-
duite a tousiours esté esgale: La reuolution
qui s'est faite au tour de lui, ne l'a point chā-
gé, & quoi qui soit arriué, son ame ne s'est
ni enflée ni abatuë. Cette esgalité pourtant
ne se trouue pas communement, & com-
me

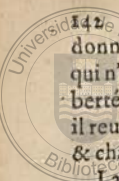
me entre les couleurs voiantes; il y en a
fort peu qui conseruent le mesme ceil & la
mesme apparence, à la lumiere du iour, &
à celle des flambeaux. les histoires aussi
nous fournissent peu d'exemples de per-
sonnes illustres; qui ayent esté semblables
en l'vne & en l'autre fortune. L'Espagne lo-
uë la constance du Duc d'Alue, & nous as-
seure qu'il ne fust iamais si grand, que dans
les afflictions. Mais elle confesse aussi que
la prosperité le faisoit desborder: qu'il es-
toit insolent lors qu'il estoit heureux, &
que les victoires qu'il gaignoit estoient o-
dieuses à ses maistres, bien qu'elles leur fus-
sent viles.

Au contraire considerons les trois Prin-
ces d'Espagne, qui ont sceu regner depuis
vn siecle & demi, & qui ont osé introduire
des desseins immortels, dans vne forme de
gouuernement où les souuerains meurent,
& qui change souuent de maistre. Consi-
derons dis-ie Ferdinand, Charles-le-Quint
& Philippe II, & nous trouuerons que tou-
te leur vie n'a esté qu'un meslange de bien
& de mal, & vne confusion de choses con-
traires. Nous y verrons les prosperitez sans
nombre: les disgraces sans mesures: le
playes couuertes de lauriers: les triomphes
parez de dueil, & au dessus de tout cela des
cou-

140 LE MINISTRE D'ESTAT,
couragez entiers & fermes, & vne vertu
immobile. Voiez Ferdinand glorieux de la
reduction du Roiaume de Grenade, & du
titre de Catholique: voiez le triomphant
de la conqueste de Naples, & de la fortune
de la France: voiez qu'un caprice lui donne
la Nauarre, & que le hazard lui fait trouver
vn monde incognu, & de nouvelles richesses.
Cela ne l'enfle ni ne l'amollit: il n'en
est ni plus lasche ni moins vigilant: il en forme
de plus grands desseins, & dresse le plan
d'une Monarchie, qui exercera long temps
ses nepueux, & troublera le repos des autres
nations, & la paix du monde. D'ailleurs
côtéplons l'enuers de la vie, & l'autre
face de la medaille. Nous verrons vn
Prince mal traité de la fortune, & vn diademe
brisé de ses coups. Nous verrons vn pere
qui enterre son fils vnique, & fait les funeraill
les de sa fille aisnee. Vn mary qui
perd sa femme, qui estoit sa gloire, & qui
auoit plus esté la cōpagnie de ses trauaux,
que de sa couche. Vn maistre qui est abandonné
de ses seruiteurs & de ses creatures: Vn
vieillard qui est chassé de sa maison, &
vn beau pere qui est despoüillé par son propre
gendre. Dans cette mer de disgraces &
d'afflictions, nous verrons aussi vne serenité
d'esprits admirables: nous y verrons vn
calme

calme qui ne se renuersé point, ou s'il y a eu
quelque sorte d'esmotio, qu'elle n'est point
passée en tempeste, & n'a esté ni violente
ni dangereuse. Il est vrai que son courage
a eu vne foiblesse que ie ne puis taire, & vne
tache trop visible pour estre dissimulee, qui
est de n'auoir peu souffrir la reputation du
grand Capitaine, ni la vertu d'un sien suiuet,
qui lui estoit tres-fidelle.

Quant à son nepueu Charles: il est certain
qu'il ne fust iamais si traitable que dans
la prosperité, ni si inflexible que dans le
malheur. Il ne se rendit iamais à la force:
nul Prince de son temps ne donna tant &
ne perdit si peu, & les Espagnols disēt, qu'il
ne violoit point sa parole, que pour exercer
la clemence, & pour pardonner à ses ennemis,
dont il auoit iuré la ruine. Durant la
tourmente qui s'esleua au port d'Alger
contre sa flotte, & lors que le ciel la ruinoit
à sa veuë: il ne sortit iamais autre parole de
sa bouche, que celle avec laquelle Iesus-
Christ nous a enseigné à prier, *Que ta vo-*
lonté soit faite. Il fust humilié, mais non
pas vaincu par cette disgrace, & en cette
espouuantable Chaos, où les elemens
estoiēt confondus & la nature pestee-
mee, son courage demetra ferme: son iugement
ne perdit point sa lumiere, & il
donna



LE MINISTRE D'ESTAT,
donna ordre à l'embarquemēt des troupes
qui n'estoient pas peries, avec la mesme li-
berté d'ame qu'il faisoit au parauant, quand
il reuenoit glorieux de la prise de Thunis,
& chargé des despoüilles de l'Afrique.

La vie de Philippe est vn tableau fort
méslé, & vne bisarre representation de for-
mes diuerses & d'auantures contraires.
D'vn costé se voient les Estats gagez ou
recueillis: les sources d'or & d'argens des-
couuertes: les victoires obtenuës contre les
Chrestiens & contre les Infideles, & cer in-
comparable auantage de gouverner paisi-
blement de l'Escorial vne partie des deux
mondes, & d'estre redoutable du milieu de
son cabinet d'vn bout de la terre à l'autre.
Mais destournons vn peu la veüë, & nous
trouuerons que cette prosperité a eu des
Eclipses frequens & longs, & que les om-
bres du tableau ont surmonté les couleurs
vives. Nous rencontrerons la mort de qua-
tre femmes qu'il auoit tendrement aimees:
les caprices de son premier fils qui lui firent
tant de peine, & le contraignirent de des-
poüiller ses sentimens de pere, pour faire la
charge de Roy & la fonction de Iuge: les
ialouities que lui donnerent la bonne for-
tune, & la grande vertu de D. Ian d'Autria:
la deffaitte de ses flottes par les tempestes &
par

par les ennemis: la rebellion des Pais-bas
qui a deserté l'Espagne & rendu les Indes
pauures. Et parmi tout cela, & au milieu de
cette vicissitude & de cette confusion d'ac-
cidents, ne s'egarer point & garder sa con-
stance: il faut auoüer, qu'il appartient à tel-
les gens par toute sorte de droits de gou-
uerner les peuples: d'estre superieurs en
terre, & arbitres souuerains du destin des
hommes.

Parmi tant de bons succez & de rudes
experiences, où la vertu de Philippe ne s'est
point perduë, j'ay choisi vn exemple fort
remarquable. Il est de ceux qui viennent
dans la prosperité, & se produisent entre
les faueurs de la fortune, & les tesmoigna-
ges d'amour qu'elle rend. Et partant il est
d'autant plus beau qu'il est fort rare, & qu'il
est plus difficile de n'estre pas vaincu par le
plaisir, que de resister à la force, & de s'em-
pescher de plier, que de s'empescher de
rompre. Et comme vne chaleur douce &
temperée, penetre nos corps plus aisement
que le froid, à cause qu'ils s'ouurent pour
receuoir; & se ferment pour repousser
l'autre. De mesme les attraits de la prospe-
rité sont plus actifs, & entrent plustost dans
l'ame qui leur va au dénant par le desir,
& par l'espoir de la iouissance; que les
poin-

144 LE MINISTRE D'ESTAT,
pointes du malheur, contre lequel elle se
fortifie, & defend toutes les auenuës par où
il pourroit estre abordee. Apres donc que
les Chrestiens eurent gagné la bataille de
Lepanthe, & que Dieu leur eust donné cet-
te memorable victoire, dont le prix fust
corrompu par leur mauuaise conduite;
Celui qui en porta la nouvelle à Philip-
pe estoit si fort hors de lui-mesme, & fai-
si d'vne si estrange esmotion; qu'à grand
peine la lui peut il raconter. Au contraire
Philippe demeura aussi froid, que si cela ne
l'eust point touché, & aussi peu esmeu, que
si cette nouvelle lui eust esté indifferente.
Il repartit seulement avec vn visage serieux
& vne contenance rassise, *Que Dom Ian*
auoit beaucoup hazardé. De quelque cause
que procedast cette froideur, ou bien d'vn
esprit abatu par vne longue apprehension
que la bataille ne se perdist: ou d'vne ame
preparée à toute sorte d'euuenemens: ou
bien encor d'vn discours qui ne lui permet-
toit pas de se resiouir de la gloire d'vne
action, dont peut-estre il n'estimoit pas les
principes assez raisonnables: De quelque
cause, dis- ie, que cela procedast, la monstre
en est tousiours belle, ou la substance fort
noble; & ie ne m'estonne plus, si celui qui
ne se transporta point pour vn succez qui
deliura

deliura l'Italie d'vne prochaine ruine, &
toute la Chrestienté d'vne grande craintes
receut du depuis avec vne apparente tran-
quillité, ou avec vne veritable constance,
la nouvelle de la destoute de cette flotte
qui lui auoit tant cousté, & qui deuoit
mettre l'Angleterre à la chaine, & s'il se
contenta de dire, *Qu'il ne l'auoit pas en-
uioie combattre contre les vents.*

La constance des Ministres a cet auan-
tage sur celle des Souuerains, que ceux- cy
sont tousiours plains en leur malheur, bien
qu'il soit arriué par leur faute, & que l'a-
mour ou le respect que le peuple leur por-
te, les descharge de l'enuie des pertes qu'ils
font par leur imprudence. Au contraire
il reiette sur les Ministres tous les maux de
l'Estat, bien qu'ils n'en soient pas coulpables:
il exige d'eux vne continuelle felicité,
bien qu'elle ne soit pas en leur pouuoir:
il veut qu'ils soient garens de tous les eue-
nemens, bien qu'ils ne le doiuent estre que
de leurs conseils: il les fait les instrumens
de toutes ses afflictions & de toutes ses
souffrances, bien que d'ordinaire ses pe-
chez en soient la cause. Bref il les traite de
la mesme sorte & avec la mesme iniustice,
qu'estoient traitez les premiers Chrestiens
par les Payens; qui se prenoient à eux de

LE MINISTRE D'ESTAT,
la cholere du ciel & des playes de l'empire,
& les faisoient les auteurs des inondations
des sterilitez & des pestes, dont il
estoit trayaillé.

Certes Monsieur le Cardinal a tousiours
agi de telle sorte, que quelque face qu'ayét
pris les affaires, & quelque trauerse que le
temps ait suscitee; il ne s'est jamais ni es-
tonné ni abatu: il n'a rien relasché de sa
poursuite: il a continuellement regardé la
dignité du maistre qu'il seruoit, & la repu-
tation de la couronne qu'il aidoit à souste-
nir: Quoi qu'il fust arriué, & quelque forte
qu'ait esté la tempeste: il s'est tousiours
proposé de perir le gouuernail à la main,
& de pouoir dire ce qu'escriuit François I.
à la Royne sa Mere apres la perte de la iour-
nee de Pauie, *Tout est perdu fors l'honneur.*
Mais ce courage qui a tant esclaté dans les
disgraces, ne s'est point amolli dans la pro-
sperité, & cette fierté qu'il auoit monstree
au malheur, lors qu'il a entrepris de l'agi-
ter: s'est changee en vne excellente mo-
deration, & en vne tres parfaite recognoi-
sance, de ce qui a procedé de la main de
Dieu, & de la fortune du Prince.

DISCOURS IV.

*Que la science de discerner le merite des hommes, &
de les employer est necessaire à vn Ministre.*

V Ne des plus nobles conditions qui
forment l'homme d'Estat, & la perfe-
ction du ministere; est la science de discer-
ner les autres hommes, & l'art de les em-
ployer. Certes comme nostre ame toute ce-
leste qu'elle est & toute spirituelle; a besoin
de l'assistance du corps pour faire ses ope-
rations: & comme Dieu se sert des causes
secondes, pour gouuerner avec elles le mô-
de, & pour renouueller la nature. De mes-
me vn Ministre, quelque excellent qu'il
puisse estre; a necessairement besoin de
quantité de personnes qui trauaillent avec
lui, & l'aident à porter la machine de l'Estat
& le faix des affaires. C'est le Pilote qui
doit faire agir tous les autres Officiers du
vaisseau: c'est la teste qui doit mettre en ex-
ercice les bras, & les autres parties du
corps. Et comme cet ancien Capitaine ne
trouua point de tiltre plus glorieux, ni d'ar-
gument plus magnifique pour se represen-
ter, que de respôdre à celui qui lui deman-
doit, s'il estoit Gendarme ou Arger ou Pi-
quier. *Qu'il estoit celui, qui commandoit à
tous ces gens-là.* Aussi vn principal Mimstre
doit auoir vn esprit superieur aux autres

148. LE MINISTRE D'ESTAT,
Officiers d'un Estat, & n'ignorer pas les de-
voirs des Generaux d'armee, de ceux qui
president à la Iustice, & de ceux qui ma-
nient les finances.

Cette conditiō est remarquable en Mon-
sieur le Cardinal, & il est vrai que si vn hōme
n'a qu'une bonne qualite; il la sçait choisir
au milieu de plusieurs defauts, & discerner
vn grain d'or parmi du gravier & des ordu-
res. La terre n'est pas plus diuerse en ses pro-
prietez, ni le ciel en ses influences, que les
hommes le sont en temperamens & en in-
clinations. Et c'est vne chose extraordinaire
de trouuer vne ame capable de toute sor-
te de bien, ou vn temperament propre à
toutes les fonctions de l'ame. Mettons icy
quelques-vnes de ces differences & de ces
prietez, pour l'esclaircissement de no-
stre sujet.

Ceux en qui l'imaginatiō domine, & qui
ont les esprits subtils & chauds, s'ont fort pro-
pres pour l'intrigue: Ils sont riches en expe-
diens, & ont vne presence d'esprit qui les ga-
rentit des surprises, qui ne les laisse pas cō-
fondre, & qui resiste à la premiere impres-
sion des accidens qu'on n'a pas preueus, & à
la nouveauté des occurrences. Ils parlent
d'ordinaire avec grace, & expriment avec
facilité: leur action a ie ne sçai quoi qui
plaist,

plaist, & vn certain agreement qui charme
les sens, & s'escoule iusqu'à la raison, & aux
affections de l'ame. Ils sont hardis à entre-
prendre, & à cause que les difficultez leur pa-
roissent moindres qu'elles ne sont, ou au des-
sous de leur force; ils s'y iettent avec ugle-
ment: ils s'y precipitent au lieu d'y aller:
& s'ils rencontrent vn fossé sur leur che-
min; il ne les arreste pas, ou ils tombent
dedans, ou ils le franchissent. Ils se plaisent
au bruit & aiment l'inquietude: ils paroif-
sent fort en temps trouble, & la confusion
des affaires est leur element, & la matiere
qui leur est propre. Ils font quelquefois de
grandes choses; & il n'est pas possible
qu'entreprenant beaucoup, tout leur suc-
cede mal: qu'ils ne rencontrent, s'ils man-
quent à choisir: que le hazard, ou l'esle-
ction ne leur serue, & qu'estant si peu sou-
uent sages, ils ne soient quelquefois heu-
reux. Ils sont pourtant de grand seruice, &
d'une utilité incroyable, quand ils viennent
sous la direction d'un homme sage, qui
tempere leur chaleur par son iugement, &
modere leur impetuositè par sa prudence.
Et comme la Philosophie remarque, que
la cholere sert d'aiguillon à la vertu, &
qu'elle la viuifie; il est plus vrai que quand
ces humeurs actiues se ioignent à vn bon

110 LE MINISTRE D'ESTAT,
sens, & à vne parfaite raison: rien ne leur
est difficile, ou ne leur est impossible. Mais
aussi quand ils sont maistres de leurs actions,
& arbitres des affaires; leur conduite est
fort redoutable: elle est plus dangereuse
qu'utile: ils ne peuuent faire de petites fautes
ayant tousiours de grands desseins à la
teste, & ils ne manquent gueres d'en faire,
n'ayant pas assez de circonspection ni de
preuoiance pour les euit.

Ceux qui sont d'un temperament froid,
& en qui la raison abonde, sont plus propres
à gouverner, & bien que leur action ne soit
pas si bruyante ni si tumultueuse, que celle
des autres; elle ne laisse pas d'estre plus viuë
& plus efficace. Le vulgaire qui n'a intelligence
que pour les obiets des sens, & ne
comprend que ce qu'il voit & que ce qu'il
touche, ne les admire pas tant que les premiers.
Ils sont pourtant d'un autre prix en
l'opinion des sages, & ont le mesme auantage
sur eux, que les Architectes sur les Maçons:
que les Pilotes sur les Matelots, & que
ceux qui font le dessein des tableaux, sur
ceux qui ne sçauent que mettre le coloris,
& qu'habiller les figures. Ils n'aident gueres
à la cheute des Estats par imprudëce, d'autant
que la premiere loi qu'ils suivent, est
de ne faire pas des fautes, comme la premiere

miere inclination que la nature donne, est
de fuir le mal, & ce qui nous est contraire.
Ils sont rarement des naufrages, à cause
qu'ils cognoissent la nature des mers & des
vents: qu'ils sçauent preuoir les tempestes,
& qu'ils relaschët à temps, & gagne le port
de bonne heure. Ils sont propres pour la
paix & pour la guerre: ils sont bons pour
acquérir & pour conseruer: leur vertu est
tousiours de mise, & il n'y a ni condition
de temps, ni exception d'affaires, quiles
empesche d'agir, & qui les rendent inutiles.

Il y en a d'autres en qui l'imagination
troueroit assez de chaleur pour agir, s'il y
auoit assez de secheresse, & si elle n'estoit
noyee dans le flegme, & dans vne abondance
d'humidité qui la rabat & l'esnoulfe:
& partant qui n'ont ni la viuacité des
premiers, ni la prudëce des seconds. Le parole
de cette haute & diuine vertu, qui reside
en l'entendement, & en la supreme region
de l'ame, qui est la guide & le flambeau des
autres vertus, & qui choisit les moiens des
choses qui sont faisables. Car au reste ils en
ont vne imparfaite & diminutiue, qui est
comme l'ombre, & vne legere expression
de la veritable, s'il en faut croire Aristote.
Leur principal estude est à cacher leur defauts:
à plastrer les bresches qu'ils ne sçauent
roient

LE MINISTRE D'ESTAT,
roient fermer: à se mettre du fard sur le visage, & à esblouir le mode par les apparences du bien, & par des vertus superficielles. Mais d'autant qu'il est malaisé de paroistre long-temps ce qu'on n'est pas, & qu'un boiteux à beau se contre-faire, il ne scauroit marcher fort loing s'as qu'on le remarque; Aussi l'art de ces gens-là est bien tost decouvert, & vn peu de conuersation defait ce personnage emprunté & cet homme de theatre. Quand ils sont dans les emplois, ils sont secrets iusques dans l'excez: ils gardent le silence nos pas par discretion, mais par crainte, & d'autant qu'ils ne scauent distinguer entre les choses qu'ils doiuent taire, & celles qu'il faudroit publier; ils les suppriment toutes, & trahissent ainsi quelquefois innocemment l'honneur de leur maistre, & la reputation des affaires. Ils apportent du dessein & de la finesse en tout ce qu'ils font, qui est cette petite & imparfaite prudence, dont l'ay dit qu'Aristote faisoit mention. Mais s'il eust esté de nostre temps, il eust encore sceu, que comme les Alchimistes ne pouuant rendre parfaits les metaux, qui ne le sont pas; alterent ceux qui le sont, & en font la fausse monnoie; De mesme il arriue que ces subtils ne pouuant conduire leurs petits artifices, & la disposition

tion qu'ils ont à la finesse, iusqu' à la veritable prudence; la changent en fourberie, & en font vn art, qui est la peste de l'humaine societé, & le poison du commerce.

Ils ont pourtant communement quelque chose de bon, & n'ont pas esté faits à l'auanture. Le ciel leur a ietté quelque regard fauorable, & ils sont capables de seruir, pourueu qu'ils soient employez selon leur force. S'ils ne sont bons pour deliberer & pour resoudre, ils le sont pour executer les ordres qu'on leur prescrit: ils ne manquent pas de grace pour agir, ni de complaisance pour s'infinuer dans l'esprit de ceux avec qui ils traitent: ils sont exacts à faire leur charge: ils ne fuient pas le trauail, & bien que la mollesse de leur complexion les en retire; leur deuoir pourtant dont ils ont d'ordinaire du soin, & la vanité dont ils sont tousiours malades; les y pouissent & les y maintiennent. Cela mesme est cause qu'ils ne sont pas fort meschans: qu'ils ne sont capables de grands vices, non plus que de grandes vertus, & si l'exemple ne les gaste, ou quelque violente occasion ne les emporte, qu'ils ne commettront iamais de ces noires actions, qui tachent bien fort l'honneur, & ruinent la conscience.

Il y a vn quatrieme genre d'hommes,

354 LE MINISTRE D'ESTAT,
qui ont l'ame plus lourde que tous ces autres, & au temperament desquels la nature a mis plus de terre. Ceux-cy sont capables d'une grande peine, & d'une longue patience: ils ne se rendent iamais à la fatigue: ils ne trouuillent que pour travailler: ils ne cognoissent pas de loisir honneste, & ce repos qui est la fin de la vie actiue, & que les Philosophes cherchent pour estre heureux; est leur tourment & leur misere. Ils sont inhabiles pour la negociation: Mais d'autant qu'au milieu de la masse qui les compose; il ne laisse pas d'y auoir quelque rayon de bon sens, & qu'encore que leur esprit ne face point de flamme, il neantmoins quelque sorte de clarté: ils ne sont pas à reietter: ils ne sont pas mal propres pour l'economie: ils peuuent seruir dans vne armee, à presser vn travail, à faire provisions de viures, & à semblables choses, où le corps a plus de part que l'esprit, mais qui ont besoin de l'un & l'autre.

DISCOVRS V.

D'un cinquieme temperament, qui comprend les perfections de tous les autres.

EN fin il y a vn cinquieme ordre de temperamens où peu de personnes entrent, & que le monde voit moins souuent que des miracles, Pour cela la nature ouure
tous

LIVRE SECOND. 355
tous ses tresors: fait profusion de ses graces: espuisse son art, & va iusqu'au fonds de sa puissance. Et comme les temperamens ordinaires se forment de la substance des elemens, & des vertus occultes du ciel, qui se meslent avec iustesse & avec symmetrie: il semble que ceux-cy se composent de ce que les autres ont de plus rare & de plus pur: que c'en soient des extraits & des elixirs, & que les corps qui en sont pourueus, ne soient pas des prisons pour l'ame, mais des palais fort commodes: ni des esclaves rebelles, mais des seruiteurs dociles, ou des suiets qui obeissent. En effet comme les cieus ont des qualitez generales, & qui s'accordent & entrent en societé avec toutes celles des elemens, & des corps qui s'en produisent; De mesme ces diuins temperamens dont nous parlons, sont propres pour toutes les facultez de l'ame, & pour toutes les operations de ses facultez. Il n'y a en eux rien de malin, n'y rien qui empesche: l'abondance de la memoire ne rend pas le iugement pauvre: l'action de l'esprit n'espargille pas les biens de la memoire, & ne resoult pas ses images: la memoire & le iugement n'ostent pas à l'esprit sa pointe, sa viuacité, ni sa presence: tout y opere avec facilité, & ce qui cause
ailleurs

156 LE MINISTRE D'ESTAT,
ailleurs de l'empeschement & du trouble,
produit icy vn concert miraculeux, & vne
intelligence parfaite. L'esprit, comme il a
esté dit, est tellement maistre du corps; que
celui-cy lui obeit sans resistance: il est sou-
ple à tous ses desirs: il endure de la peine
comme s'il estoit robuste, bien qu'il soit
quelquefois mal sain ou debile, & comme
s'il estoit soustenu par la force de l'autre, ou
souleué par son agilité, il tient à toute sorte
de fatigue, & n'est vaincu ni par la gran-
deur du travail, ni par la duree.

L'appetit sensif y est fort tranquille, il
ne s'y esleue presque point de mouvement
qui ne soit volontaire, ou en sa naissance,
ou en sa continuation: le desir de la gloire
est la seule passion qui s'y fait violemment
sentir, & qui s'y rend si imperieuse, si elle
n'est reprimée, qu'elle conlomme, ou don-
ne la loi à toutes les autres. Quand elle est
sans frein, elle ne se contente pas de regner
sur la partie basse de l'ame, elle veut domi-
ner en la haute: elle veut commander à la
raison: elle veut qu'il lui appartienne de
violier la iustice avec la louange: elle susci-
te des usurpateurs & des voleurs de Pro-
uinces & de Roiaumes, qu'elle fait appel-
ler conquerans: elle fait donner le tiltre de
grand à Alexandre, pour auoir iniuste-
ment

ment occupé vne partie du monde, & vou-
lu eualir l'autre: Elle fait que iusques aux
Chrestiens mesmes, les Empereurs s'hon-
noré en leurs qualitez du nom d'un hom-
me, qui a erigé l'Empire auquel il succe-
dent sur les ruines de sa patrie. Bref, elle
fait que l'un s'appelle le fleau de Dieu, pour
colorer ses inuasiōs, & l'autre le correcteur
des Princes & des nations de la terre. Mais
quand la raison est superieure à l'appetit de
la gloire: quand l'ame sans s'en transpor-
ter: quand elle ne la prend pas pour la fin
de la vertu, mais pour vne suite, & se pro-
pose vne seconde gloire qui est plus cer-
taine que celle que la fortune distribue, &
que l'opinion des hommes donne, il n'y a
point au monde vne passion si belle, ni plus
utile. Elle oste le goust de toutes les autres
qui sont ou basses, ou molles: elle acquiert
des imitateurs à la vertu, & par la recom-
pense ou presente ou prochaine qu'elle lui
offre, la rend plus fertile & plus efficace.

En fin le temperament dont nous par-
lons enuoie des marques de sa noblesse
iustqu'au dehors, & à l'exterieur de l'hom-
me: il y imprime certains caractères, qui
le font reuerer de ceux qui le voient: il
couure son visage de maiesté: il met dans
ses yeux vn feu qui est plus brillant, que ce-
lui

lui des yeux ordinaires, & lui apporte en vn mot quelque rayon de cette beauté, dont Iesus-Christ mesme n'a pas refusé la loüange, & qui fait par le moien des sens vne subite impression sur la volonté, & la gagne auparauant que le discours soit interuenus, & que la raison soit persuadée.

Je ne parlerai pas icy du temperament de Monsieur le Cardinal: ni d'vn bien qu'il ne s'est point fait, mais qu'il a receu de l'indulgence du ciel, & des soins de la nature. Il y a des veritez qui ne veulent pas tousiours estre publiees, & cette saison auroit bien de la peine à souffrir en sa faueur celles dont la cognoissance depend d'vne profonde & delicate speculatio; puis qu'elle est assez ingenieuse pour contester contre l'experience des sens, & changer le visage des choses que nous auons touchees & veües. Je supprime donc mō iugemēt en ce suier, pour m'accorder au temps & à l'inclination qui regne. Je dirai seulement en general, que comme il y a des maladies qu'il faut descouuir par la rencontre de plusieurs symptomes, & comme pour demonstrier l'or qui est dans la terre, il y a quantité de signes qui doivent paroistre au dessus, & en la superficie. De mesme il faut conclure ce haut & diuin temperament, dont
ic par-

ie parle, par vne multitude de grandes actions de diuers genre & de differente condition, qu'vn mesme suiet ait produites.

Qu'on face maintenant si l'on veut reflexion sur la vie de Monsieur le Cardinal: qu'on compare les gouuernemens passez avec le sien, qu'on voie ce que le Roy a operé depuis qu'il a eu cet instrumēt: qu'on considere la grandeur, la diuersité, & le nombre des choses qui ont esté faites: qu'on s'arreste sur la briefueté du temps qui enferme toutes ces merueilles, & qui estonne l'imagination de ceux qui les ont veües, & affoiblira à l'auenir la foi de l'histoire; & apres cela que chacun iuge de la matiere que s'ay proposé selon son sens, ou selon sa passion, & qu'il s'aeuegle volontairement, s'il a peur d'aperceuoir vne lumiere qui l'offen- ce, & vne verité qui le fache. Je ne lairrai pas de remarquer qu'encore que Monsieur le Cardinal en agissant dōne quelque chose à l'honneur: qu'il se touche de la gloire des belles actions, & ne soit pas exépt d'vn sentiment que toutes les ames genereuses souffrent; Cela pourtant n'a iamais alteré son deuoir: n'a iamais fait tort à sa consciēce, & aux conseils qu'il a proposez: il n'a pas seulement consideré la iustice, mais plusieurs fois il est allé iusqu'à la charité, qui est si peu
sou

160 LE MINISTRE D'ESTAT,
soutient appellé au conseil des Princes, &
qui fait avec la bien-seance les deux extre-
mités, entre lesquelles la raisõ d'Estat s'en-
ferme. Cela s'est veu particulièrement en
la conduite que le Roy a obseruee à l'en-
droit de l'Empereur & des Espagnols, au-
parauant qu'il ait commencé la guerre d'I-
talie, & qu'il l'ait renouuellee. Mais de ce-
la j'en parlerai en vn autre endroit.

Le reuiens au premier suiuet de discours
precedent, & pour faire voir que Monsieur
le Cardinal a en souuerain degré l'esprit de
discernement, dont j'ay parlé cy dessus; ie
m'arresterai sur quelques elections qui ont
esté faites depuis qu'il est dās le ministere.

Quand il estoit questiõ de secourir Rhé,
& de retenir la Frâce dans le panchant d'vn
precipice, on auoit besoin d'vn homme qui
mesprisast la mort, & qui osast se jeter en
vn danger manifeste: qui eust assez d'affec-
tion pour vouloir perir pour son maistre,
& assez de prudence pour mesnager le
moindre rayon de salut qui paroistroit, &
la plus legere apparence de bien, qui se lais-
seroit voir en vne occasion deploree. Mais
qui pouuoit Monsieur le Cardinal propo-
ser, ou le Roy choisir, qui fust plus capable
de cet effect: & que Monsieur de Chombert
aussi l'euenement ne trompa point l'opi-

nion

nion qu'on auoit eüe de la vertu d'vn si
grand homme. La fin de cette entreprise
surpassa tout ce qu'on auoit desiré de bon-
heur: Nos amis furent deliurez, & la des-
route des ennemis combla la victoire, que
nous ne cerchions qu'en leur retraite. Ap-
res le premier passage de Suze, pouuoit-
on fier le Mõt ferrat à des mains plus seures
ni plus estimees que celles de Monsieur de
Thoiras? & derechef comme la fortune lui
auoit preparé cette occasion, & reserué de
defendre Casal, pour confirmer l'honneur
qu'il auoit acquis dans Rhé; il semble aussi
que par vne certaine fatalité Monsieur de
Chombert ait esté destiné pour l'aller de-
liurer vne seconde fois, & pour acheuer la
gloire de ce siege par le salut de cette pla-
ce. Et en ces derniers mouuemens de l'Ita-
lie; le Roy n'a il point paru admirable au
choix des hommes qu'il y a emploiez? &
bien que la politique ne souffre point plus-
ieurs chefs de pareille autorité dans vne
armee; il a seu neantmoins si bié cognoi-
stre la proportion de leurs humeurs, & le
temperament necessaire pour y conseruer
la concorde: il les a ioints & changez si à
propos; que peut-estre son seruice s'est a-
uancé par cette pluralité, & ses armes en
ont esté plus heureuses.

Et

Et quand il fallut ouvrir le passage à nos troupes pour le secours de Casal, & forcer la resistace des armées qui s'y opposoient à qui pouuoit-on plus raisonnablement commettre ce dessein, qu'à ceux qui l'ont exécuté: [*Monsieur de Memorancy*] que ne deuoit-on attendre de ce Seigneur, qui estant venu au monde esclairé de la vertu de ses maieurs, & couronné de leur gloire; a tant trauaillé pour accroistre cet immortel heritage: qui n'est pas si absolu dans les armées qu'il commande, par son autorité, que par l'inclination des gens de guerre: que l'amour fait plus suiure dans les occasions perilleuses, que le deuoir: qui monstre aux autres le chemin de bien faire, & dont l'exemple inspireroit les plus fortes passions aux ames les plus timides. Veillane & Carignan seront à iamais illustres par les effets de sa valeur, & par celle de cet autre Marechal [*Monsieur de Fiaz*] qui l'a accompagné de son courage & de sa prudence, & qui ne s'est pas fait moins remarquer à la guerre qu'à la paix, ni à la campagne que dans le Cabinet. Sur tout c'est vne chose digne de consideration, & vne marque particuliere de la bonté du iugement du Roy, & de la sagesse de son conseil; d'auoir toujours laissé Monsieur le Marechal de la

Force

Force en Italie, & d'en auoir fait comme la base de nos armées en ce pais-là & le Directeur de la guerre. L'âge qui ruine les qualitez actiues de tant d'autres; n'a pas offensé les siennes: la vieillesse qui refroidit le sang; n'a pas diminué sa vaillance: C'est vne habitude qui n'a pas en lui son origine dans la chaleur du corps, mais dans les lumieres de la raison, & il est autant hardi quand il le faut, qu'il est toujours sage. Son experience longue & inueterée, & le bon sens dont il abonde naturellement, ne lui permettoient pas de faire des fautes: il cognoissoit trop les Espagnols pour tomber dans leurs pieges, & se laisser surprendre à leurs ruses, & avec les compagnons que le Roy lui a donnez, il n'y auoit rien à craindre, & on deuoit tout esperer de sa conduite.

Il ne faut pas oublier que Monsieur le Cardinal ne considere pas seulement le merite en l'election de ceux qu'il propose, mais qu'il veut que la naissance y soit encore s'il est possible: que les choses se facent avec de l'esclat, & que la reputation des affaires s'augmente par la dignité de ceux qui les traitent. Il est fort esloigné de l'humour d'un certain Roy, qui de son Medecin faisoit son principal Ministre, & de celle d'un



164 LE MINISTRE D'ESTAT,
d'un autre qui faisoit entrer son Chirurgie
dans son conseil d'Etat, & laissoit ma-
nier les sceaux aux mesmes mains, qui ve-
noient de quitter le rasoir & la lancette.
C'est pourquoi la Noblesse est plus em-
ploïée dans les negotiations, qu'elle n'es-
toit auparavant. Ceux qui conduisent les
armees, ou qui aident à faire la guerre; s'ont
appellez à conduire des traitez de paix &
les suspensions d'armes, & il est vrai qu'ils
reüssissent d'ordinaire mieus d'as les affai-
res, que beaucoup de gens de robe, à cause
qu'ils ont communement l'action plus har-
die & le s'es moins s'ophistique que les autres.

DISCOVRS VI.

*Qu'un Ministre ne doit point former sa conduite
sur l'exemple des estrangers, & qu'il doit trai-
ter differamment avec eux.*

LN'y a rien de si vniuersel dans le mon-
de, que la diuersité, & il semble que Dieu
ait affecté de montrer par là sa puissance,
& de rendre la nature belle. Le nombre
des Anges, dit on, surpasse celui des autres
creatures. Mais si l'escole en eust voulu
croire S. Thomas; la diuersité des especes
qui est parmi eux; eust esgalé le nombre
des particuliers, & il n'y eust pas eu dans
ces hautes & diuines hierarchies deux na-
tures qui fussent semblables. Toutesfois
dau-

d'autant qu'elle a estimé que la dignité des
especes viuant, s'augmentoît par la mul-
titude des indiuidus qui les composent, &
que la Philosophie a renuoié le Phœnix
aux fables des Poëtes qui l'ont chanté, à
cause qu'il estoit vniue; la plus grande
partie de l'eschole s'est departie en cet en-
droit du sentiment de ce Docteur, dont elle
adore si souuent les opinions. Passons ou-
tre, la variété des corps qui sortent des ele-
mens seroit incroyable; si la nature ne les
auoit soumis à nos sens, & si l'art ne nous
faisoit voir vne infinité de mots qui se font
d'un peu de lettres: vne infinité de figures,
qui se forment d'un petit nombre de cou-
leurs, & vne infinité de couleurs qui se tirēt
d'un petit nombre de drogues. Ce n'est pas
tout, la diuersité que la nature n'a peu met-
tre aux essences; elle l'a mise aux formes
qui les accompagnent: ce qu'elle n'a peu
faire au principal, elle l'a fait aux incidens
& aux accessoires, & la conformité qui est
aux visages des hommes pour les distin-
guer des bestes, est alteree par plusieurs
marques de dissemblance, pour les distin-
guer entre eux mesmes. Cette seconde
diuersité procedé du premier meslange
des elemens, qui entrent en la compo-
sition des corps: de la vertu du ciel & des
astres

LE MINISTRE D'ESTAT, aultres qui y presidēt, & de la qualité du climat & du lieu, qui ont grand part au temperament, & à la constitution de toutes les choses qui naissent.

Que si les temperamens des corps d'une même espece, sont si diuers pour les causes que ie viens de dire; cōbien plus doit estre grande la difference qui se trouue aux mœurs des hommes, où interuenient les inclinations du corps: les mouuemens de la raison: les exemples de dehors, & les suggestions estrangeres. Mais sur tout les inclinations du corps preualent, & la force du temperament: la raison est peu souuent escoutee: on ne vit presque que par passion, & comme si tout l'homme n'estoit que masse: la plupart n'agissent que selon cette partie, & aiment mieux lui ceder pour estre en repos s'ils peuuent, qu'auoir la guerre en lui resistant, & tendant plustost à la paix par la seruitude, que par la victoire. De sorte qu'un Ministre se doit bien prendre garde de n'agir pas par imitation: de ne former pas sa conduite sur l'exemple des estrangers: de ne suiure point des idees estoignees, & ne se laisser pas piper à ce qui se pratique au gouuernement d'un autre Estat, qu'il verra puissant & heureux. Que si les Medecins d'Italie & d'Allemagne traitent

rent differemmens les malades de ces deux pais: là: si la Morale n'a point de milieu precis & indiuisible pour la vertu qu'elle enseigne: si l'Eglise est moins indulgente pour les ieunes & pour les abstinences, enuers les peuples du Leuant, qu'enuers ceux du Septentrion, & si tout cela procede de l'inegalité des complexions, qui procede en partie de la difference des Climats & des lieux; pourquoy les mesmes considerations ne seront elles receuës dans la conduite des Estats, où non seulement les temperamens des hommes sont dissemblables, & les mœurs contraires: mais les fondemens sont differens & la police diuerse, & où la contention qu'on apporte pour les maintenir est d'autant plus ardent qu'elle s'esmeut sous le pretexte du bien general, & s'appuie de la multitude de ceux qui y sont interessez, & de la force publique.

Venons aux exemples. La seuerité que les Espagnols affectent, & qui est conforme à leur temperament; est necessaire à l'Espagne, & ces esprits melancholiques & glorieux s'excitent bien plus que les autres, par la honte des supplices, & par l'espoir de la recompense. Leur Inquisition qui paroist si affreuse, & qui est si formidable à toutes les autres nations; est vne des principales

LE MINISTRE D'ESTAT,
 cipales causes de la paix qu'ils ont chez
 eux, & de cette haute tranquillité où ils res-
 posent. L'erreur ne s'y monstre pas à des-
 couuert: il n'y a point de contagion pour
 les esprits, & s'il y a quelque reste de Mahu-
 metisme apres tant de milliers de Moris-
 ques chassez; il ne passe point les coeurs, ou
 ne sort pas des tenebres. Ils ne s'en seuuent
 pas seulement contre l'infidelité, & pour
 la seureté des consciences; beaucoup de
 crimes purement ciuils, qui ne peuuent es-
 tre punis selô les formes ordinaires, y sont
 renuoiéz, & on y expose quelquefois des
 innocens, dont ils faut faire exemple pour
 l'interest de l'Estat, ou pour sauuer l'hon-
 neur du Prince. La disgrace d'Antonio Pe-
 rez en est vn tesmoignage celebre. C'est
 homme qui n'auoit point de plus grand
 crime, que d'auoir esté aimé de son mai-
 stre, & d'en auoir eu la confiance, apres a-
 uoir esté diuersement agité l'espace de
 plusieurs annees; fust en fin abandonné à
 l'Inquisition, & si le peuple de Saragoce ne
 eust retiré par force; il eust espreuë com-
 bien il fait dangereux de garder le secret
 d'vn grand, & d'estre l'instrument d'vne
 action qu'il ne veut point estre sceuë. [Il
 auoit fait tuer le Secretaire de D. Ian d'Au-
 stria par l'ordre de Philippe II.]

Mais

Mais quand ils ont voulu entreprendre de
 mettre ailleurs ceste seure Inquisition: c'est
 alors que les esprits se sont mutinez: qu'on
 a veu esleuer des tempestes, & qu'on
 a couru au remedes violens pour l'empes-
 cher. L'heresie entra en Flâdres sous Char-
 les-le-Quint, & la religion commença à
 s'y alterer par le commerce de l'Angleter-
 re & de l'Allemagne. Grantuelle qui y cō-
 mandoit, eust recours à l'Inquisition, pour
 estouffer vn mal qui sembloit foible dau-
 tant qu'il estoit nouveau, & ne faisoit que
 se monstre & que poindre. Mais il gasta
 tout auec ce remede, & soit qu'il fust pou-
 sé d'vn bon zele, comme il est vrai-sem-
 blable, ou du desir d'attraper les biens des
 preuenus, comme on l'en a accusé; il fit
 mourir tant de personnes, & en irrita tant
 d'autres; que l'Empereur fut contraint d'a-
 mortir cette poursuite. Les semences pour-
 tant de la maladie ne mourerent pas, bien
 qu'elles fussent mortifiees: l'ulcere fust cou-
 uert, mais non pas fermé, & vne partie de
 ces peuples passa du depuis de l'heresie à la
 reuolte, qu'il a changee avec le temps en
 vne domination legitime. Les Espagnols
 creurent aussi que l'Inquisition à leur mo-
 de assureroit la conqueste de Naples:
 qu'elle seroit la bride de ce cheual in-
 domp-

dompté: qu'elle tiendrait sous le ioug ce peuple changeant & mobile, & abatroit les plus hautes testes de ce Roiaume, qui aimoient naturellement la broüillerie. Mais ils se tromperent, & si tost que D. Pedro de Toledo le voulut effaier; Naples se rebella: le peuple prit les armes comme pour la cõmune liberté, & si l'Empereur n'eust fait cesser ce dessein, & si le Pape d'alors eust voulu consentir aux propositions du Cardinal Caraffe, ils couroient fortune de perdre cet Estat, & ce qu'ils auoient en Italie.

D'abord que Philippe II. fust de retour de Flandres en Espagne; il enuoia au supplice quantité d'heretiques: il ne pardonna ni à sexe ni à qualité; il fit brusler l'effigie de Constantin Pontius dernier confesseur de son pere: il fit arrester Bartholomé de Miranda Archeuesque de Toledo. Cette procedure estonna tout le monde; & si ce Prince n'auoit point espargné la memoire de celui qui auoit tenu entre ses bras l'Empereur mourant, & receu ses derniers soupirs: s'il n'auoit pas consideré le premier Prelat des Espagnes, & qui auoit esté escouté avec admiration dans les Sessions de Trente, & s'il protestoit tous les iours, qu'il apporteroit lui-mesme le bois pour brusler les propres enfans s'il en auoit d'heretiques; quelle grace

le grace deuoient attendre les autres coupables: il n'y a point de doute que cette seuerité n'ait preserué ce pais-là de l'heresie, & fait impression sur des peuples dont la nature est circonspecte, & qui cherchent de la seureté en tout ce qu'ils entrentrennent.

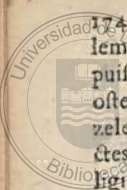
Mais quant à l'exemple de ce Prince & par ses aus on a voulu tenter la mesme procedure en France; On n'a pas rencontré le mesme succes: & soit que le remede fust hors de saison, ou que nostre humeur soit incapable de se rendre à la force; il semble qu'on ait par là ouuert la porte à l'erreur. Plusieurs à qui la nouveauté estoit odieuse, se sont perdus par la curiosité de scauoir quelle estoit cette doctrine, pour laquelle on courroit avec ardeur à la mort; & on la souffroit avec ioye. Cette vaine image de constance esblouissoit les esprits foibles, & ceux qui ne scauoient pas que la Iustice de la cause, & nõ pas la rigueur des tourmens, fait les Martyrs; s'imaginoient qu'on ne pouuoit perir volontairement, que pour celle de Iesus Christ. La seuerité donc n'est bonne que pour les humeurs speculatiues & fieres, comme sont celles des Espagnols, qui considerent tousiours l'auenir, & la consequence des choses: à qui la douceur paroist lascheté: qui negligent ceux qui les



LE MINISTRE D'ESTAT, flattent, & se font craindre, si l'on tesmoigne qu'on les craint. Elle agit encor puissamment sur les peuples timides & lasches, comme sont ceux du Levant, où la chaleur de l'air dissipe celle des corps, & desseche excessiuemēt les esprits, qui sont les instrumens de la hardiesse & du courage. Aussi les Monarchies ont cōmencé en ce pais-là: les peuples s'y sont aisement rāgez sous la domination d'un seul; & Ottoman n'a point eu de peine à rendre esclaves ceux qu'il subiuogoit, ni à bannir la liberté de ses Estats, comme le plus grand de tous les crimes.

Au contraire la douceur est propre pour la conduite des Allemans, & des autres peuples du Septentrion. Ils sont ennemis de toute sorte de contrainte: il n'y a point de chaîne qui ne leur pese, bien qu'elle soit nécessaire & iuste, & l'abondance de la chaleur & du sang leur inspire ces esprits indomptez, qui les font resister à toute sorte de domination, si elle n'est entre leurs mains. C'est pourquoy ils ont voulu presque tous se gouverner par Republiques, ou au moins n'auoir pas des Rois qui ne fussent esclerifs, & subalternez à leur autorité: & c'est pourquoy aussi il a esté fort aisé de les faire reuolter cōtre l'Eglise, à cause qu'elle estoit leur mere, & de leur faire haïr le Pa-

pe, d'autant qu'il estoit leur Superieur. De forte que ie ne pense point que la mort de vingt & sept Seigneurs, à qui on trancha la teste apres la bataille de Prague, & ce sanglant spectacle qu'on fit voir à l'Allemagne; leur ait apporté tant de terreur, qu'il aura excité de haine contre la maison d'Autriche & la domination Espagnolle, & ie ne croi pas que la façon de nourrir, & ie ne croi pas que la façon de nourrir la guerre que le Valtain a introduite en ce pais-là: la rigueur des contributions qu'on y leue: l'oppression des villes qu'on prend ou qui obeissent; ayent tant assuré les victoires de l'Empereur, qu'elles ont disposé ces peuples au souleuement, & si les prosperitez du Roy de Suede continuent, qu'elles n'y causent vne estrange reuolution, & n'emportent ces violentes conquestes, qui n'ont ni pied ni raciné. Au bout du conte, ie ne voi pas que l'Empereur ait tiré autre auantage de ces grands mouuemens, qui durēt depuis tant d'annees, que d'auoir eschapé la ruine qui le menaçoit: qu'il soit deuenu plus riche, pour auoir apauri vne infinité de personnes: ni qu'il ait fait autre chose que de s'imposer vne necessité, de tenir tousiours sur pied ces armées monstrueuses qui le font craindre, ou de voir decliner sa grandeur, ou d'acheuer de se rendre maistre de l'Al-



LE MINISTRE D'ESTAT,
 le magne, & de reduire en vne totale im-
 puissance les peuples, à qui il ne scauroit
 offer la volonté de se rebeller. Quant au
 zele qu'il a tesmoigné pour les choses sain-
 ctes, & pour ce qui est de l'exercice de la re-
 ligion qu'il restablit par tout; c'est vne œu-
 re veritablement dōt l'apparence est fort
 plausible, & fort chrestienne. Mais d'autant
 que tout cela n'est qu'au dehors, & que les
 ames cedent à la force, & n'obeissent pas à
 la verité; il est à craindre que cette reforma-
 tion ne tombe, si la fortune de l'Empereur
 change, & que l'heresie ne se desborde plus
 dangereusement qu'elle ne faisoit, si elle
 recouure iamais de l'impunité & sa pre-
 miere licence.

Pour confirmer davantage ce que ie
 viens de dire, ie me ferurai du tesmoigna-
 ge des Espagnols, qui confessent que le Duc
 d'Alue eust tort d'employer la douceur
 pour gagner les Portugais, qu'il falloir re-
 duire par la force, & que c'estoit les empi-
 rer, que de les flatter en les subjuguant. Au
 contraire que sa seuerité perdit les Flamens
 & que les fleuves de sang qu'il fit respan-
 dre, exciterent davantage la rebellion, &
 donnerent couleur & hardiesse à la desob-
 eissance pour se monstrier, qui auoit esté
 iusques alors honteuse & irresoluë. La dou-
 ceur

ceur donc en general est propre pour la
 conduite des peuples du Septentrion & la se-
 uerité pour celles des Espagnols, & de ceux
 du Leuant, pour les raisons que i'ay dites.
 Ceux qui sont sous vn Climat moderé, cō-
 me les François, & dont la clemence du
 ciel & la situation du pais, tempere les con-
 plexions: ont aussi besoin d'vne conduite
 moderee, & d'vn certain temperament de
 iustice, qui oste au vice l'impunité, & ne
 desespere pas tousiours les coupables.

Selon ce que ie viens de dire, il est aisé à
 iuger qu'il ne fait pas tousiours seur d'agir
 par imitation: que l'exemple de ce qui se
 pratique en vne nation, est vn mauuais
 principe pour le gouvernement d'vne au-
 tre: que les propositions vniuerselles sont
 dangereuses dans la Politique, & que vou-
 loir establir des regles generales pour estre
 obseruees de tous les peuples, & à toutes les
 occurrences; c'est vouloir aiuster la robe
 des fables à tous les Estats de la Lune: c'est
 vouloir donner vne mesme forme à deux
 natures contraires: c'est vouloir rager sous
 vne esgale mesure deux quantitez diffé-
 rentes. Et afin qu'vn Ministre comprenne
 mieux cette verité qui est fort importante,
 qu'il sçache que hors quelques propositions
 generalissimes, qui sont dans la pratique

LE MINISTRE D'ESTAT,
des affaires, comme les derniers principes
de la Méaphysique dans les sciences; il n'y
en a point qui ne soit contestée & contredite:
qui n'ait des raisons & des exemples
qui la fauorisent; & qui lui sont contraires,
comme i'ay monstré ailleurs; & partant
qui doiuent ou tousiours estre suiues, ou
tousiours estre reiettes. Voions-le par ex-
perience, & raisonnons en passant sur l'v-
sage de la feuerité, & de la douceur, puis
que nous sommes sur cette matiere.

Ceux qui veulent qu'un Prince se doie
plustost faire craindre qu'aimer, & que la ri-
gueur appuie bien mieux vn sceptre que la
facilité des mœurs, & l'indulgence d'une
conduite; peuvent dire, qu'encor qu'il fust
vrai que l'authorité souueraine se conser-
uast esgalemēt entre la crainte & l'amour
du peuple; que neantmoins les moiens qui
sont plus certains, que ceux qui engendrent
la seconde: que leur operation est plus in-
faillible, & que les biens-faits n'agissent
pas si seurement sur l'esprit des hommes,
que les peines. Qu'il est tousiours au pou-
uoir de ceux qui ont la force à la main, de
se faire craindre: mais qu'il n'est pas touf-
jours en la puissance de ceux qui sont bōs,
de se faire aimer. Qu'on aime volontaire-
ment

ment & par electiō, mais qu'on craint pres-
que tousiours necessairement, en deuit de
la raison, & contre la resistance de nostre
discours. Que de tout temps la corruption
du genre humain a esté telle; que pour sub-
sister il a tousiours plus eu besoin de la iu-
stice, que de la bonté de ses superieurs: que
l'Estat d'innocence est fort rare dans le mô-
de; mais que celui de penitence est cōmun
& en vn continuel usage, & que ceux qui
gouernent ont tousiours esté plus oc-
cupez à guerir les maladies, qu'à maintenir
la santé & l'embonpoint des Estats. Qu'en
vn mot la nature du peuple est de craindre
beaucoup, & d'aimer peu, mais pourtant
qu'il n'aine gueres les regnes sous lesquels
il vit: qu'il n'est iamais content de sa con-
dition presente: qu'il n'est touché que de la
memoire des choses passees & de l'esperāce
de l'auenir, & que d'ordinaire il n'y a que les
Princes morts qui soiēt ses delices. Et quād
bien il prédicit quelquefois de l'amour pour
ses maistres, & que son inclination suiuroit
en cela son deuoir; il n'y a point de passion
qui s'altère si facilement dans son esprit, que
celle-cy: & soit ou que les mœurs du Prin-
ce changent & degenerent, ou qu'on les
deguise & falsifie aux yeux de ses suiues; il
n'est rien de si aisé que de les faire passer
de



178 LE MINISTRE D'ESTAT,
de l'amour au mespris, & du mespris à la
haine & à la reuolte. La vie de Henri III.
est vn exemple illustre de cette verité, &
les inconueniens où il tomba depuis qu'il
fust paruenü à la couronne; nous font voir
quel fondement il faut faire sur la volonté
du peuple, & sur les inclinations de cette
beste, qui s'esmeut comme on la pousse, &
qui apres auoir adoré le Duc d'Anjou, per-
secuta le Roy de France, & osa lui faire la
guerre.

D'autre costé on peut dire, qu'il n'y a
point d'Empire plus seur ni de puissance
mieux establie, que celle qui se fonde sur
l'amour, & comme il est certain que les
choses se conseruent par les mesmes cau-
ses, & avec les mesmes moiens qui les font
naistre; il n'y a point aussi, de doute que
l'authorité souueraine ne soit plus ferme,
lors qu'elle s'appuie sur la volonté du peu-
ple, d'où elle a pris son origine. En second
lieu rien de violent n'est durable, sa propre
force le consume, ou quelque autre qui lui
résiste, & qui est plus grande. Or il est vrai
que toute sorte de chaîne, fors celle de l'a-
mour, pèse à l'esprit humain, & que toute
sorte de ioug, s'il n'est volôtaire, l'accable.
En fin vouloir seulement regner par la se-
uerité, c'est renoncer à la paix de l'esprit:

c'est

c'est se charger de la passion qu'on veut
donner à autrui: c'est s'exposer à vne ne-
cessité eternelle de se deffier de tous, &
d'auoir pour ennemis ceux de qui on ne
veut se laisser aimer de peur qu'on n'en soit
assez craint: c'est tōber aux mesmes maux,
qui trauailent les maris ialoux: & pour
vouloir trop contraindre ses suiets d'estre
fidelles, leur donner la volonté de se rebel-
ler, & d'abandonner l'obeissance qu'on ne
veut fier à leur vertu, & à leur inclination.

On peut respondre aux premiers, que la
seuerité toute nuë conserue fort mal la
puissance d'vn Souuerain, & qu'emploier
la violence contre tous les maux de l'Estat;
c'est n'auoir que du poison & du feu contre
toutes les maladies du corps, & toute sorte
d'vleeres. Que si l'on a quelquefois veu de
grands hommes auoir affecté vne humeur
austere & dure, & semblé se maintenir par
là en autorité; cet effet pourtant est pro-
uenü d'vne autre cause: Et d'autant que cet-
te conduite terrible n'a point esté seule, &
qu'elle s'est trouuee en la compagnie de
plusieurs grandes vertus, qui l'ont tempe-
ree; elle n'a point fait le mal, qu'elle a cou-
stume de faire. Cela se remarque aux vies
de Torquatus, de Marius, de Sylla, de Cor-
bulon, & de plusieurs autres des Anciens: &

des

LE MINISTRE D'ESTAT,
des Modernes en celles du Duc d'Alue, du
Marquis de sainte Croix, qui laissa de si
cruelles marques de son humeur aux Ter-
ceres, du Comte de Fuentes; & du Val-
sbain d'aujourd'hui, qui a esté si absolu dás
les armées qu'il a commandees, & où le
nom de l'Empereur n'estoit que l'image
du pouuoir souuerain qu'il y a exercé. Si
ces grands personages dis-je n'eussent
sceu que faire dresser des gibets, & enuoier
des hommes à la mort; ils n'eussent pas
esté suiuis de leurs soldats aux occasions de
la gloire, & ils nous seroient incognus, si ce
n'est peuteestre comme exemples du mal-
heur, où la seuerité precipite.

On peut aussi respondre aux seconds,
que d'indulgence est vn moien aussi peu
seur, qu'il est facile, pour faire regner, ou
pour se faire obeir. Que si les premiers hō-
mes des siecles passez & des modernes,
semblent auoir negligé les voyes seueres &
les exemples de rigueur, pour subsister dás
l'esprit de leurs suiuis ou de leurs soldats;
c'est qu'en effet ils auoient des qualitez
extraordinaires, & ie ne sçai quoi d'admi-
rable en leur personne, qui passoit iusqu'au
visage & à la mine, & inspiroit le respect a-
uec l'amour dans l'ame de ceux qui les
approchoient. Tels ont esté Alexandre,
Scipion,

Scipion, Cesar, Germanicus. Tels Gaston
de Foix, D. Ian d'Austria, Ferrant Gonfal-
ue, & les deux derniers Ducs de Guyse;
dont la seule presence enchantoit le mon-
de: emporoit les volonteis malgré la rai-
son, & contraignoit ceux qui leur estoient
ennemis, de changer de passion, ou de la
suspendre en les voiant.

De ce discours ie tire deux instructions,
qui pourront estre appliquees aux autres
matieres de la Politique. La premiere, que
pour l'usage de la douceur & de la seuerité,
on ne sçauroit establir vne regle generale.
Qu'en ceci, comme en toutes les autres
actions de prudence; il se faut resoudre dás
l'occasion: se conseiller avec la nature des
affaires: avec la condition du temps: avec
la qualité des personnes, & laisser la dispo-
sition de l'euuenement à la fortune, & aux
autres causes qui sont hors de nous. La se-
conde, qu'encore que la differēce que i'ay
apportee des inclinations de diuers peu-
ples, requiere le plus souuent vne applica-
tion fort diuersé des moiens qu'on emplo-
ie pour les gouverner; si est-ce que comme
en l'oeconomie du corps humain, & en la
dispensatiō des humeurs qui le composent;
il y en a d'ordinaire vne qui domine, & qui
sert de loi à la Medecine, & à la directiō de
la

184. LE MINISTRE D'ESTAT,
la santé; cela n'empesche pas neantmoins
qu'il ne faille quelquefois abaisser cette
maistresse humeur, & cette qualité domi-
nante: esleuer les autres; alterer cet ordre,
& changer de train en certaines occurren-
ces, & selon la nature des maladies qui sur-
uiennent, ou qui menacent. Il en est de
mesme de l'humeur des peuples, & de la
complexion des Estats. Il y a vne certaine
conduite qui leur est comme naturelle;
mais elle ne doit pas estre inuiolable: il ne
faut pas qu'un Ministre en soit esclau: il
peut la quitter, pourueu qu'il ne l'aban-
donne pas & qu'il la reprenne, & on est
quelquefois contraint de se destourner du
grand chemin, pour euiter vn mauuais pas
ou vne embusche. Il y a des peuples qu'il
faut contenir avec la rigueur, & dont l'o-
beissance n'est pas bien seure, que sous vn
empire feure. Mais cela ne doit pas estre
eternel: il est bon quelquefois de les ga-
gner, & non pas tousiours de les dompter:
de les plier, & non pas tousiours de les rom-
pre, & il suruient des occasions qui veulent
nécessairement qu'on les flatte, & qu'on les
cresse, de peur qu'ils ne s'effarouchent:
qu'ils ne prennent le frein aux dents, &
n'emportent celui qui les doit mener.

DISCOVRS VII.

*Qu'un Ministre doit traiter differemment avec les
estrangers selon qu'ils sont puissans & libres.*

Vn Ministre ne doit pas seulement con-
former sa conduite à l'inclination des
peuples qu'il gouerne, ou avec qui il traite;
mais il la doit encor ajuster à leur puis-
sance & à leur foiblesse. Il doit imiter le sa-
ge Medecin, qui considere autant les forces
du malade, que la vertu du remede, & cer-
che la proportion de ce qui agit, avec ce
qui souffre. Des Estats il y en a dont toute
la grandeur est en eux mesmes: qui subsi-
stent sur leur propre poids: qui se peuvent
passer de tous les autres: qui ont fort peu à
craindre de dehors, & ne peuvent presque
tomber de leur pesanteur, ni perir que par
la corruption du dedans, & par le vice des
parties nobles. Telle estoit l'ancienne Re-
publique de Rome, apres que tant de na-
tions lui furent soumises, & qu'il ne resta
point au monde de quoi remplir l'ambiti-
on de ses Citoyens, ni de quoi le faire as-
sez grand sans la ruine de sa patrie. Tel est
encor auourd'hui l'Empire des Ottomans
dont le corps est si diffus & la puissance si
vaste; Qu'il semble qu'il n'y ait que les mè-
bres qui doiuent faire peur à la teste, ni que
ses propres parties qui puissent dissoudre
la

134 LE MINISTRE D'ESTAT,
la masse. Il y en a d'autres dont l'estendue
veritablement n'est pas petite, ni les forces
peu considerables; mais qui ne laissent pas
pourat d'auoir besoin d'appuis estrangers
pour se soustenir: de se fortifier d'alliances:
de former des ligues: de se seruir de di-
uersions, bref de reparer avec l'industrie ce
qui leur manque de force, soit pour resis-
ter, soit pour entreprendre. Il y a des Prin-
ces qui ne subsistent que par la bienseance
de leur pais, & sous le benefice de sa situa-
tion. Deux grandes puissances entre les-
quelles il est enfermé, & à qui il sert de
barriere, sont en perpetuelle ialousie, que
l'vn ou l'autre ne s'en accommode, & il n'y
a rien qu'elles ne fassent, pour empescher
qu'il ne change de maistre, & ne passe sous
vne domination qui leur est suspecte. Ceste
passion d'Estat a esté l'origine des grandes
guerres qu'on a veués en Piedmont depuis
cent ans, & de tant de sang Espagnol &
François qui a esté respandu en ceste Pro-
uince. Il y en a qui se sont mis en vne depen-
dance volontaire d'vne plus grande puis-
sance, ou à cause de quelque bien-fait re-
ceueu, ou pour se deliurer de la despense de
l'inquietude & du soubçon, qu'apporte le
voisinage d'vn plus grand lort qu'il n'est pas
ami, ce qui n'est guere iamais qu'à son au-
tage.

LIVRE SECOND. 135
tage. Aussi est il en quelque façon le mai-
stre de ces petits Estats qu'il protege: sans
citadelle & sans garnison il les occupe, & il
en reçoit quand il en a besoin, de notables
subuentions d'argent & d'hommes.

Il y en a d'autres qui sont en vne depen-
dance forcee, & sont deuenus captifs sans
y penser: qui ont donné eux-mesmes la
matiere de leur chaine, & fourni l'estoffe
dont le ioug qui les opprime a esté fait. L'a-
uarice a precipité les Genoïs en ce mal-
heur: ceste vilaine passion a forgé leur ser-
nitude: leur bien qu'ils ont mis entre les
mains des Espagnols les a trahis, & par vn
ordre renuersé les creanciers se sont rangez
à la merci de leurs debiteurs. Ils ne peuuent
plus s'en dedire: ils leur ont baillé des ga-
ges, & qu'ils ne scauroient recouurer, &
qu'ils ne veulent laisser perdre: vne seule
pensée libre ne peut entrer dás leur esprit:
ils n'oseroient accepter l'assistance de ceux
qui les voudroient tirer de captiuité, & es-
tans esclaves de leur argent, il faut qu'ils
le soient necessairement des hommes qui
le leur gardent. D'autre costé c'est vne plai-
sante façon de s'asseurer d'vn Estat, que
celle que les Espagnols ont prattee à
l'endroit des Genoïs. Il n'en fust iamais à si
bon marché: Toutes les autres leur cou-
stent

font quelque chose. Si le grand Duc est obligé à la defense de l'Estat de Milan; ils lui ont rendu les forteresses de la Toscane, & donné Sienne. Si le Prince de Parme leur doit fournir des hommes & de l'argẽt pour le mesme suiet: il en a receu la citadelle de Plaisance. Mais icy ils n'ont fait que tendre les mains, pour prendre l'argẽt qu'on leur a porté volontairement: ils en iouissent & en sont les maistres; en laissant aux autres le vain nom de creanciers, & si par fois ils leur donnent quelque chose par forme de profit; cela mesme reuiet à eux, & ressemble l'eau de certaines fontaines, qui s'eslançant par vn mouuement contraint hors de son reseruoir, y retourne par vn mouuement naturel, & par vne cheute necessaire. Que cela soit dit en passant.

En fin il y a des Estats qui ne se contentent qu'à cause qu'ils sont foibles, & d'autant qu'ils sont si peu de chose, qu'ils ne meritent pas qu'un conquerant viole la iustice pour l'amour d'eux, ni rendre son ambition odieuse. Telle est la Republique de Raguse, qui est si petite, qu'elle n'a peu iusqu'icy irriter l'appetit du Turc, & si pauvre, que presque tout son reuenu s'en va à repaistrer les grands de la Porte, & à seruir de curee aux Sangiacs qui lui sont voisins. Vn Mini-

stre

stre donc scaura que chacune de ces sortes d'Estat, requiert vne conduite differente: que l'un ne doit pas seruir d'exemple à l'autre pour estre gouuerné, & quand on a affaire à eux, qu'il faut aussi traiter differemment selon qu'ils sont puissans & libes. Pédant que la Republique de Venise estoit broüillee avec Paul V. & que la Chrestienté se diuisoit pour cette querelle; la Republique de Genes tomba en vn inconuenient presque pareil. Celle cy pourtant plus sous les volontez du Pape: s'estant ietee dans vne honteuse seruitude, elle n'auoit garde de ne faire pas vne action, qu'elle pouuoit appeller vne obeissance legitime, & l'Espagne sans laquelle elle estoit foible, n'estoit que trop portée à l'y disposer, pour en faire vn preiugé contre Venise. Au contraire l'autre demeura inflexible en ses pretentions, à cause qu'elle auoit la puissance de les maintenir, & poussa l'affaire iusques au bout, pour ne laisser affoiblir la liberté qu'elle n'auoit receüe que de Dieu, & avec laquelle elle estoit née. Les desseins donc du Pape qui reüssirent pour Genes; furent vains pour Venise, & l'inegalité de ces deux Estats ne peut pas souffrir vn mesme remede, quoi qu'ils fussent trauaillees d'un mesme mal, & d'un accident semblable.

D 15-



LE MINISTRE D'ESTAT,
DISCOURS VIII.

Qu'un Ministre ne doit pas suivre inuiolablement ce qui s'est tousiours pratiqué dans l'Estat.

L ne fait pas seulement peur de former la conduite sur celle des estrangers, ou de traiter esgalement avec deux puissances inegales. Mais vn Ministre est bien esloigné de ce qu'il doit estre, si dans l'Estat mesme où il agit; il s'attache seruilement à ce qui a esté fait auant lui: s'il n'ose se destourner du chemin battu: s'il n'a pour mire que l'exemple de ceux qu'il ont précédé: s'il veut tousiours marcher sur leurs pas, & n'adorer que leurs vestiges. Il ne fust iamais de comparaison plus naturelle ni de rapport plus iuste, que celui du corps humain & du Politique. L'economie de l'un peut seruir de modelle à l'autre. Ils sont tous deux suiets aux mesmes accidens & aux mesmes symptomes. Tous deux ont d'ordinaire la naissance foible, le progres superbe & rapide, la subsistence tremblante, & la cheute precipitée. Et partant chacun de ces âges exige vn regime different, & vne conduite toute diuerse. Ces considerations mesmes ont lieu en l'Estat Ecclesiastique, & au gouvernement des ames, & bien que les fondemens soient eternels, & qu'il soit edifié sur vne pierre immuable: bien

bien que cette Nef ne puisse perir ni faire naufrage: bié que la doctrine en soit infailible; cela n'empesche pas qu'en esgard aux mœurs des particuliers, il n'y arriue souuét de l'alteration: qu'il ne faille s'accommoder au temps: changer de voiles selon la nature des vents qui regnent: relascher de la seuerité de la discipline, & donner beaucoup a l'inclination des peuples. Les miracles ont fondé l'Eglise, & le S. Esprit ne l'abandonne pas de sa protection; mais il veut aussi que la prudence des Prelats interuenne pour la gouverner. Il n'en bannit pas la raison, pourueu qu'elle demeure suiuette à la foi, & les veritez qui nous ont esté proposees toutes nuës, & avec la seule autorité des signes; ne nous soit declarées dans les Conciles, qu'apres de grandes enquestes, & des consultations prealables.

Et partant la prudence requiert qu'en la conduite des ames on ne regarde pas tant ce qui est le meilleur en soi, que ce qui leur est le plus conforme: qu'on ne leur impose pas vne suiuetion violente, & que pour trop appesantir le ioug, on ne leur donne point la volonté de le secouer. Autrefois les ames de l'Eglise estoient extremement redoutées, & les plus grands Princes trembloient au bruit des foudres de Rome.

La prudence des Pasteurs qui n'en vsoient que legitimelement, & l'opinion qu'on auoit de leur saincteté, faisoient que ceux qui en estoient menacez se tenoient desia pour coupables, & qu'on auoit mesme peur des excommunications iniustes. Mais comme il n'y a rien de si bon dont l'homme n'abuse, ni rien de si sainct que la malice ou que fragilité ne corrompent; Il est arriué qu'aux derniers siecles on a veu alterer les mœurs des Pasteurs, & de grands abus en l'usage de leur iustice. Il n'y a point eu faüte de Bonifaces huitiesmes, & de iules seconds, qui ont passé les limites de l'esprit qui enferment leur puissance, & au lieu d'ouuir le Roiaume des Cieux dont Iesus-Christ leur a laissé les clefs; ont rasché d'oster les Estats de la terre aux veritables maistres, & aux legitimes possesseurs. Outre cela l'usage trop frequent des excommunications, & l'applications qu'on en a faite en des suites de neant: Les schismes des Papes qui ont trauaillé l'Eglise, & fait que plusieurs ont pris en main les armes, qui ne deuoient estre gouvernees que par vn seul. Tout cela est cause qu'elles sont maintenant moins respectees qu'il ne faudroit, & n'impriment pas assez de terreur sur les ames chrestiennes. En effet il n'y a rien qui conferue tant

la reuerence qui est deueë aux choses saintes, que la rareté, ni qui les aultisse dauantage, que de les rendre populaires. Celles principalement qui sont d'un ordre superieur au corps, & dont les effets ne sont pas sensibles, & regardent vne autre vie que celle-cy: ont besoin de ces precautions, afin qu'elles soient salutaires.

De sorte que c'est l'entendre mal, que de tirer consequence du temps passé, où la discipline Ecclesiastique estoit en vigueur, & les consciences dociles: où il n'y auoit que chaleur & que flame parmi les fidelles: où l'obéissance estoit generale, & les superieurs n'auoient pas tant besoin d'aiguillon pour exciter à l'amour de la vertu, & à la poursuite du bien, que de bride pour retenir, & pour empescher qu'on n'allast au delà à force de zele. C'est mal fait dis sie de tirer consequence de ce temps-là, à celui d'à present, où non seulement les heretiques alterent les veritez receuës, mais les athées attaquent les principes de la foi & les fondemens de la religion. En la dispensation des peines Ecclesiastiques, les Prelats & de le Souuerain chef de l'Eglise ne doiuent iamais s'esloigner de la fin, pour laquelle Dieu leur a laissé la puissance de les imposer. Au lieu d'edifier, ils ne doiuent pas



LE MINISTRE D'ESTAT, pas destruire, ni ruiner tout vn corps, pour retrancher vn membre gasté, & vne partie malade. En fin il n'y a rien que les Superieurs soit spirituels, soit temporels doiuent euier avec tant de soin, ni où ils doiuent estre plus difficiles, qu'à mettre leur autorité en compromis, & à faire des loix qui ne soient pas obseruees. C'est pecher contre la forme de ce qu'ils sont, & il vaut bien mieux souffrir des maux, & tolerer des abus dans vn Estat, que de montrer son impuissance en pouuant les corriger, ou de tesmoigner sa foiblesse en contestant trop pour surmonter leur resistance.

Certes depuis que Monsieur le Cardinal est dans l'administration, on ne peut pas dire ni que l'exemple des estrangers nous ait esgarez, ni que nous nous soions perdus en suivant nos predecesseurs, & pour n'auoir osé estre plus hardis qu'eux & plus sages. Ce grand Ministre a si bien cogu la nature du mal qui nous trauiilloit & n'ostre portee, & les remedes ont esté dispensez avec tant de proportion & de iustesse, que ni le defaut ne les a pas empeschez d'operer, ni l'excez n'a point aigri la maladie. La douceur dont le Roy vîa à l'endroit des Rochelois, lors qu'ils n'estoient plus en estat de resister à la force: la grace qui

qui fust accordée à des criminels, qui estoient en la puissance de leur partie, & la clemence qu'il exerça, lors qu'il pouuoit exercer la severité sans blafme, & faire des exemples de Justice qui n'eussent point eu ni de suite dangereuse, ni de reuanche funeste. D'autre costé le traitement fait à Prius, & ce lugubre spectacle qui semble auoir esté procuré par quelque cause superieure, pour suppleer à ce qu'il y auoit peut-estre de trop humain au naturel du Roy, & dans l'inclination de ses Ministres. La façon d'entendre aux propositions d'accommodement pour ne desesperer pas les coupables, & de presser la guerre & haster la victoire, pour leur oster le moien d'attendre quelque chose du temps, qui est l'esperance des malheureux. L'industrie que Monsieur le Cardinal a iouste à la force. L'art avec lequel il a mis la def-uniõ, & coulé la defiance parmi les rebelles: il a diuisé leurs interests, & les a rendus foibles, d'autant qu'ils n'ont pas esté conioints. Les efforts de son eloquence, & cette diuine faculté qui a fait que dès qu'on l'a ouï, toutes les passions qui nourrissoient la reuolte se sont calmes: les plus ardens mouuements de la defiance qu'on auoit de nous, se sont arrestez: les plus opiniastrés n'ont



LE MINISTRE D'ESTAT,
 pense defendre de confetir à ce qu'on vou-
 loit, & les plus courageux n'ont osé chercher
 leur salut dans les armes, mais seulement
 dans l'obeissance & dans la suiuetion. En
 outre l'obseruations scrupuleuses des cho-
 ses qu'on promettoit, & cette legale &
 nouvelle procedure, avec laquelle on ne
 faisoit pas seulement cesser leurs craintes,
 mais on surmontoit leurs esperances; Tout
 cela dilie a reconcilié tous les esprits: a
 rendu la victoire parfaite & seure, en ga-
 gnant les volontez des vaincus: a coupé
 les dernieres racines de la rebellion, & a
 acheué l'oeuvre qui auoit esté tant de fois
 commencee, & tant de fois ruinee par vne
 mauuaise fortune, ou par vne mauuaise
 conduite.

Si le Roy eust voulu croire les vieux
 Ministres, & ces sages qui auoient gouver-
 né sous d'autres regnes; il n'eust iamais at-
 taqué les Huguenots; il n'eust pas heurté
 vn parti que son pere auoit craint, ni tou-
 ché à cette machine qu'on pensoit ne se
 pouuoir remuer qu'en esbranlant les co-
 lonnes de l'Estat, & les fondemens de la
 Monarchie. Ils falloit disoient-ils souffrir
 l'insolence, pour euitier la felonnie, & viser
 de lenitifs, quād les remedes acres estoient
 mortels. Ils ne concludoient iamais à la
 guerre.

guerre, que lors qu'on la leur faisoit. La fin
 de nos armes n'estoit pas la victoire, mais
 la paix. Ils ne s'embarquoient pas pour
 nauiger, mais pour rentrer au port d'où
 nous estios sortis: ils ne pouuoient souffrir
 l'agitation, & fust ce dans vn Esquif, ou dans
 vn vaisseau eschoué; ils vouloient gagner
 la terre. Cependant le feu de la reuolte ne
 s'esteignoit pas: les sources de la desobeis-
 sance demeueroient pleines, & si l'on les
 empeschoit pour quelque temps de cou-
 ler: elles s'enfluoient & deuenoient grosses,
 pour se desbonder plus fortement en vn
 autre. En vn mot, le Roy auoit tousiours
 des compagnons dans son Roiaume, &
 tout au plus la suiuetion de la moitié des
 François consistoit, à lui laisser le nom de
 Souuerain en partageant sa puissance.

Si l'on n'eust changé les maximes qu'on
 suiuoit durant sa minorité à l'endroit de
 nos Alliez, ni osé dauantage, que quand
 l'Espagnol despoüilloit le Duc de Sauoye:
 si nos secours eussent esté aussi languissans
 & aussi timides qu'ils estoient en ce tēps-là,
 & si nous eussions autant craint trois Puissā-
 ces coniurees, qu'on faisoit alors vne seule,
 que fust deuenu Monsieur de Mantoué, &
 nostre reputatiō. La liberté du saint Siege
 seroit affoiblie, & l'Italie à la chaîne: on
 eust

196 LE MINISTRE D'ESTAT,
eust bien tost esté sur le fossé de la France,
ni ayant plus de dehors à prendre : person-
ne ne se fust plus fié à nous, & nous ne se-
rions pas aujourdhui les Protecteurs des
foibles, nous serions les Deserteurs des as-
sigez. En fin si Monsieur le Cardinal n'eust
eu deuant les yeux, que l'exemple de nos
peres, & leur sagesse; le dessein de la nau-
gation ne seroit encor qu'en idee, & nous
n'aurions pas veu le progres d'une chose,
dont les commencemens aiderent tant à
la prise de la Rochelle, & sans laquelle les
plus grands Estats ne furent iamais qu'à
moitié puissans, ni qu'à demi riches.

DISCOURS IX.

*Que les conseils des estrangers doiuent estre sus-
pects à vn Ministre.*

Q'vn Ministre ait pour suspects les con-
seils qui viendront de dehors, quelque
apparence de bié qu'ils portent, & de quel-
que pretexte de bienueillance qu'ils se
couurent. Qu'il tienne pour certain que la
pluspart des Princes n'ont ni haine ni ami-
tié que par bien-sceance, & qu'ils ne pren-
nent point de passion, que celle que l'inte-
rest leur donne. Et partant qu'il n'y a point
d'amitié qui leur soit si chere, que la moi-
dre de leurs affaires, & qu'il n'y a point de
Parent qu'ils n'abandonnent s'il leur en re-
uient

LIVRE SECOND. 197
uient de l'vilité, & n'exposent a vn dernier
malheur, si cela les accommode. Ces bel-
les passions de ressentiment de biens-faits
& de recognoissance, ne sont que pour les
particuliers, & pour le vulgaire : Elles ne
naissent gueres entre les Princes : c'est vn
traffie & non pas vn commerce d'amitié, ce
qui se pratique parmi eux : les loix de la
marchandise entrent bié mieux dans leurs
traitez, que celle de la Philosophie : l'inte-
rest est le seul lien qui les serre, & dautant
que la raison d'Estat n'apprend pas à bien
faire genereusement; ce n'est pas merueil,
le s'ils ne sçauent d'ordinaire ni bien de-
uoir, ni bien recognoistre. En vn mot, il n'y
a guere de conseil que les estrangers don-
nent, dont la source ne soit gasteé, & qui ne
soit corrompu ou par l'ambition des plus
puissans, ou par la ialousie des egaux, ou
par la crainte des petits. Les grands ne cer-
chent qu'à faire leurs affaires aux despens
des petits, & ils ne s'interessent d'ordinaire
dans leurs querelles, que pour les empieter
en les assissant, & garder les gages dont ils
se seront saisis, sous couleur de les defen-
dre. Les egaux seront bien aises de s'oster
de concurrence: de gagner le dessus, & de
n'auoir point de contrepoids dans les for-
ces d'autruy, ni d'obstacle à la grandeur où
ils

198 LE MINISTRE D'ESTAT,
ils aspirent. Les petits ont tousiours peur
des grands quand ils sont ambitieux, & ne
les regardent que comme des monstres, de
qui ils s'attendent deuoir estre deuorez. Ils
ne scauroient auoir de la bonne volonté
pour ceux de qui ils ont de la defiance, &
ils ne leur dressent des autels, ni ne leur
offient des sacrifices, que comme fai-
soient les Anciens à la peste & à la sieure,
pour estre preseruez du mal qu'ils en crai-
gnent.

Au commencement de nos discordes
ciuiles pour le fait de la religion, & lors que
la nouvelle Secte separoit de l'obeissance
du Roy, ceux qu'elle auoit soustraits de
celle de l'Eglise; Philippe II. fit auertir Ca-
therine de Medecis par Manrique son Am-
bassadeur, qu'elle se gardast bien de flatter
le mal, ni de venir en aucune composition
avec lui: que les remedes lenitifs estoient
mortels, & qu'ils falloit poursuiure avec le
fer & avec le feu, la rebellion & l'heresie.
Il ne doute point que le conseil de Philip-
pe n'eust pour fin l'honneur de Dieu, qui
estoit offensé par cette nouvelle doctrine,
& ne s'excita par l'interest qui lui estoit
commun avec tous les autres Princes, de
ne souffrir pas la desobeissance mesmes
dans les Estats d'autruy. Mais en l'election
des

LIVRE SECOND. 199
des moiens qu'il propoisoit pour s'opposer
au mal & pour le combatre; il est certain
qu'il ne consideroit pas tant l'effect qu'ils
produiroient en France, que le bien qu'en
receuroient les Pays-bas, où la contagion
estoit desja passée. Il nous vouloit faire a-
ualler la Medecine, pour purger les suiets:
Il pensoit estonner les coupables de son
pays, par l'exemple de la iustice, qui se fe-
roit au nostre, & oster le cœur à l'heresie
pours'y monstrer, quand elle se verroit si
mal traitée ailleurs, & estre par tout la hai-
ne des Princes, & l'horreur des peuples.

Remarquons icy par occasion, que ce
Prince, qu'on a appellé Salomon de son
siecle, a empesché autant qu'il a peu que
les Flamens ne prissent la religion pour
pretexre du souleuemēt qu'ils meditoient,
& de l'inquietude qu'ils auoient de remuer.
Il voioit que ceux qui auoient si souuent
querellé leurs propres Princes, lors qu'ils
estoiēt presens, & n'en auoient iamais peu
aimer que la race; auroient bien de la pei-
ne à se contenir en leur absence, & à souf-
frir la domination des Gouverneurs estrā-
gers. Mais il iugeoit aussi d'un autre costé
qu'il estoit aisé de ranger les peuples qui
se mutinent, lors qu'ils n'interessent point
Dieu en leur reuolte, & n'opposent pas le

200 LE MINISTRE D'ESTAT,
commandement de faire leur salut à celui
qu'ils ont d'obeir à leurs Superieurs. Pour
euiteur donc cela, il leur accorde toutes
leurs demandes, bien qu'elles fussent iniu-
stes: il oste les garnisons Espagnoles, dont
ils se disoient estre oppriméz: Il consent
que les Gouverneurs des places fortes sus-
sent du pais, & nommez par les Estats: il
renuoie à la franche conte le Cardinal
Grantuelle, dont la personne leur estoit
odieuse, & la conduite insupportable. Bref,
il renuerse pour l'amour d'eux les fonctions
de la souueraineté, & aime mieux receuoir
en quelque façon la loi de ses suiets Catho-
liques, qu'estre containt de la donner à
des heretiques rebelles.

Mais il cognu trop tard la nature du
peuple & ses maladies, & que comme il est
quelquefois bon lors qu'il a apaisé l'appe-
tit de la nouveauté qui le trauailloit, & s'est
lassé de ses propres desordres, de le rame-
ner avec la douceur: de lui donner moien
de se retirer du mal avec quelque appa-
rence de reputation, & de paroistre moins
coupable qu'il n'a esté: qu'il n'y a guere
aussi que la force qui le puisse ranger, lors
qu'il commence à s'esbrauler, & qu'il est
plein des fantaisies de l'auenir, & des espe-
rances du changement. Que c'est le per-
dre,

LIVRE SECOND. 201
dre, que de se flatter quand il est en cette
humeur, & c'est alors qu'il se fait craindre,
si l'on lui tesmoigne qu'on le craint. La
facilité de lui accorder les premieres de-
mandes, lui fournit l'audace d'en faire de
nouuelles; on lui accroist la volonté du
mal, en lui donnant les forces de l'execu-
ter, & on trouue à la fin qu'au lieu d'vn mu-
tin foible & irresolu qu'il estoit, on en a fait
vn ennemi puissant, & vn persecuteur ir-
reconciliable. Le traite fort particuliere-
ment cette matiere en la seconde partie de
cette ceuvre. Tant y a que Philippe est
rombé en l'inconuenient qu'il auoit des-
sein d'euiteur, & il a veu perir la religion &
rebeller ses suiets des Pays-bas, pour n'a-
uoir pas vsé à propos des remedes qui eus-
sent peut estre operé s'ils eussent esté ap-
pliquez en leur saison: pour auoir employé
à contre temps la seuerité & la douceur,
& pour s'estre serui trop ou trop peu de
l'vne & de l'autre. Peut-estre aussi qu'il y
auoit de la fatalité en l'auenement de cet-
te nouvelle puissance, & que Dieu a per-
mis qu'elle s'esleuast, pour l'opposer à l'am-
bition d'Espagne, & arrester avec si peu
de chose ce torrent qui menaçoit d'inon-
der tous ses voisins.

Nos Rois aussi sous lesquels l'heresie s'est
remuee;



LE MINISTRE D'ESTAT,
 remuée, ont tout gaste pour auoir suiui
 des conseils extremes. Ils ont tousiours ou
 trop roidi ou trop relasché, & comme s'ils
 eussent esté emportez par des vens con-
 traires, ils n'ont iamais scéu prendre le mi-
 lieu, ni trouuer du temperament entre vne
 excessive rigueur, & vne trop lasche indul-
 gence. Les paix honteuses accordees en
 diuers temps aux Huguenots, & les Edits
 faits en leur faueur; monstrent clairement
 quel esprit agissoit en France, & qu'il ne
 falloit point donner des batailles, ni brus-
 sler des villes, pour mettre les choses en l'es-
 tat où elles estoient auant la guerre. D'au-
 tre part les desseins violens, & les resolu-
 tions sanguinaires qu'on a prises mal à pro-
 pos; ont esté des fruiçts du conseil d'Espa-
 gne, & des suggestions d'Italie. L'impat-
 rience que les vns auoient de voir finir nos
 maux, en a retardé la guerison pour l'auoir
 precipitée, & l'esperance que les autres au-
 oient d'en profiter, a esté cause qu'ils les
 enflammoient tousiours, & preparoient
 vne longue & nouvelle matiere à nos dis-
 cordes, qui leur estoient auantageuses.

L'execution de la saint Barthelemy est
 vn ourrage de leur esprit, & ils se glorifient
 que le Roy y tint particulieremēt la main,
 & que le Duc d'Alue la conseilla en son
 voiage

voiage de Bayonne. le ne veux pas discou-
 rir sur la nature de cette action qui a trou-
 ué les esprits des Catholiques mesmes di-
 uisez, & leurs opinions differentes, pour
 l'approuer ou pour la condamner. L'in-
 certitude en laquelle on a tousiours esté, de
 quelle façon le Roy Charles y a concouru,
 si ça esté par preuention, ou par vn pur des-
 sein, & le ressentiment particulier de quel-
 que Prince, qui s'y est meslé avec le zele du
 bien public; sont cause qu'on n'en peut
 faire de iugement, qui ne soit dangereux
 ou temeraire. Aussi ie suspens le mien pour
 m'arrester sur l'euénement, qui n'a point
 esté conforme aux esperances qu'on en au-
 uoit euës, & soit ou que nous n'ayons scéu
 nous seruir de nostre auantage, ou que l'e-
 lection du Duc d'Anjou pour estre Roy de
 Pologne, ait perdu le fruiçt de la victoire
 qui estoit presté: ou que Dieu n'ait point
 voulu benir vne action, en laquelle on a
 presumé que la foi publique, dont il est
 tousiours garent estoit violée; nous auons
 veu plus fortement allumer le feu, qu'on
 pensoit auoir esteint par cette saignée, &
 donné pretexte à la cruauté pour s'animer
 contre le sang catholique.

Le Cardinal de Lorraine fit aussi vne
 grande playe & à l'Estat & à l'Eglise, d'auoir
 esté

204 LE MINISTRE D'ESTAT,
esté le Promoteur du colloque de Poissy,
apres auoir esté si contraire aux Ministres
Protestans. De produire des gens dont la
naissance estoit obscure & la vie chargée
de taches, qui auoient esté flestris par quan-
tité de declarations & d'Arrests: qui auo-
ient si souuent fui la lumiere, pour se sauuer
dans les cachots & dans les bois: qui deli-
bereroient encor sur la doctrine qu'ils pu-
blioiert; de produire dis-ie ces gens-là à vn
iour si esclatant, comme fit le Cardinal de
Lorraine: de les attirer à vn combat si illu-
stre, & les souffrir en vn camp où ils l'auro-
ient pour aduersaire, & le Roy & les Prin-
ces pour spectateurs; il faut auotier qu'il
eust grand tort, & que c'estoit passer trop
dangereusement d'une extremité à l'autre.
Il deuoit croire que c'estoit vn moien d'al-
léger dans l'erreur ceux qui branloient, &
de confirmer ceux qui estoient irresolus:
que cez honneur leur enseroit excessiue-
ment le cœur: qu'il leur donneroit vne plus
grande opinion qu'ils n'auoient de leur per-
sonne & de leur doctrine, & mettroit ces
esprits orgueilleux en estat de ne se dire
iamais des propositions, qu'ils auroient si
solennellement debatues. Il pouoit croire
qu'il n'y a point de ialousie si violente,
que celle que nous prenons pour nos opi-
nions,

LIVRE SECOND. 205
nions, & qu'en matiere de Secte qui vient
au monde, il en faut gagner les auteurs a-
uant qu'ils soient bien declarez; ou bien il
s'en faut deffaire. Mais depuis qu'ils ont
vaincu la premiere resistance qu'ils ont
rencontree, & que l'aprehension que leur
donnoit la grandeur de leur entreprise, &
l'incertitude de l'eueneement a cessé; il faut
que la maladie prenne son cours: l'esperance
& la crainte sont de foibles remedes contre
elle, & l'homme se trauaille en vain, si Dieu
ne se monstre avec vn bras puissant pour
defendre sa propre cause. L'exemple de
Luther estoit tout frais, & les causes du mi-
serable schisme de l'Allemagne cognues
de tout le monde. Tandis que l'Apostat ne
faisoit que hazarder sa doctrine, & qu'il
n'auoit autre dessein que de ietter son de-
spit, & vanger le tort qu'il croioit qu'on fit
à ceux de son ordre; [*Pour ne leur auoir pas
laissé prescher comme ils auoient costume,
les indulgences au Duché de Saxe*] il eust e-
sté aisé à reduire. Mais depuis qu'il eust con-
feré avec le Cardinal Caietan: qu'il eust
esté ouï de l'Empereur Charles; & que Leō
X. eust fulminé contre lui; il changea de
passion: la vanité succeda à la cholere, &
l'honneur d'auoir eu à fuire à de si grandes
puissances le rendit irreconciliable. En vain
par

par apres le Nonce de Paul III. essaia d'adoucir cet esprit aigre. En vain lui representa il le mal qu'il y auoit de renuerfer la paix du monde pour vne creance douteuse, & en vain il lui offrit des chapeaux rouges, & les premieres dignitez de l'Eglise pour le prix de sa conuersion. Tout cela ne le toucha point. Cet homme ambitieux ne pouuoit plus se soumettre, apres auoir contesté contre des Cardinaux, des Empereurs & des Papes, & apres s'estre mis du pair avec eux; il ne se croioit pas assez grand, s'il y auoit quelqu'un au dessus de lui.

Cette digression semblera affectée, mais elle ne laissera pas d'estre vtile. Reuenons à nostre suiet. Il est dōc vrai, que c'est presque vne necessité ineuitable de receuoir, ou de demander conseil. Mais c'est vne extreme disgrâce de ne sçauoir se résoudre de soi-mesme, & distinguer entre l'interest d'autruy, & le bien de nos affaires. En voici d'autres exemples. Pierre de Medecis que son imprudence & ses malheurs ont rendu fameux dans l'histoire; s'estoit refugié à Venise, apres auoir esté chassé de Florence. Charles VIII. qui estoit le suier de sa disgrâce, voulu estre aussi la cause de son reitablissement, & le remettant en sa premiere puissance, s'affleurer des

Flo-

Florentins qui lui estoient si necessaires pour ses desseins d'Italie. Il auertit donc de ses intentions, & lui offre son assistance pour cet effect. Pierre consulte la Republique, & lui demande ce qu'il deuoit faire. Le Senat à qui le sejour de Charles en Italie estoit suspect: qui ne vouloit pas qu'il y prist racine: qui minutoit desia de le renuoyer delà les monts, & de detacher par consequent Florence, qui estoit la mamelle de son armee, de ses interests; destourne Pierre de se ietter entre les bras du Roy pour obtenir son retour. Il lui presente le danger qu'il y auoit d'employer vn si grand Mediateur. Que cela allumeroit dauantage contre lui la haine de ses compatriotes, & qu'ils s'imagineroient que le Roy lui voudroit vendre la grace qu'il lui procureroit, & l'obliger aux despens de la commune liberté. Ainsi avec ces raisons, dont l'apparence estoit specieuse, & avec des promesses qu'on lui fit de trauailler à son rappel; on frustra le dessein de Charles & les esperances de Pierre.

Les Venitiens mesmes qui sont si soigneux de conseiller les autres, & que la reputation de sagesse qu'ils ont acquise dans le monde, a autrefois fait consulter depuis les extremités de l'Asie; n'ont garde de receuoir

208 LE MINISTRE D'ESTAT,
ceuoit le conseil d'autrui que par bien-
seance, ni autrement que comme vn tel-
moignage de l'affection de ceux qui le don-
nent. Toutes les puissances de l'Europe
s'interessent en la broüillerie de l'inter-
dit. Les Chrestiens & les Turcs, les Catho-
liques & les Protestans y prirent part, & il
n'y eust point de Prince qui ne fist des of-
fres, ou ne donnast des auis à la Republi-
que. Rien de cela pourtant ne l'esbranla.
Elle demeura immobile en ses propres sen-
timens, & n'esgara iamais son but, quoi
qu'on lui proposast au contraire.

Le ne pense pas qu'on puisse dire, que les
conseils de dehors ayent agi parmi nous,
depuis que Monsieur le Cardinal est dans
le ministere, ni que les inspirations estran-
geres nous ayent seduits, dequis qu'il gou-
uerne. le ne pense pas qu'on puisse repro-
cher à ce grand Ministre, que l'or de nos
voisins lui ait donné dans la veuë, pour lui
faire ouuir le cœcur à leurs suggestions, ni
que leur subtilité lui fait destier la langue,
pour releuer les desseins du Roy, & les se-
crets de l'Estat. Autresfois ils ont presidé dās
nos conseils, bien que sous de tierces per-
sonnes, ils y ont proposé leurs opinions par
des truchemens François, ce n'estoient que
corps assumpuis quelques-vns de nos Mi-
nistres,

nistres, à qui leur esprit donnoit le mouue-
ment & la parole, & dautant que c'estoient
des personnes venales; il ne faut point s'e-
stonner s'ils estoient à qui plus leur don-
noit, & par consequent à eux, puis qu'ils
n'ont iamais trouué de prix trop haut, pour
achepter la fidelité des suiets des autres
Princes. Mais d'attaquer avec ces basses
tentations vn homme, qui ne se permet-
toit pas d'vser de toutes les voyes iustes de
deuenir riche: qui auoit si souuent refusé
de puiser dans les coffres que son maistre
lui ouuroit, & mis plusieurs fois tout son
bien à l'auanture, pour asseurer le nostre;
il n'y auoit point d'apparence.

Outre l'interest qui a tousiours esté puis-
sant en Frâce; la crainte qu'on a long-téps
eüe d'irriter quelques puissances voisines, a
souuent gasté nos affaires, ou affoibli no-
stre reputation. De peur de leur desplaire
on leur rendoit vne complaisance perni-
cieuse: on escoutoit avec trop de respect
leurs propositions: on n'osoit rompre avec
la force leurs desseins: on taschoit de les
diuertir par des traitez & avec des offices,
& d'autant que n'auions pas le courage
d'agir avec eux en egaux: ils prenoient l'au-
dace de traiter avec nous en superieurs &
en maistres. Estränge maxime qui auoit pre-
occu-

210 LE MINISTRE D'ESTAT,
occupé certains esprits, de souffrir au de-
dans tous les caprices d'une faction muti-
ne, sous couleur que nous manquions de
puissance pour la reprimer, & de laisser
faire aux Espagnols vne partie de ce qu'ils
vouloient faire au dehors, pour ne nous
brouiller point avec eux, & n'ajouter la
haine de cette nation, au despit des mes-
contans & à l'inquietude des rebelles. C'est
sur ce principe qu'on a failli de laisser perir
le Duc de Savoie, & allonger les frontieres
de l'Etat de Milan iusqu'au pied de nos
montagnes. C'est sur ce principe qu'on a
laissé recevoir des affronts aux Venitiens,
qu'on a laissé triompher de leurs vaisseaux
en conquerant, vn homme qui les auoit
pris en Pirate, & qu'on leur a fait eschapper
d'entre les mains Gradisque, & conser-
ué à la maison d'Autriche cette place, a-
pres laquelle ils auoient consumé vne partie
de leur tresor, & trente mille hommes
pour ne la pas prendre. C'est à cause de ce
principe encore, que les Huguenots se font
plain (si c'est avec raison ou à tort, ce n'est
pas à moi d'en iuger) de l'infraction de la
paix de Montpellier au preiudice des in-
tentions du Roy, & que ceux qui l'auoient
faite pour abatre vne autre cabale, qui ne
pouoit subsister que par la continuation de

de la guerre; l'auoient aussi violée pour
s'accommoder à l'humeur d'Italie & d'Es-
pagne, où les vns murmuroient de ce
qu'on laissoit respirer vn parti, qu'ils s'ima-
ginoient qu'on pouuoit esteindre, & les
autres se faschoient de la remise de nos
maux, & de l'interruption de nos discor-
des, qu'ils vouloient rendre continües.
Quoi que c'en soit, cette infraction ou ve-
ritable ou pretendüe; a esté l'origine de la
plus dangereuse guerre que nous eussions
encor eüe dans l'Etat depuis le regne du
Roy, & les Ministres qui ont succedé eus-
sent receu (comme c'est la coustume) la
honte de la faute de leurs predecesseurs,
s'ils n'eussent eu la vertu de la reparer.

Mais Monsieur le Cardinal est venu avec
des conseils aussi courageux, que des inte-
resses. Il a seeu cognoistre la puissance
de nos voisins, & les forces de son maistre.
Il a compris qu'il n'auoit pas besoin de tou-
tes les siennes contre eux, tant qu'ils tien-
droient les leurs partagees en plusieurs en-
droits, ce qu'ils seroient sans doute tousiours,
iusques à ce qu'ils cessent d'estre ambi-
tieux, ou deuiennent foibles. Et partant
sur ce principe infailible; le Roy a mis à
bas tout ce qui estoit esleué dans son Ro-
iaume contre son autorité, & empesché
les

212 LE MINISTRE D'ESTAT,
les grands de dehors des'accroistre aux de-
pens des petits, & des Alliez de la France.

DISCOVRS X.

*Comment il faut user des avis qui viennent de
Rome, & de l'entremise du Pape.*

CE que j'ay dit au discours precedent ne
regarde que les Princes manifestement
interessez, & dont les intentions sont sus-
pectes à leurs voisins, à cause de quelque
desreglee passion qui les trauaille. Il faut
faire vne consideration à part des avis qui
viennent de Rome, & de l'entremise des
Papes dans les affaires des autres Princes. Il
est certain qu'il n'y a point dans le monde
de dignité plus haute que celle de Pape, ni
que les Chrestiens doiuent regarder avec
plus de veneration. La qualité de Chef de
l'Eglise, & de Vicaire de Iesus-Christ meri-
te bien vne recognoissance plus qu'hu-
maine, & des honneurs plus releuez, que
ceux qu'on rend aux Monarques. Mais
dautant que cette dignité qui ne regarde
que l'esprit, & les esperances de l'autre vie;
s'est trouuee iointe avec le temps à vne
puissance temporelle, avec laquelle elle
n'est pas incompatible; il est aussi arriué que
ceux qui en ont esté pourueus se sont iettez
en d'autres interests que ceux de Dieu, &
me-

LIVRE SECOND. 213
mellé le zele du salut des ames, avec les
passions de la terre. Et comme l'on voit
souuent que l'homme se laisse rauir aux o-
biets des sens, & n'agit que selon les facul-
tez animales, bien qu'il en ait de spirituel-
les & de diuines; de mesme on a quelque-
fois veu des Papes oublier les fonctions de
Chefs des fidelles, pour ne s'adonner qu'à
celles des Princes du monde, & colloquer
au trosne de la Saincteté, l'ambitiõ & l'aua-
rice. Outre cela il s'est trouué des hommes
qui par des desseins interessez, ou avec vne
ardeur indiscrette; ont voulu par trop estê-
dre la grandeur temporelle des Papes, &
pour quelques raisons de bien-seance leur
attribuer plus de iurisdiction sur les Princes
Catholiques, que Dieu ne leur en a donné.
Ils ont par là enflé la courage à quelques-
vns d'eux: ils leur ont fait prendre des ven-
teux desmeasures: ils leur ont fait venir
l'audace de fouler aux pieds les couronnes
des Souuerains, & de marcher sur la teste
de ceux, qui ne recognoissent que Dieu au
dessus d'eux pour la domination tempo-
relle. Delà sont nées les querelles qu'ils
ont eues avec diuers Princes, & principale-
ment avec les Empereurs d'Occident: de-
là se sont allumées tant de guerres en Alle-
magne, qui ont passé en Italie, & apporté de



LE MINISTRE D'ESTAT,
de la desolation à toute l'Europe. Delà se
sont formées ces fameuses factions de
Guelphes & de Gibellins : qui ont mis le
schisme dans les familles: qui ont diuisé les
peres d'avec les enfans: qui ont fait brusler
des villes, & saccager des Prouinces, & tenu
le monde en combustion pour vne querel-
le, qui n'estoit pas celle de Iesus-Christ. Les
pretentions douteuses ou moins claires,
que quelques Papes ont voulu faire passer
pour indubitables: ont esté cause que ceux
qui estoient interessez, ont defendu leurs
droits avec plus de violence, ou moins de
respect qu'ils ne deuoient, & se sont iettez
en des extremitez en vne cause, que la mo-
deration eut peu rendre legitime.

C'est bien plus, dès qu'un Pape ou par son
propre mouuement, ou par les suggestions
des charlatans & des flatteurs, dont ils font
quelquefois inuestis, s'est attribué vn droit
qu'il n'auoit pas; bien que son dessein n'ait
pas reüssi, & qu'il ait rencontré des barrie-
res qui l'ayent arresté; il se trouue des au-
theurs indiscrettement zelez, qui alleguent
son action comme vn tiltre legitime pour
remettre dans ce mesme droit les Papes
suiuans, & les rengager en vne querelle où
les premiers ont esté vaincus. Delà vient
qu'ils sont tres sensibles en ce qu'ils pen-
sent

sent les toucher: qu'il y a tant de seuerité à
Rome pource qui les regarde, & quand
cette matiere entre dans les affaires qu'on
traite avec eux, ou dans les negociations
que leurs Ministres conduisent; qu'il y faut
marcher avec de grandes circonspections:
auoir l'œil ouuert à toutes choses, & passer
sur vn pas si glissant avec adresse & legereté.

Je veux mettre icy vne consideration
longue, mais vtile, & qui entrera sans vio-
lence dans le suiet que ie traite. Les riches-
ses qui ont esté donnees à l'Eglise pour la
gloire de Dieu, & pour l'ornement de cette
belle Hierarchie, qui compose le corps mi-
stique de I. Christ; ont eu en plusieurs des
membres vn effect contraire à leur fin. Les
Souuerains Pasteurs mesmes, dont la vie est
la lampe de l'Euangile qu'on ne cache pas
sous le muid; ont quelquefois donné des
exemples scandaleux en cette matiere.
Leurs mœurs n'ont esclairé que pour me-
ner dans des precipices: ils ont trahi les li-
beralitez des gens de bien, & conuertis les
monumens de la pieté des Constantins, des
Pepins & des Charlemagnes, en instru-
mens d'ambition, ou de quelque autre pas-
sion moins honneste. Et comme tous les
mouuemens de l'ame quand ils se desre-
glent, & que l'imagination les guide au
lieu

LE MINISTRE D'ESTAT,
lieu du discours; entrent en vn champ in-
fini, & ne trouuent point d'obiet qui les
borne ni de frein qui les retienne; De mes-
me les richesses du saint Siege bien qu'el-
les soient grandes, ont esté courtes pour
remplir les desirs immoderez de quelques
Papes, & fournir à l'excez de leurs despées.
Cela a obligé quelques vns de leurs Agens
qui brusloient d'vne passion contraire, de
recourir des moiens extraordinaires pour
aux rapines & aux sacrileges, ne pouuant
par des voyes legitimes satisfaire à la pro-
fusion de leurs maistres, ni à leur propre
auarice. Ils n'ont pas seulement fait merite
des impos & des subides sur les choses tem-
porelles, comme font les autres Princes;
mais ils ont encore abusé de ce qu'il y a
de plus saint dans la religion, ils ont mis à
pris les choses qui n'en auoient pas: ils ont
trafique du merite de Iesus-Christ, & ven-
du aux enfans ce qui prouenoit de l'indul-
gence de leur mere. Outre cela la venalité
des offices que quelques Papes ont laissé
introduire dans la Cour de Rome, & ce
mal quis'estend si loin, & qu'on ne doit iamais
souffrir que lors qu'il est necessaire:
l'agrandissement de leur parens que quel-
ques vns ont procuré avec trop d'ardeur:
les

les guerres où ils se sont embarquez mal à
propos: les bastimens esclatans & les meu-
bles trop superbes, bref tout cet attirail
qu'on voioit à Rome de choses qui n'e-
stoient inuentees que pour la vanité ou
pour le plaisir, & dont les plus inutiles e-
stoient les plus precieuses. Tout cela dis-
a fait mal penser de la dignité de l'ordre, à
plusieurs qui ne le scauoient pas distinguer
de la personne, ni faire difference de ce qui
estoit de l'institution de Dieu, d'avec ce qui
procedoit de la corruption de l'homme. La
face donc de la Cour de Rome si notable-
mēt diffamee; a fait que quelques vns l'ont
confondue avec celle de l'Eglise, bien que
ee soient deux choses fort diuerses qu'ils
ont appliqué les taches de l'vne, à l'autre
qui n'en a point du tout, & se sont reuoltez
contre le saint Siege, à cause qu'ils ne pou-
uoient souffrir les vices des Papes.

Les auteurs pourtant de ce grand atten-
tat n'ont pas peché par ignorance, & ne s'y
font pas portez par vn zele de l'honneur
de Dieu. Ils scauoient bien que la licence
des mœurs n'est pas incompatible avec la
pureté des opinions: que la volonté peut
suiure le mal sans que la raison l'approu-
ue, & que la mesme autorité qui nous
defend d'imiter le desreglement des Pa-
teurs,

LE MINISTRE D'ESTAT, fleurs, nous commande d'en respecter la doctrine, & de nous tenir dans le chemin qu'ils nous monstrent du borbier où ils sont tombez. Mais ils estoient poussez d'autres mouuemens. L'auarice & le despit les ont animez contra la dignité, pour se vanger des personnes qui la possedoient. Au lieu de s'arrester aux abus qu'elles excoient, ils ont attaqué la puissance que Dieu leur auoit donnee : Au lieu d'emonder les branches, ils ont voulu couper le tronc, & oster la vie à leur prochain ; pour l'empescher de mal faire. Et comme ces animaux qui tirent du poison des fleurs & des simples, dont les hommes font des parfums & des medecines ; au lieu d'admirer les soins que Dieu a de son Eglise, en l'empeschant de se gaster au milieu de la corruption, & de faire naufrage estant si violemment agitee ; ils se sont separez d'elle, & ont tasché de couper la liaison des membres & du chef, & d'abolir cette diuine dependance qui fait vn corps regulier, comme la dissolution fait vn Monstre.

Aussi Dieu a suscitè plusieurs grands personnages, pour combatre les desseins des reuoltez, & pour vanger l'iniure qu'on lui faisoit en destruisant ce qui estoit de son institution à cause du vice des hommes &

en

en reglant la vertu des Sacremens par la bontè des Ministres, & la force de l'œuure par le merite de celui qui operoit. Mais comme il est mal aisè que l'esprit humain obserue de la moderation en ce qu'il desire, & qu'il ne s'emporte en la poursuite du bien pour lequel il a de la passion ; il est aussi arriué que ceux qui ont acouru au secours du S. Siege, ont veritablement reüssi en cete defenße & repoussè l'imposture de ceux qui l'ont attaqué. Mais tous n'en sont pas demeurez là. Quelques vns ont passé leur but, & pressez d'vne trop grande chaleur que l'amour de la verité leur inspiroit ; ils n'ont pas seulement appuiè la puissance spirituelle du Pape, mais ils lui en ont encore attribué vne temporelle qui a esté incogouè aux Apostres, & inouïe en la primitive Eglise: qui donne de la ialousie aux autres Princes: qui n'a rien edifié iusques icy: qui a destruit beaucoup, & fait venir le schisme dans les Estats, qui auoient esté Catholiques l'espace de plusieurs siecles.

Et d'autant que ceux qui sont esleuez à cete supreme dignité, qui les separe du cōmun des hommes, ne laissent pas d'estre hommes, & d'en auoir quelquefois les cōmunes inclinations ; il ne faut point s'estonner s'il y en a qui sont bien aises de

K 2

voir

110. LE MINISTRE D'ESTAT,
voir estendre leur autorité: de voir qu'on
les fait plus puissans qu'ils ne pensoient e-
stre: que la lumiere qui les enuironne est
plus grande, & enuoie les rayons plus loin
qu'ils ne s'estoient imaginez, & s'ils se lais-
sent facilement persuader en vne chose qui
est si conforme à leurs desirs, & au plus vio-
lent appetit de la nature raisonnable, qui
est celui de dominer. De sorte qu'il n'est
pas seulement vrai, que le changement de
fortune est d'ordinaire suivi du changemēt
des mœurs, mais qu'il l'est encore quelque-
fois de celui des opinions: qu'il desregle
toutes les puissances de l'ame: qu'il altere
la disposition de l'entendement, apres
qu'elle a alteré celle de la volonté, & l'on a
veu des Papes qui ont iugé plus fauorable-
ment de la grandeur du saint Siege, quand
ils y sont paruenus, qu'ils ne faisoient aupa-
rauant lors qu'ils n'estoient que simples
Cardinaux, ou en quelque dignité plus basse.
C'est pourquoy aux suiets qui regardent
ou directement, ou obliquement le saint
Siege; vn Ministre doit estre extremement
circonspect. Il doit glisser sur ce pas, s'il
faut qu'il le passe: s'il est contraint de tou-
cher à des parties si delicates, que ce soit
d'une main subtile & legere, & qu'il n'en-
fonce pas s'il est possible vne matiere, où il
est

LIVRE SECOND. 221
est mal-aisé qu'il ne soit offensé s'il n'of-
fence. Sur tout qu'il demeure tousiours dās
les termes de la raison & entre les bornes
de la iustice: qu'il n'oste rien à autrui, mais
qu'il ne souffre pas qu'on oste à son mai-
stre: que son imprudence, ou sa mollesse
ne fassent point à l'auenir quelque preiugé
contre son Estat, & qu'il se souuienne de la
procedure de Charles-le- Quint, quand il
vint en Italie pour estre couronné Empe-
reur. Les Legats qui le furent receuoir, le
prierent qu'il iurast de ne faire point de
tort aux libertez de l'Eglise, ni d'iniure à
l'espouse de Iesus-Christ. Il respondit qu'il
iuroit de n'alterer ni les droits de l'Eglise,
ni les pretentions de l'Empire. *Cela regardoit les villes de Plaisance & de Parme, que l'Empereur pretendoit estre siefs de l'Empire, & le Pape du saint Siege.*

Certes Monsieur le Cardinal s'est telle-
ment comporté aux occurrences de cette
nature; que les droits de la couronne & la
dignité du saint Siege ont esté inuiolables
entre ses mains. Qu'il n'y a eu que la iusti-
ce qui ait tenu la balance: qu'il a rendu à
Dieu, & à Cesar ce qui leur appartenoit, &
soustenu esgallement la qualité de Mini-
stre de l'Estat, & de Prince de l'Eglise. Il
n'ignore pas le temperament, qui doit estre

LE MINISTRE D'ESTAT,

vn zele aueugle, & vne licence peu Catho-
 lique. Il cognoist le chemin qu'il faut tenir
 entre ces deux precipices: Il scait nauiger
 sans heurter contre ces escueils: Il ne peut
 s'égarer à faute de clarté: Il a vne tres pro-
 fonde cognoissance des choses saintes &
 des choses du monde; & la Sorbonne l'a
 admiré comme son ornement, auparauant
 qu'elle l'ait reueré comme son bié. fauteur
 & son apui. C'est pourquoy il n'a garde de
 ne voir que par les yeux d'autrui, comme
 d'autres ont fait, ni de ne s'esmouoir que
 par vne passion estrangere. Aussi il n'y a
 guerres iamais eu d'ame moins preoccupée
 que la sienne, ni plus droite en ses sen-
 timens. Il n'y a rien de desreglé aux fon-
 ctions de ses puissances, & hors le com-
 merce de la foi qui est tousiours privilegiee; la
 volonté n'y dōne point les opinions à l'en-
 tendemēt, mais elle reçoit la chaleur & les
 affectiōs de son discours & de ses lumieres.

C'est pourquoy il est aisé à iuger com-
 bien fust imprudente la calomnie de ceux
 qui l'attaquerent durant la negociation du
 Cardinal Barberin, ou vn peu apres. Rome
 ne s'en est pas plainte: & le saint Pere sca-
 uoit bien que les necessitez d'vn Estat, & les
 causes occultes de sa conduite, ne souffrent
 pas qu'on donne tousiours au zele des gens
 de

LIVRE SECOND.

223

de bien tout ce qu'ils voudroient. Il n'y a
 donc que les mauuais François qui en ayēt
 murmuré, ou que les estrangers qui nous
 haïssent, & à qui les pretextes sont bons;
 quand les causes leur manquent pour nous
 descrier, qui s'en soient indignez. Aussi ces
 noirs manifestes, & ces escrits violens &
 acres que la France a veus; n'ont rien fait
 contre la reputation de ce grand Ministre.
 Ils ont ressemblé ces puantes vapeurs qui
 s'exhalent des marets, qui resmoignent
 bien la corruption du lieu d'où elles sor-
 tent, mais qui n'infectent pas le Soleil con-
 tre lequel elles s'esleuent. Ils ont esté de-
 mentis par les choses qui sont arriuees: Le
 temps les a renuersez cōtre leurs autheurs.
 Ils ont veu ce fauteur de Huguenots atta-
 ché inuariablement à la ruine de tout ce
 qu'il y auoit de rebelle dans ce parti. Ils ont
 veu tomber la Rochelle en partie par les
 soins de ce Cardinal Rochelois. Ils ont veu
 humilier l'heresie à ce Chrestien politique,
 & reduire sous le droit commun & l'obeis-
 sance generale, celle qui s'estoit fait vne
 obeissance, aussi bien que des opinions à
 sa mode. Ils ont veu ce qu'il a fait en l'af-
 faire de Monsieur de Mantouë: ce qu'il a
 entrepris pour assseurer liberté du saint
 Siege, & à quoy il s'est exposé pour l'amour
 de

224 LE MINISTRE D'ESTAT,
de cette Rome qu'on lui imputoit d'auoir
mesprisee. Ils ont veu que ni la force ouuer-
te des estrangers coniuerez : ni la resistance
secrete des François mal intentionnez : ni
la sterilité ni la peste; n'ont peu empescher
le Roy d'estre le liberateur de l'Italie, com-
me il a esté le restaurateur de la France.

Mais combien a esclaté la prudence de
ce grand Ministre en la dispute de l'autho-
rité du Pape, qu'on auoit resueillee il a
quelques annees parmi nous? Combien a-
il esté adroit au maniment d'vne matiere
si funeste? Combien a-il esté heureux à al-
sourir cette querelle, qui sera tousiours fa-
tale à la religion, & qu'on ne peut deterrer
sans ouvrir la porte au schisme? Lui seul a
trouué le moien d'apaiser la Sorbonne qui
estoit en tumulte pour ce sujet : de reioin-
dre ce corps qui se deschiroit en partis, de
ramener les opinions trop esgarées: de co-
ntenter le Pape, & de sauuer nos libertez &
les droits de la couronne. Cette actiõ estoit
si necessaire, que l'as elle nos affaires n'euf-
sent iamais pris vn cours si auantageux
qu'elles l'ont eu, & si difficile; que l'ose as-
seurer qu'elle ne pouuoit estre faite, que par
vn principal Ministre de l'Estat: par vn Prin-
ce de l'Eglise: par vn grand Theologien, &
par vn excellent Politique tout ensemble.

Dis-

LIVRE SECOND.

225

DISCOURS XI.

Considerations sur le discours precedent.

CE que j'ay dit au discours precedent,
n'est pas pour condamner les richesses
qui sont dans l'Eglise, mais pour blasmer
ceux qui en abusent : ni pour conclure
qu'elle ne soit pas tousiours la mesme, en-
core qu'elle soit née pauvre, & qu'elle soit
maintenant riche: que la charité y soit di-
minuee: que les moeurs de la plupart des
particuliers ayent degeneré, & que leur vie
soit l'enuers de celle des premiers fidelles.
C'est tousiours le mesme visage, bien que
l'embonpoint ne soit pas le mesme, & que
la couleur se passe. La figure demeure: les
traits & les lineamens ne s'en vont pas & c'est
tousiours la mesme ame qui la viuifie. C'est
tousiours le mesme fleuve, encor que son
eau soit quelquefois trouble & quelque-
fois claire, qu'elle s'enfle vne fois, ou s'a-
baisse vne autre. Le Canal en est perma-
nent: la source en est fixe, & son cours rend
tousiours à la mer, qui est sa premiere ori-
gine. Il y a dans la religion des choses im-
muables & d'vne subsistance eternelle: & il
y en a qui peuuent souffrir du changement
& de l'alteration. Et comme les com-
mencemens de ce que fait la nature sont
tousiours foibles, & la perfection vient

K 5

par

LE MINISTRE D'ESTAT,
par degrez dans ses ouurages; au contraire
ce qui sort purement de la main de Dieu
est d'ordinaire parfait, & s'il ne persiste en
cet estat: c'est la fragilité de l'homme qui
l'altere, & la necessité de sa condition qui
le fait changer.

Puis que Dieu meditoit ce grand dessein
du rachapt des hommes, & qu'il vouloit es-
tre lui mesme la fin & le moi de leur fe-
licité; il estoit à propos que l'Eglise qu'il
deuoit fonder nasquist pauvre, & afin que
le monde cognust que c'estoit son ceuvre,
il falloit qu'elle s'esleuast par des moiens
contraires aux apparences, qu'elle triom-
phast des richesses dans la pauvreté: des
grandeurs dans les mespris, & de la sagesse
du siecle dans l'ignorance des choses hu-
maines. Autrement certes s'il fust venu
dans l'abondance: si son entree dans le
monde eust esté enuironnee de gloire, &
la doctrine qu'il portoit persuadée avec les
ornemens de la Rhetorique, & les subtili-
tez de la Philosophie; elle nous seroit sus-
pecte. Personne ne s'estonneroit des pro-
grez qu'elle a faits en peu de temps, &
qu'estant sortie d'un coing de la Palestine
elle eust passé en moins de rien aux extre-
mités de la terre, & penetré iusqu'à un
monde separé du nostre. Nul ne trouue-
roit

roit estrange que les auariceux eussent
couru apres les biens: que l'ambition eust
suiui l'esclat, & que l'eloquence se fust iouée
de la credulité des simples. Ce fameux im-
posteur qui a trouué tant de suiuians, & de
qui les erreurs occupent encor aujour-
d'hui les deux tiers de nostre monde; eust
esté seul, s'il eust esté pauvre, & n'eust ia-
mais trompé les peuples, s'il ne les eust sub-
ingez. Il estoit donc necessaire qu'une re-
ligion vraiment diuine eut des marques
du principe d'où elle procede: qu'elle vint
contre les regles de la prudence, & s'esta-
blit par ce qui la deuoit destruire.

Mais comme elle a pour sa fin l'amour
de Dieu & la charité enuers le prochain, &
puis que celle-cy doit distinguer les disci-
ples de Ies. Christ d'avec le reste des hom-
mes; il est delà arriué que les premiers
Chrestiens portoient leurs biens aux pieds
des Apostres, & se despoilloient de la pro-
priété de ce qui leur appartenoit, pour le
rendre commun avec leurs freres. On ne
faisoit pas pourtant un fond permanent
de ces offrandes. Elles ne faisoient que pas-
ser, & se partageoient à mesure qu'elle es-
toient receuës, & à proportion que les fi-
delles en auoient besoin. Du depuis les
âmes de la charité croissant par le nom-
bre

bre des conuertis, & les biens qu'on offroit tous les iours à l'Eglise, s'estant extrêmement augmentez par cette multiplicatiō; on iugea qu'il estoit expedient d'en garder le fonds, & que la distribution du reuenu suffiroit à l'entretien des Pasteurs, & à la necessité des pauures. Ce reglement fust introduit du temps mesme des Apostres, comme nous en auons des coniectures, ou vn peu apres. En fin ce fonds qui ne faisoit qu'vne masse fust despecé, & les portions assignees à ceux qui seruoient l'Eglise, & appliquees à d'autres vsages inuariablement, & sans qu'elles deussent plus se mesler ni se confondre. Cet ordre a duré iusques à nous, & quelque saint ou illicite qu'ait esté l'usage des biens de l'Eglise entre les main des particuliers; il est pour le moins indubitable, que la charité de ceux qui les ont donnez a esté precieuse deuant Dieu, & leur zele extremement meritoire. Mais outre cela ie dis qu'apres le siecle d'or du Christianisme, & ce temps bien heureux où l'on ne scauoit que Iesus Christ crucifié, & où de la pauureté, & de l'abjection des fidelles, on uoioit sortir des miracles; il n'a point esté inconuenient que l'Eglise fust riche. Et puis qu'à l'auenir les moiens surnaturels qui l'ont fondee, de-

uoient estre rares parmi les hommes; Dieu a aussi consenti qu'elle tirast des choses de dehors, des auantages qui la rendissent plus venerable, & tinssent le peuple qui ne regarde gueres que l'exterieur, & ne se touche que des obiets des sens, dans le respect qui lui estoit deu.

Mais avec les richesses, dit-on, mille maux sont passez dans l'Eglise: la vanité & les delices s'y sont mises au trosne de la vertu: la charité de nos peres est l'aliment de la profusion des nepueux, & les pauures meurent de faim, pendant que ceux qui deuroiēt mettre leur vie pour eux, ne leur laissent pas leur substance. A cela ie respons qu'encore qu'il y ait des Ecclesiastiques vicieux à cause qu'ils sont riches, & qu'en plusieurs la licence des mœurs naisse de l'abondance des biens; il ne s'ensuit pas pourtant qu'il en faille despoillier l'Eglise. Que cela leur est commun avec toutes les bonnes choses, d'estre exposez à de mauuais vsages entre les mains des meschans. Qu'on n'abolit point les Sacremens à cause qu'il y en a qui commettent des sacrileges. Que Dieu n'efface point la beauté de la nature, d'autant qu'elle sert d'occasion de pecher aux infirmes; & personne n'est obligé de s'arracher les yeux, lors qu'ils ne

font pas chastes, & qu'ils se laissent rai-
 aux obiets defendus & aux curiositez des-
 honnestes. Il y a des Ecclesiastiques gastez
 qui seroient gens de bien s'ils n'estoient
 point riches: & il y en a dont la vie est plei-
 ne d'edification & la charité exemplaire,
 de qui la vertu demeureroit cachee dans la
 pauvreté, & la sainteté inutile. La pau-
 vreté, & les richesses sont d'elles mesmes
 vne matiere sans forme: elles sont susce-
 ptibles d'impressions contraires: elles peu-
 uent recevoir la figure du bien & du mal,
 & l'une ni l'autre de ces choses n'a point de
 merite si la charité ne le fait.

Mais le nombre, dit-on encore, est plus
 grand de ceux qui abusent des richesses de
 l'Eglise, que de ceux qui s'en seruent bien,
 & l'intention de ceux qui les ont donnees
 est plus souuent peruertie, qu'elle n'est exe-
 cutée. A cela ie responds encore, que sup-
 posé qu'il soit ainsi, il ne s'ensuit pas qu'il
 faille rendre l'Eglise pauvre. Que Dieu
 souffre l'iniquité des pecheurs, & les vices
 du monde; pour quelques actions de vertu
 qu'on y exerce: qu'il fait luire son Soleil
 sur la multitude des meschans, pour vn pe-
 tit nombre de gens de bien qui le seruent:
 qu'il eust pardonné à six mille coupables,
 s'il eust rencontré trois Innocens dans So-
 dome

dome & dans Gomorre, & dans le deluge
 qui abisma le monde s'il y eust eu dix fa-
 milles iustes; il n'eust pas peut-estre fait
 voir ce grand exemple de sa Justice. Ainsi
 & l'ordre des choses & la conduite de la
 prouidence nous persuadent, qu'on ne doit
 pas bannir les richesses de l'Eglise pour les
 abus à la naissance desquels elles seruent
 d'occasion; puis qu'elles sont la cause de
 quantité de bonnes actions qui s'y font:
 qu'elles seruent à la meilleure de toutes les
 vertus qui est la charité, & qu'il est certain
 que retournât entre les mains des seculiers,
 elles seroient plus dangereusement em-
 ploiees, & causeroient plus de mal & moins
 de bien, qu'en celles des Ecclesiastiques.

Pour ce qui est de purifier l'ordre Eccle-
 siastique, & de le rendre à sa premiere be-
 auté & à son innocence originelle; c'est
 vne chose qui est plus aisée à desirer qu'à
 faire, & qui n'est point ni l'ouvrage d'un
 peu de temps, ni de la force commune des
 hommes. Ce seroit sauter d'une extremi-
 té à l'autre, que de passer tout d'un coup à
 cette seueré reformation: ce seroit mettre
 du vin nouveau dans de vieilles peaux, &
 coudre du drap neuf à vne robe deschiree,
 suiuant la Parabole de nostre Seigneur: &
 pour chasser des vieux maux, & à qui l'ac-
 cou-

232 LE MINISTRE D'ESTAT,
coutume que'on a de les voir, a osté ce
qu'ils auoient de plus facheux, qui est le
scandale; en introduire de plus grands en
remplissant les esprits d'aigreur, & le monde
de tumulte. L'alteration est si generale:
les interests des Princes temporels sont tel-
lement confondus avec ceux de l'Eglise, &
la pluspart des hommes si attachez à l'Etat
où ils se trouuent; qu'ils cousteroit moins à
Dieu de resusciter les morts, que de reduire
ces choses à l'estat de leur naissance, &
ramener tous les Chrestiens sous l'ancien-
ne discipline. Il suffit qu'en quelque estat
l'Eglise se trouue, chacun y peut faire
son salut s'il veut, & que hors d'elle nul ne
peut euit la perte. Il est pourtant vrai, que
comme il est à propos que les miracles qui
l'ont fondee se renouellent quel que fois,
& que la creance des choses passees se con-
firme par quelque signe present; De mes-
me bien que l'ordre Ecclesiastique ait re-
ceu des taches, & perdu la pureté en quel-
ques vns de ses membres; Dieu suscite
tousiours des bonnes ames qui sans se de-
tacher de l'Eglise se separant de la corrup-
tion des particuliers, & expriment en leur
vie l'image de cette grande vertu, qui a pa-
ru à la naissance du Christianisme, & qui
estoit commune aux premiers fidelles.

DISCOURS XII.

*Considerations sur les mœurs des Papes, & de leurs
Agens, qui seruiront de precautions aux Ministres
des autres Princes qui auront à traiter avec eux.*

Bien que les discours suiuaus fussent en-
trez plus commodement dans la secon-
de partie de cette œuure, où ie monstre
fort au long comment vn Ministre doit à-
gir avec les estrangers; Neantmoins pour
ne detacher pas les matieres qui sont
mieux entēduës lors qu'elles sont ioinctes,
& n'affoiblir pas la lumiere qu'elles tirent
l'une de l'autre; ie mettrai icy tout d'vn
train ce que i'auois à dire sur le suiuet des
Papes, & sur les precautions avec lesquelles
on doit receuoir leurs auis, & traiter avec
eux & avec leurs Ministres.

Ie dis donc qu'encore que les Papes des
premiers siecles n'ayent eu que des senti-
mens fort purs, & des affections de peres
enuers les Princes qui estoient leurs enfans;
neantmoins depuis qu'ils ont pris vne au-
tre qualité, que celle par laquelle ils repre-
sentent Iesus-Christ: qu'ils ont meslé les
interests de l'Eglise avec ceux du monde,
& que la couronne qu'ils portent a autant
de Diamans que d'Espines; il s'en est trou-
ué qui ont vn zele fort dissemblable de ce-
lui des premiers: qui ont suiui d'autres
mou-

mouemens, que ceux de cette vertu qui ne fait point acception de personnes: qui ont bruslé des passions de la terre: qui de Pasteurs qu'ils deuoient estre se sont changez en loups, & ont quelquefois fait monter l'abomination iusques dans le sanctuaire. Et sans sortir des deux derniers siecles, Alexandre VI. fit il iamais voir au monde autre passion, que celle d'agrandir ces enfans? y eust-il moien qu'il acceptast pour paruenir à cette fin? n'abusa-il point pour l'amour d'elle des choses prophanes & des diuines? ne viola-il point toutes les loix du Christianisme: toutes celles de la nature, & tous les droits de la societé humaine, pour faire regner son second fils. Bref, les trahisons, les meurtres secrets, les empoisonnemens & les pariuers, furent ses mœurs & ses habitudes, s'il en faut croire les Historiens. Passons à Iules II. second successeur d'Alexandre. Sa vie veritablement n'a point esté si noire, ni sa conduite si criminelle que celle de l'autre. Il a neantmoins esté agité d'un si furieux appetit de faire la guerre, & d'un desir si violent d'estendre le domaine Ecclesiastique; qu'il n'a guerres laissé en repos l'Italie, ni les autres Princes; & lui-mesme n'a iamais peu trouuer cette paix que Dieu donne, & que le monde ne

donne

donne pas, puis qu'il la cerchoit au milieu des armes, parmi l'ambition & dans le tumulte. L'ardeur avec laquelle il persecuta Louys XII. & le pretexte qu'il fournit à Ferdinand de Castille pour vsurper la Navarre; rendront à iamais son nom de mauuaise augure aux François & sa memoire odieuse.

Leon X. eut iusques dans l'excez la passion pour ses parens, dont plusieurs Papes ont esté malades. Les profusions dont il usa en leur endroit: les biens de l'Eglise qu'il ne leur donnoit pas, mais qu'il leur versoit à pleines mains & leur respendoit sans mesure, & le present qu'il fit à sa sceur du profit des Indulgences qui se preschoient au Duché de Saxe: furent le pretexte de l'apostasie de Luther, & la matiere du schisme de l'Allemagne, & du feu qui a bruslé le Septentrion. Que ne fit Clement VII. pour la grandeur de sa maison, & pour asseurer l'Estat de Florence en la famille de Medici? combien de fois quitta-il pour ce dessein cet esprit indifferent & libre, que les Papes doiuent auoir? & combien se rendit il complaisant à l'ambition de Charles-le-Quint, pour faire entrer son nepueu en son alliance, & le faire Duc de Toscane: à quoi ne se porta-il pas pour l'amour du mariage de

236 LE MINISTRE D'ESTAT,
de la niepce Catherine de Medicis avec le
Duc d'Orleans? De sorte que si la vie a esté
infortunee, & batuës de grandes tempe-
stes; on peut au moins dire que les der-
niers iours en ont esté serains & beaux: qu'il
est arriué au port en triomphe, & qu'il est
mort assouvi des prosperitez de sa maison
qu'il auoit tant desirées. On a encor remar-
qué le mesme defect en la vie de Paul III. &
sa vertu qui estoit d'ailleurs fort pure a eu
cette tache, qu'il a procuré avec trop de
violence l'agrandissement de la maison de
Farnese d'où il estoit sorti, & s'est trop ac-
commodé à l'humeur de l'Empereur
Charles, pour mettre ses nepueux en pos-
session des Estats de Plaisance & de Parme,
& surmonter la resitance quel'autre y ap-
portoit pour les pretentions de l'Empire.

Mais quand les intentions des Papes se-
roient tousiours bonnes, & leur volonté en
vne droiture inuiolable: quand leur zele
n'auroit point d'autre chaleur que celle
que le deuoir inspire, & que l'amour de la
iustice communique; leur entendement
peut estre preoccupé: ils peuuent faire mal
de bonne foi: ils peuuent s'esgarer pensans
estre sur le bon chemin, & satisfaire aux
passions de leurs parens, croians satisfaire à
leur charge. L'Estat Ecclesiastique est à cet-

te heure gouuerné de telle sorte, que les
Papes se deschargent de la plupart des af-
faires sur les soins de leurs nepueux. Les
Cardinaux qui hors du Concile semblent
estre les membres naturels de cette teste,
& qui deuroit aider à soustenir le faix de sa
Monarchie ne sont presque plus que pour
accroistre la Maiesté du saint Siege. La
cognoissance des affaires leur est presque
interdite, & si l'on les propose quelquefois
au Conclau; c'est plutost pour donner de
l'authorité par leur approbation à ce qui se
fait, que pour le resoudre par leurs suffrages.

Cette procedure qui semble d'abord
estrange n'est pas sans fondement, & sans
apparence de raison. Entre les Cardinaux
les vns sont suiets naturels des Princes, à qui
oultre le deuoir de la naissance ils doiuent
encore leur fortune, & leur promoriõ me-
me, & l'esclat de cette pourpre qui les
couure, est vn lustre qui ne vient à eux que
par reflexion, & que leurs maistres ont
emprunté du S. Siege pour le leur com-
miquer. Et par consequent il ne faut
point s'estonner s'ils ne sont attachez qu'à
leurs interests: s'ils ne suiuent que leurs in-
clinations, & ne trauailent que pour leur
gloire & le bien de leurs affaires. Ou bien
ils sont enfans de quelque petit Souuerain,
& par-



238 LE MINISTRE D'ESTAT,
& partant pleins des humeurs de leur maison: du desir de l'agrandir, & en la mesme dependance qu'elle. En fin la plus grande partie de ceux qui d'une naissance mediocre ou basse, parviennent à cette haute dignité; dependent des grandes puissances temporelles, ou par des biensfaits receus, ou par des pensions qu'on leur donne, ou par des esperances avec lesquelles on les tient pris. Il n'y a que la seule Republique de Venise qui ne s'est jamais adonnée à cette pratique, & qui a tousiours negligé de se rendre puissant dans le Conclau. Elle ne fait point de la despense pour gagner des Cardinaux, & se contente de commander à ceux de ses Estats, qui ne sont jamais que deux à la fois, & passent d'ordinaire dans des interets separez des siens, quoi que non pas contraires. Ces passions donc, & ces dependances alterent les volonteés du Pape à l'endroit des Cardinaux: lui rendent suspects tous leurs offices, & font reduire la resolution des affaires entre lui & ses parens, ou quelque sienne creature dont il a esproué la fidelité & estime la suffisance.

Mais cette grande autorité que les Papes resignent à leurs nepueux, & la puissance du saint Siege, dont ils leur laissent le plus

le plus souuent la disposition entiere & libre; ne sont pas tousiours gouuernees par des mains pures. Il est mal-aisé, bié qu'il ne soit pas impossible, que le zele du bien general occupe entierement ceux qui ne sont personnes publiques que par participation: il est mal-aisé qu'on oublie ce qu'on est, pour n'auoir que les sentimens de ce qu'on n'est pas: il est mal-aisé qu'on trahisse l'amour propre, & qu'on se separe tout à fait de soi-mesme, & on a beau fermer les grands chemins aux desseins interessez, & aux fins particulieres; elles arriueront chez nous, si nous ne sommes infiniment vertueux, par quelque sentier desrobé, ou par vne auenuë secrette. Les intentions du Pape seront saintes, mais celles des nepueux seront peut-estre alterees. Et si cela est, quel moien que la contagion s'arreste à eux, & quel ne passe iusques à lui? quel moien de se defendre d'un mal contre lequel on n'a point de preseruatifs? de respondre de ce qu'on voit, si l'on ne voit que par les yeux d'autrui: d'aprecevoir vne chose comme elle est, si on lui a desguisé le dehors: si on lui a changé les apparences, & si les vendeurs de fard & de plastre, qui sont espais dans les grandes cours, l'ont preparee auparavant qu'on la monstre? Or pour ga-

gner

LE MINISTRE D'ESTAT,
gner quelque fois les nepveux, & corrompre les Ministres qu'ils emploient dans les differens des Princes; le chemin est ouuert à ceux qui peuuent faire du bien, & promettre des recompenses. Car depuis qu'un Pape est monté en ce trosne qui l'approche si fort de Dieu, & le met si fort au dessus des autres hommes; il semble à la plupart des parens, qu'ils ne peuuent aucc de la bien-seance demeurer parmi la foule, ni dans l'obscurité des particuliers, pendant que l'oncle ou le frere est environné de la plus grande lumiere du monde. Et partant il y en a qui sont prenables par tout ce qui peut fonder la grandeur de leur maison, & qui peut les esleuer à l'Estat où ils aspirent.

Les Espagnols entendent mieux que gens du monde ces pratiques, & ont plus de moiens de les exercer que nulle autre nation. Les pensions qu'ils distribuent sans mesure: les benefices qu'ils ont à conferer dans leurs Estats d'Italie, & à la bien-seance de ceux qui agissent à la Cour de Rome: le moien d'auancer leurs parens & aux Offices de la paix, & aux charges de la guerre: les Estats qu'ils leurs donnent quelque fois, ou dont ils leurs facilitent les achaps, & les mariages auantageux & riches qu'ils leur procurent; sont d'estranges machines pour

esbran-

esbranler la probité des Italiens, si elle n'est bien confirmée. Le mariage de l'heritiere de la maison desualde des plus illustres du Roiaume de Naples, contre les clautes expresses du testamēt du pere, dont Gregoire XV. dispēsa en faueur d'un de ses nepveux; donna l'entree aux Espagnols dans la Vallee: les rendit maistres de cette vallee sous le nom d'une autre puissance: fit cette grande playe à l'Italie, & les armes de saint Pierre aiderent alors à auancer l'ambition d'Espagne, & à affoiblir la liberte d'une prouinee, où elles sont adorees.

C'est bien plus quand l'esperance est foible pour tirer qu'elqu'un dans leur parti; ils y aioustent la crainte. Il n'est pas possible que l'une ou l'autre de ces deux passions n'opere, & ceux qui resisteroient à leurs dons & à leurs promesses pour entrer dans leurs interests; s'empechent pour le moins de les choquer pour euter les tempestes qu'ils suscitent, & les persecutions qu'ils suscitent. Outre la resistance qu'ils apportent à ceux qui aspirent au Pontificat, quand ils sont d'inclination contraire; ils ont encore d'autres moiens de se faire craindre. Je ne veux pas croire qu'ils furent la principale cause de la fin malheureuse des Caraffes. [Ils passerent tous trois

L

par

peut-estre les raisons leur ont manqué, & fait brûler par la main du Bourreau le quatrième volume des Annales de ce grand homme, pour declarer criminelle la doctrine qu'il contenoit, à cause qu'elle ne leur estoit pas fauorable. Certes il faut rendre ce tesmoignage, & donner cette loüange aux Espagnols; qu'il n'y a point de nation au monde qui ait vne si violente ialousie qu'eux pour les interets de leur Estat, & pour la dignité de leur couronne, & il faut encore dire à la honte de la nostre, qu'il n'y en a point qui soit si fort trauaillée d'vne passion contraire que la pluspart des François. Je rapporterai les causes de l'vn & de l'autre en la seconde partie.

Outre cela que ne firent les Espagnols aux Conclaves où les suffrages inclinoient du costé de Baronius pour l'eslire Pape? avec quels artifices n'attaquerēt-ils pas cette promotion? quels efforts n'emploierent-ils pas pour la rompre, & quelles machines ne firent ils point iouer pour la renuerfer? Le Cardinal de Sourdis eust beau tempester & faire du bruit contre leurs pratiques: la pluspart des gens de bien eurent beau s'en scandaliser, & désirer que l'Eglise fust gouuernee par vn homme qui auoit tant merité d'elle; les souhaits des gens de bien

farent

furent inutiles: ils soupirerent en vain apres vne si sainte election: les ennemis de Baronius l'emporterent, & l'interest general de la Chrestienté ceda au particulier d'Espagne. Ces exemples & plusieurs autres estonnent ceux qui n'ont pas d'ailleurs de l'inclination pour cette nation, & la crainte que chacun a de se procurer du mal, fait que plusieurs sont diuertis de faire le bien qu'ils voudroient, si la liberté n'estoit interdite, & la generosité combatuë par ces moiens odieux, & par ces façons violentes. Je traiterai en la seconde partie si les Princes Chrestiens se peuent mesler en conscience de la promotion des Papes, & comment.

DISCOURS XIII.

Que l'entremise des Papes est fort utile dans les differens des Princes Chrestiens, & dans les affaires de la Chrestienté.

JE n'entends pas inferer du discours precedent, qu'il faille se priuer de l'entremise des Papes, ni reietter leurs offices lors que la Chrestienté est agitée, & que ses Princes sont en discorde. Je serois vn mauvais Logicien de tirer des consequences si mal iointes, & ce seroit agir contre toutes les maximes de la Morale, & contre tous les principes de la raison, de défendre l'v-

246 LE MINISTRE D'ESTAT,
sage des bonnes choses, pour l'amour de
ceux qui en abusent: d'empescher les bons
superieurs de faire leur charge, à cause des
meschans qui ne la font pas, & de ne vou-
loir iouir de la beauté du Soleil, ni des biens
de sa lumiere, à cause des eclipses qui inter-
uenient quelquefois, & la desrobent au
monde. Il est vrai qu'il y a eu des Papes me-
schans, & qui ont esté la honte du saint
Siege, & le scandale de la Religion. Il y en
a eu qui ne se sont ingerez dans les affai-
res des Princes, que pour les broüiller: qui
n'ont apporté que du poison & du feu con-
tre leurs maladies, & qui ont gasté de leur
malice & de leur venin tout ce qu'ils tou-
choient. Mais tous ne sont pas de cette na-
ture, tous ne sont pas conduits de cet esprit.
Il y en a de forts gens de bien: qui sont pleins
de l'esprit de Dieu: qui ne bruslent que d'un
saint zele, & qui estans montez à cette su-
preme dignité ont renoncé à toutes les af-
fections du sang, pour ne prendre que cel-
les de peres communs des Chrestiens, &
d'arbitres incorruptibles aux affaires qui
leur sont soumises. Et comme ils ont le
cœur fort sain, & la volonté libre de toute
passion desreglée; il y en a qui ont encore
la veüe nette, & l'entendement fort illumini-
né: qui ont vne grande intelligence des
choses

LIVRE SECOND. 247
choses du monde, & que la bonté de leur
esprit, & les emplois qu'ils ont eus sous
d'autres Papes; ont mis en estat de n'estre
ni trompez par les arufices de leurs parens,
ni enchantez d'illusions estrangeres. La
corruption aussi de leurs parens & de leurs
Ministres, n'est pas si vniuerselle: qu'il n'y
en ait plusieurs qui en soiet exempts, & qui
ne mesent rien de particulier avec le zele
du repos public, ni rien d'estranger avec
les instructions de leur maistre.

Et sans considerer que le saint Siege est
le fondement sur lequel la Religion s'ap-
puie, & qu'il n'y a point de salut pour les
membres qui abandonnent cette teste; il
en reüssit encore ce bien pour les Princes
qui sont ses enfans; qu'ils respectent fort
son autorité quand elle interuiet dans
leurs affaires, & que ces offices sont fort
puissans, ou fort propres pour terminer
leurs querelles. Quand le feu se met entre
les deux grandes couronnes, & que la Frâce
& l'Espagne se font la guerre; quelle puis-
sance ou assez haute, ou assez des-interes-
see interuiendroit pour l'esteindre? qui
auroit assez de force pour retenir ces deux
machines lors qu'elles s'esbranlent, & pour
arrester des mouuemens si impetueux & si
rapides que les leurs, si ce n'est le saint
Siege?

Siege: Outre que l'Empire a demeuré long temps sans la premiere gloire, & sans auoir rien de son ancienne Maïesté, que le nom & les armes; qui ne sçait qu'il est dependant de l'Espagne, ou en communauté d'interests avec elle? qui ne sçait qu'elle l'a retiré du precipice où il tomboit? qu'il ne se soustient que par les subuentions & par ses secours, & que Charles-le Quint n'a point laissé de plus forte recommandation à son fils, que d'estre tousiours bien avec ses cousins, deut-il acheter fort cheremēt leur amitié, ou la conseruer à vn prix excessif, & avec des conditions immoderées.

Pour ce qui est de la couronne d'Angleterre, qui estoit autrefois le contrepois des deux autres, & l'arbitre de leurs differens; elle n'est plus si propre qu'elle a esté pour agir dans leurs discordes. L'heresie qui l'a gastée ne lui peut laisser de fort bonnes intentions pour les Catholiques: ayant ce venin sur le cœur; elle ne peut regarder avec des yeux entierement purs leur prosperité: leur bonne intelligence lui doit estre suspecte, & si elles'auance tantost vers l'Espagne, & tantost vers la France, cela dure si peu, & se fait avec des mouuemens si languissans & vn retour si soudain; qu'on voit bien que ce n'est pas vne parfaite amitié

tié qu'elle medite, mais vn fantosme de bienueillance qui dispaïroit promptement, & vn auorton d'affectiō qui est produit par quelque cause passagere. Quant à la Republique de Venise, elle auroit veritablement assez de sagesse & de grâdeur pour travailler dans les querelles des deux couronnes. Mais elle est si fort ialouse de la puissance de l'vne, & si fort ennemie de son ambition; que ses soins ne lui seroient pas moins suspects, que les offices d'vn ennemi déclaré. Pour ce qui est des autres Princes d'Italie & d'Allemagne, ils sont si petits ou si dependans ou si estoignez d'inclination de l'Espagne ou de la France; qu'elles ne voudroient point quitter leur animosité pour l'amour d'eux, ni se rendent à leurs offices.

Il n'y a donc que le Pape qui reste pour estre le Mediateur de leurs broüilleries. La qualité d'enfans de l'Eglise que les Princes Catholiques font gloire de porter; les oblige de respecter celui qui en represente le Chef, & quelque ialousie d'honneur qui les travaille, ils ne font point tort à leur courage ni à leur ambition, de se soumettre à celui qui est au dessus d'eux, & qui les conuie de la part de Iesus-Christ par lequel ils regnent, de ne mespriser pas la paix qu'il a tant recommandee. Ces Princes

LE MINISTRE D'ESTAT,
 mesmes qui sont quelquefois las de se quer-
 teller, & à qui les maux de la guerre sont
 horreur, & la misere de leurs suiets donne
 de la pitié; sont bien aises d'estre inuitez au
 repos par vne autorité si puissante. On ne
 peut nier que la paix de Veruins si neces-
 saire à l'Espagne, & vtile à la France; n'ait
 esté l'ouvrage de Clement VIII. & que
 Henry le Grand, & Philippe II. eussent bien
 eu de la peine à quitter les armes qui pe-
 soient à l'un & à l'autre, sans vn si grand en-
 tremetteur. I'ay dit quand ces Princes sont
 las de se quereller, & espouuez d'argent &
 d'hommes; ou qu'ils ont ailleurs des occu-
 pations plus importantes, auxquelles ils ne
 peuvent vaquer qu'en abandonnant les
 premieres. Autrement certes quand l'am-
 bition est soustenuë par la force, & quand
 l'appetit de conquerir est irrité par l'espoir
 de la victoire; il est mal-aisé de l'esteindre
 avec des traitez, ou de l'apaiser par offices.
 Il arriue à la pluspart de Princes qui se font
 la guerre, le mesme qu'aux plaideurs opi-
 niastres, qui ne cessent pas de plaider par
 election, mais par impuissance: qui doiuent
 leur repos à la pauvreté, & non pas à la mo-
 deration de leur esprit, & qui ne s'arrestent
 pas en marchant, mais qui dem eurent en
 chemin pour n'auoir pas la force de passer
 outre.

Outre.

Outre l'experience que nous venons d'en
 faire en ces derniers nouuemens d'Italie,
 nous en auons des exemples memorables
 aux vies de Charles-le Quint, & de Fran-
 çois I. L'Estat de Milan fust l'amour de ces
 deux Princes, & le plus violent obiet de
 leur ambition: ils bruslerent tous deux
 d'vne esgale ardeur de le posseder, & l'ani-
 mosité qu'ils conceurent pour ce suiet l'un
 contre l'autre fust si grande, que iamais le
 temps ni les hommes ne la sceurent vain-
 cre. Les Papes d'alors y emploierent avec
 soin: Paul III. n'espargna point sa propre
 personne, & l'exposa à de longs voiajes
 pour travailler à vne reconciliation si ne-
 cessaire. Les inondations que le Turc fai-
 soit de tous costez sur les Chrestiens y sol-
 licitoient assez l'Empereur. Et neantmoins
 rien de cela ne les peut fieschir: ils resiste-
 rent aux prieres des Papes: l'Estat misera-
 ble de la Chrestienté ne les toucha point,
 & cette fatale obstination lui cousta, outre
 le sang de ses enfans, la perte de Rhodes,
 & de la plus belle portion de la Hongrie.

Les Papes n'ont pas seulement presté
 leurs soins à la Chrestienté, pour terminer
 les querelles de les Princes, mais ils ont en-
 core souuent aidé à la sauuer de la ruine
 qui la menaçoit, ou à vanger ses affrons,
 & à

LE MINISTRE D'ESTAT,

& à recouurer les pertes. Sans leurs sub-
 ventions & leurs offices, les Protestans au-
 roient acheué de la desfigurer, ou les Turcs
 l'auroient subiugée, & Dieu qui les a choi-
 sis pour estre les chefs visibles de son Egli-
 se; a aussi voulu qu'ils fussent quelque fois
 les liberateurs des pais où elle se conserue,
 & les instrumens du salut temporel des
 peuples qui la recognoissent. La plus fa-
 meuse ligue que le monde ait iamais veüe,
 se forma au Concile de Clermont à la sol-
 licitation de Pierre l'Hermite, & par l'au-
 thorité d'Urban II. Quatre cens mille
 combatans se rangerent sous la conduite
 de Godefroy de Buillon pour la conqueste
 de la terre Sainte. Iamais la Chrestienté
 ne s'est si largement desbordée qu'elle fit
 alors: iamais elle n'a obtenu des succez si
 esclatans, & iamais vn si grand nombre
 d'Avanturiers & de Soldats volontaires, ne
 furent si long temps ensemble pour vn
 mesme dessein, & avec tant de concorde.

Mais sans sortir du siecle passé, & des
 choses arrivées du temps de nos peres; qui
 ne sçait que Paul III. fust l'auteur de la li-
 gue qui se fit entre les Venitiens & Char-
 les-le-Quint, pour repousser Soliman qui
 menaçoit l'Italie, & chastier Barberousse,
 qui en ravageoit les costes. Que si les Chre-
 tiens.

LIVRE SECOND. 253

tiens laisserent eschapper la victoire, qu'ils
 auoient entre leurs mains s'ils l'eussent
 voulu prendre: si la puissance maritime du
 Turc ne fust abatuë de ce coup: si Barbe-
 rouffe ne fust opprimé à la Preuese, com-
 me il le pouuoit estre; il en faut attribuer
 la cause à la perfidie d'André Doria, com-
 me j'ay dit ailleurs. Il sembloit que ces
 deux Corsaires eussent partagé l'Empire
 de la mer, & l'vn ne vouloit pas la ruine de
 l'autre, de peur d'estre moins considerable
 à son maistre, quand il l'auroit defait d'en-
 nemis, & de manquet de credit, quand il
 manqueroit d'exercice. Aussi Barberousse
 paya la courtoisie, & rendit la revanche à
 Doria apres de Ville-frâche, où il ne vou-
 lut point l'acheuer, comme il lui estoit aisé
 apres vn naufrage, ni poursuivre ses vais-
 seaux, que la tempeste auoit escartez. Peut
 estre aussi qu'il y auoit quelque cause oc-
 culte, & quelque motif caché du costé de
 l'Empereur, pour lequel il ne cherchoit pas
 la victoire en la ligue dont nous parlons,
 mais la retraite des ennemis, & la cessa-
 tion de la guerre. J'apporterai cette cause
 en la seconde partie au traité des ligues.

Pie IV. ietta les fondemens de la ligue
 pour secourir Chypre, qui se conclut sous
 Pie V. Que si elle ne fust assez heureuse:
 & les

si les esperances, qu'on en conceut man-
querent de leur principale fin, & si Chypre
se perdit pour n'estre point secourüe; les
longueurs que les Espagnols apportent en
tout ce qu'ils entreprennent: les tourmen-
tes qui furent frequentes cette annee sur la
mer: la peste qui rauagea les vaisseaux des
Venitiens, & vne secrette dispositiõ du ciel
qui vouloit affliger leur Republique; furent
la cause de cette disgrace. La ligue pourrät
ne laissa pas d'estre vtile, & les siecles pas-
sez, ni toute la puissance des anciens n'ont
rien produit de si memorable sur la mer
du Leuant, que la bataille de Curfolari.
Que si les Chrestiens ne se fussent trahis
eux mesmes: s'ils eussent voulu vser de la
victoire, & suiure la fortune qui leur offroit
Constantinople & le Leuant; nous nous sus-
sions largement reparez des pertes que
nous venions de faire: nous estions les mai-
stres de la mer Mediteranee: le Turc estoit
reduit à la terre ferme, & la vertu de D. Ian
d'Austria pouuoit faire esperer à l'Espagne,
de n'enuier pas à la France la gloire de son
Godefroy, ni le bon-heur de ses armes.
Mais la defiance que les Venitiens eurent
des Espagnols, & l'experience qu'ils auoient
faite sous Charles-le-Quint en la prise de
Chateau-neuf, combien ils estoient in-
iustes

justes obseruateurs des conuentions des li-
gues. D'autre costé la ialousie que les Espa-
gnols prirent de voir que la ruine du Turc
estoit l'agrandissement des Venitiens: qu'ils
deuoient recueillir les meilleures pieces de
son debris, & le principal fruiet de la guer-
re: que n'ayant plus à craindre les forces
du Turc, il considereroient moins celles
d'Espagne, & deuenans plus puissans, ils les
pourroient dauantage trauffer en leurs
desseins d'Italie. Cela dis-ie corrompit la
victoire, & frustra les esperances de la Chre-
stienté, & l'attente du monde. Ceux qui
seauent quelle est l'humeur des Princes:
quelles sont les raisons d'Estat, & quelle est
la nature des ligues; ne trouueront pas e-
strange ce que ie viens de dire.

Quoi que c'en soit, nous auons tiré deux
notables auantages de la victoire de Le-
panthe. L'vn est que si nous n'auons esté
assez sages pour profiter du bien qui nous
estoit offert; nous auons esté assez heureux
pour euitter les maux qui nous estoient as-
seurez, si l'on n'eust froissé les forces du
Turc, & dissipé cette formidable flotte, qui
eust couuert de Croissans tout le Golphe
de Venise, & la mer basse d'Italie. L'autre
auantage est, que nous lui auons fait co-
gnoistre; que si ses forces sont plus grandes
quo-

256. LE MINISTRE D'ESTAT,
que celles d'un seul de nos Princes; elles
sont inferieures à celles de la Chrestienté
unie, & que si par un dessein digne du nom
qu'ils portent, ils venoient tous à coniu-
rer contre lui; on verroit en peu de temps sa
grandeur humiliee: le Croissant brisé, &
lui renuoié au fonds de la Scytie, d'où il a
pris son origine.

La continuation de la ligue, & le bon-
heur de la Chrestienté manqua avec la vie
de Pie V. & si son successeur eust autant de
zele que lui pour la maintenir; il ne fust pas
aussi heureux pour le pouuoir faire, & il
eust ce desplaisir d'apprendre que les Ven-
itiens l'auoient violee, & s'estoient accor-
dez avec Selin sans le sceu de leurs confe-
derez. S'ils eurent raison ou non, en discou-
rai en la seconde partie, où j'examine-
rai les causes du traité de Monçon, que
nous fismes il y a quelques années pour le
fait de la Valtoline.

Pour ce qui est des guerres de terre, on
sçait assez ce que les Papes ont fait contre
le commun ennemi des Chrestiens, & con-
tre les Heretiques. En la seconde expedi-
tion de Soliman contre Vienne, & dans
l'ardeur qui l'agitoit de purger la honte de
la premiere il falloit que la Chrestienté fit
un effort: qu'elle iouast de son reste, & op-
posast.

posast sa plus grande puissance à un con-
querant, que le despit & l'ambition ani-
moient à sa ruine. Il faut auoüer qu'en
cette occasion Charles-le-Quint fust veri-
tablement le Cesar des Chrestiens, & qu'il
combatit pour la Religion, en defendant
son pattimoine. Mais aussi il faut confes-
ser, que les soins du Pape furent tres ardens
pour lui enuoier des forces: pour lui en sol-
liciter de toutes parts, & pour le mettre en
estat de recevoir ce formidable aduersaire.
Aussi Soliman tout puissant qu'il estoit
n'osa s'auancer vers lui: il n'osa mettre sa
gloire en compromis avec elle de Char-
les, & quelque Religieux qu'il fust, il viola
le serment qu'il auoit fait, de ne s'entrer
iamais dans Constantinopole, que triom-
phant de Vienne, & chargé des despoüilles
de l'Austriche.

Dés que l'heresie de Luther se fust mul-
tipliee, & qu'elle se sentit puissante; Elle
se montra rebelle. Presque tout le Septen-
trion coniura contre l'Empereur: il ne se
vit iamais rien de plus orgueilleux que cer-
te ligue, à cause qu'elle estoit extremement
forte: les enseignes des Chefs n'estoient
chargees que de deuises superbes, & de
mots de menaces: & deux grands hommes
l'un pour la guerre, & l'autre pour l'in-
trigue,

218 LE MINISTRE D'ESTAT,
trigue, qui estoit le Duc de Saxe, & de
Lantgraue de Hesse; en estoient l'ame, &
lui donnoient le mouuement. Apparem-
ment l'Empereur deuoit estre opprimé de
la tempeste qui le suprenoit, & la Religion
acheuer de faire naufrage en Allemagne.
Aussi certes cela fust arriué si le Pape n'eust
accouru à son secours. Les forces que Paul
III. enuoia sous la conduite de son neueu,
furent le nerf de l'armee de Charles-le-
Quint: & avec ce refort qui fut de dix mille
hommes choisis, ce grand amas d'hommes
côureux fust dissipé: le Duc de Saxe demeura
prisonnier apres auoir esté vaincu: les
villes rebelles ouuirerēt les portes au victo-
rieux, & la victoire fust au point où le Pape
la desiroit, qui apprehendoit pour l'interest
de la Religion les progres des armes pro-
testantes, & la trop grande prosperité de
l'Empereur, pour l'interest de l'Italie.

Ces annees passées quand l'heresie s'es-
toit desbordée à la Diète de Vormes, &
qu'elle se proposoit de changer par tout la
Religion, avec la face des Estats; presque
toute l'Allemagne conspiroit à ce dessein:
& les forces qui deuoient estre employées
contre le Turc, & au recouurement de la
Hongrie; estoient tournees contre la mai-
son d'Autriche, à cause qu'elle estoit Catho-
tholi-

LIVRE SECOND. 219
tholique, ou estoit trop ambitieuse. La re-
uolte de la Boheme, & l'election du Com-
te Palatin: la monstre de ses premieres ar-
mes, & la foiblesse de l'Empereur faisoient
peur aux autres Catholiques, & esleuoient
le courage aux autres Protestans de l'Euro-
pe. L'Italie estoit desia menacée: on deu-
oroit desia Rome par esperance: il falloit,
disoit-on, purger cette Babylone, & celle
qui a esté si long temps le principal Siege
de la Religion, deuoit estre le principal
siede de l'heresie. En cette publique con-
sternation des Catholiques, & en la crainte
de plus tragiques euenemens; il faut ren-
dre ce tesmoignage au saint Siege, qu'il en
est venu de notables secours contre les
maux qui estoient arriuez & contre ceux
qu'on craignoit, & que la ligue Catholique
d'Allemagne a esté principalement vn ef-
fect de l'autorité du Pape & de son zele.
Aussi certes elle a esté quelque temps si
heureuse, & Dieu s'est déclaré si visiblement
en sa faueur, que nous aurions peine de
croire les prosperitez qui lui sont arriuees si
nous ne les auions veues, & iamais rien n'est
venu de plus contraire au discours humain
& à l'apparence des choses, que la ruine du
Palatin & la ressource de l'Empereur.

De la conduite qu'il faut observer en traitant avec les Ministres du Pape, & s'il est loisible d'user de dissimulation, & comment.

Bien qu'il soit aisé à inferer du discours précédent, combien il est nécessaire que le Pape interuenne dans les querelles des Princes, & qu'il soit presque tousiours le Mediateur de leurs broüilleries; il est aussi aisé à conclure avec quelle circonspection on doit agir avec ses Ministres.

Vn autre Ministre donc traitant avec eux, ne sera iamais despourueu de la confiance, qui assure les affaires: qui destourne les pièges: qui defend des surprises, & ne laisse aux trompeurs que la volonté de tromper. Qu'il uienne pour certain que ce sont gens qui apportent de l'art en tout ce qu'ils font, & ne descendent iamais à l'action que bien preparez; qui sont ennemis de l'impetuosité, & n'ont point d'ordinaire de passion violente, qui confonde le discours & esbloüisse la raison: que de toutes les humeurs dont le corps est composé, ils n'en estiment aucune tant que le flegme: ni de toutes les vertus qui entrent dans les affaires, aucune tant que la patience. Il doit sçauoir qu'ils ne perdent rien, & profitent de tout: qu'ils reculent quel-

quelquefois pour auancer dauantage: que la dernière chose qu'ils descouurent est leur première intention: qu'ils tournent le dos au lieu où ils veulent aborder, comme font ceux qui nauigent, & bien que les lignes droites soient les plus courtes: qu'ils aiment mieux les obliques pour paruenir à leur fin, & au but qu'ils se proposent.

Il sera donc préparé contre leur art, & contre toutes leurs souplesses. Mais il reglera de telle sorte sa conduite & se mesnagera avec vn tel temperament; qu'il ne descourra iamais sa deliance: qu'il fera voir vn extérieur fort ouuert: que la monstre de dehors ne respirera que franchise. Il nuira les entrees des conferences de l'opinion qu'il a de l'integrité de celui avec qui il traite: de la droiture de ses intentions, & de la pureté de son zele pour le bien public. Il lui fera pourtant sentir quelle est l'inclination de son maistre, s'il nous est ami, afin qu'il la suie: ou celle de sa famille, si elle a de la passion pour nous, afin qu'il ne s'en departe pas. De cette action ouuerte, & de cette procedure despoüillée en apparence de dessein & d'artifice; il en réussira de trois choses l'vne. Ou l'on fera impression sur la volonté: on entrera dans son ame: on s'insinuera dans ses inclinations,



262 LE MINISTRE D'ESTAT,
tions, qui seroit vn preiugé pour nous du
bon succez de l'affaire. C'est vn point où
ceux qui negociant doiuent tousiours vi-
fer: & ils peuvent s'asseurer que dès qu'ils se
feront emparez de la volonté d'vne per-
sonne; ils seront maistres de sa raison & de
son entendement. Cela est estrange de ce
que peut la seconde faculté de nostre ame,
qui n'est à bien dire que chaleur & qu'affec-
tion, sur la premiere qui est lumiere & in-
telligence. Quand il lui plaist elle entraîne
celle cy de qui elle deuroit estre guidée:
elle la fait aller apres ses desirs, bien qu'elle
ne deuit s'esbranler que par ses discours:
elle lui fait desguiser sous l'apparence du
vrai le mensonge qu'elle veut suivre: Elle
lui fait trouuer du fard & des embellisse-
mens pour les choses laides qu'elle veut ai-
mer. Cette regle donc doit estre inuio-
lablement obseruee en toute sorte de nego-
ciations afin qu'elles soient heurieuses, qu'el-
les ne soient point conduites par des per-
sonnes qui se haïssent, ou qui ayent de l'a-
uersion l'vne de l'autre. La seconde chose
est, que si celui à qui on a affaire demeure
ferme, & ne se laisse point esbranler à cer-
te sorte de franchise & de complaisance:
s'il resiste à ce charme, & ne se prend point
à cette amorce; il en fera moins sur ses
gardes

gardes quand rien ne lui sera suspect: il se-
ra plus aisé à taster: il exhatera quelque pa-
role qui manifestera ses sentimens, & lui
arriuera comme aux places fortes & bien
pourueues, qui se perdent quelquefois par
vne trop grande confiance, qu'on a en leur
force, & par le peu de soin qu'on apporte à
les conseruer, croiant qu'il n'en soit pas be-
soin. En fin si l'on ne tire quelque notable
bié de cette conduite, on cuitera au moins
les maux qui suivent vne defiance ouuerte,
qui est tousiours iniurieuse à celui à l'en-
droit duquel on l'exerce: qui exciteroit en
lui des sentimens aigres contre nous: qui
attireroit les inconueniens que nous vou-
lons euit, ou destourneroit les succez que
nous croirions ne deuoir pas à la bonne
volonté d'autruy ni à son industrie, mais à
nostre subtilité & à nostre adresse.

Il faut encor se souuenir de deux choses,
l'vne que l'Art que ie conseille n'est pas Art
s'il n'est caché, & qu'il fait vn effect con-
traire à celui qu'on se propose, si tost qu'on
l'euenta. Il faut donc tesmoigner cette
confiance si salutaire sans affectatiō & sans
excez. Autrement certes lors qu'elle esclate
& est desreglee: lors qu'elle hausse sa voix
& rend son action trop mouuante; elle est
suspecte de quelque dessein: elle engendre
la

264 LE MINISTRE D'ESTAT,
la desiance, & fait croire le contraire de ce
qu'on veut periuader. Et en ceci particulie-
rement il faut auoir deuant les yeux certe
excellente regle de la Logique, que *qui
prouue trop, ne prouue rien*, ou ce bon mot
des Anciens, que *rien ne le soit par trop*, ou
c'est auertissement de S. Paul, *d'estre sages
par sobriete & avec mesure*. L'excez des
complimens dont la Cour est infectee, &
le desieglement de la caiolerie qui ni re-
goit ni exception ni bornes; sont vne preu-
ue certaine de ce que ie viens de dire. Aussi
il n'y a que les sots & les nouveaux-venus
qui s'y laissent prendre. Les habiles gens
croient d'ordinaire le contraire, & cherché
la verité des intentions dans la partie con-
tradictoire des paroles.

L'autre chose qu'il faut particuliere-
ment obseruer, est de n'emploier pas cet
Art indifferemment, & à tous les viages
auxquels il est propre: de ne s'en seruir pas
pour attaquer, mais pour se defendre: pour
tromper, mais pour se garentir de la trom-
perie, & de ne faire pas vn poison, de ce
qui ne doit estre qu'un preseruatif. Selon
ce sens, il est encor vray que la dissimula-
tion est permise, & que *qui ne sçait dissi-
muler, ne sçait pas regner*. Le fondement
de cette opinion est, qu'encore que le
men-

mensonge soit defendu, & que ce soit vne
chose indigne de l'homme, & vne vilaine
perspectiue en sa conduite, que le dehors
contredise son interieur: que la langue de-
mente le cœur, & que la parole trahisse la
pensee, dont elle est l'image & le caracte-
re; si est-ce que personne n'est obligé de
manifester tousiours les sentimens: d'es-
taller tout ce qu'il a dans l'ame: de faire
du premier venu son Confesseur & son lu-
ge; & il est certain que Dieu nous a aussi
bien recommandé le silence pour taire les
veritez dangereuses, qu'il nous a donné le
parler pour publier les necessaires.

La dissimulation qui tend à la ruine du
prochain, & sert de couuerture à l'injustice;
doit estre fuyee des honnestes gens: & quel-
que gain qu'elle propose, & de quelque
espoir de recompense qu'elle soit atti-
ree; elle ne sçauroit reparer le mal qu'il
y a de rompre le lien de foi publique, &
de renuerser le fondement de l'humaine
societé. C'est vne faulxe prudence que les
Anciens ont condamnee: que la lumiere
de la nature deteste: qui oste le credit à
vn homme, & rend suspects les actions
mesmes qui sont bonnes. En vn mot elle
perd d'ordinaire ceux qui s'en seruent, &
l'on voit souuent ces esprits doubles & ces
M subtils

266 LE MINISTRE D'ESTAT,
subtils malicieux, tomber dans les pieges
qu'ils ont dressez aux autres, & dans le pre-
cipice qu'ils leur ont creusé. Ceux qui en-
seignent cette doctrine, & qui font van-
science de la fourberie; proposent des ex-
ples qui sont capables d'en destourner: &
les fins tragiques dont elle est suivie, font
voir que quand la Iustice des hommes ma-
que, Dieu ne manque pas pour le moins de
faire interuenir la sienne: d'attraper les sa-
ges en leurs finesses, & les cauteleux en
leur malice. La conduite de Cesar Borgia,
qui a esté le modelle de Prince de Machia-
uel, & ce vilain original dont il a fait vne si
dangereuse copie; eust au commencement
quelque succez considerable. Mais Dieu
qui auoit laissé naistre cet homme en la
cholere, & pour vanger les pechez de l'Ita-
lie, & estre le fleau de ceux qui estoient
moins meschans que lui; l'abandonna en
fin à sa Iustice: lui osta le iugement pour le
perdre: permit qu'à celui qui auoit si sou-
uent abusé de la foi, la foi ne fust point ob-
seruee: que celui qui estoit si desiant deuint
credule, & qu'il donnast au euglement dans
les filets, que le grand Capitaine lui auoit
tendus.

L'Italie comme elle est le theatre des
grands vices & des grandes vertus, fit voir
vn

vn peu auparauant vn autre grand exem-
ple de cette nature. Ludouic Sforce se
croioit estre le plus fin homme de son
temps; ses peintures & ses deuisés auoient
tousiours quelque marque de cette vanité,
& tous ses entretiens estoient enstiez de
cette folie. Il faisoit profession de mener
les grands de l'Europe où il vouloit: d'a-
uoir entre ses mains la paix & la guerre des
autres nations, & d'estre plus puissant avec
son esprit & avec son adresse, que ne sont
les conquerans avec la force & avec les ar-
mees: il arriva en fin que celui qui auoit
renuersé la paix où l'Italie reposoit, pour
assouuir son ambition: qui auoit si souuent
violé ses confederations & ses alliances, &
s'estoit ouuert le chemin à la souueraineté
avec le poison & les parricides; que celui-
là dis-ie outre les grandes disgraces dont sa
vie fust agitée; fust trahi à Nauarre par les
Suisses qui le seruoient: vendu aux Fran-
çois qui lui faisoient la guerre: confiné à
la Tour de Loches, & qu'il seruit dix ans
durant de spectacle à toute l'Europe de la
fragilité des grandeurs, & del'inconstance
des choses du monde.

Nostre hystoire n'est pas despourueü
d'exemples illustres en cette matiere. Ce
Charles de Nauarre qui n'auoit ni foi ni re-
ligion

268 LE MINISTRE D'ESTAT,
ligion, qui fust le boute-feu de la France,
& le perturbateur continuel de son repos:
qui se iouït tant de fois avec son eloquence
de la facilité du peuple, & abusa si sou-
uent des dons de l'esprit qui estoient en
lui admirables, pour affliger ce Roiaume
de combien de maux ce vit-il poursui? Sa
qualité de Prince ne l'exempra point de
la pauureté ni de la prison; il fust mangé
de maladies longues & aiguës, & le feu en
fin le consuma par l'imprudencce d'vn va-
let dans vn drap froté d'eau de vie. Le Cō-
nestable de S. Paul subsista long temps par
la dissimulation qu'il prattiquoit parfait-
ement. Mais à la longue son Art le ruina
& voulant en mesme temps seruir deux
partis contraires; il fust abandonné de l'vn
& sacrifié à l'autre. Certes quand la trom-
perie & ces malignes voyes ne seroient
pas comme elle sont suiettes à des acci-
dens si violens, & à des conclusions si fune-
stes; les hommes sont frapés d'vne estran-
ge ou ignorance ou corruption, d'aler
maudier de la malice les moïens de reg-
ner & de faire leurs affaires, qu'il peuuent
trouuer plus seurs & plus honorables
auec la prudence & avec le discours. Quel-
le pitié que tant d'experiences qui ont
precedé ne puissent leur faire compren-
dre,



LIVRE SECOND. 269
dre, que si la vertu est quelquefois malheu-
reuse; elle est tousiours estimee: qu'elle se
releue plus souuent que la malice, lors
qu'elle tombe, & que le bon-heur de cel-
le-cy ne consiste pas en l'ame de ceux qui
l'exercent, mais en l'opinion de ceux qui
ne voient que l'exterieur qui la couure, &
la superficie qui l'environne.

DISCOURS XV.

*S'il est loisible de faire la guerre au Pape, où la pro-
cedure qu'observa Philippe II. en celle qu'il lui
fit est louée, & celle de Charles-le-Quint condānee.*

Pour bien resoudre cette matiere, & lui
donner vn plein iour & vne clarté par-
faite; il est necessaire de se servir des ab-
stractions Metaphysiques, & de desmelier
auec l'esprit les choses qui sont effectiue-
ment conioinctes: mais qui sont veritable-
ment diuerses, & n'ont rien de commun
que le suiet qui les tient, & le tronc sur le-
quel elles sont entees. Il ne faut donc pas
maintenant considerer les Papes comme
Vicaires Iesus-Christ, qui a protesté que
son Roiaume n'estoit pas de ce monde;
mais comme Princes de la terre, & seig-
neurs de quelques Estats d'Italie, & de
Comté de Prouence.

Cela suppose ie dis en premier lieu, qu'il
M 3 sem-



270 LE MINISTRE D'ESTAT,
semble que ceux qui ont donné ces Estats
à l'Eglise, ne peuvent les auoir transferez
qu'avec les mesmes conditions qu'ils les
possedoient, & suiuetz aux mesmes incon-
ueniens qu'ils estoient entre leurs mains;
Et partant que les Papes qui en iouissent,
ne sont pas exemps du droit des Gens, non
plus que les premiers maistres de ces Estats,
& qu'ils se doivent proposer, outre que l'in-
iustice est plus odieuse qu'elle n'est aux au-
tres, en ceux qui ne doiuent agir que par la
charité; qu'il est permis aux autres souue-
rains de se faire iustice eux-mesmes, quād
ils ne peuvent l'obtenir d'eux, & qu'ils abu-
sent à la ruine des hommes, de la puissance
temporelles qu'ils ont receuë des hommes.
Ainsi quand Paul IV. declara la guerre à
Philippe II. & lui voulut offer le Roiaume
de Naples pour le dōner à vn sien nepueu;
L'avis des plus celebres Theologiens d'Es-
pagne & de Flandres, & entre autres de
Melchior Canus porta, qu'il ne deuoit pas
seulement attendre dans ses Estats les ar-
mes du Pape, & les repousser: mais qu'il
pouuoit encor en conscience entrer dans
les terres de l'Eglise par forme de diuer-
sion, & pour preuenir l'orage qui se for-
moit contre les siennes.

Le dis neantmoins qu'il faut icy vser de
distin-

distinction, & qu'il est fort vrai-semblable,
qu'on ne peut pas seulement mediter vne
guerre purement offensue contre le Pape,
qu'il n'y a point de tiltre de iuste guerre, ni
consideration d'Estat qui puisse dispenser
vn Prince de retenir en conscience, ce qu'il
aura occupé avec iustice sur le saint Sie-
ge; & qu'il ne faut point tirer consequence
de ce qui interuiet au commerce des
Princes purement temporels, & dans les
querelles qu'ils ont ensemble; à ce qui re-
garde le bien de l'Eglise, & le domaine de
saint Pierre. La raison est, dautant qu'en-
tre les premiers il suffit que la guerre soit
probablement iuste, pour autoriser les
conquestes qui se font, & rendre valable la
possession de ce qui se gagne, ce qui n'ar-
riue pas en celle qu'on fait aux Papes. Il
importe pour monstrier cette difference;
de nous arrester vn peu sur ceste funeste
matiere, & de descendre iusqu'à la racine
de cette iustice, & à la derniere cause qui
rend la guerre legitime.

Les souuerains qui n'ont point de supe-
rieurs en terre: qui ne tiennent à Dieu que
par eux-mesmes, & qui sont independans
de tout le reste des hommes; ne le sont pas
de la iustice. Et partant toutes les fois qu'ils
violent cette vertu, & rompent ce diuin



72 LE MINISTRE D'ESTAT,
 Il en qui soutient l'ordre du monde; vn
 autre Prince qui sera offensé se peut repa-
 rer du tort qu'il souffre, & se satisfaire par
 ses propres mains. Et en ceci la conscience
 est à couuert, & les guerres qui se font pour
 repousser sa violence sont agreables à Dieu,
 & le sang qui s'y respand est vn sacrifice de
 bonne odeur deuant sa diuine Maiesté.
 C'est pourquoy en l'ancienne loi il a sou-
 uent excité son peuple à s'armer & a com-
 battre, & lui-mesme n'a pas desdaigné de
 prendre parmi les plus magnifiques quali-
 tez, & ses tiltres les plus augustes, celui de
 Dieu des armées.

Ceci semble d'abord estrange, à cause
 de l'inclination que l'homme deuroit au-
 uoir à la douceur & à la paix: Et puis qu'on
 ne voit point les bestes alterees du sang de
 leurs semblables, ni les Tygres estre cruels
 contre les Tygres; il y a de quoy s'estonner
 que les hommes soient si ingenieux à se
 perdre, & si ardans à destruire leur propre
 espece: que la plus pompeuse des vertus
 soit la vaillance, & le plus illustre de tous les
 arts, celui de faire la guerre? Que la gloire
 d'Alexandre & de Cesar ait eu besoin de
 deux millions de vies, pour estre si grande
 qu'elle est, & que l'ancienne Rome n'ait
 permis le triomphe qu'aux meurtriers de
 pref.

presque toute vne nation, & à ceux qui au-
 uoient depeuplé tout vn pais de la fleur de
 ses habitans, & versé le plus noble sang
 d'vne Prouince: Cela certes seroit estrange
 s'il estoit fait par vn instinct de cruauté: s'il
 procedoit d'vne enuie auugle de boire le
 sang humain, & estoit conduit d'autre e-
 sprit que de celui de la Iustice.

Que si nous ne faisons point de difficul-
 té de prendre des medecines, de souffrir
 des saignees, & d'vser mesme du poison &
 du feu pour guerir nos corps; combien
 moins en deuous nous faire d'employer les
 remedes violens, quand les doux sont inu-
 tiles, & qu'on ne scauroit autrement pour-
 uoir aux desreglemens des Princes & des
 peuples, ni maintenir la Iustice qui est
 la santé des Estats, & l'ame du corps po-
 litique. Que si celle que les souverains
 pratiquent en la personne de leurs suiets,
 & les exemples qu'ils font de leurs crimes,
 sont agreables à Dieu, & necessaires au
 monde; combien plus le doit estre celle
 qu'ils exercent contre les autres souue-
 rains, qui est de fautes plus generales, &
 qui regardent toutes les nations de la terre
 pour la consequence, & vne infinité de
 particuliers pour leur interest priué. Il se-
 roit bien à desirer que de deux parties qui



274 LE MINISTRE D'ESTAT,
 composent la distributive: le monde n'e
 cognust que celle qui donne des couron-
 nes à la vertu, & des recompenses au meri-
 te. Mais puis que la nature gastee incline
 plus au mal qu'au bien, & que les obiets de
 la vertu ne sont pas si frequens ni si actifs,
 que ceux du vice; cette partie de la iustice
 qui distribuë les peines, a par consequent
 vn vsage plus necessaire & plus estendu que
 l'autre, & les souverains n'en doiuent non
 plus estre exemps que les particuliers, puis
 qu'ils sont fautifs aussi bien qu'eux, & plus
 dangereusement coupables. C'est pour-
 quoi Dieu leur a mis l'espee à la main, & a
 voulu qu'ils n'eussent pas seulement droit
 de punir les criminels de leurs Estats, mais
 encor de vanger leurs propres iniures, &
 tirer raison eux-mesmes des autres souve-
 rains dont ils seront offencez, puis qu'ils
 n'ont pas des superieurs comme les parti-
 culiers qui la leur facent.

Je parle icy des torts que l'un souverain
 fait à l'autre. Car pour ce qui est de souve-
 rains n'ont que voir: qui n'est soumis à la
 iurisdiction de personne, & que Dieu a re-
 serué à son seul Tribunal & à sa Iustice.
 Quand la puissance est legitime, l'vsage en
 peut estre violent, sans qu'il soit loisible à
 qui

qui que ce soit de le changer avec la force.
 les peuples mesmes qui en sont opprimez,
 n'ont que les prieres pour le destourne, ou
 la patience pour le souffrir: hors delà il n'y
 a point de resistance qui soit iuste, ni d'ex-
 ception qui soit receuable. Leur deuoir ne
 regarde pas la personne des Princes, mais
 l'autorité que Dieu y a mise: les meschans
 la possèdent aussi bien que les bons, & par-
 tant il veut que nous les reconnoissions es-
 galement, & reuerions comme l'image de
 sa puissance, ceux que nous ne pouuons
 aimer comme l'image de sa bonté.

Selon ce que ie viens de dire il resulte,
 qu'un souverain peut quelquefois despoüil-
 ler vn autre souverain sans iniustice: que
 les Estats de l'un peuuent estre le pris & la
 matiere de la reparation d'un autre qui au-
 ra esté offensé, ou de la despense qu'il aura
 faite en la poursuiuant, & qu'il n'y a rien
 contre l'ordre des choses; Que les suiets
 innocens souffrent pour les fautes de leur
 maistre: qu'ils participent à ses maux com-
 me à ses biens, & recoiuent aussi bien les
 mauuais que les bonnes influences de la
 teste dont ils sont les membres. Mais pour
 ce qui est des Papes, & des Estats du saint
 Siege; La consideration est fort diuerse. Il
 ont des priuileges qui ne s'ont pas communs
 aux

aux autres Princes ni aux autres Estats. Il s'espand sur ceux cy vne certaine propriété à cause de Iesus-Christ pour l'amour duquel ils ont esté donnez, qui les rend inalienables: qui ne les laisse viürper sans sacrilege, & qui est au dessus du droit des Gens, & de ces loix vniuerselles, ausquelles toutes les nations ont consenti pour le bié general du monde. Et il n'est pas tousiours vrai que les choses qui changent de maistrre; ne puissent pas changer de condition, & prendre des qualitez avec le dernier possesseur, qu'elles n'auoient pas avec le premier. Si les eaux attirent les vertus des minieres par où elles passent: si la bonté d'un terroir se communique aux plantes que l'on y porte, & leur donne vn temperament qu'elles n'auoient pas en vn autre: si les proprietes d'une couronne descendent sur les membres qui lui sont vnis, & si la Bretagne est suiuite à la loi Salique, depuis qu'elle est incorporée de la France; pourquoy la dignité du sainct Siege n'influera elle quelque chose de particulier aux Estats qui lui sont donez? pourquoy demeurera elle stehre: pourquoy sera elle sans vertu & sans action pour ce regard? pourquoy les choses sacrees n'auront elles quelque exemption, que n'ont pas les prophanes, & la

refle-

reflectiõ qui se fait vers Iesus-Christ n'obtiendra des Princes Chrestiens quelque respect qu'ils ne se rendent point entre-eux, & quelque speciale deference?

Le dis en troisieme lieu, que quand le Pape quitte les fonctions de sa charge, & que de pere qu'il deuroit estre, il deuiet ennemi de ses enfans: quand il rompt iniustement le calme de la Chrestienté, & porte la guerre dans les Estats des autres Princesses on peut se preparer à la defensiuë, & se seruir de l'offensiuë par forme de diuersion, & de la preuention mesme, pourueu que l'une ni l'autre ne tende pas à conuerir, mais seulement à conseruer, & ne passe pas le dessein d'une legitime defense. C'est ainsi que le pratiqua le Duc d'Alue en la guerre qu'il fit à Paul I V. Il n'attendit pas pour rendre sa defense iuste, que les armées Ecclesiastique & Françoisë fussent iointes, & qu'elles fissent progres sur les terres de son maistrre. Il se mit à la campagne pödant que les autres se preparoiët: entra dans les terres de l'Eglise; prit quantité de places: donna de la terreur à Rome, & s'il eust voulu pousser la victoire iusques où il eust peu; il l'eust veuë couronnee de la prise de la premiere ville du monde. Mais son dessein estoit d'effrayer le Pape, & non

pas

LE MINISTRE D'ESTAT,
 pas de lui nuire: de monstrer des esclairs, &
 de retenir la foudre: de contraindre celui
 qu'il n'auoit peu flechir, & de ramener a-
 uec la force à son deuoir celui qui s'en es-
 sloignoit volontairement. Aussi apres que
 nous eusmes receu des affrons deuant Ci-
 uitella, & deuant d'autres places par la fau-
 te des Caraffes: apres que nostre armee fust
 contrainte de reculer, & qu'elle pouuoit
 estre deffaitte, si le Duc d'Alue eust esté
 d'humeur à gagner des victoires sanglan-
 tes, & de ne preparer pas des ponts aux en-
 nemis qui se retiroient; il s'accommoda
 avec Paul, & fit vn accord que ie prefere à
 la plus grande victoire que l'Espagne ait ia-
 mais gannee. Il rendit toutes les places
 qu'il auoit prises: il declara qu'il auoit eu
 tort: il fust à Rome faire des soumissions au
 Pape: il demanda pardon de la chose qu'il
 n'auoit pas commise. Aussi Rome le receut
 comme en triomphe: il eust l'honneur de
 manger avec sa Sainteté, & merita de sa
 bouche cette louange, d'auoir esté defen-
 seur du saint Siege, pendant qu'il lui faisoit
 la guerre. Et du depuis quand apres soixan-
 te ans de seruice, & pour vn suiet de neant
 comme i'ay dit ailleurs, Philippe II. l'en-
 uoia prisonnier en vne sienne maison des
 champs; Gregoire XIII. interceda pour
 lui,

lui, & tafcha de lui procurer la liberté en
 representant à Philippe les longs & grands
 seruices qu'il auoit rendus à l'Espagne, & à
 l'Eglise, & particulièrement la moderation
 dont il vfa à l'endroit du saint Siege, lors
 qu'il estoit en son pouuoir de l'outrager
 impunement: de se seruir du priuilege des
 victorieux, & d'vser des auantages que la
 force donne à ceux qui l'ont. Cette procé-
 dure est digne de l'approbation de tous les
 âges, & de limitation de tous les Princes.

Celle de Charles-le-Quint en vn sem-
 blable suiet est bien differente de l'autre.
 Representons la comme elle est, & en sa
 posture naturelle: ostons lui les aiustemens
 & le fard dont les Espagnols sont desgui-
 see: ne flattons pas vn Monstre qu'on ne
 scauroit figurer assez hideux, & qu'un crime
 si scandaleux & si noir ne demeure point
 impuni dans la memoire des hommes. Je
 veux que la prise de Rome par Bourbon
 fust vn coup de la main de Dieu, & vn ef-
 fect de sa Iustice irritee: ie veux que la
 guerre ait incliné de ce costé là contre l'in-
 tention de Charles: ie veux que le traité
 que fit Moncada avec Clement, fust fait
 sans supercherie, & avec dessein de le faire
 obseruer à Bourbon, & de laisser iouir le
 Pape de la Tresue de cinq mois: qui lui a-
 uoit

180 LE MINISTRE D'ESTAT,
uoit esté accordee: ie veux que l'armee de
Bourbon prit le frein aux dents, & qu'elles
s'emportast vers Rome en despit de son
general. Ie ne parle pas de la leuee de qua-
torze mille Lutheriens furieux & bruslans
du premier zele de l'heresie, pour les em-
ploier en vne guerre où le saint Siege au-
uoit tant de part. Mais apres que Rome
fust prise, & que cet espouuantable acci-
dent fust arriué par quelque cause qu'il fust
conduit: apres que la ville sainte eust serui
de spectacle au mode de la Iustice de Dieu,
& de l'impieré des hommes; apres que le
Pape fust assiégué dans le Chasteau de saint
Ange; pourquoy est-ce que l'Empereur ne
fit cesser le scandale à la premiere nouuelle
qu'il en eust? Pourquoi ne deliura-il Rome
de cette garnison heretique, qui abusoit
des choses saintes: qui prophana les plus
augustes mysteres de nostre Religion, &
aionsta à tous les genres de la cruauté tou-
tes les especes du sacrilege: pourquoy souf-
frit-il que le Pape fust mis à rançon: qu'il se
redimast avec de l'argent de la vexation
des Heretiques victorieux, & qu'Osia &
les autres forteresses de l'Estat Ecclesiasti-
que, fussent le prix de sa liberté, & les argu-
mens de la seruitude?

Ie sçai bien qu'on peut respondre en sa
faueur,

faueur; & pour sa descharge qu'il est per-
mis de se preualoir des auantages que nous
n'auons pas recherchez, mais que la fortune
nous a offerts: qu'il est loisible de tirer du
bien du mal qui arriue contre nostre in-
tention: que c'est le destin des choses du
monde, que la prosperité des vns se face
du malheur des autres, & que les affaires
de l'Estat sont comme celles de la mar-
chandise, où le plus secret est sçauoir bien
vser du temps, & emploier les occasions
de profiter quand elles viennent. A cela
ie respons premierement que les maux
que ie viens de raconter, & ces funestes a-
uantures dont ie parle; estoient les suites
de l'infraction de plusieurs traitez faits avec
Clement, & de la foi publique violée en sa
personne. Et partant que les effects ne
pouuoient deuenir legitimes, dont les cau-
ses estoient si notoirement iniustes: que le
ruisseau ne peut estre bien sain si la sou-
ce est empoisonnée, que les conclusions
retiennent tousiours les conditions des
principes d'où elles sortent, & attirent leurs
taches & leurs foibleesses, & que ceux qui
ont esté les Promoteurs de quelque mal,
ou ne l'ont pas destourné estans obligé de
le faire; sont tenus de le reparer, & doi-
uent estre garans des mauuaises suites
qu'il

qu'il traîne. En second lieu ie respons que la personne du Pape, & les Estats du saint Siege sont des choses privilegiees, & qu'elles ne sont pas suiuettes de droit à tous les inconueniens & à toutes les disgraces, auxquelles la personne & les Estats des autres Princes sont exposez, pour les raisons que j'ay apportees cydessus, & que ie ne veux pas repeter icy.

Pour ce qui est de l'affliction que l'Empereur sembla tesmoigner à la nouvelle de cet accident, & des demonstrations qu'il fit d'une douleur elclatante. Pour ce dueil dont il s'habilla pour rendre visible son desplaisir. Pour les processions qu'il fit faire pour ce suiuet, & les resiouissances publiques de la naissance de son fils, qu'il fit cesser pour pleurer le malheur du Pape; tout cela n'estoit qu'illusion, & que comedie. Aussi certes cette fausse tristesse disparut promptement, & cette vaine apparence de douleur fust bien tost dementie par la procedure que j'ay racontee. C'est bien plus, François I. lui reprocha en vn de ses Manifestes, qu'il auoit osé penser d'enuoier Clement en Espagne, & conceu cette monstrueuse vanité, de vouloir auoir en mesme temps entre ses mains les deux premiers hommes du monde, & deux si grands pri-

son-

sonniers qu'un Pape, & qu'un Roy de France. Les Espagnols respondent que si Charles eust eu cette volonté, qui eust peu l'empescher de l'executer? & qui eust esté assez fort pour s'opposer à ses desseins, en vn temps où la fortune ne refusoit rien à ses desirs? où ses prosperitez faisoient peur à l'Angleterre, & l'Italie estoit estourdie du coup qu'elle venoit de receuoir. Où la France estoit mortifiee pour la prison de son Roy, & les Heretiques d'Allemagne faisoient gloire d'auoir purgé de Rome de ses abominatiōs, & abaissé la Papauté sous l'authorité d'un Empereur Catholique.

A cela on peut respondre avec François, que Charles fust destourné de ce dessein, par l'horreur qu'en fit la proposition à toute l'Espagne. Que le peuple murmura, & le Clergé fremit, quand il ouit parler de mener en triomphe le Vicair de Iesus-Christ, & de tenir captif le Chef de l'Eglise. Bien qu'il soit mal-aisé de iustifier la verité de ce fait, & d'esclaircir vne matiere si sombre; il vaut mieux la laisser dans les tenebres, & suspendre en ceci la creance pour l'honneur d'un Prince, qui a beaucoup merité de l'Eglise en certaines occasions, & à qui on ne peut refuser la gloire d'auoir repoussé Soliman, & assuré toute la Chre-

stien-

284 LE MINISTRE D'ESTAT,
sient, en defendant son patrimoine & les
Estats de son frere. Pour le moins il est cer-
tain que s'il a esté pecheur, il a esté peni-
tent, & qu'il a lauë sa faute avec les larmes
de trois ans, qu'il versa en la retraite qu'il fit
du monde, auant que la mort l'en retirast.

D'autres exaggereroient cette faute par
les malheurs dont la fortune a interrom-
pu ses prosperitez, & par les diuers visa-
ges qu'elle a monstrez à ceux de sa race.
Ils mettoient en auant les disgraces de son
frere: la desroute de ses armées à Ezechio
& à Bude, & les autres victoires que la
vaillance n'a pas tant donnees au Turc,
que là mauuaise fortune de Ferdinand, &
la lâcheté de ses Capitaines. Ils ne rai-
roient pas les occasions où lui-mesme a
veu renuerser ses desseins, & sa propre per-
sonne en peril. Le debris de sa flote au port
d'Alger, & cette espouuantable perte, qui
n'a esté esgalee par nulle autre perte
qu'ayent fait les Chrestiens sur la mer, que
par celle que fit son fils en la manche d'An-
gletterre. Ils representoient les succez qu'eut
contre lui la seconde ligue d'Allemagne,
la chasse que lui donna Maurice Duc de
Saxe, & la necessité où il se trouua reduit,
de se sauuer de nuit, & lui sixieme d'Is-
pruch, & de consentir à la paix de Passau
si in-

si iniurieuse à la Religion, & si peu digne
de l'Empire. Ils adioufteroient en fin le
mauuaiss eueneement de l'entreprise de
Prouence, & la honte du siege de Metz, qui
fust la derniere tromperie que la fortune
fit à l'Empereur, & l'acheuement du des-
sein qu'il meditoit de se mettre hors de sa
puissance, en abandonnant le monde où
elle est si souueraine.

Je ne veux pas asseurer que tous ces
malheurs soient arriuez pour vanger le sac
de Rome, & l'affront fait au saint Siege.
Il se peut faire que Dieu les a enuoiez
ou permis pour ce suiet: & il se peut faire
aussi qu'ils sont venus d'ailleurs, & ont esté
les effets d'une autre cause. De sorte qu'aux
iugemens qui se font sur cette matiere, &
aux exemples qu'on allegue de ceux que
Dieu a punis pour auoir heurté les Papes;
il y a plus d'opinion que de science, & de
coniecture que de certitude. Car qui a e-
sté de son Conseil? qui est entré dans les
abismes de sa sagesse? qui a percé les te-
nebres où il se cache? & a qui a il descou-
uert les secrets de sa prouidence, & les cau-
ses occultes de la conduite du monde?
[*Tenebra latibulum eius.*] La mort mes-
me de Bourbon qui est des premieres alle-
guees, n'est pas vn exemple si concluant ni
si de-

si demonstratif qu'on croit, contre ce que ie viens de dire. Je ne nie point que Dieu ne puisse l'auoir permise, comme la peine du sacrilege qu'il commettoit en forçant Rome: ou comme la vangeance de l'infraction d'un traité, sur lequel Clement se repositoit, & dont on lui auoit plusieurs fois reiteré la confirmation pour le surprendre. Mais ie ne sçai aussi que la fin violente de ce Prince, peut auoir esté vn cas purement fortuit, & des fruits ordinaires d'un mestier qui n'espargne personne, & où les mouuetades ne distinguent point entre les simples Soldats & les Generaux d'armee. Il se peut faire encore, que si la Iustice de Dieu s'est particulièrement meslee en cette mort; ç'a esté pour chastier vn homme dont la revolte a fait tant de mal à son Roy, & tant cousté à sa patrie. Ou bien plus vraisemblablement pour vanger la Lombardie qu'il auoit laissée diffamer de cruautés & de rapines, & ne laisser point impuni le pariure qu'il auoit commis, quand il promit à la ville de Milan de la descharge de la garnison qui la mangeoit, pour tirer d'elle volontairement les dernieres gouttes de son sang, & ce qui lui restoit de substance.

Defence de Gaston de Foix contre ceux qui disent que Dieu l'a puni pour auoir fait la guerre à Iules II. Avec la comparaison de ce Prince & du grand Capitaine.

IE suis mari qu'on face entrer Gaston de Foix parmi les exemples de ceux qu'on dit que Dieu a punis, pour auoir fait la guerre au Pape. Le respect que ie porte à la vertu de ce Prince: la grandeur des choses qu'il a faites en vne grande ieunesse, & la consideration en laquelle me sont quelques Seigneurs de France, qui sont de son sang, & qui ont avec lui vne commune origine; sont cause que ie veux defendre icy de la calomnie, & la plus belle mort, & la plus digne vie pource qu'elle a duré, que l'histoire nous face voir, ou que la renommee ait publiee.

Il est certain que Gaston faisoit la guerre en vn temps, où les sentimens des Princes Chrestiens estoient fort confus, & leurs passions fort diuerses pource qui regardoit du S. Siege. Iules II. qui l'occupoit alors, sembloit auoir oublié ce qu'il estoit, & renoncé à la qualité de Pere commun, pour se rendre Chef de parti, ou au moins membre d'une ligue formee contre la France. La ialousie qu'il auoit de nous voir au cœur

188 LE MINISTRE D'ESTAT,
de l'Itolie: la haine implacable qu'il por-
toit au Roy, & ses effets qu'il lui auoit fait
s'entir en la personne du Roy de Navarre,
dont il auoit mis le Roiaume en interdit,
obligerent Louys XII. de se preparer con-
tre la tempeste qui le menaçoit: d'vsér du
droit de nature: d'opposer la force à la
force, & d'auoir recours au Concile, pour
s'empescher d'estre opprimé des armes du
S. Siege, que Iulrs auoit en main, non pas
pour guerir, mais pour tuer: ni pour edifi-
fier, mais pour destruire.

En cette occurrence, où le bon droit
estoit apparemment du costé de Louys;
Gaston eut le commandement de l'armée
d'Italie. Et bien que le suiet ne doine point
raisonner sur les desseins de son maistre:
qu'il doine suiure sans sçauoir où il va: &
que la loi qui veut estre obseruee, n'expli-
que pas tousiours les motifs de ce qu'elle
ordonne; Gaston executa les ordres du
Roy en vne cause euidemment legitime,
à qui il estoit obligé d'obeir en celles mes-
mes dont le droit eust esté ambigu, & la
iustice douteuse. Que s'il fust tué à la ba-
taille de Rauenne, & s'il perit en vne oc-
casion, où l'on ne va point pour ne pas
mourir, mais pour vaincre, comme il fit; le
fort des armes l'a porté ainsi, & sa mort a
esté

esté d'autant plus honneste, qu'elle s'est
rencontree avec son deuoir, & dans l'exer-
cice de sa charge.

Le ne parle pas à present des autres cir-
constances, qui rendent cette mort glo-
rieuse. Mourir en l'âge de vingt & deux ans
apres auoir esté presque aussi tost Capitai-
ne que soldat: apres auoir quasi en ce me-
me temps monsté les fleurs, & donné le
fruiet: apres un nombre de victoires dont
il n'y en auoit point de petite, & dont la
moindré pouuoit fonder la reputation
d'vn homme illustre, & au milieu d'vne
prosperité si continuelle, qu'il ne fust ia-
mais au pouuoir de la fortune de l'inter-
rompre, & si soudaine & impetueuse, que
d'ordinaire les derniers succez touchoient
les premiers sans milieu, & les nouvelles se
suiuoient sans se lasser de l'interualle. Aiou-
stez à cela l'estime en laquelle estoit sa ver-
tu lors qu'il mourut: la crainte & l'esperance
qu'elle caüsoit diuersement dans le mon-
de, & les passions contraires qu'elle pro-
duisoit en pareil degré en l'ame des amis;
& en celle des ennemis. Elle estoit telle
que les François ne peurent se resionir de
la bataille qu'ils auoient gaignee, d'autant
que ce Prince y estoit demeuré: que Louys
XII. souhaita de semblables victoires à

les ennemis pour les ruiner, & ce que l'y trouue de plus esclatant & de plus remarquable, qu'elle obligea Ferdinand de Castille à se reconcilier avec le grand Capitaine, & de le retirer de la solitude où vne jalouſie d'Estat l'auoit conſiné, pour le renuoyer à Naples, & l'opposer à Gaston s'il eust veſcu dauantage: qu'elle contraignit vn vieillard & vn ſouuerain, de caler vne paſſion ſi imperieuſe, & de vouloir remettre dâs l'emploi vn ſien ſuiet, dont la grandeur lui eſtoit ſuſpecte. Mourir dans cette haute reputation, & fortir du monde auant qu'y auoir eſprouné les reuolutions que le temps y cauſe; ſi c'eſt vn coup de la vangeance du Ciel, & le prix de quelque grand crime; que les ames genereuſes, & qui ont le gouſt de la gloire, & quelque ſentiment pour l'honneur, le iugent.

Puis que nous venons de dire que Gonſalue deuoit paſſer en Italie pour s'opposer à Gaston, & que Ferdinand lui auoit deſtiné ce grand aduerſaire, s'il eust ſurueſcu à la iournee de Rauenne; Voions vn peu à qui fuſt demeuré l'auantage en cette guerre, & de quel coſté eust panché la victoire en vn differant, où les parties eſtoient ſi eſgales. Il ne ſera pas peut-eſtre mal fait de deſtourner le lecteur avec plaſiſr, & de

mettre

mettre hors d'œuure vne piece qui ne lui ſera pas des agreable. Tite Liue en a quelquefois vſé ainſi parmi les Anciens, & Paruta entre les Modernes, & ie ne ſçauois eſtre beaucoup blaſmé de les auoir imitez ni d'auoir failli apres deux ſi grands exemples. Il eſt vrai que le ſuiet que ie vai traiter, eſt extremement ambigu & la matiere fort trouble, s'il eſt neantmoins permis de fonder quelque iugement ſur l'auenir, & de porter ſa veuë ſur les choſes reculees; il eſt probable que la vertu de Gonſalue enſt cedé à celle du Gaston: qu'elle lui eust quitté le champ, & que la fortune n'eust pas abandonné vn ieune ſeruiteur qui ſçauoit vſer de ſes faueurs, pour vn homme qui ſe paſſoit, & qui auoit eſté contraint de ſe retirer au milieu de la iouiſſance. Le long temps qu'il y auoit que Gonſalue n'auoit fait la guerre, & vne grande ceſſation en vn meſtier, où l'on peut touſiours apprendre; l'auoit ſans doute beaucoup changé de ce qu'il eſtoit, & comme le fer ſe rouille quâd il n'eſt point manié, & l'air qui eſt long-temps enfermé ſe corrompt & ſe putriſie; Ainſi l'art de faire la guerre ſe deſapprend, ſi on le diſcontinué, & la ſuffiſance militaire ſ'affoiblit, ſi l'on ne l'exerce.

Secondement l'âge qui a cette propriété

N 2

d'ache-

292 LE MINISTRE D'ESTAT,
d'acheuer le bon sens, & de mourir la prudence; a aussi ce défaut de glacer le sang & les esprits, & d'abatre les qualitez actiues qui sont les derniers principes de l'execution, & les causes prochaines des victoires. De sorte que la froideur de la vieillesse si elle n'a que l'experience, empesche bien quelquefois de faire des fautes, mais non pas tousiours de souffrir des pertes, & n'est pas capable des entreprises qui ne sont heureuses qu'à cause qu'elles sont hardies, ni de certains desseins, où l'on a moins besoin de circonspection, que de courage. Aussi nous auons veu quantité de grands hommes, à qui la vieillesse a esté la reputation, & dont la gloire a esté effacee par la longue vie. Nous n'auons point d'exemple de cette verité plus visible que celui de Marius. Sa vaillance suiuit toute sa disposition de son temperament: elle s'entretint avec ses belles années, & tomba dans le panchant du corps, & en decadance de l'âge. On a encore remarqué que la pluspart des conquerans & des vainqueurs des nations, ne sont pas arriuez au terme de soixante ans, & que plusieurs ont acheué leurs iours bien long au deçà, soit par vne mort naturelle, soit par vne fin precipitée & violente. Cesar, Charles-le-

Quint,

LIVRE SECOND. 293

Quint, François I, Henri le Grand, & le dernier Prince d'Orange; ont manqué entre les cinquante & les soixante. Et l'un de ceux cy n'attendit pas d'abandonner les affaires, lors qu'il n'eust plus esté en estat de les retenir, ni de laisser ses grandeurs, quand la mort les lui eust ostées. Mais par vne prudence plus haute que celle du monde, & par des mouuemens plus genereux que ceux qui l'auoient tant fait entreprendre; il quitta les fonctions de l'Empire, pour ne faire que celles de l'homme, & aima mieux terminer sa vie dans l'humilité d'un Religieux, qu'avec l'ambition d'un Monarque. Le Prince de Parme qui a eu l'honneur de ressusciter la discipline militaire des Anciens, & d'auancer ce bel ouvrage, que feu le Prince d'Orange a acheué; mourut à l'âge de quarante huit ans. Et il est vrai que sa gloire commençoit à decliner: que les affaires ne lui obeïssent plus comme elles faisoient auparavant, & que ses derniers desseins n'ont pas eu ni le bon heur de l'euuenement, ni la grace de l'execution, qu'auoient les premiers. Alexandre Germanicus, le Marquis de Pescaire, & D. Jean d'Autria; ont rencontré vn mesme terme de vie, & vne mort presque semblable. Tous quatre n'ont

N 3

point

point passé l'âge de trente trois ans, & tous quatre font tombez plustost par la malice d'autrui, & avec de grands indices de poison; que par le vice de leur complexion, ou par vne force ouuerte.

Cette regle neantmoins n'est pas si generale, qu'elle ne souffre des exceptions, & il y a des vaillances qui resistent à la ruine du corps, & aux iniures de l'âge. Elles se maintiennent contre le temps, d'autant que ce n'est pas le sang qui les eschauffe, mais la raison qui les vivifie. Et sans parler du siecle present, le passé a porté vn Connestable de Montmorancy & vn Duc d'Alue, qui ont conserué vne entiere reputation iusqu'à l'extreme vieillesse: dont les dernieres actions ont esté la couronne des premieres, & la conclusion de la vie, la gloire de tout le reste. Cela pourtant est fort rare, & il est d'ailleurs vrai, que la fortune s'est tousiours pleué à fauoriser les ieunes Capitaines quand ils sont sages, contre les vieux qui n'ont pas le courage si actif, ni la vertu si violente. Et par consequent il y a de l'apparence qu'elle se fust declaree pour Gaston, & eust esté de son parti contre le grand Capitaine.

Troisiemement le grand Capitaine venoit au gouvernement d'une armee, dont il ne cognoissoit presque ni les officiers ni

les soldats: ni elle autre chose de lui que sa reputation & sa gloire. De sorte que c'est à deuiner, s'il y eust eu de la sympathie au moins d'abord, entre la teste & les membres: si leurs mœurs eussent conuenu, & si la proportion eust esté iuste du commandement & de l'obeissance. Quatriemement il venoit à commander vne armee debiffée, & des troupes malheureuses, & il auoit en mesme temps à combattre le desespoir des siens, & la hardiesse des ennemis.

Au contraire Gaston estoit en exercice & en haleine, & la guerre qu'il eust porté au Roiaume de Naples, n'eust esté qu'une fuite de sa bonne fortune, & la continuation de celle qu'il venoit d'acheuer heureusement en la Romaigne. Il exerçoit vne autorité souueraine dans son armee: il auoit le cœur de tous les soldats: ils l'aimoient comme leur compagnon, & ils le respectoient cōme leur General. Sa beauté & sa bonne mine, & les autres graces du corps qui rendent la vertu plus belle, & en vn âge où elles font plus d'impression, & ont vne action plus viuë. Sa liberalité qui estoit extreme & iuste: qui n'estoit ni confuse ni retenuë: qui scauoit donner beaucoup, & distinguer les personnes: qui obligeoit les honnestes gens, & contenoit les

296 LE MINISTRE D'ESTAT,
agares. Sa courtoisie qui eust contrainct ses
propres ennemis de changer de passion, &
de lui vouloir du bien en le pratiquant.
L'eloquence avec laquelle il enchantoit les
esprits: il preparoit les courages comme il
vouloit, & apportoit la moderatiõ aux im-
petueux, & la hardiesse aux timides. Tou-
tes ces qualitez dis-je ensemble lui pou-
uoient faire esperer de mener son armee
jusqu'ou l'humaine vaillance peut aller, & il
ne se deuoit rien proposer de difficile, que
les choses impossibles. En fin l'opinion que
les soldats auoient de sa fortune & de sa
vertu, & l'experience qu'ils auoient si sou-
uent faite de l'vne, & l'exemple qu'il leur
auoit donné de l'autre; leur faisoient tout
ofer sous vn Chef si vaillant, & tout esperer
d'vn Chef si heureux.

De toutes ces coniectures ie conclus fort
raisonnablement, que la mort de Gaston, a
esté la bonne fortune de Gonsalue: que ce-
lui cy a merité d'estre comparé à Scipion,
que nostre Heros s'il eust encore vescu long-
temps, eust merité d'estre preferé à l'vn &
à l'autre, & s'il faut iuger de la grandeur des
choses qu'il deuoit faire par celles qu'il a-
uoit faites; que nul des anciens Capitaines
ne l'eust surpassé en la gloire des armes, &
qu'il eust surpassé tous les Modernes.

CON-

CONSIDERATIONS

sur les principales choses que le Roy a
faites depuis la descente des Anglois en
l'Isle de Rhé, qui declareront quelques
conditions qui sont necessaires à vn Mi-
nistre.

DISCOURS I.

*Combien le soin & la vigilance sont necessaires à vn
Ministre, & qu'il ne faut rien negliger, & prin-
cipalement à la guerre.*

LIVRE TROISIEME.

LE soin, le trauail, & la vigi-
lance ne sont pas des choses
purement spirituelles. Le
corps y semble auoir la
meilleure part, & si elles ti-
rent leur origine de l'esprit: elles finissent
dans la matiere, & les obiets sensibles les
bornent. Ce sont les prochaines causes de
l'execution, & sans elles vn Ministre pourra
bien peut-estre estre sage, mais il ne pour-
ra iamais estre heureux. Au contraire il
n'y a point de difficulté qu'on ne surmonte
avec elles, ni de resistance qu'on ne force.
Avec elles on contrainct la fortune de suiure:
on asseure les bons conseils: on corrige
les

N 5

298 LE MINISTRE D'ESTAT,
les mauuais: on appuie & on renuerse, &
on donne presque aux affaires la forme
qu'on se propose. Il importe donc extre-
mement de ne rien negliger, pour peu qu'il
nous soit vtile: qu'il n'y ait point d'acci-
dent qui nous semble petit, s'il nous peut
incommoder: qu'il n'y ait point de momēt
qui ne nous soit precieux, s'il nous est ne-
cessaire, & qu'on se souuienne de cette ma-
xime de la Morale: *Que le mal se fait du
moindre defaut qui est aux choses, & que le
bien pour estre tel, requiert qu'il n'y ait point
de partie qui ne soit entiere & saine.*

Sur tout aux grands malheurs, & dans la
violence de la fortune; qu'il n'y ait rien
qu'on n'escoute, ni rien qu'on ne tente s'il
ne nous paroist impossible. Car alors il faut
hasarder beaucoup, pourueu que ce ne
soit pas le gros de l'affaire, si nous n'y som-
mes contraints, & si nous ne nous pouuons
sauuer qu'en courant fortune de nous per-
dre. Hors delà il faut imiter les sages Medecins,
qui n'ordonneront iamais des reme-
des dangereux, & dont l'operation leur soit
suspecte; mais ils en essaieront plusieurs de
la bonté desquels ils ne seront pas verita-
blement assurez, mais ils seront bien as-
seurez qu'ils ne tueront pas s'ils ne gueris-
sent, & ne rendront pas le mal pire s'ils ne
le sou-

LIVRE TROISIEME. 299
le soulagent. En vn mot on ne scauroit
croire qu'elles grands & incroyables effects
ont esté produits par vn exacte soin: par vne
assiduité continuelle: par vne contention
infatigable, & par cette prudente inquietude
qui agit tousiours: qui n'oublie rien:
qui ne se relasche iamais: & qui arrache en
fin ce qui tient trop; & entraine ce qui ne
veut suivre.

Cesar a esté incomparable en ces quali-
tez icy, aussi bien qu'en toutes les autres
qui forment vn grand Capitaine. Iamais
homme n'a plus trauaillé à la guerre que
lui: iamais homme n'a fait plus de fon-
ctions tout ensemble dans son armee: Iamais
homme n'a dauantage voulu estre
present à toutes choses, & iamais homme
ne s'est plus obstiné à venir à bout de ce
qu'il auoit resolu: à ne reculer point quand
il s'estoit vne fois mis en chemin, & à ne
demeurer pas court au milieu d'vne entre-
prise. Il est vrai qu'il deliberoit beaucoup
auant que rien entreprendre, & ne se ier-
toit pas auenglement en quelque dessein.
Il ne se preparoit pas à faire la guerre apres
auoir commencé à la faire: les prouisions
correspondoient tousiours au temps qu'il
auoit preueu qu'elle dureroit, & iamais
l'execution ne trompa sa preuoiance. Mais
apres

300 LE MINISTRE D'ESTAT,
apres cela il ne perdoit pas vn moment de
temps, ni vne occasion de profiter, & ne re-
mettoit iamais au lendemain ce qu'il pou-
uoit faire le mesme iour. Il ne se fioit gueres
qu'à ses yeux & qu'à son iugemēt, & il alloit
le plus souuēt en personne recognoistre les
païs qu'il vouloit attaquer, & les enne mis
qu'il deuoit combattre. Quand l'occasion
pressoit, il faisoit des couruees incroyables:
il passoit les riuieres à nage pour ne se de-
stourner pas a chercher des pôs: il trauei soit
la mer sur de petits vaisseaux pour faire plus
de diligence, & aimoit mieux nauiger pé-
dant l'orage, que laisser courir risque à ses
affaires, & mettre sa persône en hazard, que
sa fortune. Aussi il ne faut point s'estonner
si en son mestier il a laissé tous les hommes
du môde en arriere: Et si l'on a douté à qui
fust demeuree la victoire, si Alexandre eust
fait la guerre à la Republique naissante;
on ne peut pas douter qu'il ne soit inferieur
à Cesar, qui l'a destruite en son âge le plus
vigoureux, & en l'excez de sa force: qui l'a
fait tomber du faiste de sa grandeur & du
comble de sa puissance.

Au cōtraire la raisõ pour laquelle on voit
la reputation de tant d'hommes se passer
avec le temps, & leur gloire s'esteindre; est
la diminution du travail & le defaut de la
vigi-

LIVRE TROISIEME. 301
vigilance. Cette diminution & ce defaut
procedent de plusieurs causes. La premiere
est dautant que comme en la condition
des particuliers la fortune d'vn homme ne
s'auance pas tousiours d'vn pas esgal, & a-
uec vn progresz vniforme; qu'elle s'arreste
en fin ou va lentement, & bien qu'elle soit
venüe avec impetuositè & vitesse; dautant
que celui qui au commencement brusloit
d'impatience de quitter la pauureté, & tra-
uailloit avec ardeur pour deuenir riche;
dès que son desir est rempli, & qu'il se voit
dans l'abondâce; il se relasche de ses soins,
& veut iouir en repos des fruiets de son in-
dustrie. De mesme vn homme qui s'est mis
dans l'esprit la passion de la gloire, & qui
medite les grandes actions qui la font ve-
nir, apres qu'il est arriué à son but: qu'il a
rempli le monde du bruit de sa vertu, &
qu'il s'est formé en lui-mesme vne grande
opinion de lui-mesme; la faim de l'hon-
neur qui le pressoit au commencement se
modere, & par consequent sa premiere
contention s'affoiblit, & sa vigilance ordi-
naire se diminue.

Vne seconde cause de cette diminution
est l'âge, & ce n'est pas merueille si le corps
qui se destruit engraué l'ame, & si elle n'o-
pere plus avec la mesme vigueur qu'elle
fai-

302 LE MINISTRE D'ESTAT,
faisoit, quand les organes se gastent, & les
instrumens dont elle se sert pour agir, s'y
sent. Cette regle pourtant n'est pas absolu-
ment vraie, & elle a ses exceptions comme
l'ay dit ailleurs. Vne troisieme cause sont
les maladies, qui produisent les mesmes
effets & plus dangereusement que la vieil-
lesse, d'autant qu'elles les produisent plus
soudainement & avec plus de violence,
& il n'est pas possible que dans les dou-
leurs du corps & l'affoiblissement de la
nature; vn homme puisse vacquer aux
choses qui sont hors de lui, & contester en
mesme temps avec le mal & les affaires.
Outre ce que nous auons dit ailleurs de
Philippe II. les Espagnols ont encore re-
marqué que leurs affaires des Pays. bas de-
clinèrent avec la santé du Prince de Par-
me, & commencerent à s'alterer, quand il
commença à estre malade. Et neantmoins
comme il auoit l'esprit extrememēt vaste,
& l'humeur active; il ne vouloit rien rela-
scher de ses occupations accoustumées:
il vouloit faire plus qu'il ne pouuoit: il vou-
loit retenir la mesme autorité sur les af-
faires, que quand il se portoit bien: il ne
pouuoit s'en descharger sur les soins d'vn
autre, & il lui sembloit qu'il n'y auoit rien
de bien fait que par ses ordres. Lors qu'il
fust

LIVRE TROISIEME. 303
fust blessé deuant Caudebec; il mit le
commandemēt de l'armee entre les mains
de son fils, & d'autant que c'estoit vn ieune
Prince, & à qui l'experience manquoit, &
cette sorte de capacité qui ne viēt ni de l'e-
stude ni de la nature; il en voulut suppleer
le defaut par ses conseils. L'armee estoit à
Iuetot, & le pere à Caudebec où il se faisoit
traiter de sa blessure: là il vouloit estre con-
sulté en toutes les occurrences, & qu'on
vint querir d'vne lieuē loin l'ordre de ce
qu'il falloit faire. Cependant le temps se
passoit en allees & venues: l'estat de la
guerre changeoit de face: il arriuoit de
nouveaux accidents, qui demandoient de
nouveaux conseils, & les Espagnols perdi-
rent de belles occasions de nous incom-
moder pendant qu'ils en alloient deman-
der la permission, & nous ne profitames
pas peu du desordre d'vn corps, qui estoit si
detaché de la teste qui le gouuernoit.
Mais pour mieux faire voir l'utilité de la
vigilance, & l'operation de cette aspre ver-
tu & de cette prudence inquiete, qui agit
toufiours: qui profite de tout: qui ne laisse
rien eschapper & particulièrement à la
guerre, où les occasions n'arrestent point,
& ne réuenient iamais lors qu'elles s'en
sont ensuies: demonstons le avec des exē-
ples

304 LE MINISTRE D'ESTAT,
ples opposez. Quand Gastō de Foix vint se-
couvrir Bouloigne cōtre l'armee de la ligue
qui la tenoit assiegee: si d'abord qu'il fust
entré dans la ville il fust sorti pour charger
les ennemis; il les surprenoit: il deffaitoit
sans resistance ceux qui n'estoient pas sur
leurs gardes, d'autant qu'ils ne se desioient de
rien, & le retardement d'une nuict qu'il dō-
na aux prieres de ses Capitaines pour laisser
reposer les soldats; nous raiut vne victoire
qui auoit pour prix toute l'Italie, & nous
cousta biē tost apres la vie de ce Prince qui
valoit mieux que toute l'Italie. Le soir auāt
la bataille d'Iury le feu Roy auoit pris son
logis à Nenoncour. Le Marechal de la
Chastre l'y fust recognoistre, & remarqua
que sō armee estoit foible & estonnee. Mō-
sieur du Maine pourtant ne voulut point
donner ce soir-là pour faire delasser la sien-
ne, qui estoit harassee du travail du chemin
& des couruees qu'elle auoit faites. Cepen-
dant trois mille hommes de pied & huit
cens cheuaux arriuerent la nuict au Roy,
qui rendirent aux siens avec le courage l'e-
sperance de la victoire, & lui donnerent par
apres le gain de la bataille, qu'il couroit
fortune de perdre le iour auparavant.

Pour des victoires importantes que le
soin & la diligence ont fait venir, & com-
me

LIVRE TROISIEME. 305
me arrachees de force des mains de la des-
tinee: i'en remarque trois fameuses entre
les modernes, & qui meritent d'estre re-
gardees avec vne particuliere attention. La
deffaitte de François I. deuant Paue, est
sans doute vn ouurage de la fortune de
l'Empereur, & de la vertu du Marquis de
Pescaire, qui estoit vn des Chefs de son ar-
mee; mais elle doit principalement estre
attribuee à l'industrie de celui cy & à cette
infatigable & ardente humeur qui ne lui
donnoit iamais de repos: qui le tenoit en
vne action perpetuelle: qui l'agitoit iour
& nuict, & forçoit les affaires de lui obcir,
& de venir au point qu'il s'estoit proposē.
C'est cōme cela qu'il nous vainquit contre
toute sorte d'apparence, & qu'il vint à bout
de nous, bien que nous n'eussions alors be-
soin que de la patience pour vaincre: que
nous n'eussions qu'à nous parer, & à nous
empescher d'estre deffaits pour le deffai-
re. Il enleua premierement les forts qui
couuroient nostre armee, & rendoient ses
aueuēs seures: il s'auança vers nous sans
perdre temps ni prendre relasche, & sans
que nous le vissions presque venir: il fust
chercher le Roy iusques dans son logement,
& le contraignit de donner bataille, & de
mettre à l'auanture ce qu'il auoit assuree.
s'il

306 LE MINISTRE D'ESTAT,
s'il eust gardé son auantage. Au contraire
il n'y a point lieu d'excuier François, ni
de pallier son auenglement, & cette stupa-
de negligence avec laquelle il estoit au
milieu de son armee, sans en sçauoir l'estat
ni le nombre qui la composoit que sur le
raport de ses Capitaines: sans auoir sçeu le
dessein des ennemis que lors qu'il ne fust
plus en estat de le rompre, & sans estre pre-
paré que fort tard pour les soustenir, les
croiant trop foibles pour l'attaquer. Faute
notable à la guerre, où il ne faut iamais se
laisser reduire à la necessité de combattre,
& d'agir au gré de ses ennemis: où l'on ne
les doit iamais mespriser ni estimer foibles:
où il faut auoir l'œil à tout & ne rien ne-
gliger; & où de petits accidens sont d'or-
dinaire les principes de grandes reuolu-
tions, & l'origine du bon succéz ou du mal-
heur des entreprises. Le second exemple
est du dernier Duc de Guise, lors qu'il deffit
l'armee des Reistres, qui estoient venus
inonder la France sous la conduite du Duc
de Bouillon & du Baron d'Auneau. Depuis
qu'il eust recognuë il ne la laissa iamais en
repos, & ne perdit pas vne occasion de l'in-
commoder. Il lui donnoit des allarmes
continuelles pour la fatiguer: il la tenoit en
ceruelle lors qu'elle marchoit: il la travail-
loit

LIVRE TROISIEME. 307
loit dans ses logemens: il lui coupoit le
chemin des viures de tous costez, & il la
dissipa en fin en trois rencontres, à Vimor-
ry, à Auneau, & à Montbeliard.

Le troisieme exemple est le secours de
l'isle de Rhé. Il faut auoier que la gloire
de cet euenement, qui paroistra quelque
iour vn miracle dans la vie du Roy, ou vne
fable dans l'histoire; est vn effect de la pieté
de ce Prince, & vn argument visible de l'in-
clination que le ciel a pour lui. Mais il faut
aussy aduoier que ce bon-heur ne lui a pas
esté enuoié gratuitement, & qu'il a presté
ses mains à celles de Dieu pour operer cet-
te merueille. Les sieures ne faisoient que
le quitter: sa guerison estoit encore chan-
celante, & il falloit que son courage ache-
uaft de soustenir son corps, quand il se mit
en chemin pour aller trouuer les Anglois.
Ce qu'il fit en vne occasion apparemment
deplorable; on le peut iuger parce qu'il a
coustume de faire en celles qui ne sont que
difficiles. Et bien que les actions des Prin-
ces ressemblent aux essences, qui contien-
nent vne grande vertu en vne petite
quantité, & que pour peu que ceux-cy
facent, ils operent beaucoup à cause de
la force de l'exemple; si est-ce que le Roy
ne croiroit pas auoir satisfait à sa charge
s'il ne

s'il ne faisoit plus que les autres: s'il ne faisoit que les mettre en chemin pour les laisser aller par apres: s'il ne leur seruoit tousiours de guide: s'il ne les esclairoit sans cesse, & s'il n'estoit le dernier à quitter le travail, & à se retirer de l'action. Outre cela il faut confesser encore, que si en l'affaire dont nous parlons il n'a rien oublié du deuoir d'un Prince actif & laborieux; qu'il y a aussi esté parfaitement bien serui, & que les instrumens qu'il y a employez n'ont pas trahi la vertu de la cause principale. Monsieur son frere y a rédu les premieres armes fort remarquables, & les rayons de cette valeur naissante ont esté si vifs & si purs, qu'on a bien veu qu'ils ne pouuoient paroir que d'une source extrêmement belle, & qu'on ne pouuoit attendre de plus grands commencemens d'un fils de Henri le Grand & d'un frere de Louys le iuste. Pour Monsieur le Cardinal il est certain qu'il y a apporté vne contention extraordinaire de corps & d'esprit, & que les soins & la diligence dont il a vſé en cette occasion, sont aussi incroyables que l'effect qui en a reüssi. Il l'a mesnagé de la mesme sorte qu'on traite vn malade à qui il reste si peu de vie, que le moindre sinistre accident qui lui arrive l'emporte, & la moindre chose qu'on

oublie

oublie de ce qui lui peut estre salutaire le fait mourir. Deux cens courriers despezchez en moins de deux mois; tant d'ordres donnez dans le Roiaume & au dehors: nul auis negligé qui eust quelque apparence de bié: tant de vaisseaux assemblez en si peu de temps, & tant de prouisions faites pour le retaillement de la place assiegee. Bref tout ce que l'industrie humaine a d'inuention; tout ce que la prudence a de conduite & d'ordre: tout ce que la diligence a d'activité, & tout ce que le courage a de hardiesse employé en cette occurréce; sont les preuues infaillibles de ce que ie viens de dire.

Or pour agir de la sorte, il importe qu'une ame soit extrêmement libre, & qu'elle n'ait point de passion que pour son deuoir: qu'elle ne soit point partagée, & ce n'est pas trop qu'elle emploie toutes ses forces en des occasions où l'on n'en scauroit apporter assez, & où les affaires ne se font qu'imparfaitement, si quelque autre inclination les diuise. Que si l'on a veu des grands hommes, comme Cesar, auoir brulé d'amour & d'ambition, & fait des choses incroyables: s'il a vacqué aux plaisirs des sens, & à la conqueste du monde; c'a esté que ces deux passions n'ont iamais entré en concurrence dans son esprit, ni

dis-

310 LE MINISTRE D'ESTAT,
disputé de la victoire, & que lors que la der-
niere se monstroit, la premiere lui quittoit
la place, & lui laissoit le champ libre. Enco-
re n'est-il pas possible qu'elles ne se ressen-
tent de cette proximité, & que la conta-
gion de l'une ne nuise à l'autre. Cela est ar-
riué au mesme Cesar tout incomparable
qu'il estoit, & l'amour de Cleopatra faillit
vne fois de le perdre, & de lui couster avec
la vie l'Empire du monde, s'il n'eust passé
le Nil à nage pour se sauuer. Or que Mon-
sieur le Cardinal ait cette liberté d'ame
dont nous parlons, ie l'ay démontré ail-
leurs sans qu'il soit besoin de le repeter icy.

DISCOURS II.

*Que le veritable exercice de la prudence Politiqué
consiste à sçauoir comparer les choses entre elles,
& choisir les plus grands biens, & euiter les plus
grands maux, & à sçauoir si le conseil que Mon-
sieur le Cardinal donna de passer en l'Isle de Rhé,
estoit fondé sur les regles de la prudence, & si le
Roy fit bien de rebrousser en Languedoc apres la
prise de Suzé.*

C'Est vne estrange auanture & vne dure
nécessité, d'estre enfermé entre deux
extremitez fascheuses, & de deux maux
qui se presentent contrainct à choisir le
moindre. Ce dernier certes est vne chose
que

LIVRE TROISIEME. 311
que tout le monde desire faire, & pour la-
quelle la nature nous a imprimé vn instinct
violent & aspre. Les petits maux paroissent
vn bien quand ils sont le preseruatif des
plus grands, & les medecines sont bonnes
à cause des maladies contre lesquelles on
les ordonne. Mais de sçauoir faire bien à
propos vne comparaison si funeste: de sçau-
oir tenir la balance droite qui est chargée
de drogues venimeuses, & dont l'odeur
enteste ceux qui la tiennent, & discerner
entre les choses dont la qualité estonne les
sens, & confond le iugement s'il n'est ac-
compagné de courage; ce n'est pas l'effect
d'une prudence ordinaire. Elle n'est pas
moins difficilement occupee, quoi qu'elle
le soit plus agreablement, quand il lui faut
comparer les biens entre eux, & en reco-
gnostre la difference: quand il faut distin-
guer les specieux d'avec les vtils, & ceux
qui brillent d'avec ceux qui pesent: quand
il faut se mesnager parmi les caresses de la
fortune, & parmi les faueurs qu'elle nous
offre, s'arrester à la plus grande.

J'ay remarqué deux endroits entre plu-
sieurs autres en la vie du Roy: où il me sem-
ble qu'il a diuinement reüssi en ces deux
genres de prudence, & qu'il a fait des ele-
ctions extraordinairement sages sur les
con-

312 LE MINISTRE D'ESTAT,
conseils qui ont esté proposez. L'vne est
sur le conseil que donna Monsieur le Car-
dinal de passer vne partie de l'armee en
l'Isle de Rhé, pour y combattre les Anglois
qui en estoient sans cela les maistres. Ex-
poser d'un costé ces braues troupes & l'es-
lite de nos soldats: sacrifier tant de no-
blesse parmi laquelle il y auoit des Princes:
enuoier de malheureux bateaux contre
vne flotte de Remberges; il semble certes
que c'estoit hazarder beaucoup, & donner
trop à la fortune. Mais aussi d'un autre costé
qui considerera que la perte de nos troupes
n'estoit pas infallible, mais que la perte de
l'Isle l'estoit si elles ne passioient pas: que le
remede estoit dangereux, mais qu'il n'y
auoit que celui-là qui peut guerir la mala-
die, & qu'une partie de l'Estat s'alloit parta-
ger entre la rebellion domestique & la
domination estrangere, si l'Isle n'eust pas
esté secourüe; qui considerera difficile cela,
confessera que ce cõseil n'a pas esté moins
loüable en sa source, qu'en sa suite: s'il a esté
extremement hardi, qu'il estoit entiere-
ment necessaire, & que non seulement on
ne pouuoit pas faire mieux, mais qu'on ne
pouuoit pas faire bien, si l'on eust fait au-
rement.

L'autre remarque est pour le conseil que
Mon-

Monsieur le Cardinal donna de rebrouf-
ser en Languedoc apres la prise de Suze.
Veritablement il faut confesser qu'il lui
falloit alors se defendre du plus subtil ap-
pas, & de la plus fine apparence de bien,
qui eust peu seduire son esprit, s'il n'eust
esté extremement fort pour y resister. D'un
costé l'Estat de Milan estoit en proye, & ce
beau pais qui a autrefois donné tant d'a-
mour & de ialousie à deux grands Princes:
[A François I. & à Charles le Quint.]
qui a cousté tant de sang à la France & à
l'Espagne, & mis si souuent la Chrestienté
en combustion pour scauoir à qui il de-
meureroit: estoit à nous sans resistance.
Apparemment il ne tenoit qu'au Roy de
s'en rendre maistre, & de prendre la re-
nanche des affronts que nous y auons re-
ceus, & des cinq fois qu'on nous en a chas-
sez par force. Il estoit desgarni de gens de
guerre, & il n'y auoit que quelques mise-
rables trouppes qui auoient eschappé au
Siege de Casal, & que le seul bruit de nos
armes auoit vaincues. Tous les Princes
d'Italie nous rédoient les bras, & croioient
que l'heure fatale estoit arriuee qui leur
osteroit les cepts des pieds, & deliureroit
leur pais d'un ioug qui ne lui est pas natu-
rel, & de cette violente domination, dont
O l'om-

L'ombre est funeste à tous ses voisins, & en affoiblit la liberté si elle ne l'opprime, L'Empereur estoit diuertie contre le Roy de Dannemarc, & il ne pouuoit tourner ses armes ailleurs sans abandonner ses victoires, & sans trahir sa bonne fortune. L'Espagne n'auoit ni argent ni hommes: elle estoit estourdie de la perte de la flotte qu'elle venoit de faire: elle uoioit de puissants preparatifs en Hollande, qui menaçoient les Pays-bas, & vne tempeste toute formee qu'elle ne pouuoit coniuurer. En vn mot Milan perdu elle ne pouuoit conseruer Naples, & la Flandre se perdoit d'elle mesme en lui fermant ce passage, d'où elle receoit ses principales subuentions pour faire la guerre. Et partant cette grande puissance qui fait peur à tant de puissances: qui est formidable insque aux Turcs & aux Barbares d'Afrique: qui est fatale au repos des nations Chrestiennes: qui les oblige toutes d'estre avec elle ou contre elle; eust esté de ce seul coup abatuë, & nous n'eussions eu rien plus à craindre au dedans, apres auoir tant au dehors les sources de nos broüilleries: apres auoir brisé les instrumens qui font ou nourrissent nos diuisions, & humilié les auteurs ou les promoteurs de nos discordes ciuiles. C'estoient les pensees

qui

qui occupoient en ce temps-là les esprits de beaucoup de gens, & particulièrement des Italiens, & comme c'est la coustume des hommes d'accommoder leurs sentimens à leurs interests, & à ce qu'ils desirent; ils s'imaginoient que les nostres seroient semblables aux leurs, bien qu'en ce point nos interests soient dissemblables.

Mais aussi d'autre part qui considerera, qu'il ne faut point s'amuser à aiuster les cheueux & à faire les ongles, quand le cœur & le cerueau sont malades: que les grands Estats ne perissent iamais par vne violence estrangere, tant que l'interieur se porte bien, & que les entrailles sont saines, & qu'ils se ruinent d'eux mesmes quand la corruption est au dedans, & que le mal s'est emparé des parties nobles: qu'on ne doit iamais s'embarquer au dehors à de longues guerres, quand la diuersion est tousiours preste au dedans, & qu'il y a vne faction formee au milieu de l'Estat, qui ne manquera pas de broüiller pour se preualoir de l'occasion: que les mescontans formeront s'ils ne l'osent ouuertement assister, & à qui les estrangers donneront chaleur ou forces, pour nous occuper par nous mesmes: pour nous consumer à peu de frais, & nous affoiblir tousiours soit par la



216 LE MINISTRE D'ESTAT,
perte, soit par la victoire. Qui considerera
difficile ces choses, auoiera, que le retour du
Roy en Languedoc a esté vn coup de par-
tie, & la decision de nos affaires domesti-
ques, & le bon-heur des estrangers.

En outre nous pouuoit-il arriuer vn
plus grand malheur, que de perdre l'occa-
sion d'achenier la ruine d'un parti qui tenoit
la France en languueur il y a plus de soixan-
te ans, & l'auoit reduit en vn estat pareil à
celui de certaines personnes, qui ne sca-
uent que c'est que s'at, mais qui sont tou-
iours occupez ou à gueir les maux qu'ils
souffrent, ou à preuenir ceux qu'ils crai-
gnent. La conioncture passée, il y auoit
apparence qu'elle ne fust reuenue de long-
temps, & qu'on eust eu beau l'esperer &
beau l'attendre. Elle estoit si contraire à
ce parti, qu'il ne pouuoit estre secouru de
l'Allemagne, qui estoit en trauail elle mes-
me pour defendre sa propre liberte: que
l'Angleterre s'estoit lassée à proteger vne
mauuaise cause: que les Hollandois n'o-
soient irriter la France à descouuert à cause
du besoin qu'ils en ont, & qu'ils ont appris
à regler leur charité par leurs interests, & le
zele de la Religion par le zele de l'Estat:
que les Espagnols auoient plus d'occupa-
tion qu'il ne leur en falloit en Flandres &
en

LIVRE TROISIEME. 317
en Italie, & ne pouuoient agir contre nous
qu'avec quelque peu d'argent & avec de
vaines promesses.

En troisieme lieu la reputation des ar-
mes du Roy estoit incroyable: elle pou-
uoit toute seule faire des conquestes: sans
combate il pouuoit vaincre, & iamais
Prince ne fust mieux serui des siens, ni plus
etaint de ses ennemis. Nos soldats estoient
en chaleur & pleins d'esperance: les victoi-
res passées leur estoient des argumens
certains de celles de l'auenir, & apres auoir
pris la Rochelle & forcé Suze: surmonté
ce qui estoit defendu de la mer & couuert
des montagnes; ils ne se deuoient rien fi-
gurer impossible, ni rien qui fust difficile.
C'estoit donc l'vnique saison qui estoit
propre pour abatre ce parti, que Monsieur
le Cardinal a tres. iudicieusement remar-
quee, & que le Roy a diuinement bien
choisie. Si l'on eust differé plus long temps
cette expedition; la seule peste estoit ca-
pable de nous chasser du Languedoc, & de
deffaire nos armées, & si l'on se fust enga-
gé dans l'Italie, que n'eust pas fait Mon-
sieur de Rohan avec l'assistance des estran-
gers qui ne lui ont point manqué: si les
Espagnols qui promettent tousiours de
bonne heure, & sans presque deliberer: qui

318 LE MINISTRE D'ESTAT,
tiennent tard & apres de longues consulta-
tions, mais qui n'espargnent rien depuis
qu'ils ont bien embarqué vne affaire, &
mis ceux qui les y seruent en estat de ne
s'en pouuoir repentir, ou de ne s'en pou-
uoir desdire; si les Espagnols dis. ie eussent
accompli les conditions du traité qu'ils au-
oient fait avec lui, & fourni l'argent qu'ils
auoient promis: si les forces de Sauoye
eussent passé en Dauphiné pour le joindre
comme la resolution en estoit prise: si les
nostres eussent esté partagees dedans &
dehors le Roiaume, & si l'espoir du chan-
gement & l'attente d'vne meilleure fortu-
ne, eussent retiré de leur deuoir ceux de ce
parti que la crainte y retenoit. Il eust sans
doute rompu tous nos desseins; puis que
destitué de ces auantages: frustré des pro-
messes des estrangers: abandonné de la
plus saine & plus considerable partie des
Huguenots: dans la pauureté de tous ceux
qui l'assistoient, & parmi la deffiance des
vns & l'irresolution des autres; dans quel-
ques coins d'vne prouince où il comman-
doit; il nous a fait tant de peine, & on a eu
besoin de la presence du Roy, & de six ar-
mees pour le reduire.

D'ailleurs c'est vn grand discours que de
parler de la conqueste de Milan, & de re-
nou-

LIVRE TROISIEME. 319
noueller delà les Monts les pretentions
de nos peres. C'est vn dessein qui merite
bien d'estre consideré auparavant qu'on le
tente, & qui requiert vne autre coniotu-
re que celle où nous nous sommes trou-
uez. Car qui ignore que ce n'est pas le bien
de la France ni l'interest de l'Italie, que le
Roy soit Duc de Milan? qui ne sçait que
nos conquestes si nous les retenions don-
neroient plus de jalousie aux Princes de ce
pais-là, que la domination dont ils se plai-
goent: qu'ils nous tiennent plus mauuais
maistres & plus dangereux voisins que les
Espagnols, & que les moeurs & le tempe-
ragement de ceux-cy se conforment bien
mieux à leur siegme & à leur seuerité, que
nostre chaleur & nostre licence: qu'ils
croient que nous sommes vn plus certain &
assuré contre-poids à l'ambition des au-
tres, qu'ils ne le seroient à la nostre: que la
facilité que nous auons d'y faire descendre
nos armées, & l'abondance d'homme pour
les rafraischir: nous seroient venir l'enuie
d'entreprendre & d'vsurper: que l'occasion
remuë les plus paresseux, & resueille les
plus endormis: que les obiets presens solli-
citent dauantage les puissances: & que la
commodité & la bienseance irritent l'ap-
petit de conquerir, qui est d'ailleurs mode-
ré &

te & tiede. Et bien que l'ambition des Espagnols n'ait ni moderation ni bornes: qu'ils desirent ardemment, & desirent beaucoup de choses: que dans l'ordre de leur conseil qui ne change ni ne ment, ils ayent declaré la guerre à toutes les nations qui ne tiennent point à eux par la suietion ou par dependance: bien que cette fin soit immobile, & qu'ils ne soient en peine que de trouver des moiens iustes pour y paruenir, & qu'ils prennent quelquefois ceux qui ne le font pas quand les autres manquent. Bien qu'ils fassent depuis vn si long temps l'amour à l'Italie: qu'ils n'ayent pu dissimuler leur passion: qu'ils ayent tenu le maïque depuis quelques années, & fait cognoistre qu'il faut qu'ils l'ayent & en iouissent quand ils la deueroient rauir. Bien qu'ils ne soient pas si pauures d'hommes qu'ils ont esté, depuis que l'Allemagne est pour eux, & qu'ils ont à leur deuotion cette grande source de gens de guerre. Si est-ce que les Italiens voient bien que les victoires de l'Empereur n'ont pas les racines profondes: que ses prosperitez chancelent encore: que ceux qu'il tient font de grands efforts pour lui eschapper: que le Turc lui fera peut-estre vn iour lacher prise s'il s'accommode avec le Per-

são,

são, ou quelque puissance Chrestienne: que sa ruine ne seroit pas si estrange que la grandeur où il est paruenue, & qu'il n'y auroit pas tant de merueille en sa cheute, qu'il y en a eu en son ascendant. Bref qu'il ne peut pas viure tousiours: que l'Empire peut passer en vn autre maison qui sera contraire à la sienne: qui haira les Espagnols: qui voudra purger l'Allemagne de leurs garnisons, & au bout du conte que ceux-cy n'auront fait qu'agrandir la puissance qui finalement les deuorera. De sorte que les Italiens seront tousiours bien aises que nous ayons vne porte ouuerte en leur pais, non pas pour y aller demeurer, mais pour les aller secourir si l'on les attaque, & si l'on les touche à ce peu de liberté qui leur reste. Ils veulent bien que nous en aimions la promenade, mais non pas le sejour: que nous en soions les riuaux, mais non pas les maistres, & que nous en ayons de la ialousie non pas pour le posseder, mais pour empescher que d'autres ne le possèdent. Hors delà il ne faut pas esperer qu'ils nous fauorisent, ou qu'ils ne nous soient contraires, & nous trauailletôs en vain si nous ne trauillons pour eux, & ne leur laissons nos conquestes.

Encore ne serions nous pas venus si aisement

ment à bout de l'Estat de Milan qu'on se figure. Quantité de bonnes places eussent retardé nos progres, & donné loisir aux Espagnols d'y enuoyer de grands secours de Flandres & d'Allemagne. Que s'ils ont abandonné les Pays-bas pour vne partie du Montferrat, & exposé ces belles provinces aux Hollandois, pour vne petite bien-seance qui regarde l'Estat de Milan: si l'Empereur a fait vne paix honteuse avec le Roy de Dannemarck pour vacquer à cette affaire: si il a laissé pour ce suiet ses victoires imparfaites, & assez de forces aux ennemis de l'Empire pour renouier la querelle, & lui faire de la peine; que n'auroient ils fait si l'on eust attaqué l'Estat de Milan? n'estoit-il pas probable qu'ils eussent ioué de leur reste pour le sauuer? qu'ils eussent remué toutes les mauuaises humeurs de la France pour nous diuertir? que nos frontieres de Champagne & de Bourgogne eussent esté mal seures en ceste guerre, & qu'au lieu que nous ataquions, on nous eust peut-estre mis aux termes de nous defendre? Tellement que nous nous exposions à vne despense presente & certaine, pour vn profit incertain & esloigné, & pour vne affaire où l'apparence du dommage que nous encourions, estoit plus grande que l'esperance

rance du gain que nous pouuions faire. Et quand bien tout nous eust reüssi: que nous eussions eu vent & marée, & que l'euement de la guerre n'eust point trompé nos desirs ni frustré nos esperances; le fruit de la victoire, & ce qui nous fust reuenu de nos peines; n'eust esté tout au plus que d'auoir affoibli les Espagnols en nous imposant vne eternelle necessité d'auoir querelle avec eux, & de consumer la France pour conseruer les conquestes qui ne seroient pas nostres; & pour asseurer aux Italiens le bien que nous leur aurions fait.

De tout cela ie conclus, que iamais la prudence de Monsieur le Cardinal n'a paru plus hautement, qu'au conseil qu'il donna de quitter l'esperance de la conqueste de Milan, pour la reduction certain du Languedoc, & qu'il n'appartenoit qu'à des yeux faits comme les siens, & qu'à vne sagesse extraordinaire, de ne s'estre point laissé esbloüir à cette apparence de bien que la fortune nous offroit, & d'auoir preserué le Roy d'vne embusche si specieuse.

DISCOURS III.

Qu'il ne faut point observer vne mesme conduite a la guerre.

ON peut encore remarquer en cette courageuse resolution que le Roy prit pour secourir Rhé, que l'art de faire la guerre n'a pas vne forme immobile, & qu'il se doit diuersifier selon l'estat des occurrences. Ceux qui ne veulent rien commettre à la fortune, ni tenter d'entreprise dont l'euenement ne leur paroisse infailible: qui ne trauaillent qu'à consumer leurs ennemis en temporisant: qu'à profiter de leurs fautes, & à attendre l'occasion de les jeter dans les filets; ceux-là disent font quelquefois de grandes choses, & observent vne conduite meilleure que ceux qui ont coustume de hasarder: qui ne tachent qu'à venir aux mains: qui veulent deuoir leurs victoires seulement à leur courage, & qui cherchent les dangers pour vaincre avec plus de gloire. Mais comme les premiers ne reçoient gueres de notables dommages, ni de grandes pertes par leur faute; aussi ils laissent souuent d'obtenir de grands succez par leur timidité, & d'estre heureux par trop de sagesse. Tels ont esté entre les modernes, Prosper Colonna

Colonna qui nous osta l'Estat de Milan, & celui de Genes. Tel François de la, Rouere Duc d'Vrbino, qui fust si long temps General des Venitiens, & de qui ils conseruent encor aujourd'hui la memoire avec honneur, & les portraits avec veneration. Mais plus que les deux autres le Duc d'Alue, preferoit tousiours les moiens lents quand ils estoient seurs, aux prompts qui estoient suspects & tant soit peu dangereux: qui estoit grand mesnager du sang des siens, bien qu'il eut l'humeur fort sanguinaire: qui ne iettoit iamais les ennemis dans le desespoir quand il leur auoit osté le courage, & qui a souuent refusé des auantages que la fortune lui a offerts, dautant qu'il ne les pouuoit recevoir sans quelque peril & qu'il se deffoit de quelque embusche. Tel eust encor esté parmi les nostres l'Admiral de Coligny, s'il eust esté absolu sur les armées qu'il commandoit, & s'il n'eust eu à gouuerner des gens qui estoient indociles, dautant qu'ils estoient mal payez, ou qu'ils estoient volontaires.

Il y a pourtant quelques considerations à faire en cette matiere, & certaines regles à observer. Vn Prince qui n'a qu'une armee qui est le nerf de sa puissance, & toute la force de son Estat: qui n'a dequoi

en

en remettre vne autre sur pied quand la premiere sera deffaite, ne la doit iamais hazarder, ni en donner le commandement à vn Chef d'humeur ardente, ou qui ait l'esprit agité d'vn excessif desir de gloire. Les Venitiens se plaignent encor aujour-d'hui de l'Aluiane & de son courage: sa conduite leur fust fatale pour auoir esté hardie: elle leur fit perdre d'vn seule coup toute la terre ferme, & les mit vne autrefois sur le bord de leur ruine. [*A la bataille de la Giragada, & à celle de Vicence.*] Et neantmoins tous les Historiens demeurant d'accord que cet homme eust fait merueilles sous vn Prince qui eust peu hazarder beaucoup; que sa vertu estoit digne de la fortune d'vn conquerant, & qu'à la iournée de Marignan son arriuee avec cinq cens cheuaux mit en desordre les Suisses, & fit tomber de nostre costé la balance où la victoire estoit suspendue. En la foiblesse où se sont trouuez les Hollandois, & dans le peu de moien qu'ils ont eu de renouvellet leurs armées; le feu Prince d'Orange a tousiours esté fort retenu à donner bataille. Celle mesme de Nieuport qu'il gagna, n'a point esté sans quelque tache & sans quelque ombre d'imprudence; & on l'a blasmé de s'estre laissé forcer à combattre, & con-

& conduire à vne necessité, où il y auoit à craindre plus de mal en perdant, qu'à esperer de bien en obtenant la victoire. Mais quoi? il y a fort peu d'hommes qui ayent esté long-temps en ce mestier, qui n'ayent fait quelque faute ou né soient tombez en quelque malheur.

Vne autre occasion où cette conduite lente est extremement vile, & où il faut vaincre sans combattre s'il est possible, & attendre la victoire sans la forcer de venir; est quand on a affaire à des ennemis bouillans & precipiteux. Mais en ce cas là, il faut aussi que ceux à qui on commande soient capables d'vne grande patience: qu'on ait de quoi les faire subsister long-temps, & que le manquement des provisions necessaires ne les oblige pas à se desbander. C'estoit l'auantage qu'auoit le Duc d'Alue aux guerres qu'il a gouuernes, & si François I. eust voulu apporter vn peu moins de chaleur & de precipitation qu'il ne fit deuant Pavie, & laisser consumer l'armée Imperiale, qui ne se soustenoit que sur l'esperance d'vne bataille; il n'eust pas soulé la vengeance d'vn sien suiet, ni acheué de former dans l'esprit de l'Empereur le dessein de la Monarchie. Avec les armées aussi tumultuaires, qui n'ont qu'à estre fort peu à la

la campagne; qui ne font que passer, & le fondent & escoulent promptement; il faut s'empescher de venir aux mains: il leur faut donner passage: il faut faire comme on fait aux torrens, qu'on laisse courir sans resistance, & à qui on ne s'oppose point quand ils s'enflent & se desbordent. Telles ont autrefois esté les armées des Suisses, lors que cette nation mesprisoit toutes les autres, & se vantoit de ne sortir iamais de son pais que pour reprimier les excez des Princes, & pour defendre les foibles de la violence des puissants & des desseins des ambitieux. Les autres nations ont eu en ceci mauuaise opinion de la nostre, & creu que nous n'estions capables ni de patience ni d'ordre. Mais s'il en faut croire le Marschal de Montluc, & ce qui se voit tous les iours en Hollande, & qui s'est veu depuis quelque temps en France & en Italie; nos soldats sont capables de tout quand ils sont sous de bons Chefs, & il n'y a point de nation qui prenne plustost que la nostre, les vices & les vertus de ceux qui commandent.

Quoi que c'en soit, vn grand Capitaine doit tousiours estre maistre de son art, & au dessus de toutes les façons de faire la guerre sans estre suiet de nulle. Il doit les chan-

changer selon les occasions, & scauoir diuers moiens & plusieurs chemins pour paruenir à sa fin & arriuer à la victoire. C'est par là que Cesar s'est rendu admirable à tous les peuples & à tous les âges. Il diuersifioit mieux qu'homme du mode de sa conduite: il ne donnoit pas à tous les desseins vne mesme forme & le mesme trait de visage: l'industrie & le courage, la patience & la force lui seruoient esgalement. Tantost il attaquoit les ennemis avec des retranchemens & des forts: il ne traouilloit qu'à prendre l'auantage des lieux, & à se saisir des postes commodes: il leur coupoit les sources des viures & des autres choses necessaires, & les reduisoit en fin à la nécessité de se rendre, leur ayant osté le moien de se retirer & l'esperance de combatre. Il vint à bout comme cela de Perreius & d'Aphranus qu'il assiegea au milieu d'vne campagne, & à qui il ferma si bien tous les passages & toutes les auenuës, qu'estans à demi lieue d'vne riuere, ils mouroient de soif, & furent vaincus par le manquement d'vne chose dont il y a abondance presque par tout. Tantost il emportoit les ennemis de viue force: il les abatoit sans les misericordes: ses victoires estoient infames de carnage & de sang, & le plus clement de tous les hom-

330 LE MINISTRE D'ESTAT,
hommes sembloit n'estre venu au monde
que pour le deserter, & n'estre né qu'à la
ruïne de ses semblables. Le feu Roy auoit
conduit à vne extremité presque pareille le
Prince de Parme à Iuetot, & tous croioient
infailliblement qu'il lui falloit mourir de
faim & de soif, ou se rendre à discretion, ou
estre defait en donnant bataille. Mais le
dessein du Roy n'eust pas l'eueneement
conforme à celui de Cesar, non plus que
la vigilance de ses Capitaines ne fust pas
semblable à celle de l'autre. Le Prince de
Parme les trompa & leur bailla le change:
il fortifia le lieu qu'il vouloit abandonner
afin qu'on creut qu'il se vouloit defendre,
& son armee eust passé la riuere & fait la
retraite, auant que la premiere nouvelle
en vint à la nostre. Fatale & inouïe negli-
gence pour vne armee qui touchoit l'autre
& l'auoit inuestie, & qui a esté soubçonnee
de dessein en quelqu'un des Chefs qui la
gouernoient.

Entre les modernes ie n'en voi point qui
ayent surpassé Ferrant Gonfalue, ni de plus
vniuersel que lui en l'art de faire la guerre.
Ie n'en voi point qui ait employé la force
plus à propos, où mieux vsé de la patience.
Auec ces deux qualitez il nous a tousiours
vaincus, & il nous a osté vn Roiaume: il
nous

LIVRE TROISIEME. 331
nous a fait autant de mal en souffrir qu'en
agissant, & il nous a consumez quand il n'a
pas esté assez fort pour nous deffaire. Il ne
se lit gueres rien de pareil à la resolution
qu'il tesmoigna à la Cinture, où nous l'au-
ions reduit à vn dernier point de misere.
Il estoit inuesti de nos troupes: il auoit la
peste & la famine parmi les siennes: il estoit
inondé de pluies continuelles: plongé
dans les bouës, exposé à toutes les iniures
d'un rude hyuer: Bref il auoit contre lui
les elemens & les hommes. Et neantmoins
à la longue nous nous lassames plustost de
l'incommoder que lui de souffrir, & il nous
destruisit par la voie que nous auions choisie
pour le ruiner. Mais quand il a fallu em-
ployer la force ouuerte, & mettre en œu-
re la veritable vaillance; qui l'a iamais fait
ni plus courageusement ni plus iudicieuse-
ment que lui: on iamais oui sortir vne voix
plus genereuse de la bouche d'un capitaine
que la responce qu'il fit à Cirignolle, à celui
qui lui conseilloit de reculer, & d'abandon-
ner un poste qu'il ne pouuoit cōseruer sans
peril. *Il aimoit mieux, dit-il, trouuer la mort
& son tembeau cent pas au delà, que d'al-
longer sa vie de plusieurs annees en reculant
dix pas, & tournant le dos aux ennemis.* Et
auant la bataille de Garillan, il respondit à
celui

332 LE MINISTRE D'ESTAT,
celui qui le vouloit destourner de comba-
tre & de la donner, & qui lui representoit
qu'il estoit foible au prix de nous. & la par-
tie mal faite de son armee à la nostre. *Qu'il
sçavoit de quelle importãce estoit cette iour-
née aux affaires de son maistre, & qu'il estoit
resolu de perir ce iour là ou de vaincre.*

Il est donc vrai qu'il y a des occurrences
où il faut donner quelque chose à la for-
tune: où il faut hazarder le moins pour
sauuer le plus, & où quand il s'agit du total
d'un affaire: il ne faut pas seulement ex-
poser vne partie de ses forces, mais les Ge-
neraux d'armee mesmes, & ces precieuses
testes, qui couurent tant d'autres testes,
doiuvent prendre resolution de mourir plu-
tost que de voir la victoire entre les mains
des ennemis, & de suruiure à leur perte.
Ainsi en vsa Cesar en Espagne à la bataille
où les enfans de Pompee furent deffaits, &
les restes de la miserable Republique ache-
uerent de s'esteindre. Ainsi en vsa Mon-
sieur d'Andelot lors qu'il defendoit Orleans
contre l'armee de Monsieur de Guyse, &
que les ennemis en eurent surpris vne por-
te. Ainsi en vsa le Prince de Parme au sie-
ge d'Anuers, apres que les Hollandois se
furent saisis d'une partie de la Digue, & que
la machine qu'ils firent iouer eust mis en
fuite

LIVRE TROISIEME. 333

fuite ceux qui la defendoient. L'un & l'autre
accourut l'espee à la main où estoit le
peril: l'un & l'autre se transporta alors: tes-
moigna qu'il vouloit mourir s'il lui estoit
impossible de vaincre, & fit voir en son a-
ction quelque chose qui tenoit du desef-
poir, ou plutoist de ces excez que la Philo-
sophie attribue aux Heros, & qu'elle laisse
tomber en l'ame des hommes extraordi-
naires. L'exemple de cette vertu patheti-
que, & de cette genereuse esmotion ne fut
pas sterile: les soldats qui le virent, senti-
rent la mesme ardeur, & par ce moien l'un
chassa les ennemis de la ville où ils estoient
entrez fort auant, & l'autre reconquit la
Digue où les Hollandois commençoient
à se fortifier apres s'y estre logez.

Concluons donc par l'exemple des plus
grands hommes de l'antiquité, & des pre-
miers des modernes, que le passage de no-
stre armee en l'Isle de Rhé n'a pas esté pro-
jeté à l'auanture & sans le conseil de la rai-
son: que ce n'a point esté l'effect d'une lu-
miere troublee par le malheur, & d'un dis-
cours confondu par la mauuais fortune:
mais bien d'une resolution illuminee de
cette haute prudence, qui diuersifie sa con-
duite selon la diuersité des accidens qui
suruiennent: qui change les voiles selon la
nature



334 LE MINISTRE D'ESTAT,
nature des vents qui regnent : qui sçait ap-
pliquer les remedes à l'estat des maladies:
qui ose quitter les grands chemins quand
il est expedient de prendre les routes, &
qui ne guide pas tousiours les vertus com-
munes, mais qui inspire quelquefois & fait
naistre les heroiques.

DISCOURS. IV.

Des alliances de sang qui se pratiquent parmi les Princes, & si le Roy fust bien conseillé quand il fit celle d'Angleterre.

LE traite fort au long des alliances d'Estat
en la seconde partie de cette œuure, &
particulierement de celle que nous auons
avec le Turc & avec la Republique de Hol-
lande. Là s'esclaircis beaucoup de doutes
qui regardent l'ame, & i'oste les pierres de
scandale où heurtent ceux qui n'en ont pas
recogou les fondemens, & qui tresbuchent
pour n'estre pas esclairez. Je n'y donne
pourtant rien à la bien-seance qui soit
contraire à la iustice, & n'y flatte point la
conduite de ceux qui soumettent toutes
les autres raisons à celle d'Estat. Je n'y oste
rien à Dieu pour l'attribuer à Cesar: l'y
tiens la balance droite, & m'arreste au
temperament que lui-mesme nous a con-
scillé,

scillé, de la prudence des Serpens, & de la
simplicité des Colombes. Icy j'ay iugé qu'il
estoit à propos de parler des alliances qui
se pratiquent dans les familles des Princes,
pour iustifier celle que le Roy a faite avec
celui d'Angleterre. Tous les esprits qui s'en
sont formalisez ne sont pas encore satis-
faits. Les plaies qui se ferment laissent tou-
sours des cicatrices; il reste long temps
quelque maligne impression apres qu'on a
chasse vn venin, & d'ordinaire les opinions
qu'on quitte ne s'en vont pas si nettement,
qu'il n'en demeure quelque trace. D'autre
costé ceux qui ont regardé les suites de
l'alliance dont nous parlons: qui ont veu
la depredation de nos mers, l'inuasion de
nos Isles, & les autres entreprises que les
Anglois ont faites sur nous: qui ont appris
que leurs Ministres auoient traité cette af-
faire avec des mains empoisonnees; qu'ils
nous minoient lors qu'ils faisoient sem-
blant de nous vouloir appuier: qu'ils our-
dissoient la toile dont ils ont par apres esté
mauuais marchands, & iettoient les fon-
demens de la guerre qu'ils nous ont faites;
ceux-là dis-ie ont creu qu'il y auoit quel-
que chose à desirer à la prudence des no-
stres, & que l'edifice auoit esté mal basti,
qui estoit si tost tombé en ruine. C'est
pour-

336 LE MINISTRE D'ESTAT,
pourquoi apres auoir discoutu de cette
guerre, i'ay penlé que c'estoit icy le lieu
de parler de l'alliance qui l'a precedee.

Le dis donc que les alliances de sang
qui se pratiquent entre les Princes, seruent
fort peu à diuertir leurs desseins, ou à
changer leurs inclinations. Les disposi-
tions qu'elles trouuent dans leurs esprits,
elles les y laissent: elles n'en arrachent rié,
mais tout au plus elles y pallient, & suspen-
dent pour quelque temps l'action des cau-
ses qu'elles ne peuuent oster. Et bien qu'il
arriue autrement en la condition des par-
ticuliers; Il n'en faut pas tirer consequence
pour celle des Princes. La qualité des Sou-
uerains que ceux-cy soustiennent a des de-
uoirs priuilegiez, & engendre des passions
à qui toutes les autres sont subalternes. Le
Roy est en ceci au dessus de l'homme: la
consideration de la parenté est inferieure à
celle de l'Estat, & les obligations du sang
qui se bornent à peu de personnes, doiuent
ceder aux obligations de la charge où vne
infinité sont interessees. A cela certes il ne
faut point exhorter les Princes. Ils n'y sont
que trop portez de leur naturel. D'ordi-
naire ils pechent bien moins contre leur
dignité par defaut, que par excez. L'amour
qu'ils ont pour elle degenece plustost en
ialou-

LIVRE TROISIEME. 337
ialoussie qu'en nonchalance, & si l'on leur
veut faire abandonner leurs interests, & le
bien de leurs affaires; il faut que ce soit
sous le visage de quelque chose qui lui re-
semble, & ce n'est pas la volonté qu'on se
doit proposer de gagner, mais c'est l'en-
tendement qu'on doit tascher de seduire.

Or qu'il soit vrai que des deux extremi-
tez qui bornent le deuoir des Princes, ils
s'emportent le plus souuent vers l'excez,
& que la passion de dominer ne conserue
pas seulement ce qui leur appartient, mais
qu'elle face encore des vsurpations sur tous
les droits de la raison: sur tous les priuile-
ges de l'humaine societé; & sur tous les res-
pects que la parenté apporte; Les exemples
en sont si ordinaires, qu'il ne faut auoir rien
veu ni rien ouï dire, pour le reuouer en
doute. Je ne veux point parler de ce qui
s'est passé dans le Paganisme, ni de cette
ambitieuse Romaine, qui fit passer son
chariot sur le corps de son pere, à la Roy-
auté duquel son mary deuoit succeder. Je
laisse à part ce que peuuent auoir fait ceux
qui ont pensé que la gloire du comman-
dement estoit la dernière fin de l'homme,
& l'ambition est quelque chose de plus no-
ble & de meilleur que la Iustice. Mais en-
tre les Chrestiens mesmes, & dans les mai-
sons

sons que la pieté a rendu fameuses; on a encore veu desborder cette passiō au preiudice du sang, & violer les plus saintes loix de la nature, & ce que les Barbares mesmes reuerent. l'en veux reciter icy vn exemple memorable.

C'est vne chose assez cognuë dans le monde ce que doit la maison d'Autriche aux alliances du sang, & si la deuotiō comme l'on dit, a esté le fondement de sa grandeur; On sçait assez que ce sont les alliances qui l'ont edifiée, & portee d'une origine mediocre à cette haute puissance où l'on la voit, & à cette vaste domination pour laquelle le ciel n'a point d'Orizon, ni la terre de limites. Maximilian I. a recueilli par cette voie les Pays-bas, & ces belles prouinces qui par leur fertilité & par les richesses dont elles abondent, ont meritè d'estre appellees les Indes de l'Europe. Philippe I. & sa posterité ont obtenu par là les Espagnes, & ces contrées du nouueau monde, où le Soleil en se retirant du nostre va engendrer l'or, & les autres choses inuicibles dont les hommes sont idolatres. Philippe II. est parueni par ce moien à la couronne de Portugal, & à tous les Estats que cette nation possèdoit en Asie, en Afrique & aux Indes Orientales. Ce me sine Prince pensa

incorporer l'Angleterre à l'Espagne par le mariage de Marie sa premiere femme qui en estoit Roynne. Mais les iugemens de Dieu supplanterent en cela la prudence des hommes, & il permit que cette Princeesse mourut sans enfans, ou pour ne laisser trop accroistre vne puissance qui deuoit estre fatale à la liberté des nations Chrestiennes, ou pour punir les iniquitez des Anglois, & cette lasche complaisance, avec laquelle ils auoient receu le schisme que Henri VIII. introduisit parmi eux, & applaudit aux passions de ce Prince, qui aimoit mieux quitter l'Eglise que se separer d'une Concubine. Le mesme Philippe, aspira encore pour ses enfans à la couronne de France à cause du mariage de sa troisieme femme fille de Henri II, & le plus important article dont les instructions du Duc de Ferrara furent chargees quand il vint à Paris durant la ligue, estoit de faire abolir la loi Salique & de desfaciner de l'esprit des François l'auerfion qu'ils ont de n'auoir pas des Souuerains qui filent, & de ne subir point le ioug des femmes. De sorte que c'a tousiours esté le dessein des Espagnols & vne prudence premeditee des Princes de la maison d'Autriche, d'arrester leur visée & de jetter leurs filets sur les partis qui pour-

doient ioindre quelque nouuel estat au leur, & estendre leur domination sous vn tiltre si innocent & si iuste. Auec quelle ardeur ne trauaillerent-ils pas pour faire donner à Charles le. Quint la fille aînée de Louys douzieme, qui apportoit pour sa dot les Duchez de Bretagne & d'Orleans, & nos pretentions d'Italie? combien de propositions furent faites sur ce fondement, & combien de traitez conclus que le temps a fait auorter, & dant la fortune s'est moquée.

Cependant comme ils ont tousiours esté soigneux d'attirer à eux autant qu'ils ont peu les Estats de leurs voisins; ils se sont donnez bien garde de laisser partager les leurs, ni d'en souffrir la diuision sans scauoir le moien de la consolider, & de reünir les membres despris & les pieces detachees. Jamais l'Empereur Charles ne promit les Pays-bas ou le Duché de Milā pour la mariage de sa fille ou de sa niecee avec vn fils de France, qu'avec intention de manquer à sa promesse, ou au moins avec esperance que la fortune qui auoit fait des coups si estranges en sa faueur: qui auoit si souuent dementi les apparences, & troublé l'ordre des choses pour l'amour de lui, & qui lui auoit quelquefois enuoié des prosperitez qu'il

qu'il n'auoit pas desirées; l'exempteroit encore de cette obligation sous quelque pretexte plausible, comme elle fit. Et quād Philippe II. transporta les Pays-bas à l'Archiduchesse pour sa dot; il y a de l'apparence qu'il estoit assureé que le temps fermeroit cette bresche, & qu'il ne faisoit pas vne si grande plaie au reste de ses Estats sans auoir preparé les remedes pour la guerir.

Mais pour rentrer dans mon dessein, & faire voir que les alliances du sang n'agissent que mollemēt sur l'esprit des Princes, & sont de foibles liens pour tenir leurs amitez; ie représenterai l'origine & les effets de celle qui a esté la plus vtile à la maison d'Autriche, & peut-estre la plus dommageable à la Republique Chrestienne. Philippe fils de l'Empereur de Maximilian épouse Ieanne fille puis-née de Ferdinand & d'Isabelle Roys des Espagnes. L'aînée fust mariee en Portugal comme c'estoit la coutume. Les Roys Catholiques eurent encore vn fils appellé Iean, qui mourut teune; & que l'Espagne vit presque aussi tost esteindre que lui, & eust quasi en mesme temps le contentemēt de le voir venir & le regret de le perdre. Incontinent apres la mort de ce Prince l'Archiduc Philippe & l'Archiduchesse sa femme, qui ne vidoit presque

342 LE MINISTRE D'ESTAT,
que de l'amour, qu'elle portoit à son mary,
& qui estoit idolatre de tous ses mouue-
mens & de toutes ses passions; se font ap-
peller Princes des Espagnes au preiudice de
la Roynne de Portugal, que ces couronnes
regardoient. Cet attentat mal digeré &
hors de saison, & cette ambition precipitee
depleurent infiniment à Ferdinand & à Is-
abelle, qui iugerent de la nature de l'arbre
par le fruit, & donnerent à entendre à leur
gendre & à leur fille, qu'ils eussent à quitter
ce tiltre usurpé, & à se despoüiller d'une
qualité imaginaire, & qui ne leur apparte-
noit point. Voila vn commencement bien
gaillard de l'ambition de Philippe, puis
qu'elle faisoit des inuasions sur les siens
mesmes, & la premiere monstre de ce fu-
rieux appetit de regner qui a trauaillé la
posterité. Apres cela il conduisit ses inte-
rests sepurement d'avec ceux de son Beau-
pere: il se tint tousiours à l'escart: & n'y eust
point d'autre communication entre eux,
qu'vn commerce continuel de plaintes &
de broüillerie. An vn traité que Maxi-
lian & lui firent à Blois avec Louys XII, es-
tant permis à vn chacun d'y comprendre
ceux qu'il voudroit, il n'y fit nulle mention
de Ferdinand non plus que s'il ne lui eust
rien esté, ou qu'il lui eust esté indifferent.

Il en

Il en vfa de mesme en vn autre que son pe-
re, & lui firent à Haquenau avec le Card-
nal d'Amboise. Aussi Ferdinand en eust sa
reuanche en desauoüant le traité que son
gendre fit à Blois avec Louys XII, pour le
Roiaume de Naples, & en conuolant en
secondes nopces, & espousant Germaine
sœur de Gaston de Foix, & niépce de Louys
avec des conditions qui nous estoient a-
uantageuses si elles eussent esté obseruees.

Ce que ie viens pourtant de dire ne fust
rien au prix de ce que fit Philippe depuis la
mort d'Isabelle, & depuis que la succession
de Castille lui fust ouuerte. Les choses pas-
sées ne furent que des douceurs pour Fer-
dinand en comparaison du traitement
qu'il receut apres cette mort: les premiers
coups n'effleurent presque pas la peau,
mais les derniers entrèrent fort auant, &
firent des plaies profondes & larges. Phi-
lippe veut aller en Espagne non seulement
pour recueillir ce qui estoit sien, mais pour
oster à son Beau pere ce qui lui apparte-
noit, & pour le despoüiller des auantages
qui lui estoient escheus par le testament
d'Isabelle. Ferdinand emploie toute sa
prudence & toutes ses ruses pour l'en de-
stourner. Ils contestent long temps sur cet
article: leurs volontez sont diametrale-

ment oppoſées: ce que l'un ne veut pas, l'autre le deſire, & il ſeroit moins difficile d'accorder deux contraires & de joindre deux extremités; que d'aiuſter leurs pretentions. La force manquant à Ferdinand pour vaincre l'ardeur de Philippe, il vſe de diuerſion. Il fait interuenir Louys XII. qui le menace de ſes armes en cas qu'il aille en Eſpagne, & lui ſuſcite le Duc de Gueldres, qui lui raille de la beſogne en Flandres, & lui donne de quoi s'amuſer en ce pais-là. En fin l'obſtination de Philippe eſtant plus forte que les artifices de Ferdinand, & les difficultez qui l'arreſtoient eſtant oſtees ou adoucies, ils conuiennent des conditions du voyage.

Là deſſus Philippe ſe met en chemin, mais avec reſolution de violer le traité qu'il auoit fait, & de n'oſeruer pas la foi qu'il auoit donnée à ſon beaupere, qu'il euſt fallu garder à vn ennemi. Eſtant en Eſpagne il cabale les grands: il les detache de Ferdinand: il attire à ſon parti ceux qui n'auoient que trop d'inclination d'y venir, & n'eſtoient que trop portez à adorer cette puiffance qui ſe leuoit, & vne lumiere qui commençoit à ſ'eſpanouir. De ſorte que Ferdinand ſe trouue ſeul, tous ſes amis lui ſont infidelles: toutes ſes creatures l'aban-

bandonnent, excepté l'Archeueſque de Toledé Ximenes, & le Duc d'Alue. Tant il eſt vrai qu'il y a peu d'aſſurance en la volonté des hommes, & que la loi de l'intereſt eſt puiffante ſur leur eſprit, & la memoire des bien-faits receus foible, au prix de l'eſperance des biens à auenir.

Après cela Ferdinand preſſe vne entretenué de lui avec ſon gendre. Les Miniſtres de Philippe s'y oppoſent autant qu'ils peuuent, & font naiſtre des difficultez faſcheuſes pour la deſtourner. Ils ſ'eſtoient ſaiſis de l'eſprit de leur maïſtre, & lui auoient oſté la volonté après lui auoir preoccupé l'entendement. Ils ont peur que Ferdinand ne leue le charme, & que la reuerence d'un pere, & la dexterité d'un grand Politique, ne deſſacent cet Empire vſurpé, & cette tyrannique domination. C'eſt pourquoy ils n'oublient rien pour degouſter Ferdinand de l'abouchement qu'il ſollicitoit, & qu'il preſſoit dauantage plus on lui apportoit de là reſiſtance. Ils lui propoſent des conditions exorbitantes qu'il accepte: ils y aiouſtent des circonſtances honteuſes qu'il ne reſuſe pas: ils le traitent indignement, & il le ſouffre, & vn grand Roy euſt ce deſplaiſir de recevoir la loi de petits compagnons qui abuſoient des inclina-

tions d'un maistre facile. En fin l'entreueuë
 résoluë Ferdinand se rend au lieu destiné
 pour cet effet, mais à petit traio, & accom-
 pagné seulement de deux cens hommes
 d'armez & montez sur des mulets. Au
 contraire Philippe s'y achemine en equi-
 page d'homme de guerre: avec vn corps
 d'armee d'Allemands qui marchoit deuant
 lui, & coutoit presque de tous les grands
 d'Espagne en armes, & en posture de per-
 sonnes qui vont plutoſt à la guerre qu'à vn
 traité d'amitié, & à vn combat qu'à vne ré-
 conciliatiō. Les deux Princes ioints enſem-
 ble a vne chapelle qui auoit esté choisie
 pour cette entreueuë; D. I. Manuel princi-
 pal Ministre de Philippe, & arbitre absolu
 de ses volonte, veut assister à leur entre-
 tien, & sans l'Archeuesque de Toledo qui
 l'en empescha; Il enſt esté present à vne
 conference, que le respect de la proximi-
 té, & la dignité de ces deux Princes vou-
 loiet estre secrets. Apres vne heure & demy
 d'entrien ils se separer, & la conference
 s'acheua sans que Philippe fit nulle mentio
 au pere de sa fille, ni Ferdinand à son gen-
 dre de sa femme. Il dissimula pour ce coup
 son desir bien qu'il enſt vne extreme pas-
 sion de la voir, & de consoler sa vieillesse
 par la veuë d'un obiet qui lui estoit si cher,
 & qui

& qui estoit le residu de sa substance.

Il y eust encore vn second abouchement
 entre ces deux Princes, auquel il parut
 quelque demōstration d'amitié, ou moins
 de froideur qu'à la premiere entreueuë.
 Mais la conclusion de routes ces conferen-
 ces fust le premier dessein de Philippe. qui
 estoit que Ferdinand renonçast au gouver-
 nement de Castille nonobstant la disposi-
 tion d'Isabelle, & contre les clauses expres-
 ses de son testament. Ferdinand qui auoit
 appris à obeir au temps & à ceder à la ne-
 cessité; qui scauoit caler la voile quand la
 tempeſte estoit trop forte, & relacher quād
 il ne faisoit point peur de nauiger; plie sous
 la mauuaise fortune, & se resoult d'aban-
 donner la Castille iusqu'à ce qu'une meil-
 leure saison l'y rappellast, & de se bannir
 volontairement d'un Roiaume où il auoit
 commandé si long-temps. Philippe n'en
 demeure pas là. Il rafche autant qu'il peut
 de decréditer le gouvernement passé: il
 casse la plupart des ordres que son beau-
 pere auoit instituez: il depose les princi-
 paux officiers & le principaux Gouver-
 neurs qui auoient esté mis de sa main: il ne
 veut pass'il est possible qu'il y demeure vn
 vestige entier, ni vne trace apparente de
 son administration.

Mais

Mais c'eust esté trop peu pour lui d'auoir mal traité son beau-pere, & on eut peut-estre pardonné à son ambition, s'il eust au moins pardonné à sa propre femme, & s'il n'eust point mal traité celle qui lui auoit apporté de si beaux Estats, & des esperances si certaines. C'estoit elle qui estoit véritablement Royné d'Espagne, & qui in-fluoit à son mary l'autorité du gouuernement, & le droit de commander à ce pais-là. Et neantmoins il ne peut la souffrir en cette société: il ne veut point que celle qui estoit compagne de sa couche, le soit du Sceptre qu'il auoit receu de ses mains, & il cherche des pretextes hôteux & des causes odieuses pour l'en exclurre. Il ne se vit iamais d'amour si ardent que celui que cette Princeesse auoit pour son mary: il sembloit qu'elle ne vescu que de sa veuë, & elle se mouroit dès qu'elle en estoit separee. Cet excès de passion, & cette imbecillité d'ame lui tournerent en quelque façon l'esprit, & la ialousie qui se mesla parmi les ennuis d'une absence, lui affoiblit vn peu le cerueau, & altera ses organes. Et neantmoins bien que ce défaut procedast d'une cause si honneste ou si supportable: bien que la compassion deust obliger Philippe à le couvrir s'il manquoit d'amour pour le fai-

re, & quoi que la bien-séance & son honneur l'obligeassent encore à ce deuoir, quand il n'eust eu ni compassion ni amour; il veut pourtant que cet accident soit le fondement du dessein qu'il auoit de se saisir de toute l'autorité & de regner seul. Il veut que sa femme soit entièrement troublée d'esprit, bien qu'elle ne fust qu'un peu foible: il veut qu'elle ait perdu toute sa raison, bië qu'elle ne l'eut que diminuë: qu'il n'y ait point du tout de lumiere, où il n'y auoit qu'un peu de broüillard, & qu'elle soit en vne totale impuissance de gouverner, quoi qu'il lui restat assez de bon sens pour agir. Pour cet effet, & pour mieux couvrir son ieu, il la tient enfermée, & ne souffre point que personne la voie de ceux qui oseroiët parler de l'estat de sa maladie. Estrange procedure d'oster la liberté, apres auoir imprimé vne si vilaine tache à la reputation, & de ne laisser point l'usage du premier bië de la vie naturelle, apres auoir ruiné le fondement de la ciuile. Le pere n'osa lui en ouuir la bouche à la premiere conference qu'ils eurent ensemble, & aimant mieux supprimer son inclination, qu'aggrir dauantage cet esprit qui ne l'estoit desia que trop, & le toucher en vn endroit où il estoit si sensible, comme l'ay remarqué

cy-dessus. En la seconde, Philippe obtint de lui vne declaration secreete, par laquelle il consentoit qu'il eust seul l'administration de l'Estat à cause de l'impuissance de sa fille, bien que par apres il fit vne protestation publique que son gendre auoit arraché de lui cette declaration, & qu'il n'auoit fait que ceder à la malice du temps, & à la violence du plus fort selon la maxime des sages. Philippe n'en demeure pas là. Depuis que Ferdinand se fut retiré en Aragon, il voulut obliger les grands d'Espagne de souffrir vn acte qu'il auoit fait dresser de la foiblesse du sens où la Royne estoit tombée. Mais il y trouua de la resistance. L'Admirante de Castille s'y oppose genereusement: & apres auoir visté cette Princesse, & reconnu que la disposition de son esprit n'estoit pas entierement gaste, & qu'il y auoit d'assez bons restes de santé; lui presente les inconueniens qui naissoient de cette entreprise: l'esclat qu'elle seroit dans le monde, & les mauuais humeurs qu'elle exciteroit en Espagne, où les peuples aiment naturellement leurs maistres à cause de la Royauté qu'ils exercent, & reuerent ce caractère en quelque personne qu'il soit imprimé,

En fin pour donner au monde vn der-

nier exemple d'ingratitude, & vn tesmoignage esclatant de ce que peut la ialousie de regner sans compagnon, quand elle s'est emparee d'vne ame; il veut en pleine assemblee d'Estats faire declarer sa femme troubee de sens, & par consequent inhabile à gouverner, ce qu'il ne peut obtenir. C'estoit là la recognoissance de la fidelité incomparable de cette Princesse, & le paiement du plus violent & plus durable amour que iamais femme porta à mary. C'estoit là la recompenche de cette eternalle passion qui l'agita durant la vie de Philippe iusqu'à l'alteration de l'esprit: qui ne peut s'esteindre par sa mort, & que le téps qui vient à bout de ce qu'il y a dans le monde de plus ferme & de plus opiniastre, ne peut iamais diminuer. Car il est vrai qu'apres la mort de Philippe qui fust precipitee, & qui le cueillit en la fleur de l'âge & avec quelque indice de poison; Elle n'abandonna iamais son corps. Elle faisoit tous les iours ouuir la biere où il estoit enfermé: elle le faisoit porter avec elle quand elle faisoit voiage, & accomplit ce qui auoit esté prophetisé par vne vieille d'Espagne, qui auoit dit voiant l'entree de Philippe en ce Roiaume, & cette superbe magnificence avec laquelle il en prit posses-

352. LE MINISTRE D'ESTAT,
possession, *Qu'ils'y promeneroit plus long-
temps apres la mort, que durant la vie.* En
fin apres que son corps eust esté deposé en
vne chapelle de Grenade au sepulchre des
Rois de Castille; Elle fit sa demeure con-
tinuelle en cette ville, & versa en larmes &
en souspirs ce qui lui restoit de vie, sur les
cendres de celui qu'elle auoit aimé avec
tant d'ardeur, & sur les ruines d'un corps
dont elle auoit esté idolatre.

A quoi seruent donc les alliances de sang
qui se forment parmi les Princes, & puis
qu'elles ont esté instituees pour vnir d'ami-
tié les familles diuerses, & pour estendre
dauantage & eslargir cette vertu qui est vn
des principes de la vie ciuile, & vn des liens
de l'humaine societé; quel vsage ont
elles en la condition des Souuerains. Elles
peuent beaucoup seruir, & ne seront pas
inutiles, pourueu qu'elles ne viennent point
en concurrence avec les interests de l'E-
stat, & avec cette indomptable ialousie
que les Princes ont pour le bien de leurs
affaires. Les traitez où elles interuenient
se font avec plus de reputation & de digni-
té: ce sont des pretextes specieux pour
mettre les armes bas, que deux Princes sont
las de porter: ce sont des portes honnestes
pour sortir des guerres, dont ils ne peuent
autre-

autrement se retirer avec honneur & qu'ils
ne peuent continuer sans dommage, & il
n'y a point de ressentiment si iuste, qu'ils
se facent tort de donner à la consideration
de la parenté où ils entrent, & de ce sacré
lien qui est institué pour conioindre ce qui
est diuisé, & approcher les volontez qui
sont estoignees. François I. recoura sa li-
berté avec plus d'esclat espouant la sceur
de l'Empereur Charles, & celui-cy fit voir
au monde l'estime qu'il faisoit de son pri-
sonnier en recherchant son alliance. La paix
de Soissons qui suivit vne guerre où ces
mesmes Princes coururent deux grandes
quoi que diuerses fortunes, l'vn de perdre
vne partie de ses Estats, & l'autre sa reputa-
tion en se retirant; eust pour fondement le
mariage qui s'arresta, & qui ne s'accomplit
point entre Charles troisieme fils de Fran-
ce, & vne des filles de l'Empereur, ou vne
de ses niepces. La paix du Chasteau Cam-
bresis, qui fust si pernicieuse à la France: qui
nous osta en vn iour ce que nous auions
gaigné en quarante ans, & qui estant la fin
de nos guerres estrangeres, fust peut-estre
l'origine des ciuiles; comprit le mariage
d'Elizabeth fille de Henri II. avec Philippe
II. Roy des Espagnes.

Les filles qui entrent dans les maisons sou-

354 LE MINISTRE D'ESTAT,
Souveraines, peuvent encore beaucoup
pour les interets de celles d'où elles sor-
tent, quand elles s'emparent de l'esprit de
leurs maris, & gagnent l'ascendant sur leurs
volontez, ce qui arriue quelquefois. Cette
subtile Portugoise qu'espousa Charles III.
Duc de Sauoye, faisoit de lui ce qu'elle vou-
loit. Aux differens de François I. & de
Charles-le-Quint, & en cette fameuse dis-
sension dont le Piedmôd fust si long temps
le theatre; elle le tourna du costé de l'Em-
pereur son nepueu, quoi que le bien de ses
affaires l'obligeast à estre du nostre, & lui
fit prendre le parti le plus desauantageux
en vne guerre où mesme il se fust fait tort
de se monstrier neutre. Cette Lacedemone
niene l'entendoit mieux, & sa conduite
estoit plus iudicieuse bien que peut-estre
elle ne fust pas assez iuste. Son pere & son
mary estoient entrez en querelle, & tra-
uailloient opiniastrément à la ruine l'un de
l'autre. En ce dur accessoire, & en cette
cruelle conioncture où elle ne pouuoit ga-
gner sans perdre; elle se proposa de suivre
tousiours la fortune du plus foible, pour
faire le contre-poids du plus fort, & pour
les disposer à la reconciliation quand ils
desespereroient tout deux de la victoire. ce
qui lui succeda. Les alliances sont encore
bon-

LIVRE TROISIEME. 355
bonnes pour conseruer l'vnion & nourrir
l'intelligence des maisons, qui sont d'ail-
leurs obligees d'estre bien, & qu'un interest
commun conioint & lie. De sorte que si
elles ne font le nœu, elles le serrent: si elles
ne forment l'amitié, elles l'eschauffent: & si
elles n'introduisent la concorde, elles la
confirment. C'est pour cela qu'elles sont si
frequentes entre les Princes de la maison
d'Autriche, & qu'elles l'estoient autrefois
entre celles de France & de Nauarre, & en-
tre celles de Castille & de Portugal auant
l'vnion de ces couronnes.

Mais ce qu'il faut attendre de plus cer-
tain des alliances, & à quoi les Princes qui
les font, & les Ministres qui les traitent
doiuient principalement viser; est d'en ti-
rer quelque vtilité presente ou quelque
bien prochain, tandis que les volontez de
ceux qui se ioignent de parenté sont en
chaleur, & que l'esmotion que ce lien ap-
porte, dure. François I. espousa Eleonor
sœur de l'Empereur Charles-le-Quint
pour recouurer sa liberté comme j'ay dit.
Philippe II. donna sa fille puis-née au der-
nier Duc de Sauoye pour lui faire occuper
le Marquisat de Saluce, & pour nous faire
fermer les portes de l'Italie, & deliurer Mi-
lan de la ialousie que ce voisinage lui don-
noit.

noit. Ferdinand de Castille espoula Germaine niece de Louys XII. pour rompre les ligues qui se formoient entre Louys, l'Empereur Maximilian, & l'Archiduc Philippe à son preiudice, & pour dissiper les intelligences de ces Princes, qui ne lui estoient pas fauorables.

En suite de cela ie dis que l'alliance que le Roy a faite avec celui d'Angleterre doit estre mise parmi ses plus sages elections, & entre les felicités de son regne: que ceux qui l'ont conseillé ne pouuoient donner vn conseil plus salutaire, & que c'a esté vn grand honneur à Monsieur le Cardinal d'auoir meslé ses soins avec ceux de son maître, & ses inquietudes avec les siennes pour l'accomplissement de cet ceur. Ce n'est pas profiter peu que de rendre ses ennemis foibles, & c'est s'auancer beaucoup que de faire reculer vne puissance qui nous est contraire ou suspecte. Mais c'est la perfection de la sagesse de diuertir à soi vn bien qui estoit destiné pour ceux qui ne nous aiment point, & de gaigner ce qu'on leur fait perdre. Si nous ne nous fussions hastés, l'Espagne qui s'estoit laissée eschapper d'entre les mains cette alliance, & qui perd quelquefois ses auantages pour les rechercher trop finement, & trop grands, l'eust

peut-

peut estre renouée. Et si cela eut esté, n'est il pas probable qu'elle eust eu assez d'inuention & d'artifice pour nous tenir tousiours en eschec par le moien de l'Angleterre: qu'elle eust manié à son gré les Huguenots de France avec des mains tierces, & qu'elle eust asseuré tous ses desseins en faisant le cõtre poids des nostres avec ce parti qui estoit encor entier: que les pertes qu'il venoit de receuoir, auoient plus effarouché qu'abatu, & que la veuë de ses plaies encore sanglantes, & le desir de s'en reuancher rendoient irreconciliable. Il est pour le moins certain qu'elle en eust destourné la ruine, & se fust opposee à son debris: que l'Angleterre ne nous eust point aidé comme elle a fait à combattre les Rochelois, & à deffaire Monsieur de Soubize: que nous ne leur aurions point arraché l'Isle de Rhé: que leurs forces de mer subsisteroient, & qu'on ne monstreroit pas auourd'hui où a esté cette ville qui a si long temps esté l'azile de l'heresie, le chef de la rebellion, & la nourrice des broüilleries de la France.

Que si l'Angleterre a tourné ses armes contre nous: si elle nous a querellés depuis, & si le caprice d'vn particulier a eslé le flambeau d'vne diffusion publique; c'a esté vn coup qu'il n'estoit pas possible

au



258 LE MINISTRE D'ESTAT,
 au discours humain de preuoir, & la raison
 d'Etat ne souffroit pas, qu'un Prince don-
 nast vn si pernicieux exemple à ses suiets,
 que de fauoriser à descouuert la felonie
 dans les Estats d'un autre Prince. Encore
 peut-on dire avec verité que la paix qui est
 suruenue apres cette guerre, & qui nous a
 esté si auantageuse; est en patrie vn effect
 de l'alliance dont nous parlons, & l'ouura-
 ge de cette Princeesse qui sera desormais le
 lien indissolable de l'amitié des deux freres,
 & le suiet immortel de la concordé des
 deux nations. Aionstrez à cela l'interest de
 la Religion, qui est fort considerable en
 cette alliance, & le grand bien que c'est
 d'auoir accoustumé les Anglois à en souf-
 firir l'exercice en la famille de la Roynie. Ce
 n'est pas peu qu'ils se soient appriuoisés
 avec nos saints mysteres, & qu'ils ne s'of-
 fensent plus de ce qu'ils ont eu long-temps
 en horreur. Il est à croire que cette sacree
 humanité qui est maintenant en seureté
 parmi eux, n'y sera pas sans y faire sentir
 ses graces, & que l'exemple des bonnes
 ames à qui il est permis d'y faire leur salut
 sans crime, & les pourra toucher, & rame-
 ner à la cognoissance de la verité que leurs
 peres ont abandonnee.

DISCOVRS. V.

*De la grandeur & de l'importance du siege de
 la Rochelle.*

IE ne veux point faire l'Orateur sur la
 prise de la Rochelle, ni m'amuser apres
 les fleurs de la Rhetorique & les ornemens
 de cette science, qui n'en a point d'assez
 beaux quelque riche qu'elle soit pour le
 suiet que ie traite. Je ne veux pas releuer
 la gloire de ce siege par la reputation d'un
 ne ville, dont le nom auoit passé avec es-
 clat iusques aux Indes, & que le cours & la
 marchandise qu'elle faisoit sur toutes les
 mers: l'heresie & la rebellion à qui elle ser-
 uoit d'azile en France: l'amitié des Prote-
 stans & la haine des Catholiques qu'elle
 exerçoit esgalement; auoient rendu illu-
 stre par toute la terre. Je ne parle pas main-
 tenant de la qualité du lieu, ni des auantages
 de son assiete, où il sembloit que la nature
 eut mis tout ce qu'elle auoit de force & que
 l'art eust desployé tout ce qu'il auoit d'in-
 uention. Je laisse à part la comparaison des
 sieges de Tyr & d'Anuers que d'autres ont
 employée, & qui sont inferieurs au nostre,
 bien que l'un ait esté le chef d'œuvre du Prin-
 ce de Parme & l'admiratiō de la puissance
 d'Alexandre & de l'industrie de la Grece.

Je prens vn autre chemin, & tascherai de
monstrer le prix de la conqueste que nous
auons faite par la difference des conquestes
qui se faisoient aux autres siecles.

Autrefois il n'estoit rien de si aisé à vn
conquerant que de subiuguer vne prouin-
ce, & le gain d'vne bataille liuroit tout vn
païs au victorieux, où à grand peine il y a-
uoit vne place forte. Maintenant que l'art
de faire la guerre a changé de face & de
conduire: qu'il est presque tout réduit à
remuer de la terre & à se retrancher: qu'on
ne donne gueres de batailles: qu'on a ap-
pris à mesnager la vie des homes, & qu'vne
armée ne scauroit marcher fort loing sans
auoir vne forteresse en teste: ce n'est pas
merueille s'il y a autant de difficulté & par
consequent autant de gloire, à prendre vne
forteresse de reputation, qu'il y en auoit
autrefois à gagner vne prouince. Et sans
nous esloigner beaucoup des siecles pas-
sez, & de la memoire de nos peres. N'a-on
pas veu avec quelle facilité Mahomet se-
cond a osté deux Empires aux Chrestiens,
& leur a enleué douze Roiaumes? Ne di-
roit-on pas qu'il n'a fait que courir en con-
querant, & que l'exercice d'vne promena-
de eust esté aussi long que le temps de ces
rapides victoires? C'est qu'en effet dans
ces

ces grands espaces de païs, & en l'estenduë
de ces vastes regions; il n'y auoit pas vne
bonne place excepté Constantinople. En-
core celle cy se perdit plustost par la las-
cheté des Chrestiens, & dans la fureur de la
iustice de Dieu, que par la vaillance des
Turcs, & l'industrie des assiegans. Selin I.
n'eust qu'à deffaire les Mammelucs à la
campagne, pour estre maistre de toute
l'Egypte & de la Syrie, & les progres que
les grands seigneurs faisoient autrefois en
Perse, & la facilité qu'ils trouuoient à oc-
cuper ce païs-la; prouenoient de ce qu'ils
ne rencontroient pas vne ville forte qui
les arrestast, & qui empeschast l'inondation
de ces armées monstrueuses qu'ils y me-
noient. Au contraire qui doute que la con-
queste de Rhodes ne soit plus honorabile
à Soliman, que celle de l'Empire de Trebi-
sonde à Mahomet? qui doute que Strigo-
nie, Bude, Albe Royale & Zigher, ne soient
des pieces plus voiantes, & des monumens
plus illustres pour la gloire de ce Prince,
que douze Roiaumes pour celle de l'autre?
& si il eust peu aiouster Malthe & ioindre
Vienne à ses autres victoires; les siecles
passés n'auroient point veu de plus beaux
trophées que les siens, & il eust peu mar-
cher de front avec Alexandre, avec Cesar
& avec

& avec Tamerlanes, bien qu'il n'eust pas couru tant de nations qu'eux, ni enuahi vn si grand nombre de contrees.

Pour donner quelque nouveau iour à mon suiet, & des couleurs qui ne soient pas ordinaires; ie mettrai encore en auant cette noble difficulté que quelques vns ont agitée, à sçauoir quelle action est plus grãde & plus meritoire, ou le gain d'vne bataille, ou la prise d'vne bonne place. Sans m'arrester à tout ce qui a esté dit sur cette matiere, il me semble que la dernière de ces actions requiert vne sùffisance plus profonde & plus generale: qu'elle met en œuvre plus de vertus, & qu'il y a par consequent plus d'honneur à prendre vne forteresse qui est bien defendue, qu'à gagner vne bataille bié qu'elle soit fort contestee. La raison est d'autant qu'en vn siege on a à se battre dessus la terre & dedans; on a à surmonter la force du lieu, & la resistãce des hommes: on a affaire à des ennemis frais, qui sont couuerts, & qui attendent: on est exposé aux artifices de feu, & à ces horribles inuentions qui apportent avec la mort les tourmens de l'enfer, & des douleurs qui ne sont pas naturelles. On a à essuier de longues fatigues: des veilles continuelles, & toutes les iniures du temps. Bref l'industrie

y opera

y opere plus que la force, & la fortune y agit moins que la vertu. Cela n'arriue pas à vne bataille, où l'on n'a à se battre que sur la terre, & contre des hommes: où toutes choses sont presque esgales de part & d'autre: où l'on ne se consume pas de langueur & de travail, & où quatre heures font la decision de l'affaire: ou l'impetuosité fait quelquefois plus que la conduite, & la valeur ne donne par tant la victoire que l'extrauagance de la fortune: qu'vn commandement mal entendu du costé des ennemis: qu'vn accident inopiné, & qu'vne terreur Panique.

Mais pour decider cette doute avec vne plus exacte & plus certaine politique; ie dis que ces moiens sont plus nobles & plus estimables, qui produisent la fin qu'on se propose, & mènent au but où l'on tend; que ceux qui laissent au milieu du chemin quelques esclatans qu'ils soient, & quelque monstre qu'ils fassent. Et partant si le gain d'vne bataille estoit la cõqueste d'vne Province, comme il arriuoit autrefois, & la prise d'vne ville la reduction d'vne seule place, comme il arriue le plus souvent; il n'y a point de doute que cette seconde action ne soit de moindre prix que la premiere, & d'vn merite inferior à celui de l'autre.

Mais quand apres le gain d'une bataille l'ennemi demeure encore puissant: quand il y a d'autres armées à combattre & quantité de bonnes places qui arrestent le vainqueur, & mettent vn frain à la victoire; qui doute que le gain de cette bataille ne soit moins considerable, que la prise d'une ville qui sera chef de tout vn pais, ou de tout vn parti: qui amenera tout le reste à l'obeissance du victorieux, & apres laquelle il n'y aura point de résistance qui ne soit foible & temeraire? Qui doute que Scipion n'ait plus fait en subiuguant Carthage, & faisant de la rivale de Rome la suiette de Rome; qu'Hannibal aux trois batailles où il vainquit les Romains, puis que Rome subsistoit encore, & que la source de la guerre demeureroit vive?

Et partant qui peut aussi douter que la reduction de la Rochelle, apres laquelle on a veu tomber vn parti qui a si long-temps partagé la France, & diuisé l'autorité souveraine: qui a fait tât d'affronts à nos Roys qui a si souvent ouvert ses hautes & nos frontieres aux ennemis de l'Estat, & fait vn pais de conquête du pais de sa naissance? Qui peut dis-ie douter que cette prise ne soit preferable aux quatre batailles qu'on a gagnées contre lui, puis qu'elles lui laissoient assez de vie & de force pour se re-

mettre: puis que tout sanglant & couvert de blessures; il estoit formidable à ceux qui l'auoient mis en cet Estat: puis qu'apres cela il donnoit encore la loi au victorieux, & en arrachoit des paix aussi auantageuses qu'il eut peu esperer de la victoire. Cette consideration obligea le S. Pere de respondre au Cardinal Borgia, qui lui representoit qu'il n'auoit point fait de pareilles demonstrations de ioye pour la prise de Breda, qu'il en faisoit pour celle de la Rochelle. *Qu'auoir pris Breda, n'auoit esté que prendre vne ville, dont les Hollandois eurent la reuanche bien tost apres: mais qu'auoir pris la Rochelle, auoit esté abatre la teste d'un corps, & renuerser les fondemens d'un edifice.*

DISCOURS VI.

Des instructions qu'on peut tirer du siege de la Rochelle, & de ce que le Roy a fait en suite de la reduction de cette ville.

APres les considerations precedentes, Avoions ce qui se peut remarquer en ce siege, qui serue à mon principal dessein, & à l'instruction du public. Ce n'est pas le seul Hannibal qui a sceu vaincre, & n'a pas sceu verser de la victoire. Il se rencontre de semblables fautes en tous les siecles, & la cause pour laquelle on n'est pas quelquefois



366 LE MINISTRE D'ESTAT,
assez heureux, est d'autant qu'on n'est pas
toujours assez sage. La fortune peut bien
commencer toute seule la grandeur d'un
homme, mais elle ne peut pas l'acheuer
sans la vertu, & bien qu'il ne soit pas en la
puissance des bons Pilotes de faire venir de
vents propices; il despend neantmoins de
leur industrie d'en user bien, & de les mes-
nager autant qu'ils durent. De ceux donc
qui se relaschent aux premiers succez qu'ils
obtiennent, & s'arrestent dès l'entree de la
prosperité; les vns s'estonnent d'auoir esté
si heureux, & d'autant qu'ils ont esté pouf-
sez au port, & qu'ils ne s'y sont pas conduits
eux mesmes; ils n'osent plus se commettre
à la mer: ils se contentent de ce qu'ils ont
gagné; ils ne veulent point mettre en com-
promis leur reputation, & ressemblent à
certaines personnes, qui ayant affranchi de
nuict, ou dans l'excez de quelque passion
vn fossé bien large, ou quelque pas fort
dangereux; sont raius eux mesmes de ce
qu'ils ont fait apres que le iour est venu, ou
que leur ame s'est rassise, & ne sont pas as-
sez hardis pour tenter la mesme action a-
pres l'auoir consideree. Les autres veulent
gouster le bien qui leur est arriué, & iouir
de la victoire, & ils ne s'auisent pas que pen-
dant ce temps-là les occasions s'escolent:

la

La fortune se retire, & les ennemis se rele-
uent qui les empeschent de passer outre. Il
y en a qui ne desistent pas tant de bien fai-
re par la desfiaice de leur vertu, ou par la
mollesse de leur courage, que par la crain-
te de l'enuie, & qui aiment mieux posséder
en paix vne reputation mediocre, qu'irriter
cette maligne passion, qui fait qu'on s'af-
fige dauantage du bien d'autrui, que de
ses propres maux, & que les amis mesmes
ne peuuent regarder la gloire de leurs amis
si elle est fort haute, ni souffrir leur clarté
si elle est fort viuë.

Les exemples de ce que ie viens de dire
ne sont que trop ordinaires. Les Grecs ont
souuent fait de ces fautes, & il est certain
que la bataille de Salamine leur ouuroit la
porte à la ruine de la Perse, & à la conquete
de l'Asie, s'ils eussent seue cognoistre leur
auantage, ou s'ils n'eussent esté assouuis de
leur bon-heur. La victoire de Lepanthe
n'apporta rien aux Chrestiens qu'ils n'euf-
sent auant la guerre: la plus illustre bataille
qui ait iamais esté gagnée sur la mer fust
sterile entre leurs mains: tout le gain du
victorieux fust de n'estre pas vaincu: le prix
d'une si memorable action se termina en
elle mesme, & elle ne tira rien de dehors
qui la couronnast, & qui fust sa recompen-
se.

368 LE MINISTRE D'ESTAT,
se. Charlesle. Quint mesme tout grand
personnage qu'il estoit, s'oublia apres la
iournee de Paue, & si en la consternation
où la France estoit tombee pour la prison
du Roy, & pour vn coup si peu attendu, il
eust attaqué nos frontieres; il n'eust point
trouué de resistance: il n'eust pas peult estre
laissé des riuaux à ses nepueux, & se fust
païé par ses mains de la rançon de son pri-
sonnier. Le Roy n'en a pas vûe ainsi apres le
secours de Rhé, ni corrompu le fruit de
cette victoire à faute de la poursuiure. C'e-
stoit veritablement beaucoup d'auoir fait
vne action qui tenoit presque du miracle,
& d'estre venu à bout de ce qui sembloit
impossible. C'estoit beaucoup d'auoir van-
gé tant d'affronts que nous auoïent fait au-
tresfois les Anglois, & purgé la honte des
pertes de Crecy & de Poitiers apres deux
siecles. Mais ce n'estoit pas assez pour le
Roy s'il en fust demeuré là; & bien que
l'effort fust grand; il n'estoit pas temps de
se reposer pour vn Prince à qu'il restoit
tant de force, & à qui il restoit tant à faire.

La seconde consideration, & qui est vne
suite necessaire de la premiere; est la ren-
contre du temps que le Roy a choisie fort
à propos pour faire ce siege. Le choix du
temps est peut estre le plus grand secret
qui

LIVRE TROISIEME. 369
qui soit dans les affaires, & le plus puissant
moyen pour les faire reüssir. Cesar le pos-
sedit souverainement, & c'estoit vn des
mots de Charlesle. Quint, & de Philippe
son fils. [*To y el tiempo para dos otros.*]
Moi & le temps à deux autres. Ces pato-
les peuuent souffrir deux interpretations,
l'vne est de se sçauoir mesnager durant le
malheur: de caler la voile quand la tem-
peste est trop forte: de ne s'opposer point
à la violence du destin irrité: d'esquiner
avec adresse les coups qu'on ne peut sou-
stenir de droit fil: de les laisser passer: de
se ietter à quartier, & d'observer l'occasion
de quelque favorable reuolution & d'vne
meilleure auanture. Charlesle. Quint don-
ne ce conseil à son fils en l'instruction qui
lui a laissée; & les Espagnols ont costume
de s'en seruir mieux que gens du monde.
Lui-mesme le pratiqua à la paix de Passau
qui eust esté honteuse à l'Empire, si la ne-
cessité ne l'eust plustost faite, que l'inclina-
tion de l'Empereur. Il le pratiqua à la paix
de Soissons, où la diseste d'argent inter-
rompit la prosperité de ses armes, & lui-
mesme fust contraint de s'offrir en ostage
aux Allemans, qui sans cela faisoient des-
sein de s'en saisir. Les Espagnols le prati-
querent aussi il y a deux ans à la paix de



370 LE MINISTRE D'ESTAT,
Suze, & ils diuertirent en fuiant l'orage qui
les menaçoit, & retindrent la foudre qui
estoit preste à tomber sur eux, s'ils ne se
fussent humiliez. La tresue que nous fîmes
l'année passée à Carignan quand la peste
desertoit nos armées, & la guerre estoit
pour nous le moindre des fleaux de l'ire de
Dieu, fust vn coup de cette adresse, & nous
donna moien de preparer le secours de
Casal, & de sauuer l'Italie.

L'autre interpretation est, de sçauoir bien
prendre son temps pour faire quelque en-
treprise. Car il est vrai qu'il y a vn certain
moment au temps, & vne certaine rencon-
tre de causes dans les affaires, laquelle pas-
sée elles ne se remettent plus ensemble, &
on a beau attendre l'effect, quand les cau-
ses ont cessé d'estre. Les Italiens l'ont ap-
pellée fort à propos *Coniunctura*. Or il n'e-
stoit pas possible d'en trouuer vne plus fa-
uorable que celle sous laquelle s'est formé
le siège de la Rochelle. Cette ville estoit
alors presque sans garnison: les Anglois
l'auoient espuisée de viures: la Hollande
n'est osé lui enuoier que des secours dela-
uoiuez, & par consequent foibles: l'Angle-
terre que nous auons si mal traitée ne
pouuoit lui en amener que de timides, &
les rebelles estoient reduits à esperer plus
des

LIVRE TROISIEME. 371
des elemens que des hommes, & de nostre
impatience que de leur force.

La troisieme consideration est l'entre-
prise de la Digue, & l'acceptation de la
proposition qui en fust faite. Il faut auoier
qu'il estoit besoin d'une vertu extraordi-
naire pour vne œuvre qui estoit extraor-
dinaire; & qu'il ne falloit pas moins de lu-
miere & d'esprit pour en comprendre la
possibilité, que de feu & de courage pour
se proposer de la reduire en acte, & d'en
surmonter les difficultez qui n'estoient pas
mediocres. Tyr & Auers n'ont rien veu
de semblable quoi qu'on die, si ce n'est
peut estre esté qu'on vueille comparer la
mer Mediterranée à l'Ocean, & vn canal
estroit & tranquille, à vn canal extreme-
ment agité & desmesurement large.

En matiere des ces nouueutez il y en a
qui les reiettent generalemēt toutes à cau-
se de la vanité qui se trouue en plusieurs, &
qui aiment mieux ne rien croire, que de
s'exposer à la honte d'auoir esté trop cre-
dules. C'est auoir trop peu d'esprit, &
trop grande deffiance de soi mesme, &
dans les affaires du monde il ne faut pas
touffours suivre les maximes vniuerselles,
qui sont quelquefois trompées, quoi
qu'elles soient souuent veritables, Mais vn
grand

374 LE MINISTRE D'ESTAT,
Grand Ministre doit scauoir distinguer ce
qui est manifestement faux, d'avec ce qui
a quelque apparence de vrai, & ce qui est
faissable d'avec ce qui est impossible. Ce
n'est pas qu'il soit necessaire qu'il possede
tous les arts avec la mesme perfection, que
ceux qui ne font profession que d'un seul;
mais il suffit qu'il les connoisse en vn tel de-
gré, & avec vne lumiere si iuste; qu'il puis-
se le garantir de l'imposture quoi qu'elle
soit fort subtile, & remarquer ce qui est
bon quoi qu'il ne soit pas fort apparent.

La quatrieme consideration est, que
l'entreprise de la Digue est vn tesmoigna-
ge d'vne ame extremement vaste, & d'un
courage à qui les difficultez n'apportent
point du goult, ni le temps de la lassitude.
Les humeurs des François sont d'ordinaire
trop viues pour languir apres vn dessein:
ils en veulent voir promptement la fin où
ils l'abandonnent: ce qu'ils n'emportent
d'abord les rebute: les coups qu'ils ruent
les affoiblissent autant que ceux qu'ils re-
çoient, & leur propre impetuositè ne les
lasse pas moins que la resistance de ce qu'ils
attaquent. Mais le Roy a fait voir en l'oc-
casion dont ie parle, que n'ayant pas les vi-
ces des François, il auoit en vn degré emi-
nent les vertus des autres nations, & qu'il
auoit.

LIVRE TROISIEME. 375
auoit bien de la hardiesse pour entrepren-
dre, mais qu'il auoit aussi de la constance
pour poursuiure, & de la patience pour a-
cheuer. Le premier rauage que fit la mer
sur la Digue eust esbranè vn autre coura-
ge que le sien, & la violence des Equinoxes
eust fait peur à vne imagination moins
ferme. Mais il creut que la crainte qui peut
tomber dans l'ame des hommes commu-
nement constans; ne deuoit tōber dans
la sienne, & que c'estoit trop peu pour sa
puissance & pour la fortune de vaincre les
hommes, s'il ne resistoit encore à la force
des astres & des elemens, & à ce que la na-
ture a de plus impetueux & de plus rapide.
Il y a des affaires qu'il faut abandonner dès
qu'on les a commencees, ou dautant qu'elles
sont impossibles, ou dautant qu'elles
seruent d'empeschement à des meilleurs
& plus viles desseins. Et il est vrai que s'o-
piniastrer en ceci est vne manifeste impru-
dence: que les plus courtes folies sont les
meilleures, & que plus on va en auant quād
on est hors du bon chemin, on s'efgare da-
uantage. Il y en a d'autres qui sont infini-
ment importantes, & ne sont que diffi-
ciles, & de celles-cy il en faut voir le bout
quoi qu'il en couste, & perir ou les empor-
ter. Apres que le Comte de Fuentes eust
assiegé



374 LE MINISTRE D'ESTAT,
assiégé Cambray, & reduit presque cette
ville aux termes d'estre prise ou de se ren-
dre; Monsieur de Vic y entra avec quel-
que secours. Dès qu'il y fust, il changea
tout l'ordre de la defense, & gasta les en-
nemis par les fautes qu'ils auoient faites en
commençant le siege. Il demonstra leur
canon avec le sien: il fit sauter leurs batre-
ries avec des mines: il rendit inutile vne
partie de leurs trauaux: bref il les incom-
moda de telle sorte qu'on proposa dans le
conseil des Espagnols ou de leuer le siege,
ou de le recommencer & de lui donner
vne autre forme. Le Comte de Fuentes
cognot bien l'erreur qui auoit esté com-
mie au commencement. Non obstant ce-
la, il protesta qu'il estoit resolu de mourir
plustost que de se retirer, & qu'il aimoit
mieux s'obstiner à surmonter les difficul-
tez qu'il y auoit à continuer le premier
dessein; que faire voir son imprudence en
le quittant, & oster par ce moien le coura-
ge aux soldats & la reputation à ses armes.
Quand Cesar se fust mis deuant Alexie
ou Vercingetorix s'estoit enfermé avec
quatre vingt mil hommes pour la defen-
dre; il se vit venir sur les bras quatre cens
mil combatans qui l'alloient assieger lui-
mesme, & vne si espouuantable nuée de
gens

LIVRE TROISIEME. 375
gens de guerre qui l'alloit enuveloper. Ce-
la pourtant ne le troubla point, & dautant
qu'il s'agissoit de la decision d'vne grande
affaire, & qu'il pouuoit dompter d'vn seul
coup toutes les Gaules coniurees; il se re-
solut à vn dernier effort: il n'abandonna
point le siege, & alla au deuant des enne-
mis qui venoient à lui: il deffit ceux-cy, &
contraignit les assiegez de se rendre, &
Vercingetorix mesme de s'humilier, &
de mettre sa grandeur à ses pieds qu'ils n'a-
uoit sceu conseruer avec toute la force des
Gaules. Et apres que les Espagnols eurent
surpris Amiens; le feu Roy ne delibera-il
point de se perdre ou de le reprendre: de
hazarder plustost tout son Estat, que de
souffrir que cette breche demeurast ou-
uerte, & qu'il fust entamé en vn endroit
qui lui descouuroit le cœur, & ne laissoit
rien d'asseuré iusques aux portes de Paris:
Cette procedurē paroist d'abord vn peu
estrange, & semble tenir plus du deses-
poir que de la force, & de l'obstination
que de la constance. Cela pourtant n'est
pas ainsi, & ce qui semble estre au delà des
limites de la vertu, ne l'est pas tousiours
que par cōparaison. Ces limites ne sont pas
fixes & immobiles: elles ont diuers degrez
selon la portee de ceux qui l'exercent, &
les

376 LE MINISTRE D'ESTAT,
les excez que les Philosophes permettent
à la vertu heroïque, & les extremitez où ils
souffrent qu'elle passe; ne sont pas excez ni
extremitez pour elle, mais seulement pour
les vertus ordinaires, & pour la commune
force des hommes. Si ceux qui seruoient
le Duc d'Anjou au siege de la Rochelle,
eussent eu la fidelité de Monsieur le Car-
dinal, ou sa prudence; s'ils eussent aimé
autant que lui le bien de l'Estat & la repu-
tation de leur maistre; ils ne lui eussent pas
conseillé de se retirer à la veille de la prise,
& de quitter la victoire desia meure, & qui
estoit presté à cueillir. Ils eussent plustost
imuré le grand Capitaine, & eussent dit com-
me fit l'autre à Garillan, qu'ils scauoient de
quelle importâce cette entreprise estoit au
Roy, & qu'il falloit en venir à bout ou perir.
Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des
gens dans l'Estat qui en aiment la confu-
sion, & qui s'imaginent qu'ils sont sembla-
bles aux Medecins, qui ne seroient point
côsiderables sans les pechez de la nature, ni
en honneur s'il n'y auoit point des malades.
Les prosperitez du Roy, ne s'arresterent
pas à la prise de la Rochelle. Nos armes
furent incontinent delà les Monts, & Car-
sal se vit deliuré au seul bruit de nostre pas-
sage. Cette vitesse inçouë surprit esgale-
ment

LIVRE TROISIEME. 377
ment nos Alliez & nos ennemis, & ceux
qui croioient que la conqueste que nous
venions de faire, estoit de ces victoires qui
font pleurer le vainqueur; ne se fussent ia-
mais imaginez que sans nous delasser ni
prendre haleine, nous fussions allez forcer
les Alpes au milieu de l'hyuer, & chercher
delà les Monts vne nouvelle moisson de
gloire. Les rebelles du Languedoc ont veu
incontinent apres le Roy à eux, & nous au-
ons veu en moins de deux mois toutes
leurs places rendus ou prises, & ces formi-
dables bastions qui auoient consumé vingt
ans de travail, & les richesses de ce parti
s'humilier sous sa puissance. C'est cette vertu
que les Romains ont appellé *Celerité*, &
que nous appellons *Vitesse*, avec laquelle
Cesar s'est rendu maistre en quarante iours
de l'Italie, en soixante de l'Espagne, & en
moins de trois ans de tout ce que Rome
auoit conquis en plus de sept cens. C'est
avec cette vertu que Gaston de Foix a en
moins de six semaines secouru Bologne:
deffait les Venitiens à Villefranche: re-
pris Bresse, & gagné la bataille de Ra-
uennne. Ceci c'est scauoir vser de la victoire,
mais d'vne façon admirable: c'est aller
autant qu'on a de vent: c'est seconder
la fortune: c'est se servir de l'occasion.

Il y a de la gloire à faire quantité de grandes choses, mais il y a de la merueille à les faire en peu de temps, & à mettré en vn petit interualle les actions qui honoreroyent le cours de plusieurs années. L'vne victoire pourtant fait venir l'autre, & comme vne aiguille frotée d'aimant en attire plusieurs; les prosperitez s'entresuiuent, pourueu qu'on ne se relasche point: que ce soient les mesmes Chefs qui gouernent: les mesmes soldats qui agissent, & la mesme discipline qui les modere.

DISCOVRS VII.

Qu'un General d'armee doit tousiours tendre à la fin d'une entreprise, & que la preuoiance sert plus que le courage pour y paruenir, & si le Roy est raison de faire la tresue qui fust faite à Carignan.

QVvn General d'armee se propose d'aller tousiours à la fin de ce qu'il entreprendra, & qu'il sçache que si bien commencer fait la moitié de l'ouirage; qu'il n'y a pourtant rien de fait si la fin manque. Et partant qu'il choisisse tousiours les moyens les plus propres pour y paruenir, & non ceux qui iettent plus de feu dans l'execution, & qui ont plus de pompe. Ils seront en leur dignité, & auront le prix qu'ils meritent quand la fin sera arriuee. Qu'il ne s'esbranle

branle donc point de ce que monde dira, & qu'il se souuienne de la conduite de Fabius Maximus, qui laissa deschirer sa reputation au peuple Romain, & souffrit les morsures de cette beste à tant de testes, plutoft que de quitter le dessein qu'il auoit fait de consumer Hannibal sans le combattre. Car en fin il obtint du mesme peuple le surnom de tres-grand, qu'il n'auoit donné à personne iusques à lui, & qu'il ne donna apres lui à nul autre Capitaine. Qu'il se souuienne de la responce que fit faire le Prince de Parme au feu Roy, lors qu'il lui enuoia presenter la bataille durant le siege de Corbeil. *Que son maistre l'auoit enuoie en France pour deliurer Paris, & pour empescher le progres de l'heresie. Que si pour arriuer à cette fin il trouuoit que le meilleur & le plus prompt expedient fust de donner bataille qu'il ne dontast nullement qu'il n'en donnaft, sinon qu'il n'en donnoit point au gré de ses ennemis.*

La fin donc couronne l'oeuvre, & quoi qu'un homme face d'esclatant & d'extraordinaire, s'il demeure en chemin; tout cela ne lui produira qu'un honneur imparfait, & qu'un auorton de gloire. De quoi a serui à nos Roys d'auoir gagné quatre batailles contre les Huguenots: d'auoir fait

380 LE MINISTRE D'ESTAT,
resertant de sang François & Estranger, &
desoler tant de villes & de prouinces pour
cette querelle, puis qu'apres cela l'heresie
& la rebellion ont subsistè: De quoi ont ser-
ui tant d'expeditionis faits par le passé en
Italie & ailleurs, puis qu'apres les plus bel-
les entrées, & les plus heureux commence-
mens du monde la victoire est demeurée
aux ennemis? Delà s'est formé cette opi-
nion qui a eu cours parmi les autres peu-
ples, & que ces derniers temps ont demen-
rie, qu'il n'y auoit rien à craindre de nous
que l'abord & la premiere chaleur. Ce n'est
pas à dire comme quelques vns l'ont inter-
preté, que nous soions plus qu'hommes au
commencement des combats, & moins
que femmes sur la fin. Cela n'est point, &
nostre valeur a quelquefois vne teneur cō-
tinuë & vne suite esgale, & quelquefois des
accez & des remises aussi bien que celles
des autres nations. Mais il est vrai que
d'ordinaire au commencement de nos en-
treprises, nous apportons vn courage fort
ardent, & vne resolution plus qu'humaine,
mais bien tost apres nous nous abatons:
nous tōbons en langueur & en defaillance:
nous n'auons plus de force ni d'haleine.

Scelon ce que ie viens de dire, la trefue que
nous fismes à Carignan, & qui fust si mal
enten-

entendue de la pluspart du monde, merite
vne louange particuliere; puis qu'elle nous
donna moien d'elargir nos troupes, & d'o-
ster la matiere à la peste qui les desoloit:
d'assembler de nouuelles forces: de prepa-
rer le raitaillement de Casal, & de deliurer
cette place qui estoit la fin prochaine de la
guerre que nous faisons, & vne partie de
la generale. En vain sans cela aurions nous
si heureusemēt cōmencé la guerre, & enle-
uë Pignerol à la face de trois armées, & de
quatre grands Capitaines. En vain avec vne
poignée de gens aurions nous deffait tant
d'ennemis à Veillane, & surmonté l'obsti-
nèe resistance des vieilles bandes de l'Em-
pire, & en vain les aurions nous forcez à
Carignan couuers de trois demi lunes, &
vaincu ces braues Espagnols, dont le nom-
bre des combatans a esté conté par celui
de morts & des prisonniers.

Or comme la hardiesse, la discipline, &
l'obeissance sont les vertus des soldats; la
prudence, la conduite, & la meditation
continuelle des moiens qui font venir la
victoire; sont celles des Chefs & des Ge-
neraux d'armee. C'est avec ces qualitez
qu'ils se doiuent distinguer de ceux qui
sont sous eux. Ce sont elles qui sont pro-
prement la forme de leur mestier: ce sont
elles

elles qui en constituent la difference. Le courage & le mespris de la mort n'en sont à propos dire que le corps & la matiere, & il n'y a point tant de gloire pour vn Chef d'aller aux coups, & d'entrer dans les dangers quand il le faut, & que l'occasion presente, qu'il y auroit de honte à ne le pas faire. Cela seroit plus pardonnable à vn simple soldat, à qui les blessures sont des sources de pauureté & de misere; qu'aux grands à qui elles sont des caracteres d'honneur, & des semences d'immortalité, qui leur donnent place dans l'histoire: dont les cicatrices sont venerables aux yeux du Prince & aux yeux du peuple, & les parent mieux que toutes leurs enseignes & toutes leurs pierrieres. Ce seroit vne chose estrange si le plus illustre mestier du monde, & la plus noble de toutes les fonctions de la vie, qui est celle de commander les armées; estoit si aisée, qu'il ne fallut que courir à la mort, & se jeter dans les perils pour s'en rendre digne. On auroit à trop bon marché cette eternité qu'elle promet, & les Gladiateurs y pourroient plus legitimemēt pretendre, que ces ames releuees qui s'y preparent avec de grands soins: qui font descendre la vaillance de la raison au cœur, & qui sont de cette diuine partie le principe de leur

con-

conduite & de toutes leurs actions.

Si Cesar d'eust eu que le courage au degré qu'il auoit, & cette violente chaleur qui s'amasse au tour du cœur à la veüe du peril; il n'eust pas effacé la gloire des autres Romains: il s'en fust trouué quantité qui l'eussent esgalé en cette partie, & Coriolanus, Capitolinus, Marcellus, & Catilina mesme lui eussent disputé cet auantage. Le seul courage n'eust pas rendu Epaminondas le premier homme de la Grece, & Pelopidas, Leonidas, & plusieurs autres ne lui eussent point cédé en la resolution de mourir pour la patrie. Ferrant Gonsalue auoit vne prudence admirable, & comme on disoit d'Epaminondas, qu'on ne seauoit quelle partie dominoit en lui ou le seauoit ou la vaillance; ie doute pour moi si l'autre à esté plus grand Capitaine, ou plus grand homme d'Estat: s'il estoit plus capable de gouverner vne armée, ou de conduire vne negotiation: s'il estoit plus propre à dompter les hommes, ou à les gagner. Et pour parler des nostres. Gaston de Foix auoit le courage & le bon sens esgalement releuez: il agissoit pour le moins autant de cette derniere partie que de l'autre: le commandement de l'armée d'Italie contre celle de la ligue, lui donné non comme au plus illustre,

justre, mais comme au plus capable, & il ne soustenoit pas tant la dignité de General à cause de la splendeur de la race, qu'à cause du merite de sa personne. Je veux alleguer deux exemples, qui feront voir qu'il estoit véritablement en tout sens la teste de son armée, & qu'il auoit vn esprit superieur à tous ceux qui lui obeissoient. Quand il fust secourir Bouloigne, il mesnagea ce dessein avec tant de secret, qu'il estoit en chemin sans que les siens s'en doutassent, & fust dedans la ville sans que ses ennemis le sceussent. A la iournée de Raucenne, il fit lui seul l'ordre & la disposition de la bataille. De trois corps qui la composoient il n'en choisit pas vn pour le commander: il se reserua seulement vne troupe de Gentilshommes volontaires pour estre libre, & pour accourir là où il en seroit besoin. Je ne parle pas de son eloquence. Il suffit de dire qu'elle vit encor avec honneur dans l'histoire, & qu'elle a este admiree des estrangers, & de ceux là mesmes qui nous estimoient barbares. Il faut auoier que ce Prince à l'âge de vingt & deux ans auquel il mourut, estoit vn homme acheué, & qu'il ne fust iamais de vie si courte & plus glorieuse que la sienne.

C'est donc la teste & le bon sens qui sont plus

plus necessaires à vn General d'armee, que les bras & l'impetuosité, & c'est la preuoiance qui engendre plustost la victoire, que le courage. C'est l'estude, la meditation, & la conference qui doiuent preparer les grands hommes dont ie parle, & c'est la pratique & l'experience qui les finissent, & les acheuent. C'est la raison pour laquelle on disoit d'Epaminondas, que iamais homme ne sceut tant & ne parla si peu. Ce n'est pas qu'il estimast le silence vne grande vertu, comme quelques vns l'interpretent, ni qu'il le perferat au parler qui est conduit par le bon sens. Mais c'est qu'en effet, il rouloit tousiours quelque grand dessein dans son esprit: qu'il songeoit à releuer Thebes; à abaisser Sparte, & à dompter ce peuple Grec, qui iusques à lui auoit esté inuincible.

Combien Monsieur le Cardinal est excellent en cette partie: combien sa raison est agissante & viue: combien sa preuoiance est infaillible & iuste, & combien la disposition de sa conduite est efficace; ne nous amusons point aux paroles pour le demonstrier: ne prestons rien d'estranger à vne verité qui n'en a pas besoin: n'auoions rien aux effects, & à ce qu'on a touché ou veu, qu'vne representation naturelle.

336 LE MINISTRE D'ESTAT,
le; laissons l'artifice & le fard pour les beau-
tez mediocres, & pour les vertus commu-
nes. Pour cet effet ie me contenterai de
parler de sa seconde guerre d'Italie à la-
quelle il a particulièrement presidé, &
dont il a eu le principal gouvernement
sous les auspices de son maistre. Ie dis donc
que c'eust esté beaucoup de faire subsister
vne grande armee en Piedmont, quand
bien le pais nous eust esté favorable: quand
l'abondance eust esté par tout, & en vne
saison où les passages nous eussent esté fa-
ciles. Mais de la faire viure en pais enne-
mi, & où tout nous estoit contraire: en vne
saison où il y auoit en France de la sterili-
té, & les viures deuoient passer les monta-
gnes lors que les neiges estoient le plus
hautes; il faut auoier qu'il n'appartient pas
à vne vulgaire prenoiance, de faire de ces
coups. C'estoit suppléer avec son esprit &
avec sa conduite, à ce qui manquoit à la
nature des choses, & le Marquis de Spinola
qui ne leust iamais pensé sembloit auoir
raison de dire, que celui qui auroit plus de
viures demeureroit le vainqueur en cette
guerre. Il croioit infailliblement auoir
cet auantage sur nous ayant la terre &
la mer pour lui, & sachant que nostre na-
tion est ennemie de l'ordre, sans laquelle
les

LIVRE TROISIEME. 387
les armées souffrent au milieu de l'abon-
dance, & avec lequel elles s'entretiennent
parmi la disette. Il se souuenoit qu'à la
guerre de Genes l'armee du feu Conne-
table auoit esté trauaillée de la faim, quoi-
qu'elle fust petite: bien qu'elle eust le Pied-
mont en sa faueur; & qu'elle ne fit la guerre
que pour les interets du Duc de Sauoye.
Mais quand il a veu que nous auons résisté
à ces grandes incommoditez: que nous au-
ons trouué des remedes contre ces maux,
& de nouvelles inuentions pour porter
les viures; c'est alors qu'il a confessé que
les François auoient changé d'humeur, où
pour le moins que les brebis estoient les
mesmes, mais que c'estoient d'autres Pa-
steurs qui les gouernoient.
Ces choses certes sont grandes, & ont
esté dignes de l'admiration de nos enne-
mis, & de ceux-là qui n'admirent guerre
qu'eux-mesmes. Mais elles ne sont pas
pourtant le chef-d'œuvre de l'industrie de
Monsieur le Cardinal, ni le grand effort
de sa prenoiance. Les preparatifs du se-
cours de Casal, sont vne piece plus illustre
& plus magnifique. Et comme les ouua-
ges racourcis sont plus ingenieux que les
autres, & il est plus difficile à vn artisan de
bien réussir en petit volume qu'en grand.

De mesme la prouoiance qui opere beaucoup en peu de temps, & desploie en vn petit interualle vne matiere fort ample; est d'vn autre prix & d'vne consideration plus releuee, que celle qui a vn grand loisir pour agir: qui a vn champ fort libre pour s'estendre: qui n'a point de bornes qui la contraignent, & qui n'est point opprimee par la briefueré du temps, & par la grandeur de son obiet. Mettre sur pied 30. mille hommes en moins de six sepmaines: leur faire traueser la France & passer les Monts pendant ce temps-la: donner ordre à toutes les choses necessaires pour les faire viure, & les faire subsister: les enuoier en vn pais gasté de contagion, & en des lieux où la peste pouuoit faire peur à ceux qui ne craignoient pas les hommes. Contre des ennemis puillans: couuerts de retranchemens & de forts: defendu d'vn Chasteau & d'vne vile. En vn temps où la disgrace que les Venitiens receurent à Valesé, & le malheureux succez de leurs armes: la surprise de Mantouë qui auoit quelque chose de fatal & d'inimaginable: la reddition de la ville & du Chasteau de Casal; auoient mis tous nos amis dans le desespoir, & la pluspart des François dans l'estonnement. A-ioustez à cela les artifices dont vsoient quel-

quelques mauuais François pour ruiner les desseins du Roy, & l'honneur de la France: les traueses qu'ils suscitoient au dedans, qui estoient d'autant plus dangereuses, qu'elles estoient secretes & sourdes. Et ce qui estoit de plus funeste & d'vn plus mauuais augure, la maladie du Roy, & le desespoir de sa guerison. Ce triste accident qui pouuoit seul troubler vn esprit moins fort que celui de Monsieur le Cardinal, pour l'amour incomparable qu'il porte à son maistre: pour le malheureux estat où demeuroient nos affaires & celles de nos Alliez: & pour la reuolution qu'il eust causé en l'ordre general du monde, & en sa fortune particuliere. Que cette noire conioncture, & tant d'inconueniens entassez; n'ayent point estourdi son iugement, ni allenti son action: que les prouisions necessaires pour le secours de Casal ayent esté faites: que Casal ait esté secouru; si le malheur de ce temps me permettoit de dire vne verité hardie, & si la modestie de celui dont ie parle n'en estoit point offensee; ie dirois que depuis Cesar, le monde n'a point veu vne conduite plus forte, plus resoluë, & plus sage, & que si cela fust arrivé au temps de la Republique de Rome, ou de la vieille Grece; ce seroit vn des plus beaux

390 LE MINISTRE D'ESTAT,
beaux monumens de leur histoire, & vn
des plus notables lieux de leur politique.

Je ne veux point taire vne condition
fort remarquable en la conduite de Mon-
sieur le Cardinal. C'est qu'il prepare tou-
siours si l'on ne l'empesche, des moiens qui
semblent desmesurez & trop puiffans pour
produire la fin qu'il s'est proposee. C'est
proprement emploier l'excez pour empes-
cher le defect: c'est partir de trop bonne
heure pour ne manquer point d'arriuer ou
l'on veut aller: c'est auoir de reste pour e-
uiter d'auoir trop peu: ce n'est pas pour
faire simplement, mais pour faire infailli-
blement. C'est en vn mot le contre-pied
de l'humeur ordinaire des François, à qui
la chaleur du temperament & la viuacité
de l'imagination; figurent tousiours les
entreprises plus faciles, & de moindre du-
ree qu'elles ne sont en effet. Outre cela les
preparatifs qu'ils font sont tousiours moi-
ndres & plus foibles, que la nature de l'en-
treprises ne requiert selon mesme qu'ils se
la font imaginee, & selon la mesure de leur
apprehension. C'est pourquoy ils sont con-
traints de reculer au milieu de la course, &
toutes choses leur manquent quand ils en
ont le plus besoin, & au fort de l'affaire.
Cette procedure estourdie, & cette tumul-
tuaire

LIVRE TROISIEME. 391

tuire façon d'agir, a esté cause d'vne infi-
nité de maux qui ont trauaillé la France:
qu'on a souuent remué de mauuaises hu-
meurs qui croupissoient, sans qu'on les ait
dissipees: que tant de beaux commence-
mens que nous auons eus à la guerre, n'ont
pas eu des fins semblables, & en vn mot
que nous n'auons sceu ni cōseruer les auan-
tages que nous auions gaignes, ni garder
les conquestes nous auions faites.

Monsieur le Cardinal s'y est porté d'vne
autre sorte, & a tenu vn autre chemin.
Quand il a esté qu'estion de forcer les Al-
pes, & de rompre ces baricades qui s'oppo-
soient au salut de Casal, & à la liberté de
l'Italie; il a conseillé le Roy d'y aller avec
vne armee capable de la subiuguer toute,
& de passer depuis Suze iusqu'à Otrante.
Aussi certes la reputation de ces grandes
forces, a fait vne partie de l'effet que nous
pretendions: elle a agi de fort loin, & tou-
te seule: elle a commencé à vaincre dès
qu'elle a commencé à s'espandre, & les
Espagnols qui nous fussent peut-estre ve-
nus au rencontre, & nous eussent disputé
tous les passages, si nous eussions esté foi-
bles; n'ont osé nous attendre dans les re-
tranchemens de Casal, & n'ont pas creu
qu'il y eust de la seurreté pour eux dans le
Cha-

391 LE MINISTRE D'ESTAT,
Chasteau de Milan, que par vn traité de
paix. Ce qui a acheué d'arracher la rebel-
lion du Languedoc, & de mettre à bas vn
parti qui auoit les racines longues en cette
prouince; ont esté six armées qu'il s'est veu
tout d'un coup sur les bras, & ce partage de
forces qui estoit les ressources de secours, &
la communication aux villes rebelles. Bref,
Monsieur le Cardinal sçauoit que la pre-
miere maxime de la guerre est, que, *Qui*
despense le plus, despense le moins: que ces
petites espargnes qui se font à cõtre temps,
sont des pertes certaines de ce qu'on auan-
ce: que ce n'est pas semer pour recueillir:
mais pour ne sembler ne rien faire, & que
ceux qui donnent des conseils auares en
des occasions nécessaires, ne cherchent pas
tant le bien des affaires de leur maistre,
que de ne s'oster point la matiere de faire
les leurs.

FIN.



